N° 572 33e Année. Tome CLV 15 Avril 1922

MERCVRE

DE

FRANCE

Paraît le 1er et le 15 du mois

DIRECTEUR ALFRED VALLETTE



—

PRIX DU NUMÉRO

France .... 3 fr. 50 | Etranger .... 4 fr.

XXVI, RVE DE CONDÉ, XXVI

PARIS-VIe

SUR LA CRITIQUE

—

Le XIXe siècle s'enorgueillit fort d'avoir découvert l'esprit historique. Il saluait en lui sa conquête propre et l'un de ses plus beaux titres de gloire. Il prit en pitié les siècles qui n'avaient pas vu clairement la frappante diversité des époques de l'histoire. Une véritable fièvre poussa des légions de chercheurs à explorer le passé dans ses points les plus menus. Pour beaucoup, le but de la vie ne fut plus de vivre pour le mieux dans l'époque présente, mais de recréer en soi les multiples visages des temps ensevelis. On se jeta avec avidité sur les vieilles œuvres, non pour leur arracher l'expérience humaine enclose en elles, non pour en éclairer sa vie, non pour y déceler cette « promesse de bonheur » cachée au fond de tout effort vers l'art, — mais dans le dessein plus ou moins justifié de s'identifier par l'imagination aux types de civilisation les plus différents qu'ait enfantés le développement humain. Le XIXe siècle chercha à se fuir lui-même en se déguisant sous les oripeaux du passé.

A toutes questions, on voulut appliquer la méthode historique. Réfléchir sur un sujet quelconque se transforma souvent en un travail de collection des opinions déroulées au cours des siècles. La curiosité historique absolument désintéressée sembla la tendance la plus précieuse de l'esprit humain. On ne prit point garde cepen-

dant qu'à trop considérer les gestes de ceux qui nous ont précédés, on laisse s'émousser la capacité d'accomplir le geste actuel où s'affirme l'homme vivant. Le culte de l'esprit historique aboutit trop souvent à une stérile contemplation de choses mortes et indifférentes.

Il semble que d'une façon générale le XIXe siècle s'entendit assez mal à la pratique de la vie réelle. Peut-être faut-il voir là l'origine de sa tendance à s'oublier lui-même dans sa volonté de revivre le passé. Qu'il nous paraît déjà loin ce siècle, avec sa passion historique des métamorphoses, à nous qui, frémissants de l'appétit de vivre, ne voulons nous intéresser au passé qu'en tant qu'il peut nous aider pour le geste actuel où nous jouissons de notre force d'êtres vivants !

Au XIXe siècle, l'histoire envahit tous les domaines. L'esprit humain eut rarement un maître aussi tyrannique et aussi exclusif. Il fut presque interdit à celui qui n'avait pas vécu des années et des années dans la poussière des vieux parchemins d'avoir une opinion sur quelque sujet que ce fût ! Et Renan n'hésita pas à dire que seul l'érudit a le droit d'admirer ! L'esprit historique tua l'esprit de méditation. Il substitua une érudition hâtive, fiévreuse et desséchante à l'effort lent et fécond de repli sur soi et de rumination de la pensée. Il fit négliger le moyen essentiel pour connaître l'humanité : la pratique directe de la vie. Celui qui, pour acquérir une opinion, croit nécessaire de remuer toute la cendre du passé, où prendrait-il le temps de réfléchir et de vivre ?

Nous ne voulons pas nous étendre sur les inconvénients d'un esprit historique trop inconsidérément développé au cours du XIXe siècle. Si nous parlons de l'esprit historique c'est qu'en méditant sur la méthode et le but de la critique, nous avons senti peser son ombre épaisse sur l'objet de notre réflexion. Nulle part l'emprise de l'histoire ne fut aussi accablante que dans le domaine de la critique littéraire. Elle lui dénia le droit

à une vie propre. Elle l'engourdit sous son étreinte. Et cependant il est parfaitement légitime de réclamer le droit à l'existence pour une critique qui diffère de la critique asservie à l'histoire de la même façon que le geste actuel d'un être vivant diffère de l'effort pour recréer en soi un aspect de l'âme du passé. A la critique historique qui enclôt définitivement l'œuvre littéraire dans un moment du passé il est possible d'opposer, comme aussi légitime, une critique qui *maintient l'œuvre du passé dans la vie du présent.*

§

Pour un critique pénétré des méthodes historiques les œuvres d'autrefois reposent en toute tranquillité dans cet immense cimetière de choses mortes qu'énumère l'histoire. Elles existent au même titre que les fossiles recueillis dans les boîtes des géologues, où ils servent de témoins de leur époque. Il est entendu tacitement que l'œuvre n'existe pas en tant qu'être vivant mêlé encore à notre existence et agissant sur elle. On ne veut plus savoir que l'œuvre littéraire est née de la vie et pour la vie. On voit en elle un simple objet de curiosité à classer dans les dépouilles des temps révolus. Il n'y a plus qu'à poser à son sujet une foule de questions inoffensives et sans rapport avec notre vie. On étudie à fond les circonstances qui ont présidé à sa production ; on recueille les moindres louanges qui l'ont saluée ou les plus minimes critiques qu'elle a suscitées ; on s'ingénie à retrouver en elle l'image de l'époque qui l'a vu naître ; on l'intercale dans la ligne d'évolution d'un genre ; on recherche ce qu'elle a emprunté aux œuvres qui l'ont précédée et ce qu'elle apportait d'éléments nouveaux. On n'épuiserait pas la série des questions possibles lorsqu'on veut étudier une œuvre selon la méthode historique. Des esprits ingénieux peuvent, d'ailleurs, écrire selon cette méthode maintes études d'une lecture agréable et susceptibles d'apporter

quelques instants de distraction. Un lecteur sans parti pris est prêt à admirer les consciencieux travaux du critique historique ; il vous avouera pourtant qu'ils lui sont plutôt indifférents au point de vue de sa vie propre et que le secours qu'il vient demander à une œuvre reste totalement étranger aux investigations historiques les plus complètes.

Supposons ce lecteur se plaçant sans idée préconçue en face d'une œuvre passée, l'*Odyssée*, par exemple. L'œuvre immédiatement pénètre à vif dans sa vie. Elle n'apparaît pas seulement comme une fresque de la vie d'autrefois, mais surtout comme une évocation éternellement vivante et agissante de l'humanité forte et pitoyable. La face tragique de la vie, tout à la fois resplendissante d'horreur et d'attendrissement, de sourires et de larmes, se dévoile à ses yeux. Il pleure et s'exalte sur les aventures du héros imaginaire et sur des souvenirs multiplement et mystérieusement évoqués de sa vie propre. Il lui semble qu'il a lu plus nettement que de coutume en l'énigmatique regard de la vie et, sur son horizon à lui, il voit se lever comme un geste d'espoir et de force. La vieille épopée est entrée dans sa vie comme une *force actuelle* où il sent tressaillir l'identité de la vie. Et le lecteur apte à vibrer à la lecture de l'*Odyssée* revient modifié à sa vie habituelle : il se sent tout à la fois plus humain et plus fort.

Il suffit de constater que l'œuvre du passé, lorsqu'elle atteint une haute valeur d'humanité, reste une *force perpétuellement vivante et agissante*, pour voir apparaître quelques-unes des grandes directives d'une critique qui veut rester en contact avec la vie.

Les grandes œuvres d'autrefois ne sont plus considérées comme de simples témoignages du passé. A travers les époques successives, elles demeurent vivantes, elles s'affirment comme des agents directeurs et modificateurs de la vie des hommes qui communient avec elles.

Toute œuvre d'envergure est née d'un besoin profond de la nature humaine. A jamais, elle reste capable de satisfaire chez tous les hommes le besoin qui l'a fait naître. C'est cela l'élément constant de sa vie à travers les passagères générations.

Dans la tragédie grecque s'atteste le grand besoin humain de contempler ce qu'il y a de plus terrible, de plus implacable dans l'existence. Tant qu'il y aura des hommes qui souffriront et penseront leur souffrance, tant qu'il y aura des hommes qui s'interrogeront sur l'essence tragique de la vie, la tragédie grecque restera actuelle.

Que l'homme change au cours des générations successives ou bien qu'une certaine constance humaine persiste autant que l'espèce elle-même, nous ne voulons point nous attarder sur cette question. Nous tendons à penser que les grands traits de la nature humaine restent à peu près identiques au cours du déroulement des siècles. Mais chaque époque offre un ensemble différent de circonstances. Sous la pression des événements changeants, chaque époque fait passer au premier plan de la vie humaine des tendances dont le déploiement est imposé par de nouvelles conditions de vie. D'une époque à l'autre l'homme, sans doute, n'a guère changé, mais un ensemble différent de circonstances l'oblige à mettre en jeu des facultés autres que celles déployées aux temps précédents.

C'est probablement à cela que se réduit le fameux axiome de la diversité des époques de l'histoire.

Une œuvre littéraire naît en partie pour satisfaire un besoin créé par les conditions de vie d'une époque. Elle est pleinement vivante durant le temps où ce besoin continue à exister. Sa vie décline lorsque le besoin qui l'avait fait naître passe sous l'influence de nouvelles conditions de vie à l'arrière-plan de la vie humaine. L'œuvre se revivifie lorsque le besoin qui l'a engendré reparaît dans l'humanité. Lorsqu'une époque est lasse de trop agir et de trop raisonner, elle se sent saisie de l'invincible

désir de rêver, et les œuvres dites romantiques reprennent vie. Dans les périodes où il semble à l'individu que le seul remède à ses maux est dans la claire domination de soi et dans la vision lucide de la vie, les œuvres du XVIIe siècle reconquièrent pour lui leur plénitude de vie.

Les vraies œuvres classiques sont celles qui portent en elles une possibilité indéfinie de renouvellement. Elles se révèlent si riches d'humanité et de vie qu'elles restent capables de satisfaire les besoins successifs des diverses époques.

Si une œuvre continue à vivre à travers la suite des temps, sa manière d'agir varie en grande partie avec les besoins différents des époques qui l'accueillent. Pour rester vivante, il lui faut s'adapter aux besoins successifs de l'humanité. Car toute époque tend naturellement à se servir des œuvres du passé pour l'aider dans la pratique de sa vie propre. Le secours demandé aux œuvres varie donc avec les générations. Toute époque confrontant l'œuvre littéraire du passé avec ses besoins particuliers développe en elle de *nouvelles significations.* La vie d'une œuvre, c'est-à-dire sa capacité d'action aux divers moments de la vie de l'humanité, est en un sens indéfiniment changeante. Il lui faut à chaque génération satisfaire des besoins nouveaux, ou périr. C'est cela même la condition de sa vie à travers les siècles.

Nous nous expliquons maintenant que pour utiliser l'œuvre du passé dans sa vie propre chaque génération en fasse sortir de nouvelles valeurs. Il faut voir là une inéluctable loi de la vie. Il n'existe pas pour une œuvre donnée une exacte interprétation susceptible de taxer toutes les autres d'erreurs. Pour transfuser la vie d'une œuvre d'autrefois dans la vie du présent, il faut chercher en elle les valeurs susceptibles de la rendre agissante dans le domaine de l'actuel. Toute œuvre continuant à vivre et à agir dans la suite des temps se revêt, par le fait des efforts successifs qui tendent à l'utiliser pour la vie, d'une

série indéfinie de valeurs. La vie d'une œuvre, c'est-à-dire les aspects successifs de son action à travers les temps, revêt en définitive le caractère d'une *création continue.*

§

Considérer les œuvres du passé comme vivantes et agissantes dans le présent met en pleine lumière la mission du critique.

Sa tâche ne consiste pas, comme celle de l'historien de la littérature, à porter un jugement définitif sur la valeur d'une œuvre. Elle ne consiste pas davantage à la classer selon son rang dans l'ensemble des œuvres d'autrefois. Sa tâche est encore assez différente de celle du pur dilettante qui, de manière souvent prenante, nous dit ses personnelles impressions en face du texte qui le fait ou songer ou penser.

Le critique est avant tout un homme qui plonge à plein dans la vie de son temps et prend conscience de ses besoins les plus vrais et les plus profonds. Mais son regard reste en même temps fixé sur les œuvres du passé qui recèlent les plus capitales expériences d'humanité. Le génie critique réside dans la perception des rapports de l'œuvre du passé avec la vie du présent. Il est le pouvoir de saisir la vie ou la vérité d'une œuvre en l'époque présente, c'est-à-dire ce qui est susceptible en elle de pouvoir agir sur les hommes d'aujourd'hui.

Le critique serait donc *le médiateur entre l'œuvre d'autrefois et la vie d'aujourd'hui.* Il n'étudie pas chronologiquement les œuvres, mais, à travers les efforts du passé vers l'idée et vers l'expression, il s'attache à ceux qui revêtent par rapport à la vie de son temps une plus particulière signification. Il cherche donc dans le passé les œuvres qui, confrontées avec la vie de son temps, s'attestent comme vivantes, c'est-à-dire nées de besoins comparables à ceux qui agitent son époque. Beaucoup d'œuvres,

d'ailleurs ne sont vivantes que par quelques aspects d'elles-mêmes. Au critique de savoir discerner dans une œuvre les points ardents, ceux qui peuvent encore illuminer la vie d'aujourd'hui. Ainsi comprise, la critique représente autre chose qu'un effort pour juger. Elle est un effort incessamment renouvelé pour *assimiler* les œuvres d'autrefois, c'est-à-dire pour faire jaillir d'elles les nouvelles significations qui leur permettront de se mêler intensément à la vie d'aujourd'hui.

Et c'est dire encore que la critique est aussi *l'organe de revivification des œuvres*. Faisant jaillir d'elles ce qui est encore vivant par rapport à nous, s'efforçant d'atteindre au delà de leur intérêt historique leur valeur agissante, la critique maintient les œuvres dans la vie.

Au critique de savoir qu'il doit être un artiste ! L'histoire littéraire tend vers les disciplines des sciences, la critique vivante tend vers la recréation synthétique qui est à la base de l'art. Il faut que par la médiation de l'étude critique, l'œuvre, dégagée de la grisaille du passé, reprenne jeunesse et vie. Il lui faut reconquérir son éclat premier et tout ce pouvoir étrange de séduction qui parent à leur naissance les mieux venues d'entre les œuvres humaines. Il faut alors au critique comme un étrange don de recréer en soi les tendances qui ont présidé à la mystérieuse éclosion de l'œuvre. Il doit donner l'impression qu'il est descendu si profondément dans l'âme d'un écrivain que l'esprit de l'œuvre qu'il considère semble jaillir spontanément de lui-même. Il lui faut donner l'impression d'avoir lui-même vécu dans sa chair et dans son esprit les idées, les rêves, les sentiments qui s'épanouissent dans une œuvre. La critique devient ainsi comme une nouvelle création de l'œuvre se présentant brillante, rajeunie, prête encore à féconder une époque pour laquelle elle n'était pas faite.

GABRIEL BRUNET.

SOUVENIRS DE MON COMMERCE

—

DANS LA CONTAGION
DE
MÉCISLAS GOLBERG

—

Golberg, la rose née au vallon de Tempé
De sa douce lumière empourprera tes tempes;
Pour toi le luth français j'ai savamment frappé,
Car Pallas composa le beau feu de tes lampes.

EMMANUEL SIGNORET (*La Souffrance des Eaux*).

Au premier coup que j'entendis le nom de Golberg, vers la fin du dernier siècle, j'avais vingt ans ; ce fut pour apprendre par Basler, son disciple, épouvanté, qu'un sacrilège avait été commis ; qu'un insensé avait osé le battre. Je ne comprenais pas bien l'importance que cela pouvait avoir.

Après je le vis à dîner chez Edouard Champion, qui avait voulu nous faire rencontrer ; Champion, qui est plaisant et primesautier, se réjouissait de notre tête-à-tête. Il y avait aussi là le grand Croate Gustav Matos, mort également.

Tout cela est éloigné, mais je dus certainement avoir reçu de cette soirée familière, autour du potage, de la sympathie pour Golberg. Les prémices, encore imprécises, des impressions fermes que j'eus, plus tard, et que je dirai.

Je le revis encore à trois ou quatre reprises. La première dans une salle de réunions socialistes de la rue Monsieur-le-Prince, assez sombre et bien démocratique, où on avait apporté des bancs d'école. Golberg devait y faire une

conférence sur Renan. J'emmenai ma maîtresse, une petite modiste dans sa fleur. Il me reconnut de l'estrade, où il était seul, et nous fit un gentil signe. Je fus très étonné et séduit par sa naturelle improvisation, facile, claire, lyrique et souriante, avec de belles idées, bien douces et bien généreuses. Cela déjà m'impressionnait qu'une si vaste bouche, une tête et un corps si singuliers pussent livrer tant de délicates choses, et ravir.

Une autre fois, dans le jardin du Luxembourg, tout vert, au printemps, nous nous aperçûmes et nous nous abordâmes. Tandis que nous nous promenions et qu'il me parlait, j'étais tout à goûter ses charmants propos, qui disaient ses projets, ses espérances, ses idées. Il me parla de son *Prométhée Repentant*, de ses *Lettres à Alexis*, qui allaient paraître, dans le même format et la même collection que *Les Stances* de Moréas. Tout cela mettait de la joie dans cet être deshérité, dont je ne connaissais alors rien autre que son bruit étrange. J'étais ingénument ravi de ce que d'aimables choses, d'un bon retentissement, et bien dites, me fussent données, avec une amicale bienveillance, à moi, si incertain et si jeune, par cet aîné dont je ressentais l'élévation.

Dans de rares cas où je flaire un esprit libre, exhalant le pur souci de l'Art, mon scepticisme faiblit. Je sens si bien que c'est l'unique chose qui vaille au monde. J'avais donc une certaine émotion, et lui aussi, me parut-il, lorsque nous nous séparâmes, nous serrant la main et nous regardant.

Parfois, au quartier latin, me venaient, par l'un ou par l'autre, les échos de ce qu'il faisait : Qu'il passait les nuits, — lui, déjà comme un moribond décharné, — à gesticuler, avec des vociférations et des ricanements blasphématoires, dans les cafés et les bars, soûlant des gaillardes et des amis, et se soûlant ; parodiant tragiquement les

Romains au *vomitorium*, pour revenir aux breuvages chimiques et aux bocks ; traînant son froid délire sagace de désespéré parmi ses lamentables quintes de toux. Remuant ses mâts, et sa voilure décâblée, comme s'il voulait singer de se sauver aux nues insensibles, dans la tempête, avant de s'engouffrer.

Encore je nous revois ensemble ; moi l'ayant aperçu aux grands boulevards, et l'accompagnant, avec cet amer plaisir inavouable, comme un sacrilège dont je cultivais la honte, que j'avais auprès de lui; cette faveur de mon sort d'être sain, alors que lui, comme un épouvantail diabolique et dégingandé, orné d'un masque grotesque à l'entour, ses membres comme des bâtons dans ses vêtements, semblable à un vautour de jardin zoologique, faisait retourner les passants, accoutumé d'être un spectacle, et me ricanant de souples et saisissantes idées par sa bouche pestilentielle et gâtée.

Un peu plus tard, je correspondis avec lui quelque peu. Je lui donnais quelques francs, de temps à autre, à cause des clairs et acides *post-scriptum* de ses lettres. Jamais sur ce point il ne voulut m'attendrir, il savait que mon scepticisme me mettait en dehors. Mais, justement à cause de cela et de sa réserve, je lui faisais passer quelques pièces quand je le pouvais, — me montrant ainsi à l'image d'autres de ses amis, — avec, chez moi, une modération dont je charge justement, et avec honte, la maladie qu'est, au fond de son cœur, pour un honnête homme, un établissement financier serein.

Comme j'appris, un jour, qu'il pouvait bientôt passer, j'allais à Paris pour le voir encore, et lui porter quelques adoucissements, parmi lesquels je savais que mon ironie, si résistante à mon noyau de feu, lui était un amusant spectacle, car il avait, avec moi, l'esprit à l'aise et content; et, de le voir, m'était aussi un bon exercice de la sensibilité.

Sa blanche chambre donnait sur le parc Montsouris. Déjà il était avec ses épaules élevées et ressorties, d'où le cou, décharné et faible, s'avançait péniblement pour soutenir, dans un pauvre effort en S, sa tête, à la douce et grimaçante désolation.

Sans doute, là, à son chevet, je réfléchissais avec une profonde sympathie; mais je ne pouvais pas le lui laisser trop entendre, dans la crainte de déchaîner en lui l'espoir d'un appui pécuniaire régulier que je n'aurais pas pu soutenir. Ma sensibilité, facilement éveillée à l'extrême, en toutes les choses survenant à ma sympathie, m'a obligé, au cours des années, à une discipline de sécheresse de gestes, où mon objectivité s'assied bien, sur la ruine de mes élans. Ce que je suis ainsi pour les autres, je le suis également pour moi-même ; ainsi je ne crains point d'être rongé un jour par quoi que ce soit, et d'en mourir; priant bien, seulement, qu'on me laisse goûter l'intérêt du transbordement en n'y compatissant point. Telles étaient, en réflexion, mes dispositions en face de mon ami corrodé par le destin. Je ne lui montrai jamais aucune commisération. Il me racontait ses souffrances les plus réelles, et j'en riais aussi fort que lui. Il comprenait aussi parfaitement que je sache que rien ne pouvait enfoncer davantage, ni retenir ou retirer, l'incommensurable douleur attachée à lui, dans son corps et dans sa vie, par la misère consécutive à sa pauvreté, et à ce génie farouche, franc et bien éclairé, pour qui le monde n'a pas de pitié.

Il était Polonais et Juif. Certes, il eût dû, comme Spinoza, être rejeté de la Synagogue pour impiété ! mais, au contraire, feu le Grand Rabbin, Zadoc Kahn, avec cette largeur et cette générosité du caractère qu'il avait, lui donnait appui dans les périodes de dénuement.

Aussi, je me mépriserais, pour avoir communié avec ce mendiant sublime sans rougir de honte, moi qui étais assis dans la tranquillité matérielle sans avoir longtemps, ni guère, connu le combat pour le pain quotidien, si je ne

trouvais, dans ma passion de découvrir et de pénétrer, la raison suffisante à mes plus indéniables indignités.

Plus tard, à Fontainebleau-Avon, où j'habitais, un matin, une lettre de Golberg m'annonça que, justement, il venait d'arriver dans un Sanatorium situé à quelques mille mètres de chez moi. J'en eus un sentiment de gêne et d'ennui. Allai-je le voir, soudain, surgir, avec sa misère physique effrayante, comme un trépassé revenant du sépulcre, parmi tout le convenu de ma vie de province, où je faisais figure bourgeoise, avec ces habitudes que j'avais acceptées, en satisfaisant l'opinion des alentours, par la tranquillité de mon habitation, l'ordre de mon jardin... Mes vieux serviteurs, qui savaient mon détachement pourtant, me considéraient avec circonspection et dévouement; ils appréciaient que je laisse à la maison, — en me gênant dans mes goûts personnels, — son apparence et sa tradition aimablement honnête. Cela ou autre chose, peu m'importait, sinon qu'on ne me dérange point dans la partie que je m'étais réservée.

Enfin, bref, mes manières étaient, pour une raison ou une autre, de telle sorte, que je considérais d'un esprit inquiet que Golberg, soudain, pût sonner à ma grille.

Aussi, que ferais-je, si mon gardien, portant les bras au ciel, allait le repousser ; et, d'autre part, comment le prévenir de la venue éventuelle de ce visiteur diabolique ?

J'expose tout ceci, et je sais le dégoût légitime que de pareilles considérations peuvent faire lever dans la conscience de qui me lira. Il faut savoir comme peu à peu nous faiblissons, dans la probité de nos équilibres et de nos calculs de pensée, lorsque l'aisance matérielle nous porte. Par un réflexe spontané nous nous plaçons dans une garde latente autour de cette faveur heureuse, qui nous protège et nous assied, comme si une exception, une faute, dans ses mœurs habituelles, pouvait en modifier l'assurance.

J'ai toujours eu un grand mépris pour cet état qui fut le mien, mais je n'ai jamais non plus oublié comme il m'a été précieux et commode pour étayer mon indépendance et mes moyens d'étude. En cela j'étais tout juste aux antipodes de mon malheureux frère spirituel. Au reste, nous le savions tous deux ; l'un ni l'autre n'étions en pouvoir de régler le cahot, et, dans des décompositions ironiques morales forcenées, nous disions, — lui ou moi, — que ma position était meilleure que la sienne. Parmi nos acquiescements, et les étaiements directs de nos rayons visuels, nous étions véritablement très rapprochés et très mélangés.

Tous, plus ou moins heureusement, nous avons réussi un *modus vivendi* parmi des désastres, dont la violence, plus ou moins grande, nous est plus ou moins sensible. Mais, comment ne pas saisir que, sans l'égoïsme de notre conservation dans le système civilisé, sans la lâcheté de notre acquiescement à figurer dans la malignité de celui-ci, à nous courber pour y vivre, notre instinct nous en ferait condamner tout l'édifice ? Consentants et serviles, nous aurions ici mauvaise grâce à vouloir juger les destructeurs. Pourtant, on peut constater que leur action, acte de haine purement négatif, frappe à faux, des mains de leur idéalisme irréfléchi ; la gangrène humaine dépassant toute chirurgie. Mais je dis qu'au premier cycle de son action, au premier stade de son développement intellectuel, l'attitude de Golberg, lourde des risques les plus amers, fut héroïque.

Après, dans une surélévation de sa géhenne, il donna une œuvre, où son *anima*, dégagée, souffrit et chanta, avec une richesse naturelle de vierge bien réglée, qui devint sa personne morale, émanée de sa loque humaine torréfiée de misère et de pestilence, et offrit sa beauté à notre attentive et juvénile inquiétude.

Pour voir un peu la figure que fit Golberg dans la fin

du siècle, il faut se rappeler comme tout le mouvement politique, qui tendait à déboulonner la bourgeoisie, était composé d'éléments mêlés : Tout ce qui était *socialiste* était *anarchiste*, et *vice-versa*. Ce ne fut que plus tard que les tendances plus particulières et plus précises, que des étiquettes sectionnèrent le tout en divers groupes ; le *socialisme* s'assouplissant vers la Chambre, pour essayer de mieux atteindre son règne ; l'anarchisme et ses bombes accentuant son acrimonie et son amertume.

Golberg n'était pas anarchiste de fait ; il était, au plus, désintéressé, naviguant dans l'idée du Rien : Génie, Œil et Verbe de l'Effondrement. On ne pourrait tenter de le peindre qu'avec des couleurs infernales. Il prenait face à face les plus hardis réfractaires et dépesait leur rage, qu'il leur montrait modérée et impuissante ! Sa dialectique décompositrice était poignante ; nul n'osait écraser Golberg, car il ébranlait ces consciences ténébreuses, et les faisait voler en éclats. Il bouleversait les cerveaux fiévreux, et les déchaînait davantage ; et tout cela sans aucune solidarité, pour laquelle il criait sa répulsion.

A cette époque Tailhade publiait, le désignant : « Personne ne se doute qu'en ce moment, à Paris, il y a un homme qui porte un monde. » Et le poète Emmanuel Signoret : « Mécislas Golberg, couronné de chaînes, avait parfois les accents d'Isaïe. » Voilà des témoignages de l'incendie.

Si on voulait examiner de près, on verrait que cet enthousiasme était plus spontané que réfléchi. Et que tout le clinquant bazar en tête qu'un homme de la qualité de Golberg avait pu rapporter, après avoir roulé à travers le monde, s'être assimilé quatre ou cinq langues en y dévorant tout de suite les écrivains les plus audacieux, les plus particuliers, les plus substantiels, s'il était un éblouissant bigarrage, était moins brillant sur le point de la vraie délicate culture occidentale. Golberg avait la connaissance de ce manquement, et,

sûrement, il rêvait de conquérir nos manières de réfléchir, de les annexer à son lot de vagabond ravageur et sardonique; malaxeur et gâcheur. Mais déjà; pour y parvenir; il était trop tenu par son personnage dramatique; dans une action spirituelle; en zig-zag, de diable illuminé, mi-forçat, mi-lépreux.

Autour de cet homme, qui paraissait invulnérable, les haines pourtant s'accumulaient. Golberg, traqué et meurtri par les hommes, reçut, dans son corps, les sévères et visibles crochets effectifs et signalétiques de la mort, dès quelques dix années avant qu'il succombe. Et il était déjà profondément labouré dans les poumons, maigre, moite et livide au dehors, lorsque nous le connûmes.

Je me le représente volontiers, lors de son passage dans l'effervescence socialiste, comme une manière d'acrobate, brillamment pailleté d'idées, évoluant en de hardies voltiges autour de la barre fixe du Néant, avec ses mains enduites de résine et grinçantes contre le bois, parmi l'atmosphère morale environnante d'un grand désir qu'il se casse les reins. Mais, déjà impatients, des spectateurs, pour lui prendre son éblouissant costume, descendirent des gradins et, sous les torches fumeuses du cirque, le lapidèrent. Crime collectif inutile, car les paillettes immatérielles avaient disparu; et c'est ici que le phénomène survient. Ce cadavre, retrempé dans la mort qui était son pays, retrouva une énergie farouche et resta parmi nous autres, avec son seul génie pour âme.

Au vif, il était « noir comme escouvillon ». La peau, collée aux os, avait l'aspect, propre aux momies, où elle se confond avec les ligaments de nerfs étroitement serrés aux jointures, quand les muscles mêmes sont résorbés. Il ne reste plus que le bois, et ces manchons-là qui les tiennent assemblés; le tout desséché, les membres ne peuvent plus être mus. Mais, chez Golberg, où tout cela était vi-

vant, les rotins articulés pliaient secs, quand il marchait, ou quand il agitait les épaules et les bras.

La cage thoracique était resserrée et recroquevillée ; tous les gestes pleins d'angles, comme chez les marionnettes ; mais on ne voit point de marionnettes aussi émaciées.

Il résistait à la maladie comme s'il était la maladie elle-même ; mais, auprès de lui, on avait bien la révélation que, s'il devait nous passer quelque bacille, la virulence de celui-ci, dans une rapide génération, aurait tôt fait de nous éteindre. A l'approcher on le craignait. Il y fallait une certaine intrépidité, et, mentalement, se signer de la Croix, pour détourner le mal.

Au surplus, il était matériellement abject ; fétide ; état de Job, à quoi, dans une sorte d'accablement, il semblait d'être accoutumé. De flottants vêtements, jetés là-dessus, accusaient encore sa silhouette famélique errante, comme une quintessence individuelle de sa race ardente, mordante, maudite et pourchassée. C'était tout cela, et les grandes réactions de l'être humain, qu'on trouvait dans sa fermentation en rumeurs. Il essayait d'y donner une forme polie, voltairienne ; quand il souriait, c'était un besoin de mordre et d'envenimer ; quand il grinçait des dents avec méchanceté, cela était greffé sur des tendresses élémentaires d'un sentiment extrêmement enfantin. Par ceci il touchait le cœur des femmes ; par cela il nous retenait, nous autres amers.

Comme parfois certains Juifs exceptionnels, il eût pu être, avec un égal bonheur, mendiant, assassin, martyr, ou monarque.

Il excite plus qu'il ne rassasie. Il est, dans sa vie et dans son œuvre, un excellent motif d'exaltation et de méditation.

On le sonde difficilement. On ne se donne pas à lui sans réserves, parce que l'on sent que ses écrits imparfaits sont d'un sorcier, pleins de pièges à la sensibilité, pour

nous attraper comme un butin, dans son tyrannique et trop familier enveloppement. Il écrit un peu comme une vieille bohémienne qui voudrait larronner des tendresses.

Son grand dam est qu'on l'écoute, qu'on saisit sa douloureuse détresse de cœur, mais qu'on n'y peut point participer, à cause qu'il se montre rampant, sous une écriture, comme des branchages anonymes, où passe, il faut le dire, des bouffées de brise d'air pur, ou, d'autres fois, le brûlant simoun ; et aussi le relent d'on ne sait quel philtre.

Il semble vouloir former, durcir son lecteur ; à la vérité il l'amollit ; il essaie de le rompre, de l'infléchir dans le sentiment. Mais, tout aussitôt qu'il y a réussi, et sans qu'on le sache, il le lâche, et ricane dessus. Il fait ainsi, dans son secret, à une allure de Sabbat, ce que André Gide distille derrière son sourire menteur et la grimace de ses yeux obliques de vieille Chinoise : c'est le jeu des décomposeurs de race.

Il faut donc lire Golberg avec une défiance éveillée ; c'est un bon exercice, car il n'est pas de plus mielleux sycophante à déjouer.

Sa volonté de retraite, comme celle de Barrès, dans un autre ordre, est toute apparente. A preuve, chez le chrétien, ses solidarités effrénées ; et, chez le Juif, ce besoin circulaire de ponction sentimentale des êtres, puis, automatiquement, de mépris. C'est le mécanisme animal de tous les tendres : mendiants, qui ne posséderont, et ne se posséderont jamais.

Il avait, pour habitant, le furieux et tragique *dœmon* de l'expérience psychologique, qui le tenaillait tant, qu'il en paraissait, dans sa chair, le tragique bouffon.

Ainsi, il n'hésitait pas à jouer pertinemment sa vie en riant. Il connaissait (et vécut longtemps avec eux) les individus les plus redoutables, marqués de la féroce sauvagerie; des assassins même qu'il domptait, menaçait et

injuriait, jusque dans des réduits rayés du monde, où sa vie ne tenait qu'à leur caprice. Lui les maîtrisait en seule puissance de domination, comme un terrible garde-chiourme, délégué de l'intelligence qui courbe tout. Il les engouffrait, par jeu, davantage.

Parfois ses partenaires surgissaient soudain de son fait. Il les maniait selon son amène commandement, dont voici, parmi d'innombrables, un trait paradoxal et de grand drame moral : Un certain jour, le Docteur Thiercelin et lui disputaient du courage ; de ce que celui-ci peut être fait de lâcheté... C'était vers les trois heures du matin, aux Halles, dans un sous-sol accoutumé du crime. Pour une démonstration décisive, Golberg se leva et, s'approchant en ricanant de deux solides sacripants attablés, il les provoquait de son attitude gouailleuse. Cachant dans sa main son vaste nez révélateur : — A bas les Youdis ! leur criait-il ; puis soudain se démasquait. — Ah, c'en est un ! il se fout de nous ! Et, se levant, l'un des deux bandits, à coups de poings, lui écrasa la face.

Lui, revenant, plein de sang, vers Thiercelin, raillait : — Vous voyez, vous voyez, cher ami.

Il mesurait avec énergie et violence la solidité morale de ses amis, et les pourchassait dans leurs replis les plus cachés, dont l'ouverture les mettait à sa merci. Je pourrais citer des personnages que son pouvoir d'actif propulseur et inquisiteur, de loques qu'ils étaient, fit quelque chose, et tint ensuite dans un véritable envoûtement, dont ils souffraient. Par contre, les gens de bon fond trouvaient à son contact leur propre précision.

Certains diront : Mais c'était un fou !

Or, il était justement le contraire d'un fou : un des plus fermes possesseurs de soi qui aient vécu. Point, certes, comme les grands Jésuites, Loyola, Gracian, l'enseignent dans une discipline glacée ! Golberg traînait son corps dans les sabbats expérimentaux de toutes les inter-

rogations de son intelligence. Il lui fallait, fût-ce dans la souffrance corporelle, la preuve palpable, douloureuse, matérielle, de chacun des éclats de son brûlant esprit, toujours, de volonté et de fait, front à front avec la mort.

Il personnifie la plus haute valeur humaine de la pensée : l'Appétit de l'Epreuve.

Repoussé de tous côtés, sans aucun moyen de vivre, brûlé par son feu de créateur, déchiré dans son corps par la maladie consécutive à trop de misère, et bien établie sur tant de réelles injustices ; au ban de la société ; tenu hors des publications littéraires françaises rémunératrices par le sceau d'anarchisme, et le fait d'avoir été incarcéré ; tué à la vie civile, il créait néanmoins de ses mains une imprimerie, pour laquelle il arrachait, aux uns et aux autres, des soutiens lamentables et précaires. Il n'y put longtemps tenir ; fit imprimer ses *Cahiers* et, en colporteur, promenait cette émouvante pacotille, essayant d'en tirer le meilleur prix, les offrant individuellement, les portant à domicile, sous la sordide et magnifique enseigne de sa personne.

C'est cet être sublime et sinistre, comme un grand corbeau, déchiqueté en pleine vie par les hommes carnassiers, que je retrouvai, isolé des autres, comme trop dangereux, dans une cabane en planches du parc, au sanatorium d'Avon.

Plus les spectacles que je considère sont émouvants, plus ma contraction, mon froid, pour les mieux ressentir, se font durs ; en sorte que, effectivement, tout sentiment d'émotion est étouffé, sinon celui de mon angoisse intellectuelle, absolument braquée. Plus, ici, la commisération s'impose, plus, automatiquement, chez moi, elle se trouve écartée. Saturé d'égoïsme comme tous les hommes, j'exècre les grimaces compatissantes données ou reçues.

Je consentais d'être cet égoïste, mais pas à l'hypocrisie de le cacher, en face de cet homme, dont la pénétrante intelligence, au surplus, savait, comme la mienne, déraciner.

Il est allongé, — décharné, le cou et la poitrine absolument concaves, — sur un petit lit de fer avec une paillasse, dans des draps blancs, déjà chiffonnés par ses secousses et le jeu de ses grands bras d'araignée ; il est, dans une sorte de perpétuel étouffement, haletant, avec des longues quintes de toux aux terribles échos en sifflements et en clapotis intérieurs. Moite, il est courbé sur son crachoir, avec de douloureux : *heu... heu...* déchirants. Parfois, au bout de ses forces, il s'effondre sur le lit, en une supplication animale désespérée, sans recours, de chien en vivisection.

Mais, de sa grande bouche, il sourit, — c'est l'esprit qui consent. A peine tombé, soudain, comme dans un vaste aboiement souterrain déferlé en houle, sous un affreux commandement mécanique, la poitrine reprend d'arracher son ahan et son vomissement. Le martyr, redressé du coup, comme un pantin, sous les contractions des poumons, branle à nouveau, suspendu au-dessus du récipient, comme une loque détendue, accrochée à sa colonne vertébrale courbée et frémissante à pitié.

Il sait que je suis là, le visage volontairement inexpressif, comme indifférent ; que je regarde les choses : Cette petite boîte aux murs blanchis à la chaux qui nous contient, la végétation du dehors... comme si rien ne se passait, ou que je n'en aie pas l'écho. Il sait que ma poitrine fonctionne régulièrement, que mon sang allègre y rebondit rouge, dans une rafraîchissante et sensuelle transmutation chimique.

Entre deux quintes il a le temps de me faire une grimace : sa lèvre inférieure haussée jusqu'au nez par une

avance du menton en une moue contractée qui, comme un bandeau, va tout autour du visage, où, au-dessus des yeux, dans un strillage de plis gentiment étonnés, elle met toute sa grâce... Puis il déclanche un affectueux rictus amer, me souffle vite imperceptiblement : *Pardonnez-moi... merci... êtes là... restez un peu...*

Quand je marchais, en revenant, je respirais profondément et largement, pour régulariser mon cœur, et purifier mes poumons, car je pensais aussi à la contagion.

Je rentrai chez moi, marchant tête baissée et les mains dans le dos, subissant plutôt que précisant et examinant mon émotion. J'ai, par discipline automatique, le champ de ma conscience vide, ouvert aux épanchements éventuels de mon subconscient ; le discernement attend aux alentours, en sorte que je suis souvent sans pensée, tout en ayant l'extérieur méditatif. Les ondes nerveuses passent en moi ; les mouvements de mes organes me sont sensibles; la violence de mon état moral se heurte, dans sa volonté d'expression sur mon visage, à un ferme et serein refus de consentir à le représenter. C'est bien mon cœur qui vient jeter le sang dessous mon front, dans un conflit dont tout mon être physique est remué.

Après cette visite, les jours suivants, je repris dans mes mains les *Lettres à Alexis*. Tandis que ma vision s'appuyait encore sur la personne souffrante de l'écrivain supplicié, mes facultés les moins imparfaites voyageaient aux accents de son âme sophocléenne, dans les perspectives immatérielles typographiques.

Parfois, hélas, des coups de poignard ouvraient sa poitrine, dedans :

14 août 1907.

Cher ami,

Un très grave accident étant encore survenu dans le cours

de ma survivance, il est bon que vous puissiez en cas de l'*Inévitable* à l'improviste,— prendre des documents que je vous destine. — Ils se trouvent dans l'armoire. Le mot ci-joint vous donnera, au cas de décès, l'autorisation, et j'ai prié de vous aviser immédiatement.

L'accident est simple. C'est une nouvelle déchirure de la plèvre,— de grandeur... qui grandit. C'est un second pneumothorax. L'accident est arrivé samedi dans la nuit, mais est devenu menaçant lundi seulement. Depuis on me bourre d'injections de morphine et je suffoque de temps en temps.— Mais la morphine est excellente pour partir étouffé dans une patte de velours !

Amitiés.

MÉCISLAS GOLBERG.

Pourtant, sa flamme; encore une fois, le repoussa plus loin ; il ne devait s'éteindre qu'au milieu de l'hiver suivant.

Je ne veux point faire ici un examen de l'œuvre de Golberg. Le détail et l'exégèse seront un sujet pour d'autres à l'heure du destin, quand on voudra séparer le très bon du très mauvais ; lorsque, jetés dans le rien, les contemporains de Mécislas Golberg, par leur disparition, auront nettoyé la terre de la troupe dans son ensemble la plus insensible et la plus hostile aux créateurs originaux.

Qui ne sait que, chez tous les créateurs, les mouvements de constructions effectives ont dû débuter par une volonté de destruction violente, à la mesure de leur génie en puissance?

Faut-il s'étonner que les premières affirmations de Golberg aient enflammé, autour de lui, cette couche sociale d'amères créatures à qui le pain et le logis même sont refusés, et dont Golberg, dans son héroïque misère, était une pièce ?

Nous pouvons tout de même imaginer, nous autres bourgeois, comme la police, pour notre repos, fouette dans ce parc des basses couches sociales, où sont maintenues toutes ces hontes croupissantes et rampantes,

qui stagnent, au-dessous encore des couches dangereuses, dans un accablement et un désespoir sans fond.

On peut supposer comme un spéculateur intellectuel, aussi exceptionnel et puissant que Golberg, pouvait être repéré et traqué, alors que son dénuement le clouait là ; et comme ce dut être pour lui un ciel bienheureux que celui, où son verbe lui permit d'atteindre, de l'anarchie avouée, organisée et agissante; puis du socialisme tâtonnant et fiévreux de cette époque.

Malheureusement pour ses compagnons et pour lui, son élévation spirituelle fulgurante, dont ceux-là subissaient à la fois l'enveloppement et l'inaccessible, le rendirent suspect. Sa foi, encore que voulant organiser l'*action*, atteignait l'Action. En sorte que l'on devait ressentir, à l'entendre, une espèce de décalage entre sa dialectique sociale, qu'il affichait anarchique en sarcasme, premier stade de la fermentation de son esprit propre, et ses velléités d'organisation positive de la misère. Certainement son cœur prit, dans le sentiment de cette antithèse, hétérogène, tragiquement cocasse, le ricanement propre que nous lui connûmes, et qui était le portrait tout net de sa grande douleur morale, masquée de bouffonnerie. A la vérité, il était déjà seul.

A cette époque, dont je déduis la psychologie vraisemblable de rapports d'amis clairvoyants, en fait, je ne le connus point. Pas plus que lorsqu'il traversa, avec ses inouïes délicatesses de cœur et d'intelligence dont tout son œuvre porte le cri gémissant, les adorables tourments de l'amour, dont naquit un enfant. Femme et enfant que le tragique désordre du destin de son caractère démoniaque lui confisqua, tandis que les deux êtres inférieurs, touchés de l'affirmation de son sang, au lieu que d'en être protégés et surélevés, s'écroulent, disproportionnés, dégénérés, sous une infernale malédiction, dont je suis sûr que le trépassé, au delà du fleuve, s'esclaffe dans des éclats impitoyables et douloureux.

Après, comme trempé dans le maximum des désastres, renié des hommes et de Dieu, il eut cette puissance d'intelligence extraordinaire, — qui faisait déjà frémir, d'un inquiet sentiment de surélévation de la mort, ses compagnons anarchistes, — de comprendre et d'accepter toutes les conditions de son exceptionnel martyre, dans une assimilation de cette trempe aux moyens de sa pensée.

En sorte que la matière de son corps, en décomposition et en souffrances perpétuelles, par les aigus coups qu'elle en plantait dans son âme, apportait, au platonisme latinisé de celle-ci, un ouragan tragique le plus déchaîné, regardé par une intelligence à sa mesure.

J'ai montré l'aspect de sa douloureuse fièvre quand j'allais le visiter, au premier coup, dans le sanatorium. Je n'ai pas l'intention, ni le goût, d'étaler, dans son détail physique, les quintes déchirantes de sa longue agonie avec sa séquelle, dont la période clinique, — encore qu'il se traînait parfois sur ses jambes sèches, comme un grand arachnéide blessé, — dura deux années, au cours desquelles je le visitai parfois dans une compréhension et, si j'ose dire, un emboîtement réciproque, qui donnèrent naissance à son idée première de scruter la *Morale des Lignes*.

Suivant ses forces il relâchait ou accélérait en partie son organisme épistolaire de drainage circulaire de l'argent nécessaire à protéger son agonie, et dont il avait construit la mécanique avec une très ingénieuse économie, où cet israélite atteignait presque, en raccourci, la perfection des méthodes du clergé catholique.

Qu'est la vague pitié auprès d'un martyre de cette classe ! Il le savait et on le savait ; il en usait le plus adroitement, et connaissait le consentement de ses amis ; en sorte que quelques personnes s'étaient rencontrées dans un soutien pécuniaire qu'il recevait de divers côtés ; cet ensemble d'aides, s'il eût, je crois, suffi à un malade sans

ressort, était toujours en deçà de sa rayonnante activité, car il se débattait activement; de son lit partaient, dans toutes les directions, les aiguillonnages et les excitations d'un mouvement d'Art où il se sentait la position d'un pivot actif. Au surplus, on le reconnaissait, et si, maintenant, on voulait chercher précisément la posthume influence de Golberg, on serait étonné de la forte impulsion qu'il donna, dont le ferment, détaillé et vulgarisé par des singes, ne fait à ceux-ci, pour le vulgaire, figure d'originaux, que par le soin qu'on a pris de maintenir l'œuvre du propulseur dans un silence assassin, d'où le débordement de son malheur, jusque dans sa progéniture, l'a seulement, par accident, fait surgir ; parmi un déversement de l'aveugle haine publique, dans un honteux déferlement rétrospectif ; qui voudrait, et le lapider encore, et le rejeter dans sa tombe, pour qu'on ne connaisse pas, par l'ignorance où on est de son œuvre, la cruauté de ce nouvel attentat contre tout homme n'ayant vécu ou ne vivant que pour l'Art.

Golberg, à cause de l'insolente originalité de son éminence intellectuelle, fut étranglé dans le monde de la pensée en langue française, avant et après sa mort, comme il l'avait été lors de son action dans le milieu socialiste.

Mais on verra un jour, et on jugera lors de leur résurrection, ce que sont des ouvrages comme le *Prométhée Repentant*, les *Lettres à Alexis*, *Fleurs et Cendres*, et cette *Disgrâce couronnée d'épines*, encore introuvables ; œuvres qui savent donner une assise aux cœurs angoissés les plus en naufrage; tel, hélas! que chacun des nôtres peut avouer qu'il est parfois.

Golberg est un génie fait d'intelligence et de concentration d'expressions morales, d'une façon très active, très pénétrante, et bien concrète.

Mais,—et cette réserve, toute regrettable soit-elle à faire, ne saurait être négligée ici, par quelqu'un qui admire profondément Golberg, et lui doit beaucoup dans une certaine méthode de penser à fond des sujets,—mais, l'écriture de Mécislas Golberg manque de style. Les choses magnifiques et originales de son esprit, il les coulait dans une forme où le ton apostolique exprimait par trop uniformément, et souvent, ce tour prosélytique, et d'enseignement, qu'il avait dans ses manières; avec juste raison d'ailleurs, puisqu'il se savait et était un maître ; mais cela a par trop constamment enveloppé ses écrits. S'il eût vécu, sa forme se fût peut-être dégagée de cet expédient, comme sa pensée de ses détritus ; et je crois qu'il n'eût pas tardé d'assouplir et d'appliquer ses périodes, plus particulièrement et plus justement, sur les caractères propres de ses vagues spirituelles épurées. Son écriture est trop impersonnelle, quelconque, avec une prétention sans arrêt à la maîtrise. La succession des propositions est monotone ; elles ne montent pas à la surface de ses idées ; elles sont placées les unes après les autres, dans le tour prophétique, comme des haricots ajoutés, un à un, dans un sac.

Ses lignes, si soutenues en matière spirituelle, manquent de souffle. Comment ne pas remarquer, en lisant ses courtes propositions haletantes, que son corps, tandis qu'il les écrivait, mourait lentement ainsi : étouffé.

Pourquoi faut-il que, sur la sombre route que son corps dut suivre, dans une faillite perpétuelle, son moyen d'expression ait trouvé le commandement d'un mouvement saccadé et poussif...

Ce souffle en détresse, qui rend pathétiques, peut-être, les pages imprégnées de douleur et de sourde colère, coupe les ailes à l'ensemble de ses travaux, en sorte qu'il reste nettement en deçà de ses plus gracieux nuages spirituels.

Son malheur physique fut si extraordinaire que son style, en s'ajustant, comme chez tout écrivain original, sur sa composition physiologique personnelle, dut plier sa

propre vie ardente à une respiration insuffisante, à laquelle la nôtre ne s'applique pas longtemps sans gêne. Tel est peut-être le mécanisme physique qui déclanche mon aversion. Quand il se désigna dans cette grave et sensible formule : *Disgrâce couronnée d'épines,* Golberg dessina parfaitement toute l'amertume de son destin.

J'ai dit tout à l'heure que son écriture n'est pas arrivée à épouser sa pensée dont j'exprimais la séduction intellectuelle ; ne serait-ce pas, cet avis, tromperie non déjouée de ma sensibilité bénévole ; redouterais-je pas plutôt que ce mariage n'eût été au contraire trop étroit ?...

Golberg a un besoin immense de communier et de dominer par séduction. Il ne se garde pas là-dessus. Il pose tacitement que le lecteur est son disciple et lui parle comme tel, dans la posture d'un protecteur et d'un éclaireur. Mais alors, pourquoi cette quête que l'on sent partout, ce côté lamentable dont on voudrait, hélas, ne pas découvrir les origines dans le sentiment qu'il a de l'injustice de son sort, comparé à sa valeur indéniable ?

Toutes les choses originales et d'une humanité animale passionnantes qu'il dit n'ont pas le ressort fouaillant d'un Henri Heine, ni les ellipses foudroyantes d'un Nietzsche, ni l'équilibre substantiel et ramassé d'un Ibsen ; c'est néanmoins dans ces parages que l'esprit de Golberg, comme une hyène, opère et mendie.

Souvent, par contre, parmi des échos faillis de platonisme, ou de renanisme, il s'émeut comme une vieille femme ; d'autres fois comme une petite modiste. Il semblerait qu'il a touché par reflux sous les coups, brisements et contraintes, de l'adversité, les nappes des émotions sentimentales primaires extrêmes.

Encore, quand il plane, c'est avec emphase.

Il parle des « Cimes de la pensée » aussi ingénument qu'un étudiant de son sixième étage.

J'ai indiqué, que, à mon sens, la position éminente où il se voit est telle, en vérité. Mais c'est l'assurance qu'il

voudrait que constamment nous en ayons,qui, justement, nous retient de nous y abandonner. Plutôt que son style, ou concurremment,ce serait le caractère même de Golberg qui ne présenterait pas, pour moi, une très grande attirance à l'épreuve. Le fond m'en serait même antipathique jusqu'à la gêne.

Ses griffes avides sont trop visibles sous le velours. Notre curiosité n'en est pas moins éveillée,mais le laisser-aller, la participation morale, se repliant, si loin même qu'ait pu s'avancer notre élan fraternel vers le Douloureux, et notre reconnaissance des puissants dons intellectuels qu'il nous livre.Mais,au fait, dans son propre cœur, ne nous doit-il pas le premier repousser, pour ce que nous n'ayons ni assez souffert ni assez combattu ? S'il ne l'a fait c'est simple grandeur, pur dédain ; ou, comme je l'ai dit, consentement au cahot.

Au reste, jugerait-il cet écrit-ci, que la générosité de sa puissance critique irait jusqu'à rire avec sympathie et ironie à mes impertinentes réserves.

Ces observations que je formule ont, on le comprend, une part d'excès due à la susceptibilité de notre goût latin. Mais,il faut passer outre; considérer cet écrivain dans sa complexité et les stigmates de sa figure propre : c'est le pur juif typique de ghetto, l'esprit aussi perçant que l'œil. Il passe dans le monde de la pensée, ce Mécislas Golberg, comme d'autres des siens dans le monde de la finance, parmi des capitaux, matériels ou moraux, qu'ils régénèrent en force, en puissance, en élan, sinon dans la perfection et le tour mesuré que nous aimons.

Chez Golberg on oublie ses défauts, et souvent sa fumée, tant le pathétique du jeu cérébral est intense. Ce sont des ouvrages très généreux, très accoucheurs, très propres à exalter des jeunes hommes, par de fondamentales et originales révélations d'art, de points de vues nouveaux, de grande fermeté dans les scepticismes et, pourtant, d'une grande douceur charmante, lancinante du cœur. D'ail-

leurs, dans sa tragédie, *Prométhée Repentant* (1), il a coordonné, et rendu concrètes, toutes les faces de son intelligence et de son cœur sous des incarnations, dans un souffle de vraie éloquence héroïque. Il est contenu là tout entier. Mais, à mon sens, ce sont les *Lettres à Alexis* (2), son chef-d'œuvre, qui calmera le mieux les esprits juvéniles en angoisse, au moment de la vie où nous commençons d'être avertis des vanités, et touchés des premiers coups de l'aile du désespoir. Alors, les *Lettres à Alexis* réconfortent. C'est le livre d'un grave et gracieux compagnon pour les êtres qui se trempent ; doux et amer, les femmes peuvent y pencher leurs fronts.

Fleurs et Cendres (3) sont des impressions de voyage en Italie, où on respire à l'aise. L'Art pictural y est amené et compris profondément, comme il est décomposé, par l'étude du dessin elliptique, dans la *Morale des Lignes* (4).

La pathétique *Disgrâce couronnée d'Epines* (5), jusqu'ici seulement imprimée dans ses *Cahiers* introuvables, est le journal tenu au cours de son ultime souffrance; qui n'a, je crois, son équivalent, comme objet propre à la méditation, dans aucune littérature. Ces notes d'agonie resteront comme un des plus émouvants miroirs de l'homme s'éteignant.

Encore *Lazare le Ressuscité,* que je n'ai jamais eu sous les yeux. Puis *Régnier et Moréas* (6), où les deux poètes, d'une élévation si différente, sont étudiés avec perspicacité et cœur.

Tel est le catalogue de ses œuvres les plus importantes, les mieux réussies. Dispersées, protégées et cachées chez les bibliophiles, la plus grande part fut imprimée de son vivant, par l'appui et les soins de son ami Jean-René

(1) Edition de la Plume.
(2) Id.
(3) Messein.
(4) Messein
(5) Cahiers de M. G.
(6) La Plume.

Aubert, parmi les éditions de sa *Revue Littéraire de Paris et de Champagne.*

L'œuvre de Golberg est typique comme disproportion entre la qualité propre, réelle, latente, et l'insuffisance, la faiblesse et la monotonie de sa forme d'expression qui, pourtant, lorsqu'elle éclate sous une poussée irrésistible de son contenu, exprime avec force et justesse. Ici, comme toujours, l'œuvre est l'homme. Et son grand attrait est dans l'impression puissante qu'elle donne d'un maximum de douleur humaine exprimée tantôt avec une souriante surélévation, ou tantôt en s'y accrochant dans un ricanement à l'odeur de soufre. Chez Golberg il y a une culture très étendue et très souple (sinon très latine, très méthodique, ni très prudente), en sorte qu'il touche les âmes les plus délicates, et que certaines femmes, d'esprit exquis et de sensibilité naturelle éprouvée, y ont pu trouver leur miroir de cœur.

Pour moi, j'ai plutôt criblé ici des impressions de ma jeunesse qui, sinon, seraient restées beaucoup plus enthousiastes et tendres dans mon souvenir. Méchant travail que celui-là qui ne nous donne pas beaucoup plus d'assurance dans nos plus récents établissements, et qui nous remplit de mélancolie.

La Critique Littéraire, à l'exemple de la Police, s'est montrée à l'égard de Golberg avec le souci d'écarter du public un écrivain; et un homme, qui se présente à nos yeux dans de telles conditions irrégulières, dans sa vie comme dans son écriture ; alors que, par contre, des légions de médiocres serviles sont, parmi la farce quotidienne, accueillis dans des éditions et les chroniques, seulement pour aligner des mots sans vie, ou imprégnés de la veulerie convenable au goût du jour, ou à la couleur politique propre des divers managers. Tout plaisant que cela soit, il n'en est pas moins regrettable que le baillon soit tenu si âpre-

ment sur la bouche de certains disparus, tandis que des lauriers insolents entourent, pour en étouffer le vide sonore, la tête de nos petits courtisans publics. Ceci, nous l'acceptons volontiers, mais point l'autre affaire.

Au cours monotone journalier nous y songeons avec peine, et, quand un coup du hasard montre un vrai crime d'étranglement sans jugement, au moins laissons libre notre répugnance.

Un pacte scélérat enferme Golberg dans un cachot. En sorte que, jusqu'à cette résurrection à la dynamite, due aux surprises de la chronique criminelle, nul ne se penchait sur ces écritures en clameurs animales, parfois sublimes dans leur maladresse, où sont des révélations psychologiques trouvées en plein corps. Personnellement, quand j'étais jeune homme, j'ai pris des indications devenues directives, par digestion ou réaction, à certains de leurs repas moraux.

D'autres y ont reçu des émulations diverses. Ainsi la plupart des théories qu'Apollinaire a répandues, et qui ont fait fortune, avec tant de bruit et d'excitations dévergondées, notamment sur les bases propres de l'expression dans la déformation, et la spiritualisation des lignes et des plans, sont dans Golberg. Il a fixé très nettement tout cela et le développait encore, autour de Matisse, lorsqu'il mourut. Apollinaire détourna cette source, pour un usage plus pétulant et quelque peu désordonné, dont j'ai, ailleurs, signalé la délicieuse ironie, la réussite mondaine, et l'heureuse cocasserie dans la vulgarisation foraine.

Mais Golberg a bien d'autres débiteurs.

Je ne crois pas me tromper à croire que tous ceux, droits, qui ont connu Golberg, soit dans sa personne, soit dans ses écrits, ont protesté souvent, dans leur pensée, contre le silence, l'ostracisme systématique, dont on l'a étouffé si sévèrement. Seul, que je sache, le sensible et hardi André Salmon l'a toujours exalté sans honte.

On le trouvait épouvantable et compromettant. Au-

jourd'hui encore, en cela, se montre cette faillite morale où nous sommes, dans des équivoques constantes sur la véritable signification des caractères. Le mot *héros*, par exemple, n'est plus qu'une entité sans consistance, au petit lait, dont la représentation dans les esprits est toute veule et théâtrale. S'ils savaient réfléchir, en se penchant sur la vérité *personnelle* déchirante de chacun de ceux qui sont morts aux armées, les pauvres exaltés survivants tomberaient en syncope. Ainsi va de tout : méconnaissance de l'être animal, folie du vague idéologique.

Golberg eut un très lent et très âpre trépas, où sa qualité héroïque s'exacerba sous nos regards qui, pour rester secs, demandaient notre intrépidité à la mesure que ce mortel en déroute accentuait son orgueilleuse et sarcastique décomposition. Il caressait son départ d'un esprit léonin. comprenant et souriant, parmi sa dislocation.

Durant qu'il termina sa vie à Fontainebleau, trois logis reçurent Mécislas Golberg. D'abord il fut dans ce sanatorium que j'ai dit : vaste pavillon fait de planches de sapin, vernies. On y ramena Golberg quand on l'eut quelque temps isolé ; car on s'aperçut vite que cet état d'agonie qui avait fait supposer au médecin traitant l'approche de ses derniers moments était simplement son mode habituel de vivre, — de survivre. Il fallut bien y consentir ; on l'installa dans une des chambres du grand pavillon, au plus écarté, où ses spasmes et ses cascades étaient le mieux étouffés.

C'est là qu'il séjourna quelques mois. Il voulut se soigner lui-même, Toujours, parmi l'encombrement des livres et des papiers, étaient des éprouvettes nombreuses et des liquides, ou brillants ou glauques, dans des flacons ; je riais de cette chimie-magie. — *Que voulez-vous*, me disait le médecin, *on le laisse faire : ça lui réussit*... Et lui riait, aussi, avec sa grande moue touchante.

De temps à autre il se faisait porter dans le parc, et là, il essayait, sur ses jambes, trois ou quatre pas, traînant sa couverture par terre, derrière lui, le bonnet haut, comme crête en tête, et une sorte de vaste mantille de laine jetée sur les épaules aiguës et ramassées. Il se raidissait bien, ricanait de sa faiblesse, se cassait et s'encastrait, angulaire, dans sa chaise longue, où il figurait comme un Voltaire caricatural. Là, ah ! là, par exemple, sa langue trouvait bien le moyen, entre ses quintes, et au milieu de ses flottements de poumons et d'œsophage tout déchirés, dans son souffle haletant, de siffler à mon oreille, d'une langue joyeusement vipérine, toutes les horreurs morales et physiques qu'il connaissait sur les autres malades, qu'il me désignait, épars çà et là, allongés ou se traînant avec efforts : Celui-là !... Celle-là !... et il branlait vers la nue ses petites mains, nerveuses et faibles, émaciées, toutes blanches, comme si ce qu'il me racontait était une honte, dont le Ciel même dût être pris à témoin ! Car on sait comme la tuberculose avancée prête, chez ses victimes, aux déchaînements. Il provoquait les confidences des femmes, et ces fantômes lui répondaient en s'y vautrant. Lui les encourageait à l'extrême et riait ; avec sa fourche, comme un Satan confesseur, il les dénudait pour moi, sur le gril.

Au bout de quelques mois de séjour dans cet établissement, se voyant décidément immortel, il rêva d'autres choses, et trouva asile chez un horticulteur, où il fut, semblait-il, d'une manière plus riante.

Mais, à mesure que cette momie, hors bandelettes, qui vivait on ne savait par quel sortilège, s'approchait tout de même de sa fin, elle rêvait, en amère dérision, d'agrandissement de son train. Golberg voulut avoir une petite maison, à lui, à l'année, et prit pour le soigner une servante : vieille et bonne personne, de Fontainebleau, qu'il morigénait, et qui l'aimait comme son enfant. Il fit installer le téléphone à portée de son lit, et, juste le jour où

il eût pu, ainsi, bien communiquer avec les vivants, il passa chez les Ombres.

Golberg n'est pas un très grand écrivain, faute de cohésion logique naturelle dans le cours des pensées et, par suite, faute de style ; son élément habituel est le sublime ; mais il y perd pied; c'est un génie sans aplomb ; puis son esprit est encombré de scories ; mais c'est une intelligence et une sensibilité aux extrêmes limites humaines, nourries et fortifiées, dans leurs racines corporelles, d'un atroce et long tourment.

Rompu et tordu de tortures, il fut, en dépit, magnanime. L'esprit gracieux,mordant et impétueux, il planait visiblement au-dessus de sa carcasse de Polichinelle dévasté.

Enfin, par faveur, son corps, en 1907, à trente-sept ans, terrassé par l'asphyxie, engorgé de sang noir, se raidit.

Août 1921.

ANDRÉ ROUVEYRE.

/

LE COFFRE ENCHANTÉ

—

Après avoir donné mes dernières instructions au patron de la goélette qui se rendait le lendemain, officiellement, à Marseille, mais, en secret pour moi, d'abord en Espagne, je me dirigeai vers le domaine de Rochereul qui surplombe le bourg et son petit port.

Si le château, tout moderne, prêtait à rire par sa prétention et son mauvais goût, le parc était superbe, en dépit du nègre et de l'odalisque qui tenaient des torches à l'entrée.

Le propriétaire actuel, M. le Roux de Rochereul, fils de l'armateur Leroux qui avait acheté le domaine et bâti le castel, était un colosse d'une cinquantaine d'années, en paroles, blasé sur tout et, de fait, resté naïf comme un jouvenceau.

Après avoir mené à travers le monde une vie aussi décousue qu'aventureuse, il s'était retiré à Rochereul depuis quelques années et n'en sortait plus qu'une fois l'an pour une croisière hivernale sous les Tropiques. Dans son parc, enclos de hauts murs, il pouvait se croire à mille lieues des humains. Il ne descendait jamais en ville, ne recevait personne ; et comme il vivait entouré de plusieurs femmes, les bonnes langues, pour se venger de son dédain, faisaient courir sur lui des bruits scabreux.

Très amateur de pêche, je venais régulièrement passer mes vacances chez un oncle qui habitait le bourg même. Camarade de collège de Le Roux, j'avais renoué avec lui dès son retour au pays, et la reprise de nos relations m'a-

vait paru naturelle. Ne lui avais-je pas, jadis, en étude, permis de copier mes thèmes, communiqué sous le pupitre des lectures polissonnes et, devant la mère Gâteau à la récréation, prêté maintes fois de l'argent — puisque c'est le sort des enfants riches de n'en jamais avoir ?

Cependant, Le Roux de Rochereul n'avait apporté aucune liberté dans son choix. Le souvenir de notre ancienne intimité, presque aboli, n'aurait pu suffire à le déterminer. Débonnaïre, incapable d'un sentiment personnel, c'était un timide avec toutes les infériorités que ce défaut implique. Une femme le dominait et réglait sa conduite. Elle seule avait assuré la reprise de nos relations. S'étant aperçue que je la convoitais, elle avait trouvé plaisant de m'accueillir à Rochereul, de m'y attirer même et, en me leurrant de promesses, de me tenir dans sa dépendance. La toute-puissante Micro (biologiste), que Le Roux appelait ainsi par abréviation, gouvernait la maison. Cette jeune volonté avait su capter la Fortune : quelques années auparavant, étudiante exaltée et sans ressources, elle poursuivait à Odessa des rêves anarchistes, quand la rencontre de Le Roux au débarcadère avait décidé de son avenir. Le voyageur s'éprenait à première vue de cette Russe dont le regard empruntait tour à tour sa dureté au bourreau et sa mélancolie au pâtre dans le steppe.

Sans grand amour, mais ne boudant pas l'aubaine, l'Asiatique de sang inquiet suivait aussitôt le Provençal de vieille souche et manœuvrait si bien qu'elle réalisait en peu de temps ce dessein contradictoire de mettre un terme à son rôle de courtisane et de rendre sa situation prépondérante à Rochereul.

Libre, dès lors, de se consacrer, non sans faste, à la science, la Micro avait groupé, dans un coin du parc, des pavillons à coupoles bulbeuses, les unes dorées, les autres vitrées, qui tenaient de l'observatoire, de la serre et de l'église russe. Parmi les étuves et les autoclaves, les fioles

et les instruments de précision, cette femme avide de savoir passait ses jours et ses nuits à interroger les cellules, à multiplier les expériences et à rédiger ses mémoires à l'Académie. Dans les annexes, des cobayes, des chiens, des chevaux, chair à sérum, attendaient le moment de donner leur vie à la science. Rien ne manquait à ce laboratoire type dont la réputation commençait de se répandre dans le monde.

Quoique engagée dans un ordre fort précis de recherches, la Micro n'avait cependant pas hésité à en interrompre le cours lorsque la santé de son hôte l'avait exigé. Afin de vaincre l'insomnie dont Le Roux se plaignait, elle venait d'abandonner la bactériologie pour la chimiothérapie. Avec l'ardeur qu'elle apportait à tout et qui se trouvait encore accrue par la nouveauté de l'étude autant que par l'importance du résultat, elle ne s'occupait plus que des narcotiques et, certaine de connaître bientôt l'origine du mal, son siège et son remède, elle se distrayait, par moments, de travaux si ardus avec sa guenon, la Thoth, qui ne lui brisait pas trop ses instruments.

Dans le but de la voir plus souvent et de mieux partager sa vie, j'avais feint l'admiration pour la science et pour son génie. Dupe ou non de mon éloge, elle ne m'en avait pas moins écouté et j'y avais gagné l'accès des laboratoires. Mais comme elle m'attribuait plus de biceps que de subtilité, elle me faisait endosser la blouse et m'imposait les tâches subalternes. Quelques-unes, ordonnées d'un ton d'une hauteur incroyable, avaient même un caractère si humiliant que j'hésitai plus d'une fois à lui obéir, me demandant si elle connaissait la couleur de mon sang et si je ne ferais pas mieux de lui donner le knout.

Par suite de cette assiduité, j'avais appris à connaître la Micro. Mon amour, plus sensuel que sentimental, ne m'avait pas aveuglé au point de me priver de toute réflexion.

D'origine orientale, et née dans la pauvreté, elle était,

comme tous les Orientaux et comme la plupart des pauvres, sensible au luxe, à l'éclat, au pouvoir, dévote, en un mot, de la Force sous ses formes les plus diverses. Ce n'était pas qu'un cerveau. Elle était restée femme; j'avais fini par découvrir que ma médiocrité d'honnête homme, loin de la toucher, lui déplaisait, et qu'elle me verrait d'un tout autre œil le jour où, par un coup d'audace, j'aurais gagné la fortune.

Elle manquait de sens moral à un rare degré : je l'avais constaté en maintes circonstances. L'égoïsme, un égoïsme toujours en éveil, était son guide unique et la retenait de sacrifier au caprice. Sa complète amoralité, en me laissant donc libre sur le choix des moyens, m'offrait d'autre part la perspective que le moyen le plus inédit, pourvu qu'il fût consacré par la réussite, gagnerait plus vite son applaudissement, de sorte que j'avais envisagé déjà comme normaux des actes extravagants et que, dans un dernier sursaut de révolte, de rut et d'impatience, je venais de choisir celui qui n'était pas le moindre : je montais aujourd'hui à Rochereul pour voler mon vieux camarade. J'avais résolu, en effet, de m'emparer de l'or dont regorgeait son coffre-fort !

Le projet était contraire en tout à mon éducation, à mon passé, à mes principes: une force mystérieuse, jointe à ma passion que la continence aiguillonnait, me contraignait cependant d'agir. Et si, d'une part, elle obnubilait ma conscience, de l'autre elle aiguisait ma ruse et mon audace, c'est-à-dire les qualités essentielles à la réussite de mon projet.

★

Après quelques tournants à travers un magnifique bois de pins, j'atteignis le portail de Rochereul dont le cintre s'armoriait au blason du propriétaire.

Au coup de timbre qui résonna comme un gong, la porte massive s'ouvrit lentement, me livra passage et de

soi-même se referma, avec cette majesté que prennent les choses dont l'agencement est impeccable. Sur le pas de la loge, un Annamite de sexe ambigu était venu me rendre les honneurs. Je pénétrais dans le domaine du mystère ! Le parc était vide.

Les masses d'ombre et les taches claires s'y découpaient en lignes heurtées. L'air, le feuillage, le silence, contrariés dans leur jeu par la malignité de l'arrangement, y prenaient un accent qui, chaque fois, éveillait ma surprise.

Je n'avais pas fait dix pas sur le terre-plain qu'une panthère bondissait à ma rencontre, se jetait sur moi, me cajolait, puis m'abandonnait comme elle était venue, en franchissant d'un trait les massifs.

— Dame fauve ! Dame fauve ! appelai-je en vain.

C'était la favorite de Le Roux. Elle allait, sans nul doute, prévenir toute la maison de mon arrivée et son intervention me contrariait. J'avais décidé qu'avant de rien entreprendre je me rendrais au laboratoire de la Micro pour avoir avec celle-ci un entretien catégorique au cours duquel je lui révélerais mon projet. L'aveu pouvait me grandir tellement à ses yeux et d'une façon si soudaine qu'elle se déclarerait dès lors convaincue de mon amour et, par suite, me dispenserait du reste.

Tandis que je délibérais sur le risque de l'entreprise, mes pas m'avaient entraîné vers une partie du parc où, sous un cèdre et parmi des quartiers de roc, s'élevait une construction de style mégalithique. Je crus voir un avertissement du Destin dans la démarche inconsciente qui m'avait conduit vers cette retraite, car celle qui l'occupait, si différente qu'elle fût de la Micro, ne laissait pas de m'intéresser.

La Miné (ralogiste), une nouvelle venue, y entassait ses échantillons, loin des regards profanes. Cette fille de pasteur norvégien, blonde et rose comme un jour polaire, devait à la Micro son entrée dans la place.

Elles s'étaient rencontrées à Bornéo, au cours de l'une

des croisières hivernales de Le Roux et, du premier regard, s'étaient reconnues de la caste supérieure. Au bout de deux jours, elles étaient intimes. A la fin de la semaine, la Micro avait convaincu la jeune étudiante, en mission dans l'Ile, que leur collaboration ne pourrait qu'être féconde en découvertes singulières ; si bien que la candide Miné, s'étant laissé inviter à bord de l'« Auri Genitrix », abandonnait ses collègues et cinglait vers de nouvelles destinées.

Imbue de la doctrine swedenborgienne, la Miné croyait aux Anges et à la dualité de la nature humaine. Elle s'occupait encore de magie, persuadée que la pierre philosophale, loin d'être un mythe, naîtrait un jour prochain au fond de ses creusets, et elle se distrayait de préoccupations si hautes avec son perroquet Akakia, qui répétait : « Charmante soirée » à longueur de journée.

Ainsi, par un détour ironique du hasard, Le Roux de Rochereul, cet ignorant, faisait figure de protecteur des sciences.



Autant que la Micro, la Miné exerçait sur moi l'influence la plus bizarre.

Je considérais ces deux femmes, non sans dédain, comme des névropathes et ne pouvais, en même temps, me passer de leur compagnie.

Mon sang brûlait pour la Micro à un point tel que le risque des tribunaux et de la déchéance sociale ne me retenait plus. Au sortir de son laboratoire, j'avais avec l'autre, aux étoiles, des entretiens métaphysiques dont j'avais soif et qui me purifiaient. J'accordais même une telle attention aux propos swedenborgiens de la Miné que la pauvre fille avait fini par se confirmer dans son apostolat et déjà me considérait comme un prosélyte. Je comparais mes deux savantes aux génies du Bien et du Mal

qui m'accaparaient tour à tour et dont j'avais un égal besoin.

Partagé entre la fougue de mes sens et le soin de mon âme, je me laissais, selon l'heure, conduire vers l'ascétisme ou pencher vers son contraire. Une sorte de halo m'environnait en leur présence et me rendait d'autant plus perméable à leurs fluides que, toujours en possession de mon sens critique, je continuais de les juger et croyais, par là, dominer la situation.

Pendant assez longtemps je m'étais demandé qui, des deux, l'emporterait. Aujourd'hui, la question était superflue, l'Esprit n'avait pas été le plus fort. La Matière l'emportait. Elle triomphait, grâce à l'extrême habileté de la Micro, qui m'avait toujours laissé divaguer à l'aise avec la Miné sans témoigner de la moindre jalousie.

Si peu qu'une femme tienne à un homme, elle aime de l'occuper exclusivement. La Micro faisait exception à la règle. Elle n'était pas jalouse. Elle connaissait trop bien son empire sur nous tous pour tomber dans ce travers et savait encore mieux que, par le contraste, elle me tiendrait plus facilement en haleine. Elle devait rire en secret du crédit que j'accordais aux fadeurs du septentrion, alors que mes muscles et mon front têtu lui criaient le goût méridional de l'immédiat et des réalisations positives. En somme, nul n'était admis à Rochereul et n'y serait demeuré sans avoir subi les épreuves d'une initiation qui, tout en restant occulte, n'en était pas moins stricte et qui avait pour but de le mettre, vis-à-vis de la Micro, dans une dépendance absolue. Je ne devais le comprendre qu'au cours de cette nuit capitale !

★

Au tournant d'une allée, je rencontrai les deux femmes qui se promenaient de compagnie. Elles portaient sur l'épaule l'une sa guenon, l'autre son perroquet. La Thoth faisait mille agaceries au jeune Akakia qui, l'œil

plissé, les ailes au corps, acceptait ces avances d'un air excédé, mais digne.

Dès qu'elle m'aperçut, la guenon retroussa la lèvre et me siffla son dégoût.

— Vous voyez dans quelle piètre estime on vous tient ! dit la Micro en me tendant une main indifférente. N'aimeriez-vous pas mériter plus de considération ? Rien n'échappe à cette bête. C'est une sensitive !

— Ce qui veut dire, à parler clair, que vous me méprisez !

La Micro détourna la tête :

— Vous êtes sans nuance, fit-elle.

Puis elle entraîna la Miné qui, les yeux dans le rêve, proclamait :

— Je suis le lien entre la nature visible et le monde invisible ! Le ciel...

L'éloignement me priva de la suite. Je demeurai la bouche bée :

— Cette créature céleste est mûre pour le cabanon pensai-je. Quant à l'autre !...

Admirablement moulée dans un fourreau de couleur brique, la Micro cheminait, souveraine de jeunesse et de beauté. Son chignon de grosses nattes ressemblait au casque de Minerve. Comme jaillis d'une source généreuse, des effluves frémissaient le long de sa nuque. Je n'avais d'yeux que pour elle, bien qu'à ses côtés la Miné jouât à l'Ophélie dans les plis d'une écharpe.

Quand la Micro, qui connaissait son pouvoir de séduction, fut assurée de m'avoir subjugué une fois de plus, elle se retourna :

— N'oubliez pas, me lança-t-elle, que Le Roux vous attend sur la terrasse. Restez quelque temps avec lui ; je ne vous rejoindrai pas. Mes travaux me réclament. Je passerai probablement la nuit entière au laboratoire. Si vous êtes content de votre soirée, venez m'y voir avant de retourner en ville.

Je ne répondis rien, moins attentif à ces paroles étranges que mortifié de sa désinvolture. Décidément, elle ne m'accordait plus aucune importance ! Le jugement d'une guenon lui paraissait péremptoire. Qu'invoquerait-elle demain contre moi ?

Je m'enfonçai sous les arbres. Des hoquets d'indignation m'étouffaient ; un tic nerveux me harcelait la cheville...Je reconnaissais une fois de plus la nécessité d'agir, d'agir même au plus vite, si je voulais sauvegarder mon indépendance et, ce point acquis, tenir à mon tour sous le joug la Micro qui se jouait de moi depuis trop longtemps !

Le bienfait de la course, l'arôme des pins et du large, un grand effort de volonté me permirent peu à peu de recouvrer mon sang-froid. Parvenu au sommet de la falaise, je m'installai sur un rocher pour contempler la mer et le ciel, qui, sous les feux du soir, m'offraient l'exemple de la sérénité dans la maîtrise. Le spectacle me paraissait riche d'enseignement et, à ce tournant délicat de ma vie, je m'apprêtais à m'en pénétrer, quand l'aspect du yacht de Rochereul au mouillage captiva mon attention : l'ombre de la Micro se tenait à la barre ; des ombres de matelots hissaient les voiles aux vergues et, tandis que cet équipage-fantôme manœuvrait au chant d'une conque invisible, son timonier désignait à ma convoitise les promesses de luxe et de voyage que l'« Auri Genitrix » recélait dans ses flancs.

Ainsi donc, la Micro s'était emparée de mon esprit au point que son image me hantait même à l'état de veille ! Etait-ce bien pour me débarrasser de sa tutelle que j'allais me lancer dans l'aventure ? Ou n'était-ce pas plutôt sa volonté qui m'ordonnait d'agir, tout en me laissant croire à mon libre-arbitre ?

J'abandonnai le rocher, l'étendue et ses leçons pour m'enfoncer de nouveau sous bois. Je renonçais à comprendre. Dans un sourire de pitié, je convins de mon

esclavage. En même temps, afin d'atténuer mon amertume et par goût des compensations, je songeai à Le Roux et à ce que je lui réservais.

J'avais en poche un narcotique que j'avais dérobé l'avant-veille dans le laboratoire de la Micro. Je l'avais choisi, parmi beaucoup d'autres, en raison des caractéristiques que sa fiche mentionnait : « goût suave, action rapide, effet prolongé ». Puisque j'avais l'intention de piller le coffre-fort, ne fallait-il pas me débarrasser de tout contrôle ? Et la drogue ne répondait-elle pas à cet objet ?



Je n'étais pas très éloigné du château quand, d'un vol claquant et multicolore, un oiseau s'abattit devant moi et tira le bas de mon pantalon. C'était Akakia, le perroquet de la Miné. Il grasseyait « Charmante soirée », m'examinait de son œil rond, et semblait se demander si je serais assez intelligent pour le comprendre. Il s'éloigna d'une dizaine de mètres, se posa sur l'allée, me regarda de nouveau, attendit. Je m'approchai de lui. Il renouvela son manège et, de vol en vol, me conduisit jusqu'au pavillon mégalithique. La Miné s'y trouvait. Elle était seule et me pria d'entrer. Des quartz, des améthystes en colonies de cristaux jalonnaient, à l'intérieur, les marches de l'entrée. Le vestibule, de pierre crue, sans fenêtres, avait un aspect d'hypogée ; quatre piliers d'albâtre translucide y répandaient une clarté qui dissipait mal le mystère des ombres. Des poissons pétrifiés, des tranches d'arbres aux reflets d'agate, des fougères polies comme le jade plaquaient la base des piliers et des murs. Un cataclysme géologique avait fixé pour l'éternité leurs formes périssables et, désormais captifs dans le silence d'un caveau, ces témoins des âges révolus prenaient un flou tout embué de mélancolie.

Sans accorder un regard à cet ensemble qui me surprenait autant qu'il lui était familier, la Miné m'introduisit

dans une chambre littéralement constellée de vitrines où les diamants, les saphirs, les émeraudes et les rubis entrecroisaient leurs feux. Les murs étaient revêtus de malachite ; sous la corniche aux moulures incrustées de pépites d'or, des rinceaux alternés de perles fines et de corail en grains composaient une frise d'un coloris sans égal.

La Miné ne s'arrêta pas plus dans cette chambre que dans le vestibule. Elle poussa une porte de bronze et pénétra dans une rotonde vivement éclairée qui semblait avoir été taillée dans un bloc de cristal. Au centre, un petit temple à colonnes, du marbre le plus blanc, abritait sous son dôme un casier heptagonal en porcelaine également blanche, qui contenait dans ses compartiments aux velours de couleur complémentaire une collection unique de béryls, de chalcédoines, de chrysolithes, de corindons, de cyanées, d'escarboucles et de sardoines.

J'étais resté sur le seuil, ébloui. Tout n'était que blancheur du marbre et du cristal, tout n'était que transparence et scintillation dans le sanctuaire. Il en rayonnait une infinie pureté qui n'était pas sans froideur et qui me pénétrait jusqu'à l'âme. La Scandinave avait su réunir en ce lieu les éléments les plus propres à lui rappeler ont origine et ses aspirations. Jusqu'à ce jour, elle en avais jalousement tenu les profanes à l'écart. Pour quelle raison faisait-elle tout à coup fléchir la règle en ma faveur ? Je sentais qu'il allait se passer entre nous quelque chose d'inattendu, de compliqué, d'étrange. La Miné se tenait immobile, devant moi, et son attitude, lourde d'énigme, coupait mon admiration, dans le moment que j'aurais pu la satisfaire.

Elle soupirait :

— Je n'entre plus que rarement dans ce pavillon. L'étude me lasse. Tout me lasse !

Elle fit descendre Akakia de son épaule sur le poing, lissa les plumes du cacatoès et, semblable à la prêtresse d'un culte secret, gravit les degrés du temple.

— C'est à l'insistance de cet oiseau remarquable, déclara-t-elle, que je dois d'être venue ici avant-hier et d'y avoir fait une étrange découverte. Vous étiez un peu nerveux, ce jour-là, vous en souvenez-vous ? Rompant un entretien théosophique de la plus haute portée, vous m'avez quittée brusquement.

— En vérité ? Toutes mes excuses ! J'étais en retard. La Micro m'attendait dans son laboratoire. Aujourd'hui, Le Roux...

J'en avais assez vu et craignais d'en entendre trop. Je voulus m'esquiver. Elle expliquait :

— Dès mon entrée, je fus attirée par des lueurs qui émanaient du casier de porcelaine. Ce casier est le chef-d'œuvre d'un artiste chinois. Vous l'admirez et vous avez raison. Il n'a point son pareil. Il méritait la place d'honneur. J'en ai fait mon tabernacle. Ainsi que vous l'avez déjà remarqué, il contient les pierres mystiques !

Puisqu'elle avait la bonté de m'en instruire, je le savais désormais. J'acquiesçai d'une inclinaison de tête et, résigné à tout, la laissai poursuivre :

— Les pierres sont douées de mouvement et souvent expriment des vérités célestes. Celles-ci, choisies entre toutes, sont les plus évoluées. L'initié qui les interroge à bon escient n'est jamais déçu : elles répondent par des variations d'éclat. De même que les paroles flamboient, les couleurs donnent de délicieux concerts ou de sages avertissements.

Je pris un air de circonstance :

— Il y a longtemps que je m'en doutais ! fis-je. Continuez, je vous prie. C'est d'un prodigieux intérêt.

— Intriguée par ces lueurs, je me penchai sur mes pierres qui perdirent peu à peu de leur éclat, jusqu'à se ternir. Je consacrai la plus grande partie de la nuit à les interroger. Et que m'apprirent-elles, sans doute possible ? Que vous monteriez bientôt à Rochereul, poussé par de mauvais desseins...

— Je n'en ai pas d'autre, dis-je en badinant, que celui de vous admirer !

— Galant comme tout Français !

— Charmante soirée ! assura le cacatoès.

J'aurais volontiers tordu le cou de l'importun qui avait causé par son intervention le bavardage de tous ces cailloux. La Miné me saisissait les mains :

— Avouez que mes pierres ne m'ont pas trompée et promettez-moi de rester le galant homme que vous avez été jusqu'à présent !

Son assurance me démontait. J'avais devant moi une voyante. Comment parviendrais-je à réaliser mes projets avec cette ennemie dans la place ?

Elle s'était assise sur la dernière marche, au pied du casier, et je remarquai, non sans stupéfaction, que les pierres mystiques se ternissaient.

L'initiation était contagieuse. Je devenais l'émule de la Miné. Fort troublé, je m'efforçai de faire bonne contenance et comme je murmurais :

— Flatté de l'intérêt que vous me portez ! Très flatté !..

Elle m'avoua soudain :

— C'est que je t'aime !

Je ne tenterai point de décrire ma surprise. La suite de son discours y ajoutait encore. Les yeux au ciel, comme en extase dans ses voiles d'un blond aérien, elle poursuivait :

— L'avertissement m'a paru si grave que je me suis vue forcée de sortir de ma réserve. Vous êtes au bord du précipice. Je ferai tout pour vous en détourner. Comme je suis moi-même excédée de la science et de son austérité, partons ensemble ! Cette fortune m'appartient ! — d'un geste, elle désigna le temple et la chambre aux vitrines.— Une valise la contiendrait toute. Du jour que je t'ai vu, je n'ai vécu que pour toi. Délivre-moi de cette Russe avec qui la collaboration n'est qu'un servage ! Donne-moi une raison de vivre ! Partons ensemble !

Akakia tournoyait en glissant sur la vitrine aux pierres mystiques et répétait son crispant « Charmante soirée ». Je ne pouvais pas accepter d'une femme la fortune, bien que celle-ci fût énorme, mais j'étais ému. Moi qui croyais ne pas aimer les blondes, je devenais amoureux de l'innocente créature que la Micro n'avait pu réduire. Allais-je tomber à ses genoux, lui murmurer : « Disposez de moi ; je suis à vous » ?

Non, décidément, je ne pouvais pas accepter sa proposition, si tentante fût-elle. J'étais monté à Rochereul, dira-t-on, pour dévaliser Le Roux ? Tout de même il y avait un monde entre s'attaquer à un homme, pour séduire une femme, en courant des risques, et le fait avilissant de s'enfuir à la remorque d'une vierge égarée !

Toujours immobile sur les marches du temple, ramassée sur elle-même, la Miné me suppliait, muette, du regard. Elle dégageait un tel fluide que je commençais à ne plus savoir que faire. Tout à coup, je découvris la solution qui concilierait mon scrupule et son offre : si la nuit se passait bien, j'étais riche. Je pouvais donc traiter avec la Miné d'égal à égale. Plus rien ne s'opposait à ce qu'elle me suivît en emportant ses joyaux. Une double conséquence en résultait : sa fortune s'ajoutait à la mienne et la Micro, pâlissante d'admiration et de jalousie, devenait ma proie. Quelle perspective ! Je pris la Miné dans mes bras, la pressai sur mon cœur :

— Laisse mon destin s'accomplir ! dis-je avec feu. Que je réussisse et je suis à toi ! Tu es mon ange et tu es mon archange ! Je me sens la force de lutter contre les démons Enakim et Héphilim et de les vaincre, même aux champs apocalyptiques d'Armageddon ! Après quoi, nous partirons ensemble !

Je m'étais souvenu à propos de son jargon. L'effet fut immédiat. Elle était debout, radieuse :

— Je n'attendais pas moins de toi ! Quand partons-nous ?

— Cette nuit ! Demain matin ! Prépare-toi ! Ne t'encombre pas de ces choses ! A la rigueur, tu pourrais emporter tes pierres mystiques : elles ont décidé de notre bonheur ! Prends encore, si tu y tiens, les quelques pierreries qui te rappelleraient d'heureux souvenirs. S'il y en a beaucoup, tant pis, nous nous arrangerons. Mais laisse tout le reste, ces quartz, ces troncs d'arbres, laisse-les là, ils nous porteraient malheur !

Je parlais le langage qui lui convenait. Son amour, auquel je répondais, la rendait obéissante. Elle murmura :

— Je t'aime ! Je ferai ce que tu voudras !

— Va mettre ton costume de voyage. Choisis une valise qui soit grande et reviens m'attendre ici.

Je m'élançai dans le parc.



La Micro y rôdait encore avec sa guenon...

— Elle me guette ! pensai-je. Attention ! Maintenant que la fortune me sourit, va-t-elle, à son tour et par analogie, me proposer de prendre le large en emportant ses microbes ?

La vision que j'avais eue de l' «Auri Genitrix» et de son fantastique appareillage rendait la supposition vraisemblable. Je voulus tout de suite en avoir le cœur net et, la rejoignant, j'attaquai :

— Qu'est-ce que tu fais dehors encore à cette heure-ci ?

— Et toi ? balbutia-t-elle interloquée.

— Je viens de me promener avec la Miné. C'est une femme intéressante. Elle possède le don de double vue et n'est pas seule à l'avoir. Si elle lit l'avenir, ses pierres le lisent encore mieux qu'elle. Son pavillon est un véritable observatoire.

La nouveauté de mon attitude déconcertait la Micro. La Thoth frémissait d'impatience sur son épaule. Pour marquer le point, je développai mon dithyrambe. Je

m'amusais à l'engluer de ce miel impur, puis, tournant court :

— À propos, je vais me promener en mer, demain matin. Une partie de pêche ne te plairait-elle pas ? Si tu as quelque empêchement, je prierai la Miné...

La Micro ne se laissa pas égarer plus longtemps. Elle s'était ressaisie et, d'une exclamation sardonique, me ramenait au réel :

— Une partie de pêche ! N'as-tu pas mieux à faire ?

Le défi la cambrait. Il me fallut quelque temps pour saisir le sens de sa question, tant celle-ci avait frappé brutalement mon oreille et se prolongeait en résonances mystérieuses jusqu'au fond de mon âme.

La Micro insistait :

— C'est assez parlé de la Miné ! Elle ne sortira pas de cette enceinte ! Ne compte pas davantage sur ma compagnie. Je t'ai dit que je passerais la nuit au laboratoire. J'arrive au terme de mes recherches. J'ai trouvé le narcotique qui délivrera Le Roux de son mal. C'est une quintessence merveilleuse. Mes cobayes en sont fous. J'en avais préparé l'autre jour un flacon qui s'est égaré. Il faut que je recommence. Je te laisse. N'oublie pas que Le Roux compte sur ta visite. Et bonne chance !

Elle avait planté son regard dans le mien et la Thoth grimaçait un sourire complexe où je pouvais discerner, à dose égale, l'encouragement, la menace, le doute fortement nuancé de mépris...

Le couple avait déjà disparu que je restais encore cloué sur place... Bonne chance ? Que signifiait cette apostrophe ? La Micro se doutait-elle de mon larcin ? Soupçonnait-elle mon projet ? Me l'avait-elle suggéré ? Je revenais aux réflexions qui m'avaient assailli quand son double m'était apparu sur la passerelle de l'« Auri Genitrix ». Leur persistance autant que leur identité auraient provoqué mon courroux et peut-être mon abstention, si j'a-

vais encore été en état de réfléchir. Mais il n'y avait plus à délibérer. L'heure de l'action avait sonné.

« Bonne chance », m'avait-elle souhaité.

Oui, bonne chance ! Et, plus résolu que jamais de l'étonner par mon audace et par la réussite, je me dirigeai vers la maison.

Cette fois-ci, j'en étais à ma dernière escale !



Bientôt, j'apercevais Le Roux qui somnolait sur le perron, Dame fauve à ses pieds. Un ennui soporifique émanait de cet homme qui ne dormait plus.

— Tu t'es fait attendre ! me dit-il sans chaleur. J'allais rentrer. Il commence à faire frais.

Il m'entraîna dans le vestibule qui était immense. Des panoplies, des têtes d'élans et de rhinocéros décoraient les murs. Un escalier de porphyre à double révolution conduisait à l'étage. Une fenêtre ogivale en occcupait le fond et l'éclairait de feux versicolores. Elle était divisée en trois baies. Le vitrail du milieu représentait l'équipage de l'« Auri Genitrix » pêchant des poissons d'or dans des filets de pourpre. Cette obsession de la mer pourvoyeuse d'or se retrouvait dans les armoiries que Le Roux s'était fait composer et dont les couleurs flamboyaient symétriques dans les baies latérales. Elles portaient : d'azur au sautoir alésé d'or chargé en cœur d'une tête humaine chevelée de gueule et sur les branches de quatre roussettes de même, qui est Le Roux; accompagné de trois barils d'or et en pointe d'un rocher de trois coupeaux d'or sommé d'une mouette d'argent, qui est Rochereul. Deux devises courant sur les banderolles en soulignaient le sens : *Ave oceane, auri genitrix*, et : *Per aquam ad rupes*...

Au moment que je me dirigeais de moi-même vers la bibliothèque où je savais que Le Roux passait habituellement la soirée, le soleil couchant fit étinceler les cristaux et anima les têtes du blason. Celle de gauche avait pris

les traits de Le Roux et considérait avec effarement les barils qui sombraient dans la mer. Celle de droite, au contraire, image de la Micro, souriait au flot qui remplissait d'or ses barils.

J'observai Le Roux. Il contemplait les vitraux et, loin d'y découvrir quoi que ce soit d'anormal, n'affichait qu'une satisfaction évidente à supputer la valeur de la pêche. Les têtes chevelées ayant repris leur impersonnalité, je dus convenir que j'avais été le jouet d'une nouvelle hallucination. L'arrivée du valet de chambre changea le cours de mes idées. Beau gars, ce jeune matelot avait l'air équivoque et faraud du joli cœur de bas-port, prêt à toutes les besognes. Je ne le craignais pas. Le Roux avait en lui un piètre garde-du-corps. Sa vénalité en faisait mon complice éventuel.

— Yvon ! commanda Le Roux, apporte-nous les liqueurs dans le fumoir !

Le fumoir et non pas la bibliothèque ? Le Roux me faisait monter au premier étage ! Il m'introduisait dans le fumoir qui était contigu à sa chambre à coucher ! J'admirai les jeux de la fortune et du hasard.

Son coffre-fort, scellé dans le mur commun aux deux pièces, attirait la vue près du lit, dans la chambre à coucher. Mais il n'affichait là qu'une fausse porte. L'unique porte du coffre ouvrait dans le fumoir, dissimulée par un panneau de tapisserie.

J'étais peut-être le seul à connaître cette habile disposition que Le Roux m'avait fait admirer lui-même, en un jour de gloriole et de confiance. Repliant le tapis, près du mur, il avait soulevé une feuille du parquet qui constituait le couvercle d'une niche au fond de laquelle reluisait une pédale. Il avait appuyé du pied sur la pédale ; le panneau de tapisserie était descendu en glissant dans des rainures ; la porte du coffre était apparue progressivement, puis s'était ouverte avec lenteur, et j'avais alors aperçu, dans un entassement d'où la convoitise émanait comme

d'un élixir, des rouleaux de cuir à louis, et des liasses, des liasses de billets de banque.

— Tu es riche ! avais-je murmuré.

— J'ai de quoi vivre. Mais tout juste. La science coûte cher. Mes savantes ont des exigences ruineuses. Il me faut de l'argent sous la main. Les comptes en banque, les carnets de chèque ?... Casse-tête et friponnerie ! Je n'y comprends goutte !...

Déjà la porte du coffre s'était refermée et le panneau de tapisserie avait repris sa place.

— De cette manière, avais-je dit, tu n'as pas besoin de clef ni de combinaison à lettres.

— Ni mot, ni clef ! Ce mécanisme y supplée, m'évitant, au surplus, tout effort de mémoire !

D'un rire épais il avait conclu :

— Le nigaud qui entrerait dans ma chambre, attiré par le coffre-fort, serait bien attrapé, en dépit de son attirail de cambrioleur. Il trouverait visage de bronze !

...Tout en gravissant l'escalier, je me rappelais les moindres détails de cette initiation mémorable. Nous nous installâmes au fumoir : vastes fauteuils, arrangement confortable, à l'anglaise. C'était signé d'un fournisseur connu, mais sans trace de goût personnel.

Le Roux désigna sur la table une collection du « Yacht » encore sous bande.

— Tu vois ! dit-il d'un air accablé. Je ne lis plus rien ! L'insomnie me tue !

— N'y a-t-il pas un remède ? La Micro ?...

— La chère ! Elle a renoncé à ses microbes pour se consacrer exclusivement à moi. Elle m'assure qu'elle est près d'aboutir. Déjà, elle endort et réveille ses cobayes à volonté. Ayons bon espoir !

Il se dirigea vers un meuble d'acajou, à rayons multiples :

— J'ai là de nouveaux cigares. Je te sais amateur. Tu me donneras ton avis.

Yvon entrait avec un plateau chargé de tout ce qu'il faut pour se désaltérer. Nos verres étaient pleins d'un flip savant dont il se réservait la recette et qu'il préparait avec art. Le matelot déposa le plateau sur un guéridon et se retira. Le Roux avait le dos tourné. Le moment était favorable. Je versai dans l'un des verres quelques gouttes du narcotique que j'avais dérobé dans le laboratoire et dont la Micro, au cours de notre récent entretien, m'avait confirmé la vertu. S'il arrivait malheur à Le Roux, qui pouvait, vraisemblablement, ne pas réagir sous la drogue de la même manière qu'un cobaye, l'autopsie révélerait que la Micro l'avait empoisonné. J'étais hors de cause !

Pour qu'il n'y eût pas de méprise, je pris l'autre verre et, après en avoir bu la moitié, le gardai à la portée de la main, sur la planchette de mon fauteuil.

Le Roux s'approchait avec des cigares longs, sans bague, qu'il humait en connaisseur.

— Ne les juge pas sur l'apparence, me dit-il. Je n'ai jamais rien fumé d'aussi bon !

Il y avait près de moi, sur la table, d'autres cigares, ventrus et blonds, que je lorgnais depuis un moment. Son offre, si engageante fût-elle, contrariait mon penchant; j'expliquai :

— Laisse-moi d'abord goûter à l'un de ceux-ci !

Et je pris le plus gros que j'allumai.

Le Roux laissa paraître de l'embarras, de la surprise, voulut protester, puis tout se fondit dans un sourire niais et il s'en alla ,d'un pas amusé, remettre en place le tiroir à cigares. Lui déniant tout esprit de finesse, je n'attachai pas grande importance à son attitude.

Dès les premières bouffées, je m'étais félicité de mon choix. Le blond cigare avait un goût suave !

Ce qualificatif, qui m'était venu machinalement sur les lèvres, m'entraînait à répéter la suite : Goût suave, action rapide, effet prolongé !...

Le Roux, toujours goguenard, était revenu s'asseoir

en face de moi et, tandis qu'il me considérait, les mains croisées sur le ventre, mon imagination me faisait voir des choses plus agréables que sa benoîte personne. Je me sentais envahi par le bien-être, comme si j'avais déjà possédé la fortune que je me disposais à lui dérober. Tout à l'heure un coup de pédale la ferait passer de son coffre dans ma poche, et si le fils de l'armateur la voulait reprendre, il viendrait me chercher en Espagne ! Il ne semblait pas pressé de toucher à son verre. Je lui en fis la remarque.

— Tu ne bois pas, ce soir ?

— La Micro m'a conseillé la modération. Il y a des jours où je ne bois pas du tout !

— Aujourd'hui, tu aurais tort. Le flip est, dans son genre, aussi parfait que le cigare !

Mon éloge le laissa insensible. Il ne répondit rien, ne bougea pas, essaya de rendre son regard malicieux... et je n'en éprouvai ni agacement, ni dépit. L'avenir m'appartenait ! La maison était pleine de gêneurs et je ne m'en souciais pas. J'avais oublié la Miné et ses pierres, le matelot et sa vigilance. Je ne songeais qu'à la surprise de la Micro à la nouvelle de l'attentat, qu'à son admiration pour ma hardiesse et qu'à son amour qui en serait la conséquence !

Une forme se dressa contre la porte-fenêtre qui ouvrait sur la terrasse et, après quelques poussées, parvint à l'ouvrir. Dame fauve entrait dans le fumoir. Un témoin de plus que j'avais oublié ! Elle tourna autour de nos fauteuils, me balaya le visage de sa queue et alla s'étaler devant la cheminée sur la peau d'une de ses sœurs. Que se passa-t-il ensuite ? Mes paupières s'appesantirent ; mes bras tombèrent...



Je me réveillai comme je m'étais endormi, sans savoir

comment, ni pourquoi. Il faisait nuit. Où étais-je? Près de moi, luisait un globe phosphorescent. J'entendais des bruits alternés de respiration. Je cherchai mon verre à tâton, en bus ce qui restait et, reprenant assez vite possession de moi-même, me rappelai l'impérieux sommeil qui m'avait gagné. Fallait-il en attribuer la cause au cigare que j'avais allumé, probablement un cigare préparé par la Micro pour Le Roux? Celui-ci m'avait-il joué? Au souvenir de sa mimique pleine de réticences, ce soupçon prenait corps. De la part de Le Roux que j'estimais si peu, le tour était bon, cocasse, si imprévu qu'au lieu de m'indigner, il provoqua mon rire.

— Dis donc! m'écriai-je. Tu dois bien t'amuser! Tu t'es agréablement moqué de moi!

Deux respirations égales me répondirent. Je pris la lampe à microbes pour regarder l'heure à mon bracelet. Onze heures! Je ne comprenais plus. L'extravagance caractérisait les événements de la soirée. Si j'avais fumé un cigare narcotique, comment se faisait-il que je fusse éveillé et Le Roux, ce rebelle, endormi? L'explication ne valait rien!

Je me levai, m'agitai, fis du bruit, pour dissiper ce mystère. Ayant tourné un commutateur, une lampe liseuse à capuchon s'alluma près du plateau : Le Roux dormait dans son fauteuil ; Dame fauve dormait devant la cheminée; sous la lumière insuffisante, les meubles s'enveloppaient de torpeur. Un magicien nous avait-il transportés dans le château de la Belle au bois dormant?

A cette heure-ci, la Miné devait avoir terminé l'emballage de nos joyaux. J'eus envie de la rejoindre et de m'en contenter. Ce projet tomba! Mes regards venaient d'être attirés par l'un des personnages de la tapisserie, sorte d'androgyne sibyllin qui, d'un sourire à la Vinci, me faisait honte de ma défaillance. Il ressemblait trait pour trait à la Micro. Son ironie me cingla. Mon parti fut pris: je ne partirais pas sans avoir tenté l'impossible pour

profiter de la leçon que Le Roux lui-même m'avait donnée jadis et vider le coffre-fort.

Il me fallait donc, avant tout, passer mon intéressante victime au chloroforme, puisqu'elle n'avait pas voulu boire le narcotique. Je me penchai sur Le Roux pour écouter le battement de son cœur. Il remua la tête et poussa un soupir.

D'un bond, Dame fauve était sur moi, ses griffes dans mes épaules, ses crocs à la nuque. Je crus mon dernier moment arrivé ! Je me laissai choir sur le tapis.

— Tout beau ! tout beau, la belle ! On ne me reconnaît pas ? Voyons, Dame fauve, la jalouse !

La bête m'écrasait de son poids. Mais soit qu'elle eût changé d'idée en me reconnaissant, soit que je ne l'eusse pas comprise, elle se mettait sur le côté, se rassemblait pour jouer et, patte de velours, me serrait contre elle. Sa langue rugueuse s'obstinait sur mon oreille, à la faire saigner. Dans la crainte d'un revirement d'humeur et fatigué par l'insuccès, je décidai d'en finir, j'appelai :

— Yvon ! Yvon !

La porte s'ouvrit presque aussitôt. Le matelot parut, ayant allumé le plafonnier. Il se frottait les yeux, comme un homme qui a été réveillé en sursaut. Quand il eut compris le comique de la scène, il partit de rire, avec une familiarité déplacée, en se frappant les cuisses.

— Elle vous a pris pour Monsieur ! Il ne faisait pas assez clair. C'est son heure ! Elle joue comme ça tous les soirs avec lui. Hop là ! Dame fauve, ici ! Laissez le Monsieur ! Allez vous coucher !

Yvon lui montrait le vestibule. La bête se retira. Il reprit :

— Qu'a donc Monsieur pour dormir ainsi ? Parions qu'il a encore fumé un de ses cigares ! Qu'est-ce que je disais ! ajouta-t-il en ramassant mon cigare à demi consumé. Ça n'a pas été long ! La dose est trop forte. Je l'ai déjà dit à mademoiselle. Les Russes, il leur faut des remè-

des de cheval. Mais les Français ne sont pas des Russes ! Et vous-même, Monsieur, cette fumée ne vous a-t-elle pas incommodé ? Ah ! voilà, vous avez bu. Et lui, a-t-il bu ? Où est son verre ? — Je le lui montrai, sur le plateau. Tout ce que disait cet homme m'intéressait :

— S'il avait bu ? demandai-je.

— La Micro a fourré dans ces cigares un truc qui fait dormir. Mais il paraît que si l'on boit de l'alcool, ça produit peu d'effet. Il a fumé et il n'a pas bu. Alors, vous comprenez, s'pas, il en a pour jusqu'à demain soir !

Et le matelot, qui me devenait très sympathique, saisit le colosse à bras le corps, le chargea sur son dos et l'emporta dans la chambre à coucher.

L'aventure tournait mal. Je n'avais plus qu'à me retirer. Tout l'étage était illuminé : le vestibule, la chambre à coucher, la salle de bain, ce fumoir où sombrait ma fortune auprès d'un coffre si bien rempli. Heureusement, la Miné m'attendait avec ses pierres. Aurait-elle songé aux diamants ? Mon ambition se réduisait à cet espoir !

— Yvon, mon ami, je vais partir. Apporte-moi mon chapeau et ma canne. Je passerai par la terrasse.

Je ne savais pas trop où rôdait la panthère et ne tenais plus à la rencontrer. Le matelot obéissait déjà. D'une inspiration, je le rappelai :

— Tu dois avoir soif. Viens donc boire avec moi !

— Ce n'est pas de refus !

Il s'avança en balançant les hanches. Je lui mis en main le verre de Le Roux et, complimenteur :

— Tu as une façon unique de préparer cette mixture ! Tu m'en donneras la recette. Ils ne font rien de semblable à Paris, pas plus au Meurice qu'au Claridge !

Yvon se rengorgeait, faisait le modeste. Je le comblai d'éloges jusqu'au moment où, le jugeant à point, j'interrompis les frais :

— A ta santé, mon brave !

Je m'étais reversé à boire. Nous trinquâmes et vidâ-

mes nos verres. Il s'essuya, d'un revers de doigt et, l'œil chercheur, déclara :

— Si je n'avais pas, moi-même, préparé ce flip, je dirais qu'on me l'a changé. Il a un goût... pas mauvais, très bon même ! Cela viendrait-il de l'œuf ? Je vais vous dire. J'ai employé ce soir un œuf de cane, parce qu'il était frais pondu. Un œuf de cane ! C'est meilleur. Je n'emploierai plus que ça !

Il me regardait, attendri, satisfait de sa trouvaille. Sa langue s'empâtait.

— Ce goût vient de l'œuf ou d'autre chose ! dis-je en ricanant.

Je l'avais saisi par le bras. Il perdit l'équilibre et s'assit par terre. C'était un corps sans force, endormi déjà. Je le transportai sur la banquette du vestibule, puis m'arrêtai sur le seuil de la chambre à coucher. Tout habillé sur le lit, Le Roux reposait à côté d'une négresse qui dormait dépoitraillée, bras épars, bouche ouverte. Il en venait un fumet des Tropiques que Le Roux sans doute appréciait, mais qui m'aurait incommodé. La Micro lui avait acheté cette négresse au Mozambique. Cela durait depuis deux ans. Il y était accoutumé.

— Le rouge et la noire ! murmurai-je. Ils feront de beaux enfants !

Si je n'avais pas craint Dame fauve, j'aurais dansé une sarabande. Après avoir cru que tout était compromis, j'étais de nouveau maître de la situation !

Je tournai les commutateurs un à un et revins à pas de loup m'enfermer dans le fumoir, n'y laissant allumée que la lampe à capuchon. Je me dirigeai vers la tapisserie. Tout marcha bien. La pédale joua ; le panneau descendit; la coffre s'ouvrit avec majesté... Je commencais à contempler le spectacle le plus beau du monde, quand la porte de la terrasse, que j'avais négligée, livra passage à de nouveaux arrivants :

— Pincé ! On me guettait ! j'aurais dû le prévoir !

Pas du tout! Une scène grotesque se déroulait dans le fumoir. Akakia volait de place en place, poursuivi par la Thoth qui lui arrachait des plumes. C'étaient des bonds et des cris absurdes. Le malheureux perroquet, m'apercevant enfin, s'était réfugié sur mon dos et gémissait : « Charmante soirée, charmante soirée ! » La guenon, tenue à distance par les pincettes dont je m'étais emparé, sautillait autour de moi, crissait des dents, presque pleurante de rage et d'impuissance. Tout à coup — lasse de son effort, ou satisfaite du dégât ? — elle s'enfuit par la porte entrebâillée que je fermai d'un coup de pied.

Bien que l'incident eût été rapide, du temps avait passé, et que vis-je en revenant près du coffre ? La porte se refermait ! Le panneau de tapisserie remontait le long du mur !

Sans me laisser gagner par l'effarement, je me précipitai sur la pédale. Mais elle résista. Elle était bloquée. Il devait y avoir dans le mécanisme une sorcellerie que Le Roux m'avait celée. Dans combien de temps la pédale serait-elle en état de fonctionner de nouveau ? Quel frein pneumatique à détente retardée, quel mouvement d'horlogerie en assuraient-ils alternativement la résistance et le libre jeu ?

Fou de colère impuissante, à quatre pattes sur le plancher, j'examinai la pédale, le parquet, la boiserie, sans découvrir aucun indice. J'avais eu sous la main la fortune et celle-ci m'échappait par la faute d'un perroquet !

Ce maudit oiseau, instruit par les pierres mystiques, avait-il voulu, pour l'amour de sa maîtresse, traverser mon entreprise et me sauver malgré moi de la honte ? La Thoth, qui avait mis tant d'acharnement à le poursuivre, avait-elle obéi à l'impulsion contraire ?

Une femme me poussait au mal ; l'autre tentait de me ramener au bien ; leurs bêtes s'en mêlaient : c'était à en perdre la raison ! Alors, à bout de nerfs et d'émotion, je rabattis la planche et le tapis, tournai tous les com-

mutateurs et, en pleine lumière, m'allongeai sur le divan, la jambe roide, l'œil fixe, désespéré ! J'eus envie d'absorber le reste de ma fiole qui, à cette dose massive, m'enverrait d'un trait au séjour des bienheureux !...

La porte de la terrasse vibra de nouveau :

— Ouvrez, ouvrez ! commandait la Micro. J'ai quelque chose d'important à vous dire !

— Entrez, nom de D... ! La porte n'est pas fermée. Vous n'avez qu'à pousser ! Vous croyez qu'on s'enferme comme des malfaiteurs ?... Qu'est-ce que tu veux encore ?

J'étais debout. La Micro s'agitait sur le seuil.

— Viens vite ! La Miné est folle. Elle voit dans le ciel, dans le monde des esprits et dans les enfers.

— Ce n'est pas nouveau !

— L'Ange vêtu de pourpre lui a ouvert les yeux !

— Va les lui fermer !

— Elle voit encore mieux dans le monde immédiat. Elle emballe ses pierreries. Elle crie que tu l'aimes, qu'elle s'enfuit avec toi !

—Patatras ! C'est complet ! Dis donc, Akakia, où es-tu ? C'est le moment de jacasser ta charmante soirée ! Tenez, regardez dans quel état l'a mis votre sale guenon ! C'est du joli !

A moitié déplumé, Akakia se tenait piteux sur l'un des candélabres de la cheminée. La Micro avait eu le temps d'inspecter la chambre :

— Où est Le Roux ?

— Ah ! oui, où est-il ? Sur son lit ! Il m'a laissé fumer l'un de tes cigares empoisonnés. Par bonheur, j'avais bu et c'est lui qui a été pris !

— Comment sais-tu ?

— Je sais ! Cela suffit ! Allons, houste ! Sortons d'ici ! j'en ai assez de ces sottises.

Devant mon attitude résolue, la Micro avait totalement modifié la sienne. Une expression suave remplaçait sur son visage les dernières traces de colère et de méchan-

ceté. Elle avait vu ; elle en savait assez ; elle avait tout compris. Une volte-face n'était pas pour l'embarrasser. Elle m'avait pris le bras et, comme une chatte, ondulait contre moi :

— Tu es grand ! Tu es beau ! Je vois bien que je t'aime et que tu es, seul, digne de moi !

— Quoi encore ?

— Plus rien ! je me tais, mon amour ! je t'admire et je t'aime ! Ah ! comme nous pourrions, tous deux, accomplir de grandes choses !

— Trop tard ! Tu m'as trop fait souffrir ! Je pars avec la Miné !

— Elle est folle !

— Moins que tu ne le crois ! Nous partons demain !

— Tu ne partiras pas ! me lança-t-elle dans un cri.

C'était le cri du cœur qui montait à ses lèvres pour la première fois. J'en fus ébranlé. Elle insistait:

— Tu ne m'abandonneras pas ! Ce n'est pas la Miné que tu aimes. Ce n'est pas pour elle que tu as couru des risques,mais pour moi ! Jour après jour, j'ai suivi ton évolution. Tu prétendais m'aimer ! J'attendais une preuve décisive de ton amour. Tu me l'as donnée ce soir. Je suis fière de toi !

Merveilleuse d'équilibre, elle savait chevaucher la chimère et revenir à temps des nuées sur le sol. Elle avait orné son discours d'une emphase outrée ; elle le concluait avec audace, en désignant le coffre, derrière la tapisserie ! J'avais saisi la signification de son geste : l'androgyne au sourire sibyllin semblait d'accord avec elle et m'engageait à céder. J'étais à bout. Je convins de me rendre. Toutefois, n'abandonnant pas le ton autoritaire qui m'avait si bien réussi, je posai mes conditions :

— La Miné serait un témoin gênant. Si je reste, il faudra qu'elle parte !

Un éclair de triomphe passa dans les yeux de la Micro. Mais ce fut d'un ton apitoyé qu'elle accepta :

— Son état réclame des soins. Nous la ferons enfermer!

— Charmante soirée ! gémit le perroquet.

— Après quoi, insistai-je, nous serons les maîtres de Rochereul ?

— Nous en serons les maîtres !

Il n'y avait plus à feindre. D'un même élan nous étions dans les bras l'un de l'autre. Un baiser sauvage scella le pacte !



A bord du yacht « Auri Genitrix ».
3 février 19...

Je suis le maître de Rochereul. Pour le bien de tous et sans avoir à me reprocher la moindre faute contre l'honneur, depuis trois ans, je gouverne la maison.

La Micro, emportée par un accès de fièvre pernicieuse, me laissera un vide certain. Je viens d'immerger dans la mer des Sargasses son corps revêtu de satin blanc comme les séraphins de la Miné. Depuis qu'elle nous a quittés pour le cabanon, celle-ci converse de plus en plus avec les esprits surnaturels et achève dans la retraite une existence embellie de visions. Akakia, qui avait pris froid sur le candélabre, est mort quelques jours après sa lutte avec la Thoth. La guenon lui a survécu de peu : elle s'est empoisonnée en mâchant par mégarde l'un des cigares narcotiques de Le Roux.

Tous ces deuils ne semblent pas avoir affecté mon vieux camarade. De ma cabine, je l'aperçois qui somnole sur le pont. Le fidèle Yvon, toujours préposé à la confection des breuvages, veille à ce qu'ils n'aient pas le goût d'œuf de cane. Dame fauve reste seule de notre ancienne ménagerie. Amoureuse de la puissance, elle m'a adopté et ronronne à mes pieds.

...Et tout en feuilletant mon journal de voyage où la mort de la Micro me faisait un devoir de consigner par le

menu les incidents de cette soirée qui débuta si mal et se termina si bien, je contemple l'azur ensoleillé des eaux avec la certitude que la Micro en surgira bientôt sur quelque yacht de vitrail, pêchant des barils d'or dans un filet de pourpre !

R. H. DE VANDELBOURG.

LE POÈME

—

Tu me demandes pourquoi j'écris des poèmes ?
En vérité, je te le dis :
Ce n'est pour prolonger la minute suprême,
Pour fixer la clarté sur le seuil de la nuit,
Faire que le jour ne s'éteigne et que, — de même
Qu'en l'ombre de l'étable est la paille qui luit, —
Le Poème,
Le pur, le lumineux, l'adorable poème
Brille dans l'ombre de la vie !..

Ce n'est pour conserver le reflet qui s'éraille
Au tain mauvais du vieux miroir ;
Ce n'est pour retrouver, quand les roses défaillent,
Le parfum d'Une qui ne mourra pas un soir ;
Ce n'est ni pour « entendre encor », ni pour « revoir » ;
Ce n'est pour tout cela que j'écris des poèmes...
En vérité, je te le dis :
Ces poèmes, je les écris,
O mon amie ! comme c'est pour aimer qu'on aime...

★

Lorsque je suis assis auprès d'un chêne
Et que mon chien dort à mes pieds,
Et las d'avoir couru toute une matinée
Sous le soleil, derrière le gibier ;
D'avoir gravi les coteaux et longé la plaine
Parmi la vigne rouge et la luzerne verte
D'octobre finissant ;
Lorsque je suis assis au coin de ce bois tiède
D'où les geais et les pies s'envolent, méfiants,

Tandis que pousse un cri strident le merle ;
Je regarde la vaste étendue découverte
Des vignes, où pendent des grappes mal mûries,
Et je vois aussi,
Car la terre nous donne chaque jour son fruit,
Je vois moissonner le maïs,
L'épi d'or du maïs, ce froment de l'automne...

Je vois, autour de moi, la Terre et l'Homme
L'un vers l'autre penchés...
Je vois un éclair de faux dans le foin
Et je perçois le vol de la graine d'avoine ;
Un récolte et un autre sème...

Puis, dans le lointain, je m'égaie
De la herse qui, telle une araignée,
S'accroche, de ses pattes d'acier,
Au sol où le cheval la traîne...

Et, auprès d'une métairie,
Le toit recouvert de tuiles moisies,
Dont la terre, contre le soleil et la pluie,
S'est vêtue d'une bure rousse ;
Auprès de cette vieille métairie
A flanc de colline bâtie,
Entre l'horizon vert du pré et le ciel bleu,
Je vois le pas profond de l'homme qui laboure,
— Charrue en main et l'aiguillon au flanc des bœufs, —
Et le noir troupeau, en file indienne,
Des poules qui, lasses de graines,
Cueillent, du bout du bec, un ver qui s'entortille...
Elles suivent
Le soc qui se noie en la terre et puis qui brille,
En son sillon, comme un navire entre deux flots...
Elles suivent le soc, — ainsi que les oiseaux
De la mer suivent les navires...

Alors, moi qui suis seul et qui regarde et vois ;
Moi, qui n'ai que mon chien sachant que je suis moi,
En ce petit coin de l'immense monde,
Je rêve...
Autour de ma pensée, la vie abonde ;
Elle vient comme une nourriture à mes lèvres,
Elle est fraîche ainsi que la noix
Que mon couteau de chasse entr'ouvre,
Et que la lame rend amère quelquefois
Du brou qui la recouvre...

Et tout cela, qui n'est pas grand'chose,
Ici écrit,
Est beaucoup, est tant lorsque je le vois,
Que je ne puis le garder tout en moi
Et que, de le sentir comme une robe close
Sur mon âme, je souffre trop et je te dis :
« Voici où j'étais et ce que j'ai vu... »

★

Vois-tu,
Le Poème n'est autre chose que l'habit
Dont s'est couverte l'âme nue,
Et dont l'âme s'est dévêtue
Pour aller, plus ardente encor d'être plus belle,
Vers cette parure nouvelle
Qu'est l'Inconnu, poème en l'avenir serti...

La plume du poète, aiguille qui contient
Le fil de la pensée et tisse le poème,
Court, ignorante de la cause qui la mène,
Comme l'aiguille que tu pousses dans la laine
Fait l'ouvrage que veut ta main...

... Ainsi, aujourd'hui et demain,
Sans connaître pourquoi, j'écrirai des poèmes...
Aujourd'hui encore et demain,
J'aimerai, car il faut que j'aime...

TOUNY-LERYS.

LETTRES DE RHÉNANIE[1]

—

IX

A M. MARCEL COULON

Procureur de la République à Beauvais.

Comme vous y allez! Vous savez faire, comme on dit dans votre midi. Deux condamnations à mort, dans une session ! Landru a été prudent de ne pas incinérer dans l'Oise. Et cela, après la tête tombée au printemps ! On ne va plus voir que Deibler de Paris à Beauvais.

Vraiment, vous faites concurrence à notre Saison d'art. Qu'est-ce que la fête de Jeanne Hachette et des expositions de tapisserie ou de céramique régionale, en regard des aubes sensationnelles que vous offrez aux populations bellovaques !

La Cie du Nord, qui actionne des trains de plaisir pour le Tréport, pourrait en mettre à la disposition des amateurs d'exécutions capitales, pour qui Paris est chiche de guillotine.

De fait, vous tenez un record. Ce ton de plaisanterie déplairait aux adversaires de la peine de mort, dont, je fus, naturellement, dans les parlotes d'avocat, aux heures de mon stage judiciaire ! Bast. Je n'ai plus d'opinion là-dessus, après le massacre de millions d'honnêtes gens tués pour la défense du sol natal, je ne sais plus m'apitoyer pour l'assassin, demeuré debout, et qui continue...

Vous me raillez de mon activité, qui s'excite sur la Rhénanie.

Oui, « je fume » de notre inertie d'après guerre, qui s'a-

(1) Voy. *Mercure de France*, nos 568 et 570,

joute à notre négligence d'avant guerre. Vous dites que vous me nommeriez commissaire général de la Propagande française, si vous en aviez le pouvoir.

Cela me conviendrait parfaitement, excepté pour la partie politique et la partie administrative. Que d'à-côtés passionnants. Moi, je vous prendrais pour secrétaire.

Vous m'observez, et moi, je vous découvre... Vous nous changez de magistrats qui, la robe retirée, se hâtent de revêtir la redingote officielle pour sauter dans le train, courir les antichambres de la Place Vendôme...

Ah ! la journée de huit heures n'existe pas plus pour vous que pour moi. Votre besogne professionnelle est drue, avec de grosses responsabilités, je m'en suis rendu compte. Cela ne vous empêche pas de fournir, au *Mercure de France*, de remarquables consultations juridiques. Après quoi, vous vous reposez dans un labeur littéraire considérable. Ah ! je sais bien que vous souhaiteriez vous y adonner exclusivement. Je l'aurai voulu, aussi, toute la vie. Je le regrette moins avec l'âge. C'est quelque chose d'avoir vécu, d'avoir été mêlé au monde, d'avoir traversé des milieux divers, de n'être pas demeuré seulement livresque.

Pour un talent dont il eût été déplorable qu'il se gaspillât à de médiocres emplois, la plupart des écrivains auraient gagné à moins écrire. *Nulla dies sine linea* constitue des travaux forcés sous lesquels se courbent des milliers de forçats de la plume, qui ne songent plus qu'au prix Goncourt, aux prix de l'Académie, de la *Vie Heureuse*, de la *Renaissance*, au Prix Colonial ! Votre fonction quotidienne peut retarder, mais n'entrave pas votre production. Vos trois volumes de votre bouquin *L'Anatomie littéraire* font de vous l'un des plus personnels critiques que je sache.

Si vous aviez un « feuilleton », vous seriez commandé par l'actualité, bousculé par la camaraderie.

Or, vous ne lisez que ce que vous élisez, et vous com-

posez les chapitres durables. Avec quelle impatience j'attends votre « Ponchon ». Quelle révélation ce sera pour les jeunes d'aujourd'hui, quand ceux qui l'ont suivi, comme moi, l'ignorent tellement !

Pourtant, je croyais le connaître ! Assidûment, je le cherchais au *Courrier français*, au Journal. Quelle erreur ! Il n'y a que vous, qui, à la Bibliothèque, puissiez classer vos cent cinquante mille vers, vingt mille de plus que Victor Hugo.

Le poète le plus varié, classé comme *bachique*, alors que sa chanson du vin n'est que la dixième partie, peut-être la moins originale de son œuvre incessante... Quel morceau que ce *Testament des Goncourt*, qu'aucun des *Dix* ne connaîtrait, sans quoi, il eût été bien délicat de le présenter à la Compagnie ! Ne raillez donc pas la propagande ! Grâce à vous, justice sera rendue à Raoul Ponchon, auprès de qui la plupart de nos poètes, depuis vingt ou trente ans, ne sont que des sous-fifres.

De Mathurin Régnier et de Villon à Verlaine il n'y a pas eu de joueur de luth qui ait manié la langue et la rime avec plus de verve et d'art, plus de fantaisie soumise à la tradition. Les porteurs de lyre devraient lui tresser des guirlandes. Ils laissent s'accréditer l'image de la *Muse au cabaret*.

Il aura fallu qu'entre deux réquisitoires ce fût notre procureur de la République qui plaidât cette cause mal jugée. Que de remerciements vous doit la société d'abattre des sales têtes d'assassins, et de couronner le noble front des poètes !

Personnellement, que ne vous dois-je pas ? Votre article de la *République de l'Oise* est le premier qui ait débrouillé quelques traits d'une existence complexe, dont mes amis même n'ont aperçu que la face tournée de leur côté. Pour les gens de théâtre, c'est la *Fille Elisa*. Vingt ans après, aux répétitions générales, on me disait :

— Ah, la *Fille Elisa*... vous nous préparez quelqu
chose.

La *Fille Elisa;* — huit jours de travail, une plaidoi
rie rentrée de stagiaire, plaquée sur le texte Goncourt, —
pour les deux représentations mensuelles des abonnés d
Théâtre Libre !

Jamais cette adaptation n'avait été destinée au gran
public.

Or, Suzanne Desprès vient, cet été encore, de la pro
mener par les villes d'eaux françaises, où il n'y ava
personne, puisque la saison était en Allemagne : C'es
bien notre veine, aurait gémi Edmond de Goncourt.

Pour beaucoup, je ne suis rien d'autre que le polémist
des Droits de l'Homme, dans l'affaire Dreyfus, où j'ai ma
ché de ma plume, de ma peau, de mon argent. Des ce
taines d'articles, des duels, et les journaux fermés,
nécessité pour vivre de m'expatrier, l'exode colonial.

J'en suis revenu, avec Sao-van-di, Raffin-su-su, q
n'ont guère été lus qu'en Extrême-Orient, mais m'o
valu l'Académie Goncourt.

La foule ne me connaît que comme fonctionnaire, co
servateur de Malmaison, administrateur de Beauvais.

Mes ouvrages sur l'Auvergne sont les seuls auxqu
s'intéressent mes compatriotes, et me voilà régionalist

Vous qui m'avez saisi sous tous ces aspects, vous re
dez compte de mes efforts, non successifs, mais sim
tanés.

J'ai dix fils à la patte, de la propagande coloniale a
expositions de Beauvais, avec la manufacture-sinécu

Vous me suppliez d'arrêter. Je vais freiner. Je lai
la Saison d'Art, renouvelée trois fois, et qui faisait to
ber de 150 à 200.000 dans la ville, — en plein lan
ment ; mais qu'était le bénéfice matériel au prix
profit moral !

A Beauvais de prendre la suite... Il y a les *Amis*
Beauvais, où j'ai amené les quarante ou cinquante p

miers membres fondateurs ; au président qui est jeune, ambitieux et riche, de justifier nos espérances.

Je me contente d'achever le Jardin, dessiné par M. Touret, qui avait restauré celui de Malmaison, et nous ferons mentir le dicton de la « ville puante », rénovée par les roses !

Il faudra, aussi, que vous y mettiez du vôtre, là-bas, dans votre cloaque du Palais de Justice.

C'est la brousse du terrain vague, autour de ce charmant monument. Et l'intérieur ! Quelle dégoûtation !

Je vous reverrai toujours, à une première visite, travaillant dans le froid, dans votre peau de bique, obligé de charger vous-même, Monsieur le Procureur, votre poêle de mansarde... Les *Droits de l'Homme*, si prompts aux manifestations les plus saugrenues, ils en feraient une rouspétance si l'Etat logeait ses prisonniers comme il fait de la magistrature !

Ici, la honte vous tenaille à se remémorer l'abandon où croupissent nos villages et nos cités, la décrépitude de nos architectures, la détresse de nos tapisseries qui se décolorent et s'effilochent dans la moisissure des musées, des palais et des cathédrales.

Mais vous avez parcouru la Rhénanie, avant 1914, en bicyclette, à pied ; je n'ai rien à vous apprendre...

Au sujet de l'occupation, j'interroge ceux qui pourraient, devraient savoir. Ils ne me renseignent guère. Il est comique, parfois, de voir se renfermer les gens qui ne peuvent se trouver devant un écrivain sans trembler, comme si leurs paroles allaient être précieusement recueillies, jetées à tous les fils de la publicité !

« La peur de son ombre » est la maladie du fonctionnaire. Comment n'en serait-il pas ainsi, d'ailleurs, alors que « pas d'affaires » est l'instruction supérieure d'en haut !

J'ai rencontré M. Raux, l'ancien Préfet de Police, ex-préfet de l'Oise, où nous avions fait connaissance...

C'était un préfet, un patron dans une carrière où tant et tant ne font que pâles figures de subalternes...

Le voilà parmi les martyrs de l'oreille fendue, pour n'avoir pas, ô problème de la circulation, interdit celle de cette rue à un père conscrit, que l'on avait laissé sortir sans sa nourrice... Vous vous rappelez ? Après Beauvais et Paris, quelle capitale, quel siècle pouvait être digne d'un si haut fonctionnaire, que l'on ne voulait blâmer qu'avec avancement.

Heureusement, il y a eu la guerre! En route pour la Rhénanie, et les commissions interalliées... M. Raux, homme de réalités électorales, dont Clemenceau estimait les services combatifs, semble dépaysé. Toujours lutteur, il se ronge de se battre à armes inégales avec des adversaires... dont il n'entend pas la langue.

Comme je me plaignai doucement de n'avoir pu obtenir cette audience en trois semaines, il me confia son secret. Il avait résolu d'apprendre l'allemand, et tous les matins, avec un professeur, il travaillait deux heures...

C'est parfaitement honorable, mais hélas, quand M. Raux sera en mesure de toiser le Boche dans son idiome propre, si l'on peut dire, il en aura coulé de l'eau, de Mayence à Cologne...

Commissaire à la Propagande Générale! Ah, mon ami que j'aurais tout de suite sorti un *vade-mecum* du Préfet et du représentant de la France, en toutes circonstances et tous lieux, avec la biographie de Jean Bon Saint-André comme préface... On pourrait en tirer des exemplaires de luxe pour les ministres de l'Intérieur ; ils y constateraient là que la nomination au choix par Napoléon ne s'exerçait que pour faciliter une sélection de capacités, d'aptitudes et de caractères.

Mais nos républicains dégénérés savent-ils l'histoire de la République, de 1789 et de 1793 ! et de l'Empire ensuite? Comment la transmettraient-ils à leurs rejetons

Combien savent le magnifique exemple de Jean Bon Saint-André ?...

Il n'y a qu'à démarquer le Larousse : « Illustre Conventionnel Montagnard, membre du Comité de Salut Public, réorganisateur de la marine révolutionnaire, né à Montauban, décédé à Mayence (1749-1843). « Protestant». Etudes nautiques à Bordeaux. Voyage, lieutenant, capitaine au long cours, ruiné par plusieurs naufrages. Dégoûté des aventures, résout de se consacrer au ministère évangélique, consacré à Lausanne, et l'ancien loup de mer se retrouve pasteur à Castres, à Montauban, prédicant tumultueux, il était tout désigné pour la Convention. »

(Il n'a demandé qu'une tête, lui, mon cher Procureur; mais c'était celle de Louis XVI.)

Le voilà au département de la Marine, réorganisant les armées navales, les menant sur le vaisseau *Montagne* au combat, avec Villaret de Joyeuse, qu'il avait fait nommer à la tête de l'escadre de Brest, disant : « Je sais que Villaret n'est qu'un aristocrate, mais il est brave et fera son devoir. »

Il fallait assurer l'entrée au port d'un convoi de grains. 116 navires, menacés par l'escadre anglaise. Ce fut un désastre tragique, mais glorieux, — avec l'épisode du *Vengeur* (13 prairial, an II) dans une bataille où s'alignaient 26 vaisseaux français, 31 anglais. On céda, mais la flotte de ravitaillement fut sauvée. Jean Bon Saint-André n'avait pas quitté le pont, enflammant de sa présence les canonniers et les équipages.

De Brest, il passait à Toulon, rencontrait Bonaparte; décrété d'arrestation à Thermidor, libéré à l'amnistie, le Directoire l'expédie consul à Alger, puis à Smyrne, où il est pris comme otage par la Porte, prisonnier, maltraité de 1798 à 1801.

Il débarque à Marseille : le Premier Consul le fait Commissaire Général de quatre départements de la rive gau-

che du Rhin puis de celui du Mont Tonnerre, de Mayence.

D'où Jean Bon de Mayence. (Il n'est pas de moi... Je le cueille dans le dictionnaire.)

Quelle détestation de copier ! Que je vous admire, devant les cent cinquante mille vers de Ponchon, et à la Bibliothèque !

Cependant, je ne puis stopper, à moitié route, à la cote dominante. Avant de continuer, quelle parenthèse à ouvrir, où s'empilerait un volume de digressions... Quel ministre, aujourd'hui, prendrait sur lui la nomination d'un homme de cinquante ans, ancien marin, ancien député, ancien curé, ancien consul, pour en faire même un garde-barrière ?

D'ailleurs, cela ne se pourrait pas, avec les statuts et règlements qui confèrent à la bêtise de l'ancienneté la suprématie sur les plus éclatants mérites. Quelle terrible démonstration en quatre ans de guerre n'ont-ils pas étalée, que le génie ne pouvait loger que sous des képis hiérarchiquement sacrés par l'annuaire !

N'est-ce pas à désespérer que l'aviation ait été condamnée à des chefs qui n'en étaient pas, recrutés dans toutes les autres armes, pendant qu'un Garros volait en simple soldat ? Bonaparte prenait les hommes où il s'en trouvait.

De Villaret de Joyeuse, amiral démissionnaire, élu aux Cinq-Cents, proscrit de Fructidor, il fera un chef de l'expédition de Saint-Domingue, un gouverneur de Sainte-Lucie et de la Martinique, un gouverneur général de Venise...

Alors, vive l'Empereur ? Non, je ne suis pas un vain regretteur du passé ; je voudrais seulement que l'on y prît les leçons nécessaires...

Si, pour la foule de fonctionnaires d'Administration centrale des Postes ou des Finances, de l'Instruction publique ou de l'Intérieur, il suffit d'employés exacts et automatiques, les préfets devraient être d'une formation plus individuelle, rompus aux affaires, avec des vues d'ensem-

ble, capables de prendre contact avec les populations. Ceux de ce temps n'arrivent que pour repartir, avec un jeu de combinaisons qui ne leur permet pas de s'attacher au poste qu'ils n'ont ambitionné que dans l'attente d'un autre !... La même lamentation s'applique aux Affaires Etrangères, pour nos consuls, à d'autres ministères.

Mais voici Jean Bon Saint-André, à Mayence, d'où il a laissé, par toute la Rhénanie, le souvenir d'un administrateur émérite, d'un haut caractère, d'un cœur abondant jusqu'au sacrifice... Quel fut le détail de sa magistrature ? Je vais le rechercher. Ne serait-ce pas le moment de remettre une telle existence au jour ?

Quelle citation lui a décerné dans ses mémoires le Comte Beugnot, ministre à Dusseldorf, serviteur de tous les régimes, dont le témoignage ne saurait être discuté : « Travailleur infatigable, administrateur toujours prêt, sévèrement juste, sans acceptation de parti, il comble les vœux du département, que, d'abord, il avait effrayé. »

Le mobilier de son cabinet consistait dans un bureau formé de quatre planches de sapin, solidement unies, de six chaises de bois, et de la lampe devant laquelle il passait souvent les nuits. Les autres appartements de l'hôtel respiraient la même modestie et la table était parfaitement assortie au reste. On retrouvait dans le préfet de Mayence le vieux conventionnel du *Comité de Salut public*, avec sa frugalité.

Car il était resté républicain et ne le cachait pas à la tourbe des courtisans dorés du nouveau régime, dont la durée lui semblait précaire.

Un jour qu'il passait le Rhin avec l'Empereur et le Prince de Nassau, Jean Bon Saint-André se pencha vers Beugnot, lui montrant Napoléon debout à l'avant de la barque : — Quelle étrange position ; le sort du monde dépend d'un coup de pied de plus ou de moins !...

Et comme le comte sursautait : « Soyez tranquille, les

gens de résolution sont rares... mais, tenez-vous pour dit que nous pleurerons des larmes de sang de ce que sa promenade de ce jour n'ait pas été la dernière... »

Il mourait en 1813 de la contagion apportée par les hôpitaux évacués de Leipzig, après avoir voué ses dernières forces à combattre l'épidémie, à sauver les victimes des désastres qu'il avait prévus : « Ainsi, dit Beugnot, finit le vieux membre du Comité de Salut Public, laissant des regrets universels dans le département du Mont-Tonnerre, qu'il avait administré avec un succès remarquable. »

Jean-Bon Saint-André a laissé des écrits dont Sainte-Beuve a parlé, sur l'organisation des Protestants, le *Jugement de Louis XVI*, la *Marine* et la *République Française*, etc. Surtout, que je voudrais connaître sa *correspondance administrative!* Voilà ce qu'il faudrait sortir aux Rhénans...

Je vous vois sourire de mon emballement. Me voilà sur le Rhin, pas pour longtemps. Il va falloir revenir sur le Thérain, où je dois régler l'affaire Delaherche. Je n'ai pas renoncé. Les purs Beauvaisiens ont voulu me dissuader : — Vous ne trouverez jamais une somme pareille. Ils n'ont fait que m'exciter. En tout cas, je ne risque rien d'essayer. Nous verrons bien s'il ne se lève pas une cinquantaine de citoyens pour offrir quelques pots du maître de la Chapelle-aux-Pots, au musée de sa ville natale.

A bientôt, et j'espère bien que cette année vous me mènerez en forêt chercher les champignons, entre deux exécutions capitales, ô tigre altéré de sang à qui les cèpes, — Jean Moréas, — le Code, J.-H. Fabre, la nature, la poésie, les bois et l'entomologie sont les délectations coutumières de la vie provinciale.

Aussi, la rencontre de votre ménage lettré a-t-elle été une somptueuse aubaine pour nous ; malheureusement, on ne peut jouir assez d'une amitié meublée comme la vôtre. Les assassins empiètent. Ils vous accaparent. J'es-

père que quelques verdicts sérieux leur enseigneront à ne plus opérer dans votre ressort, et à aller se faire acquitter ailleurs, pour vous laisser le loisir d'arpenter plus souvent la campagne.

X

A M. ARISTIDE BRIAND

Président du Conseil, Ministre des Affaires Etrangères, à Washington.

Mon cher ami,

Je sais trop qu'à Paris mes lettres ne vous parviendraient pas, quand vous êtes au Pouvoir. Elles se confondraient avec mille autres du courrier quotidien, auxquelles un secrétaire répondrait par la formule habituelle, que *bonne note est prise !* Et, j'ai trop le respect de la tâche suprême à laquelle tout votre temps est dû pour vous en dérober une parcelle. Je crois bien que, depuis vingt ans, j'ai agi de la sorte. Quand j'habitais Paris, je pouvais entre deux audiences vous serrer la main. Les horaires du Nord ne facilitent pas les choses. Il faudra donc attendre que le Parlement, lassé de vous entendre appeler Aristide, se sépare quelque mois de vous, pour déjeuner. Je ne me le souhaite pas de sitôt, ni à la France ! Il est parfois cruel, au sortir d'une impasse, où votre simple et haute sagesse a sauvé la situation, de ne pouvoir vous exprimer mon affectueuse admiration. Il faut se contenter de vous approcher, quand, à l'écart des luttes, vous réfléchissez dans une sérénité que n'entament pas l'injustice fatale des assemblées, envers tout ce qui, par moments, dépasse. Ni rancune ni lassitude, et votre loyal concours à l'œuvre qui continue. Vous ne pouvez savoir quel réconfort on emporte de votre confiance, solide, même devant les fautes et les erreurs... Et c'est ce qui vous ramène si naturellement, sans convoitise, à la conduite des affaires publiques !

Aujourd'hui, les journaux annoncent que vous irez à Washington, et je m'amuse à vous y écrire. Mon papier vous tombera ! peut-être, entre les mains, et vous sourirez parce que je n'y parlerai que de bateaux et de pêche. A quelques heures de complication, que ce soit la plus aiguë et la plus tragique, je n'ai qu'à jeter un mot : Locquemeau, pour qu'une détente s'opère et qu'une lueur nostalgique de vos regards signifie votre souvenir de notre rencontre en Bretagne ! Quelles syllabes magiques : *le Diable*, un de mes matelots, *le débit*, de Tercherel, avec ses fenêtres en hublot sur les écueils, nos courses, nos pêches, nos chasses, l'hiver, dans la Baie de Saint-Michel, nos marches de quarante kilomètres sur Morlaix ou de Paimpol à Saint-Brieuc ! Vous n'êtes qu'un camarade de journalisme. Nous nous rencontrons en vacances à Brest ? Je vous emmène déjeuner dans ma retraite de Keruic. Vous y revenez pour quelques jours, puis pour quelques semaines... De là, une amitié qui ne s'est pas effacée avec la villégiature. Député, Ministre, cela a persisté jusqu'à me valoir Malmaison, la « sinécure » où j'ai versé dix ans de ma vie... et Beauvais ! J'imagine que si l'on vous parle de la République des camarades, vous n'avez pas à être embarrassé de ma carrière de fonctionnaire ; j'en ai donné, j'en donne pour l'argent, je crois...

Quelle traversée curieuse pour le petit gars de Saint-Nazaire, convoyé par tout l'espoir français, vers cette Amérique ! Ah ! si vous étiez orgueilleux ! Quelle revanche sur tant de méfaits de la destinée ! Mais vous êtes de ces esprits supérieurs que ne déconcerte pas plus une éclipse de la vérité que ne le fait celle de la lune ! Le mensonge comme l'obscurité doivent accomplir leurs alternances fatales. Vous n'êtes pas sensible aux hochets de l'ambition. Votre simplicité, votre désintéressement s'imposent à vos adversaires. Vous n'êtes pas pour les fanfares et les feux d'artifice. Vous partirez sans déran-

ger l'escadre, sur le transatlantique de tout le monde. Parmi les grands orateurs, dont s'est illustrée la France, aucun n'aura été moins *m'as-tu vu* que vous. Vous ne demandez qu'à sacrifier les parades officielles. Vous vous accommoderiez bien d'un sosie, d'un double qui se substituerait à vous dans les banquets et les cortèges.

Je m'arrête. Un peu plus, je tomberais dans la politique. Comment trôler par la Rhénanie, sans se passionner à la question de notre rôle vis-à-vis des Rhénans, par notre sécurité future?

Je vous avais promis des histoires de bateaux ! L'entrée en matière aura été laborieuse. A chaque instant, je vais échouer dans quelque incident. Alphonse Daudet, pourtant, nous mettait si bien en garde contre ce défaut, disant d'un auteur : il se jette à la nage et se laisse dériver par le courant. Jamais il ne peut aborder en face, à l'autre rive...

Alphonse Daudet ! Vous devinez si le nom de Léon est sous ma plume. Il y a entre nous tant de souvenirs de jeunesse, brillans ou douloureux, que notre amitié résiste à toutes les divergences... Il n'a pas voté pour moi à l'Académie Goncourt, et je suis sûr qu'il a été heureux de mon élection... Notre rencontre est toujours d'un élan affectueux, et se traduit par la bonne bouteille finale; nous restons, je crois, les seuls buveurs de vin. Elémir Bourges nous considère avec effarement. Cependant, du fond du verre, je sens une amertume du ton des attaques de l'*Action française* contre vous. Et j'éprouvais, naguère, de la tristesse aussi, des campagnes contre Clemenceau qui avait été mon premier patron, dans la Presse, à la Justice, vers 1887... Il a fallu la Guerre, et 1917, pour que Léon Daudet se rangeât derrière le Tigre... J'espère bien qu'il ne faudra pas une nouvelle conflagration européenne pour qu'il s'amende à votre égard, et reconnaisse votre génie de meneur d'assemblées, l'intelligence et le sang-froid du nautonier, qui dirige nos

destinées à travers les plus périlleux récifs, aux heures les plus troublées.

Le désarmement, les sanctions, la Haute Silésie... quelles hantises!... Mais à quoi bon me pressurer l'entendement et ne pas jouir de l'heure, encore paisible, grâce à vous?... Naguère, c'était le *communiqué* de l'avance,— *nach Paris*, des Gothas et de la Bertha, de la trahison russe et des gaspillages...

Aujourd'hui, écoute, n'entends-tu pas la sirène ? Tu es sur le Rhin, ce n'est plus la sirène des bombardements. Tu es sur le Rhin... Ce n'est pas la sirène des ondes, ce ne sont pas les filles de la mythologie germanique. La sirène ? Elle chante de ce remorqueur qui entraîne une pile de chalands, enfoncés jusqu'à la ligne de flottaison, de la flotte fluviale d'Hugo Stinnes, tu as bien lu, et regarde, tous pavoisés de pavillons français...

Nous l'avons eu, nous l'avons votre Rhin, prétendu allemand, le Rhin libre...

Oui, « je fais le Rhin », aujourd'hui, avec quinze cents touristes. C'est beaucoup, — mais, peut-être, aussi, un moyen d'être seul. Rien ne vaut la foule pour s'isoler. De la périssoire de Seine, du *lougre* d'Armor au sampan annamite, à la jonque chinoise, aux pirogues du Mé-Kong; je croyais avoir navigué par tous les esquifs du monde. Il me manquait d'avoir monté sur les bateaux à vapeur qui desservent le pays, de Mayence à Coblence. Vous vous les représenterez facilement. Nos bateaux-mouches de Charenton, colossaux, des bateaux éléphants, où les bancs, les chaises, les pliants se pressent à se toucher, avec des cuisines, des buffets froids, des échoppes de pâtisserie, des comptoirs comme pour une traversée d'océan.

Votre paquebot n'emportera pas tant pour New-York! Devant cette incommensurable bateau-lavoir flottant, je calculais qu'au moins l'on ne serait pas empilé, que l'on pourrait aller et venir, je me promettais une noble et nonchalante journée avec la réalité des monuments

et des sites où appliquer mes vieilles lectures, rafraîchies de la veille. Rafraîchies par les livres et par les rafraîchissements, tous ces glorieux paysages de l'eau du Rhin, ayant des noms célèbres de vins. Johannisberg, Rüdesheimer, Asmannhauser ! Quel entassement !. Quel écrasement !

Tous veulent être sur le pont, d'où, à bâbord ou à tribord, l'on peut apercevoir rive droite ou rive gauche, mais pas les deux, et le ciel au-dessus de soi. Dans le milieu, il faut renoncer comme au-dessous, tout aménagé en restaurants et buvettes. D'ailleurs, il ne semble pas que la cohue des voyageurs souffre de cette promiscuité innombrable et de la gêne intensive. On se bouscule lourdement, on se marche sur les pieds sans excuses, on se dérobe les places tranquillement. On m'a pris la mienne, je vous prends la vôtre, ou plus simplement, ça m'en fait une de plus !

Il leur faut toute la place !

Que je les retrouve, comme nous les avions si bien vus, avec Albert Willm au Congrès de la presse, en 1914, à Copenhague. Des professeurs, des docteurs, des journalistes avec leurs compagnes. Un jour, une Compagnie de navigation inaugurait un bateau, nous conduisait à Malmoë, avec un déjeuner somptueux, comme savent recevoir les Danois. Des fleurs, de la verrerie, du linge, des pièces froides, la plus excitante mise en scène. Sur deux cent cinquante congressistes, il y avait deux cents Allemands, une douzaine de Français, le reste d'Anglais, d'Italiens, un Hollandais. On embarquait à dix heures pour déjeuner à onze. Les ingénieurs, les administrateurs nous décrivent les manœuvres, les nouveautés du bateau, dans le décor d'une radieuse journée d'été du nord. Nous étions bien une vingtaine d'auditeurs. Les deux cents invités boches s'étaient installés, ils dévoraient. Ils avaient attaqué les victuailles, et comment ! Ils croyaient à un lunch froid. Ils en étaient au dessert, aux gâteaux,

aux fruits, la serviette nouée au cou, — quand le service se déclencha, les maîtres d'hôtels surgis, les garçons apportant de vastes poissons chauds. Nos goinfres ne s'embarrassèrent pas pour si peu, ils recommencèrent.

Vous connaissez Willm. Quel truculent compagnon de voyage il était, — car je ne l'ai pas vu depuis bien longtemps.

— Ah ! mais non, tu vas voir, mon vieux, comment je vais leur entrer dedans... Madame.

Et il offrit son bras à une Française, seule, à l'écart.

Nous fîmes notre entrée et sensation dans la brillante salle à manger où chaque convive tudesque tenait deux ou trois places. Il fit reculer des gens à droite, à gauche, tranquillement, puis nous nous installâmes aux intervalles... Albert Willm possède un rare culot qu'il étaie d'un vif esprit toujours avec le sourire. Désormais, à chaque gala, se répétait notre arrivée tardive où l'on choisissait les voisines à s'offrir... Et Willm s'intercalait toujours cérémonieusement entre deux dames, si possible, qu'il assaillait de prévenances, comblant leurs assiettes, pêle-mêle, de tous les plats à portée de sa fourchette... Sans doute, il vous a entretenu d'impressions plus graves à son retour... Vraiment l'insolence boche était à son zénith... En tous lieux, les agapes se terminaient par des discours violemment agressifs. Quand, un soir, dans la délicieuse et intime cité d'Ahasrus, Willm demanda la parole. Ce fut un épatement. C'est la première fois que quelqu'un se levait, qui ne parlât pas allemand. Qu'un Français se montrât, le Président s'effarait :

— M. Willm, de Bruxelles, annonça-t-il.

De Paris jeta notre compatriote dans un froid...

Pourtant ce furent dix minutes grandioses, où, d'une magistrale éloquence, l'orateur s'adressait à nos hôtes, leur rappelant le rôle ancien de la France, — et du côté de l'Allemagne, l'incorporation du Slesvig... L'allusion,

grave et délicate, fut chaleureusement applaudie des patriotes du Jutland. Et, à la fin, par politesse, et ne comprenant pas, la presque unanimité des convives claquait des mains. Mais quelle froideur par la suite, quand ils furent renseignés. Il y avait un indicateur parmi les correspondants étrangers, un nommé Prévôt, un espion d'avant-guerre, que Willm exécuta, qui ne suivit pas la caravane congressiste au Jutland.

De lui-même, il nous fournit une preuve curieuse de son métier. Seule l'Allemagne, d'habitude si habile, si captieuse, qui ne refusait aucune facilité dont elle tirait toute réclame, n'avait pas accordé de permis de chemin de fer aux Associations de Presse étrangère gagnant le Nord par le Canal.

Comme l'insinuant Prévôt, qui se mêlait à notre bande dissidente, malgré les rebuffades, nous vantait les bons sentiments des confrères germains, nous objectâmes le récent procédé ; le surlendemain, en tout cas, dans un délai d'une brièveté surprenante, le Prévôt nous arrivait avec des coupons de gratuité de parcours pour rentrer par Leipzig, que nous refusâmes... Quelques mois après, l'individu faisait partie de la rédaction de la *Gazette des Ardennes*.

Comme Albert Willm me manque sur ce bateau du Rhin, où la lutte pour la vue et pour le *butterbrot mit schinken* se déclare dès l'appontement... Qu'il aurait tôt fait de nous ménager nos aises, avec cette bonne humeur irrésistible! Evidemment, ce bateau du Rhin ne transporte que peu de Rhénans. Ce sont des Allemands qui en usent surtout, pour rentrer chez eux par Cologne, où ils retrouvent des trains pour le Brandebourg ou la Poméranie, d'où ils sont venus soigner leurs nodosités ou leurs enflures à Wiesbaden. On discrimine vite les Rhénans d'avec les Prussiens. Il y a bien des Rhénans que l'on ne distingue pas d'avec les Français. L'expérience était facile, ici, où abordèrent nos compatriotes,

qui « faisaient le Rhin », comme le comportait le programme de la saison, en région occupée... Je ne pousserai pas la plaisanterie jusqu'à rédiger un journal de bord avec escales, copiées sur le Baedeker. Eh, oui, le Baedeker boche, tant que nos pauvres éditeurs se borneront à le piller nous préférerons l'original... Oui, oui, les châteaux, les légendes... Mais ces usines qui, tout le long, dressent leurs hautes cheminées, autrement émouvantes désormais que ces tours ruineuses des vieux burgs féodaux et romantiques !

Le Rhin, aux rochers d'épouvante, aux tourbillons redoutés de la batellerie ancienne, périmée, de la barque et des pêcheurs d'autrefois, le Rhin fume de convois processionnaires, à la vapeur, qui se rit de tous les enchantements ! Notre omnibus fluvial chemine en zig-zag aux appontements de l'une et de l'autre rive. Des noms fameux résonnent, Johannisberg, où pousse de la folie rouge et blanche en grappes ; Rheinstein, Bacharach... Le millier de passagers n'a d'yeux que pour les cantines à bord, et tout le mouvement du fleuve n'est qu'un murmure perdu dans le fracas dévorant des machines. Les garçons, happés au passage par cent mains, ont besoin de toute leur pesante placidité native pour ne pas jeter vingt tabliers par-dessus le bastingage. La faim devient contagieuse, les hommes se détachent pour aller au ravitaillement, laissant leur siège à la garde des femmes, peu embarrassées pour occuper deux places de leur assiette volumineuse. C'est le pillage au hasard des provisions ; des familles s'obstinent à vouloir un repas ordonné ; elles seront encore à table à Coblentz. Aux premières, il y a une salle à peu près fermée, où des couverts sont retenus. Les gens y sont rencognés, parmi le va et vient des touristes, debout, qui surveillent les escales, dans l'espoir que quelqu'un cédera sa place. C'est la kermesse flottante, avec ces trognes pantagruéliques où quelques silhouettes françaises se découpent avec une élégance flatteuse.

L'étudiant Jacques Sauvain, avec des prodiges de système D..., nous assure une pitance qui fait loucher les voisins lourdauds. Il est en vacances à Mayence pour y parfaire son allemand. Cet allemand qu'il fallait supprimer des études, après guerre ! Que de bêtises certain nationalisme aura-t-il fait s'entasser ! Les générations auront-elles mûri, par ces années d'incendie et de meurtre? Voilà un jeune homme de vingt ans qui, à toutes les grâces de la jeunesse, d'une éducation rare, d'une culture passionnée, ajoute la gravité de raisonner d'un homme. A sa première séparation de la famille, ce n'est pas le poulain lâché en liberté, mais un esprit conscient, la curiosité ouverte, une grande hâte de savoir, de se mêler à la vie intellectuelle et pratique.

Heureux parents, d'ailleurs si noblement dignes de toutes les espérances.

Et l'on bouffait et se gavait toujours.

Une Française maintenant, de beauté notoire et qui doit regretter cet embarquement saugrenu, se lamente.

— Je croyais que j'aurais d'autres sensations... On m'avait dit tant de choses.

Alors, vous croyez qu'il suffit d'un ticket de 30 marks, pas cent sous avec le change, et d'avoir mis le pied dans cette brasserie flottante, pour goûter de l'inédit et vibrer d'extase indicible ? Le Rhin a des secrets millénaires, des sortilèges inaccessibles, dans la profondeur de son lit mystérieux, mais il n'est pas facile d'y aller voir.

— Il y a eu de l'or dans le Rhin... ?

— Oui... Mais les paillettes ne nourrissaient plus les orpailleurs et ils ont fermé boutique, c'est-à-dire replié les peaux de bêtes qu'ils tendaient au courant pour pêcher la friture fabuleuse... Est-ce que vous étiez venue dans l'espérance de changer vos billets de papier pour des marks or ? Il y aurait de la concurrence.

— Enfin, je suis déçue.

— Le plus beau fleuve du monde ne peut donner que

ce qu'il a... Maintenant, je crois qu'il y a des gens qui ne se plaindraient pas d'être à votre place.

— Qu'en savez-vous ?

— J'en suis sûr... Les millions de morts qui, depuis que le Rhin coule, se sont fait égorger de sa rive droite à sa rive gauche, rien que pour la Gloire... Et puis, je crois que c'est dans ces parages que la petite Lantelme...

Pour la première fois, les yeux de mon interlocutrice s'avivèrent... N'est-ce pas, le drame bien parisien, la petite actrice tombée, jetée, crime, suicide, hasard de sa péniche où elle « faisait le Rhin », elle aussi, une nuit de champagne, avec cet étrange Edwards... Voilà qui est pour passionner la frivolité parisienne...

— On n'a jamais su, vraiment ?...

J'avais produit mon effet. Je pouvais me taire. La jeune femme regardait dans le fleuve, comme si elle allait y découvrir les ronds qu'avait pu faire dans l'eau la chute mystérieuse d'une fille de théâtre et de plaisir...

Mais que se passait-il ? Depuis quelque temps, nous naviguions par les coudes rétrécis où le Rhin s'encaisse dans son cours le plus pittoresque. Tout le monde s'était mis debout, la mastication et la beuverie interrompues, les regards sur un rocher qui avance en promontoire et, d'un millier de poitrines, c'est comme une seule voix, d'un chœur d'église ou de théâtre qui entonne :

J'ignore ce qui peut me plaire,
Dans la tristesse qui m'envahit,
Un conte du temps naguère,
Toujours me revient à l'esprit.

Le rocher de la Lorelei où se cacherait l'or des Niebelungen. Les riverains se contentent d'y pêcher du saumon qui fait prime. Voilà pour vous un lieu de villégiature, si, jamais plus, vous disposez de quelques semaines libres.

Cette manifestation, seule, mon cher ami, ne valait-elle pas le voyage ? La charcuterie, les delikatessen, la

bière ni le café au lait n'empêchent le sentiment. Puissance de la tradition et des mythes, génie du poète, qui a, en quelques strophes, fourni à un peuple ce cantique profane où s'exprime son goût de la fable, son culte indéfectible envers les divinités des eaux et des bois, sa croyance aux esprits et aux sorcières.

Le vent fraîchit, l'ombre s'éploie
Et l'onde fuit, en murmurant,
La cime des monts flamboie
Au feudu jour couchant.

Au rocher de la Lorelei, on n'est qu'à mi-route de Coblentz, mais la curiosité s'est émoussée des îles, des vignobles et des châteaux. Je ne vous mènerai pas plus loin en bateau. On commence à s'inquiéter si l'on arrivera à temps pour revenir par le train, avec quelques minutes pour assister aux fiançailles du Rhin majestueux et de la Moselle, et pousser jusqu'au tombeau de Marceau, soldat à 16 ans, général à 22 ans.

Le Rhin, la Moselle s'en allant vers Cologne... la marche nuptiale est sans mystère, sous ce regard oppressant de l'empereur Guillaume, premier des Hohenzollern, dont la statue équestre se dresse au confluent, sur un cheval de bataille, conduit par une déesse ailée de la Victoire, qui a du plomb dans l'aile...

Une lettre, en vingt feuillets ! Une conférence ! Peut-être ferais-je bien de ne pas vous l'adresser, comme tant d'autres qui l'ont précédée, qui emplissent un tiroir. Quand je vous écris, je cause avec vous comme à nos chasses aux pluviers raffalés par la tempête, sur la lande de Keruic. Au moment de timbrer l'enveloppe, votre nom prend une sonorité qui m'intimide, *Président du Conseil, Ministre des Affaires Etrangères*. De quoi vais-je vous entretenir, de vingt affaires particulières, de gens qui me harcèlent : *Vous qui connaissez Briand*... Chaque matin, quelque recommandation insolite, quelque sollicitation abracadabrante... Quelle idée la masse se fait

de l'amitié d'un grand homme, d'un homme public? D'un tout-puissant dont un geste doit raboter toutes les difficultés, ouvrir toutes les prébendes, commissionnaire propre à toutes les démarches : « M. Briand n'a qu'un mot à dire au Ministre de l'Instruction Publique »... « M. Briand n'aurait qu'à téléphoner au Ministre des Colonies », etc., etc...

Cependant, aujourd'hui, je vous transmets une requête. Je veux votre nom et un louis, — et que vous vous compromettiez avec des blancs de Bretagne. Le recteur de Keruic est mort. Vous vous rappelez ce vieillard ingénu dans la cure de Trédrez où l'avait précédé Saint-Yves, — le patron des avocats. Chaque jour, il passait au manoir, traversait le jardin pour aller à la chapelle des pêcheurs de Locquémeau, qu'il desservait, aux limites de la commune.

— Bonjour, monsieur... Je vous attendais pour vous dire bonjour... Je m'occupais, vous voyez, je taillais quelques rosiers... Ah, vous aurez à faire, pour nettoyer ce jardin, depuis des années qu'il n'est pas entretenu. Et puis, j'apportais une image de Saint-Yves à votre petit garçon... Vous aimez ce pays... Quelle chaleur... J'ai toujours chaud à escalader la falaise...

Il transpirait, s'épongeait...

— Voulez-vous vous rafraîchir... du vin, du cidre, de la bière...

— Du vin, du vin, *ça arrête la transpiration.*

Il vidait son verre, avec délices, d'un trait.

— Ici, ils n'ont que du petit cidre... J'ai été quinze ans dans les carrières d'Angers, avec nos Bretons... C'est là que j'ai appris le goût du vin...

Quel brave homme ! Il était l'ignorance et la rusticité mêmes.

Je vous le présentai, vous vous rappelez...

— Notre recteur... M. Briand, qui ne sera pas plus que

moi de vos fidèles, mais n'apportera pas le trouble dans votre paroisse.

— J'en ai qui se disent pratiquants, comme du château... Pour moi, ils font toujours leurs Pâques à Paris... Pour Paris, c'est ici...

— Un verre de vin, Monsieur le recteur ?

— Oui, oui, pour la transpiration... Et la considération qu'ils ont pour le clergé... Ils me font verser une bolée de petit cidre aigre à la cuisine...

A Noël, je l'invitai à réveillonner...

— Oui, si vous venez à la messe de minuit... Nous étions pris, nous acceptâmes, avec Louis Legrand, l'admirable artiste, qui s'était bâti une maisonnette dans le granit... Quelle pure nuit bleue, argentée de gelée blanche sous la lune, où se découpaient les toitures, comme dans les images d'Henri Rivière, où se mouvaient les coiffes par la campagne, où quelque bougie s'allumait, s'éteignait, derrière les vitres des petites fenêtres !

Nous assistâmes à l'office, il nous avait installés au premier rang, la retraite nous était coupée. Il avait fait venir un acolyte de Saint-Brieuc, pour la messe du matin que lui n'aurait pu célébrer, ayant soupé après minuit... Ce fut une gentille fête, troublée seulement par la sonnerie des cloches à deux heures du matin, — le sonneur avait un peu bu, enfermé dans le clocher, dont le recteur avait emporté la clef par mégarde...

Il vous avait pris en amitié et, le jour de votre départ, me fit prévenir de vous prier de vous retourner vers Locquemeau, du tournant de la route ; il avait fait hisser le drapeau à la chapelle, et cent mains agitaient des mouchoirs.

C'est peu après que vous étiez élu député, que vous vous atteliez à la séparation. Le père Durand n'y comprenait pas grand'chose, et vous conservait son souvenir, espérant votre retour...

Cela fait vingt ans. Chaque année, il se rappelait à moi.

D'abord, je lui envoyai quelque chose pour ses pauvres et, peu à peu, cela s'espaça, au bout du monde. Il est mort, avec un sou dans son porte-monnaie : il était la charité même... Un comité s'est formé pour lui acheter une dalle au cimetière. On m'a écrit, on n'a pas osé s'adresser directement à vous. J'ai répondu pour nous deux. Que vont-ils dire les bleus et les rouges, de nous être vendus ainsi à l'Eglise ?

XI

A M. ALEXANDRE MILLERAND

Président de la République.

Mon cher ami,

J'ai bien regretté que vous n'ayez pu venir à Beauvais cet été. Pour l'ami, — et pour le fonctionnaire. Jusqu'au seuil de l'Elysée, je pouvais vous forcer la main, — entre deux ministères. Il me suffisait d'un procès, pour franchir la porte de votre cabinet. Cette ressource est tarie, — puisque vous ne plaidez plus. Je crois, d'ailleurs, que mes affaires se débrouillent, et la dernière s'achève, grâce à votre secrétaire, Me Loeb, à qui je dois une grosse reconnaissance. Il a été tout zèle, calmant de son sang-froid mes impatiences ; pour l'opportunité d'intervention et la méthode, il avait été à bonne école. Hélas, le résultat est mince, et vaut à peine ces dix années de procédure. D'ailleurs, vous ne m'aviez laissé aucune illusion ! Du moins, sur le tard de la vie, je peux dire que j'aurai été aimé pour moi-même !

Cette vieille femme de mon pays qui me fait son héritier, à cause de ma fidélité à l'Auvergne ! — mais qui oublie de signer son testament. Et moi qui me croyais sans parents aucuns, seul de la lignée. Et ces généalogistes qui découvrent, entre Saint-Flour et Pierrefort, une centaine d'Ajalbert, d'un cousinage espacé, mais indubitable. Heureusement que je n'ai rien espéré du

hasard, et qu'avec Loeb, vous avez pu constater que votre client ne se montait pas le bourrichon...

Pour cela, l'interdiction de la *Fille Elisa*, mes conflits avec le Conseil d'ordre vous l'avaient montré, dès nos rencontres à la *Justice*, où nous n'étions encore que des avocats, vous tournant vers la politique, moi vers la littérature... La séance où vous avez questionné le Ministre sur le coup de la censure au Théâtre Libre est une des rares à laquelle j'ai assisté. C'est, forcément, le discours de vous que je sais le mieux, mais je vous ai souvent entendu au Palais : mon admiration pour votre talent si précis ne date pas de vos succès parlementaires. Comment ne saurais-je pas à peu près par cœur votre discours de la *Fille Elisa?* A chaque instant, il revient sur les murs. Les entrepreneurs de tournées en usent pour leur publicité. Le nom de Goncourt s'élimine pour donner la vedette au vôtre. Des passages de votre plaidoyer sont insérés au programme, et les feuilles locales le découpent en tranches sensationnelles. La pièce a bien vieilli, et c'est certainement à cause de vous qu'on la promène encore en province, et aux colonies. Il me revient des coupures d'Algérie !

Si l'on nous refait jamais quelque offre pour Paris, j'ai bien envie d'ajouter un épilogue. Vous gracieriez la *Fille Elisa*, — et on la retrouverait, dans quelque sous-préfecture, comme concierge de la seule maison où elle pourrait chercher un refuge...

Je disais, tout à l'heure, être débarrassé de tout procès, mais c'en est bien un que celui de la Manufacture, que j'ai introduit devant l'opinion. Elle a besoin d'être tenue en haleine. Comment ne se désintéresserait-elle pas, alors que les pouvoirs publics, depuis un siècle, abandonnent à une misérable routine la création énergique de Colbert, qui ne voulait pas voir mourir la tapisserie ! Une visite présidentielle, officielle, suscite des articles, une curiosité, qui pourraient émouvoir le Parle-

ment, l'obliger à aborder de front et d'ensemble le problème des Manufactures Nationales. Qu'on les ferme, ou qu'on les mette en mesure de produire. On parle d'une exposition internationale d'arts décoratifs, pour 1924. Quelle figure y feront nos établissements d'Etat ? De Beauvais, où l'on ne recommence à travailler que depuis quelques mois, le premier carton que j'aie pu faire commander ne m'a été livré qu'en 1920, et ne pourra être terminé qu'en 1925 ou 1926, — de Beauvais, je me demande ce que l'on pourrait montrer de ces vingt dernières années ; d'ailleurs, la plupart des panneaux produits ont été expédiés en cadeaux diplomatiques, jusqu'en Chine ou en Perse.

J'en suis réduit à dépenser mon activité à côté. Depuis trois ans, une *Saison d'art*, où le nombre des visiteurs augmente à chaque fois, nous a valu la presse la plus favorable. Et vous y auriez vu de l'inédit, une rétrospective d'art régionale de céramiques du Beauvaisis, tirée de collections d'amateurs dont elles n'avaient jamais quitté la demeure. C'est l'exemple que je propose à toutes nos villes de France d'exposer leurs richesses privées ! A Beauvais, nous sommes favorisés, avec cette tradition du grès qui s'épanouit dans l'œuvre présente d'Auguste Delaherche. Il était représenté, dans nos vitrines, par cent merveilles. On lui a fait fête. Mais je ne peux m'incliner à l'idée que tout cela va se disperser sans qu'il en reste trace — dans sa ville natale, dont le musée ne possède rien de lui. Je veux entreprendre cette réparation. Ce serait bien décourageant si, par ses condisciples, ses concitoyens, ses admirateurs, on ne réunissait pas quelques billets de mille francs, pour épargner à la cité de Jeanne Hachette l'affront de n'avoir pas su honorer le maître de la Chapelle-aux-Pots, alors que les grands musées du monde le mettent en bonne place, de Paris et de Lyon à Londres, à Berlin et à Tokio : si je réussis, il vous faudra bien inaugurer la salle... avec

Mme Millerand, à qui nous pourrions offrir une gerbe de roses de nos jardins. Grâce au Conseil général et à une Société d'amis de la Manufacture, que j'ai fondée, le petit maquis de lierre et de néfliers. qui composait toute la végétation existante pour la vue de nos élèves et artistes, se transforme en jardin d'enseignement, avec des portiques et pergolas où vont grimper les « Neige d'avril » et les « Queen Alexandra »...

Une visite d'art... et d'amitié, exclusive de la politique qui divise abominablement le pays, sans compter les oppositions irréductibles de ville à ville, de Compiègne et de Clermont à Beauvais, — qui annihile les meilleures volontés, empoisonne à la source les initiatives les plus désintéressées. Une visite qui fut une promenade et un repos pour vous et votre famille, et nous une corvée protocolaire. Je viendrai vous en parler à l'Elysée, en sollicitant, au printemps, votre audience...

Ce sera, je crois bien, tout ce que j'aurai demandé pour moi, à l'homme politique, en une quarantaine d'années, bientôt. Car je n'avais guère plus de vingt ans, à mon arrivée rue Montmartre, où m'amenèrent Geoffroy et Albert Clemenceau, — vous n'étiez pas encore à la Chambre...

Cependant, j'ai bien failli m'adresser à vous, — quand vous partiez pour Strasbourg, en 1918. Je n'étais pas encore accroché à la Manufacture. Restaurer l'art français en Alsace, fermer la porte au bochisme. Dix ans de Malmaison fournissaient bien quelques références. Mais quoi, j'entendais déjà les criailleries sur l'anarchiste repenti, le dreyfusard, l'antipatriote, — même la *Fille Elisa*, dont on m'accablait encore tout à l'heure, dans un journal bien pensant qui, pudiquement, imprimait *Mademoiselle Elisa !* On n'eût cru qu'à une intrigue *pour une place meilleure !* Comment faire accepter que j'aime le travail pour le travail, et que je cherche, surtout, l'endroit où je pourrai être utile ? Si je n'avais ajouté à mon

grade d'avocat ma notoriété littéraire, je pourrais aspirer à tous les emplois. D'avoir fait mon droit, d'avoir été inscrit au barreau, cela justifierait toutes les nominations. Mais j'ai en trop d'avoir écrit, de m'être fait un nom, je l'ai bien constaté dans les années où j'ai parcouru les colonies. Quelle défiance vis-à-vis de l'écrivain! On ne permet pas à quelques-uns de savoir plus que les autres ! Pour moi, je m'en rapporterais bien à la remarque d'Henri Heine :

Ce dont je m'étonne le plus chez les Français, c'est leur adresse à savoir se retourner et passer immédiatement d'une occupation à une autre, d'un état à un autre, même tout à fait hétérogène. Cette qualité n'émane pas seulement d'un naturel facile, c'est en même temps un acquis historique ; ils se sont affranchis complètement, dans le cours du temps, de toutes préventions et pédanteries embarrassantes...On peut tout faire d'un Français, et chacun se croit habile à tout...

Cette velléité de m'offrir à vous me traverse la mémoire pendant ce séjour dans cette Rhénanie où vous aviez assumé le labeur énorme et subtil de remettre à sa place le drapeau du droit et de la civilisation, roulé autour de sa hampe brisée depuis 1871 ! Je suis resté à Beauvais, et mon ambition, pour 1922, est limitée à vous y recevoir une heure... Ce sera une date, pour la Manufacture et pour le chef-lieu bellovaque, et pour moi,— quoique je doute d'en tirer le supplément de considération que me vaudra tout à l'heure le dépôt de ce courrier chez le portier. J'écris beaucoup, et à des députés, des généraux, des Présidents du Conseil des ministres ! Ah ! j'ai des relations. L'homme galonné inscrit, méticuleusement. L'autre jour, il nous faisait notre relevé de timbres, à un voisin et à moi. Il arriva à un bas de page et remontait !

— M. Sarraut, ministre...

— Non, non, ce n'est plus pour vous, fit-il à l'autre client. Le ministre, c'est pour le 59...

Quel coup de casquette, aujourd'hui : un Président de la République !...

XII

M. RAYMOND POINCARÉ

Ancien Président de la République.

Monsieur le Président et cher ami,

Je n'espérais guère une réponse favorable, sachant tous vos travaux ! Mais vous étiez venu, en 1919. C'est une date qui marque dans cet établissement, délaissé au point que, depuis cinquante ans, pas un ministre, pas un rapporteur du budget, pas un Sous-secrétaire d'Etat de la rue de Valois ne s'y est aventuré.

Vous avez ouvert le chemin où se sont engagés par la suite le directeur des Beaux-Arts, le rapporteur M. Pierre Rameil. Ce n'est pas qu'il faille compter sur des visites officielles, pour renflouer la barque échouée. Mais elles appellent l'attention sur le problème des manufactures nationales. Ce n'est pas à négliger...

Vous avez bien voulu respirer le *Bouquet de Beauvais*; je passe. Il n'y a pas grand'chose de changé, depuis votre voyage. La production ne saurait remonter beaucoup, avec des artistes dont quelques-uns ne fournissent qu'un rendement insignifiant ; à l'âge et dans les conditions d'obtenir leur retraite, ils la réclament ; on tarde ; pas d'argent pour les pensions ; à ce jeu, leur travail revient à quarante ou cinquante mille francs le mètre carré.

Pour les métiers, nous cherchons des cartons. Hélas, les peintres se sont depuis un siècle désintéressés de la tapisserie ; leur ignorance n'a le plus souvent d'égale que leurs prétentions, — dont la plus épastrouillante est de se croire toutes les aptitudes à composer des chefs-d'œuvre pour la basse lisse ! Quelques-uns font effort, et ne peuvent se plaindre de n'y être pas encouragés. M. Paul

Léon les accueille. La Société des Amis de la Manufacture Nationale de Beauvais, fondée sur mes démarches, et à laquelle M. Fenaille a bien voulu prêter son appui, a organisé un concours, avec un prix de 3.000 francs et d'autres moindres. Cela tentera-t-il quelques débutants !

Cependant, j'aurais eu à vous montrer la *Victoire*, d'Anquetin, qui vous eût dédommagé de votre dérangement. Je n'ai pas inventé ce grand artiste, un camarade de trente ans. Il avait fait ses preuves aux Gobelins. Peut-être garderai-je le mérite de l'avoir emballé, dès 1917, sur mon désir de commémorer la Guerre, par les panneaux dont le premier, — ou le dernier, — est sur métier depuis deux ans. Car, en 1917, il a commencé par la *Victoire*. Il achève le *Départ* (la mobilisation) et continuera par la *Marne* (1914), la *Marne* (1918). Des panneaux de 3 m. 50, sur 5 mètres, d'une inspiration puissante, d'une composition magistrale, d'une exécution splendide. Par cette réalisation, Beauvais justifierait sa survivance. Ce sera le monument durable à la gloire de l'époque où vous avez représenté la France, la Civilisation, contre l'assaut suprême...

Ne pouvant faire aboutir à peu près aucune réforme intérieure, je me passionne aux à-côtés, dont la réussite dira que j'étais peut-être capable de plus hautes entreprises ! Comme la chèvre, il faut rester au piquet où l'on broute. Sans la guerre, certainement je n'aurais pas persisté dans l'administration ! Maintenant il est trop tard. Je cultive mon jardin — que vous ne pourrez manquer de voir l'année prochaine. La cour des ateliers, où devraient foisonner la lumière et les fleurs, n'était qu'un enclos d'ombre, de moisissure, d'arbres tarés.

Mon ami, M. Eugène Touret, l'architecte paysagiste qui nous avait aménagé la roseraie de Joséphine à Malmaison, renouvelle ici son geste gracieux et compétent. Le portique et les pergolas prévus dressent leurs bois ajourés, les plants de M. Honoré Defresne

fils sont venus de Vitry, et ma femme serait heureuse d'en offrir la première rose à Mme Poincaré.

Ainsi nos élèves pourront dessiner en plein air. Grâce à nos *Saisons d'Art* depuis trois ans ils auront vu des tapisseries. Les fleurs nature, manque de jardin, les fleurs tissées, manque de musée, étaient à peu près inconnues de la majorité de nos artistes...

Le seul nom de Beauvais, sa manufacture, la Cathédrale, ses monuments, tant de vieux petits logis de ses rues contournées, sa place malheureusement déshonorée d'enseignes choquantes, tout semble indiquer un foyer d'art, hélas éteint... Avant la guerre, il montait quelques lueurs, une *Société des Amis des Arts*, enterrée, un *Syndicat d'Initiative*, qui ne s'est pas réuni depuis une dizaine d'années. Seule, une Société académique activement fonctionne... C'est de l'histoire locale, trop fréquente, dans nos provinces qui se laissent aller... Une seule occupation, la politique électorale...

Et, pourtant, il y a quantité de gens, suffoqués de l'ambiance, qui voudraient s'y soustraire... Dès que l'on s'efforce, les concours ne tardent pas à s'empresser... Cette année, nous avions organisé une rétrospective de la céramique du Beauvaisis, du XVIIe à nos jours, de Savignies à la Chapelle-aux-Pots.

Vous connaissez notre grand Auguste Delaherche. Il est né natif de Beauvais, où il n'y a pas un grès de lui au Musée. Il nous avait prêté plus de deux cents pièces, de ses débuts à sa dernière fournée ; ses vitrines nous ont valu une critique nombreuse, enthousiaste, à laquelle la petite ville n'a pas été indifférente. J'en ai profité pour lancer une souscription confidentielle, entre les notables. Il est tombé quinze mille francs, quand j'en quêtais cinq mille, et alors que des personnalités, connaissant le pays, me décourageaient :

— L'argent est dur... Beauvais n'a pas l'habitude... Ça n'intéresse pas beaucoup de monde.

Ainsi, l'année prochaine, nous vous montrerons la salle inaugurée par Millerand, j'espère...

Oui, je suis à Wiesbaden, et c'est pourquoi j'ai du loisir pour une longue lettre. Je reviens de Berlin, pour mon livre sur Garros, à qui vous vous êtes si passionnément intéressé. Grâce à vous, ses effets et papiers, confisqués à son évasion, nous ont été restitués rapidement. Il avait, durant sa longue captivité, rédigé ses mémoires, de ses débuts jusqu'à la guerre ; c'est admirable. J'ai voulu voir les forteresses et les camps où une surveillance étroite l'avait maintenu. Les Boches, qui savaient, attachaient plus de prix à sa capture, que notre aéronautique à sa perte. Sans votre intervention... *Fokker...... tir par mitrailleuse à travers l'hélice...*

D'ici, j'irai à Trèves, où il fut déporté en otage, lors des bombardements par les escadrilles alliées...

Pour quelques jours ici, je ne me permettrai pas de vous soumettre mes opinions sur l'occupation de la Rhénanie. Aux apparences, ce serait la paix heureuse. Les Allemands irréductibles ne m'ont pas confié leurs espoirs ni leurs rancœurs.

Les commerçants ne semblent pas fâchés de vendre à la frivole clientèle qui se réjouit de la chute du mark et du bon marché des bas de soie ; les hôtels font assaut de *tanz*, de *konserte*, de *grosse Attraktion* ; Berlin et Munich dépêchent à l'Opéra des Walküre des filles-fleurs, des Isolde, de poids à défaut de voix ; et la station en fête fleurit abondamment les balcons, mobilise ses autos vers le Taunus, tire des feux d'artifice fastueux dans ses jardins retentissants d'orchestres et de chœurs, pendant que M. Loucheur et M. Rathenau confèrent sur le douloureux problème, dans une chambre de palace. Je songe à vos vacances, dans la maison en ruines...

Comme je voudrais parler avec vous des affaires Goncourt ; vraiment, c'est un cas de conscience. Notre Académie vous doit tout ; jamais elle ne se fût mise debout,

sans votre aide. Mais croyez-vous qu'elle ait accompli ses destinées !

E. de Goncourt la voyait riche et puissante. Il espérait que, peu à peu, des libéralités prolongeraient son geste limité à une fortune d'écrivain et de collectionneur, pour augmenter le prix, fournir un domicile à sa fondation. Pas un don de vingt sous, alors que notre vote annuel décrète la gloire, et les forts tirages pour le lauréat de chez Drouant. C'est que l'on n'a pas fait un pas vers les donateurs ; il aurait fallu quelque peu d'adresse, et une adresse.

L'Académie Française a un palais ; ç'a été pour beaucoup dans son rayonnement.

L'Académie Goncourt, c'était une affaire à mener.

Vous nous faites l'honneur d'accepter chaque année une invitation. Vous assistez à ce repas intime. Si l'ombre d'Edmond de Goncourt plane sur le groupe, et veut prendre des notes, le Journal d'Outre-tombe sera bref. Cent vingt minutes, au total, à diviser entre huit personnes, cela ne fait pas beaucoup pour chacun. Si sobres que l'on soit, il faut bien consacrer quelques secondes au maître d'hôtel et au sommelier.

Voilà l'histoire des Inédits, qui nous a courbés sous une avalanche de reproches, qui ne sont pas tous immérités. Il n'y a pas à épiloguer. E. de Goncourt a compté sur nous pour publier la partie réservée de son *Journal*. La crainte des procès ? Les Goncourt seraient donc des diffamateurs sadiques, qui avaient mijoté de mauvais coups pour satisfaire dans l'impunité future la lâcheté de leurs rancunes ?

Personne n'ayant lu, sur quoi étayer ces jugements téméraires ! E. de Goncourt a parlé de *vérités désagréables*. De là à la calomnie, il y a quelque distance.

Ecrire que l'on n'aime pas le livre d'un confrère, d'un ami, est une vérité désagréable, sur le moment. Vingt ans après, E. de Goncourt pouvait estimer que cela aurait

moins d'importance. En tous cas, il convenait d'ouvrir le paquet. Mes camarades s'y sont refusés.

Dans le brouhaha du dessert, j'ai hasardé qu'il fallait lire, *publier ce qui est publiable*, en cas de divergences, consulter nos avocats. On m'a objecté que c'était trop délicat, qu'il ne fallait pas hasarder le doigt dans l'engrenage. Et toujours la peur des procès. J'avais envie de dire : Poincaré vous en a gagné bien d'autres. Les procès ! j'ai indiqué que l'espoir des procès tenterait maints éditeurs tout de suite qui encourraient le risque, — vingt sous de dommages et intérêts et suppression du passage,—pour le bénéfice d'une publicité formidable. J'étais seul de mon avis. Alors, les hypothèses ont beau jeu.

Il se rencontrerait dans le fouillis de notes des tiroirs d'Auteuil des lignes désagréables pour Clemenceau ou pour Alphonse Daudet ! Personne n'en sait rien, puisqu'on n'a pas dépouillé les textes. Et pour Henry Céard quand ils étaient brouillés ! C'est possible, mais Edmond de Goncourt n'a pas écrit, certainement, plus de rosseries que n'en a lancées son ex-exécuteur testamentaire maintenant des nôtres.

Enfin, surtout, nous avons le soin de la mémoire de notre fondateur. N'en déplaise à l'âcre Souday, notre droit et notre devoir se confondent pour retarder toute occasion de scandale. La liberté de penser et la splendeur des lettres françaises n'exigent pas du tout que nous livrions à la malignité publique quelques lignes erronées ou maladroites de l'illustre vieillard dont nous avons, d'abord, à protéger la renommée... E. de Goncourt ne nous a pas légué une œuvre définitive, où il serait sacrilège de supprimer une virgule ; il nous a chargés surtout de mettre de l'ordre dans ses ultimes paperasses ; il nous a désignés comme collaborateurs autant que comme éditeurs. La thèse, pour spécieuse, n'est pas insoutenable, et pourrait être valablement opposée à ces frénétiques admirateurs des Goncourt, dont l'impatience ne peut

supporter six mois de retard dans la publication, dont ils auraient raillé les fautes et les faiblesses, si nous avions agi sans examen ni critique...

Toujours est-il que nous avons prêté à des attaques que l'on pouvait éviter : en tous cas, il y fallait répondre, collectivement. Mais vous connaissez notre bureau. Gustave Geffroy, Elémir Bourges, J.-H. Rosny aîné. Ils sont pour le silence, — et pour négliger les taquineries des petits confrères, tous ces petits potins, qui finissent par se cristalliser en opinion. Nous avons gardé un air de mystère, paru nous dérober, excitant la curiosité au lieu de la boucler d'un communiqué documentaire. C'était l'été. Les dix étaient dispersés à la campagne. Interviewés, nous nous sommes tenus dans le vague, pour ne pas nous désobliger les uns les autres, et la confusion n'a fait que s'épaissir. Voilà l'affaire Goncourt.

Cependant, au bout de vingt-cinq ans, on tente une édition complète de l'œuvre des deux frères, qui n'ont pas été gâtés par la librairie. Quand d'autres éditeurs tirent cent moutures, de luxe, populaires, illustrées de leurs écrivains, les Goncourt en sont restés au tirage le plus vulgaire, comme qualité et comme quantité.

Secrétaire de la Compagnie, j'ai désiré connaître les contrats. Et, avec notre Président, dépositaire des archives, nous avons ouvert la liasse ; on en était aux conventions signées par E. de Goncourt, échues, je crois, à sa mort. Depuis, l'on vivotait, sur cette entente lointaine et peu rémunératrice. Certainement, le fonds eût pu être exploité plus vigoureusement.

Les héritiers se sont rangés à mon avis ; j'ai reçu mandat de négocier... et quand j'ai apporté des propositions, on les a trouvées trop belles, — oui, mon cher maître, et l'on a signé, finalement, pour la moitié à peu près de ce qui nous était offert, par la plus légitime concurrence : « Nous ne sommes pas des mercantis... L'œuvre des Goncourt ne doit pas être mise aux enchères ! » Tels

sont les arguments qui ont pu être émis, au cours des pourpalers, dont, finalement, je me suis retiré.

Mes camarades ont bien voulu m'écrire, pour reconnaître mon initiative et mes efforts, qui ont permis d'augmenter notre capital, mais pas dans la mesure dont je fournissais les moyens. Quant à la fin de cette histoire, elle est d'un comique savoureux, que l'Académie paie un peu cher... Je ne veux pas l'écrire, il faudrait citer des chiffres et des noms, mettre des tiers en cause, et j'entends ne pas tomber dans l'indiscrétion et la vérité désagréable, tant reprochée au mémorial d'Auteuil !

Mes collègues, pour le journal comme pour le traité, ont pris leurs responsabilités. Je n'entends pas avoir raison, toujours et contre tous, mais j'entends ne pas me taire, *perinde ac cadaver*...

Geffroy rêve d'unanimité constante, à laquelle je ne puis me résoudre. L'unanimité, elle lui est acquise dans notre admiration pour son talent, — *l'Enfermé* est un chef-d'œuvre, enterré par l'éditeur ; l'unanimité, elle est dans notre vénération pour son caractère, son désintéressement, sa fidélité, — à quoi j'ajoute, moi, la plus fraternelle reconnaissance, car, il m'a présenté, à vingt ans, au grenier des Goncourt, à leur Académie, trente-cinq ans plus tard ; ce qui implique quelque accord durable de cœur et d'esprit, un jointoiement sérieux du granit breton et du basalte auvergnat !

Mais revenons au cabinet Drouant. On m'avait dit : Tu seras notre activité. Aux premiers pas, on m'a coupé les jambes. Je n'ai qu'à me tenir à ma chaise...

Sans doute, le Palais confère un pli professionnel, des procédés de discussion auxquels les profanes ne peuvent s'incliner. Pour si peu que j'y aie vécu,—assez pour vous y connaître, et, peut-être trop oublier, en bavardant avec vous, que depuis!—j'y ai contracté des habitudes d'argumenter, de plaider, de conclure, où je ne peux amener mes interlocuteurs. Je ne me souviens pas, à nos déjeu-

ners, d'avoir jamais pu achever une phrase. On ne converse que par interruptions. Vous avez assisté à quelqu'un des déjeuners où nous invitons nos hommes d'affaires, notre avoué, notre notaire. Comme administrateurs, ils doivent nous avoir jaugés depuis longtemps !...

Ce sont là remarques d'ordre intérieur, où le public n'a pas, n'aurait pas eu à s'immiscer, sans les clauses de publication des inédits. Si nos atermoiements ont suscité la polémique, il ne s'est rien produit d'irréparable ; les manuscrits sont là, intacts, et les héritiers n'ont pas mésusé du dépôt sacré, qui est sous bonne garde, à la Nationale.

Pour l'autre obligation, du prix annuel, les jugements des Dix lui ont assuré une plus-value morale, en disproportion extraordinaire avec la somme... Là-dessus, les candidats, les éditeurs, le public, assemblent un témoignage irrécusable ; c'est un hommage qui peut nous suffire, — auquel l'on doit vous associer ; car, sans vous, à quoi auraient abouti les volontés dernières du *de cujus*. Il avait donné l'exemple, à ses académiciens, de l'inaptitude à régler une affaire, — comme elle doit être réglée...

A cet interminable memorandum, vous pourriez croire, mon cher ami, que je m'hypnotise sur la querelle d'été que nous cherchent les journalistes caniculaires. J'ai seulement regretté qu'à côté de vos articles, le *Matin* s'attardât à de telles sornettes. J'imagine qu'elles ne sauraient amuser un Henri de Jouvenel. Croit-on qu'elles intéressent le public ? Pourquoi s'efforcer de discréditer une œuvre, assez noble, de diminuer des hommes d'une indépendance notoire, vis-à-vis de leurs concitoyens, je vais plus loin, vis-à-vis de l'étranger !

Ce langage pondéré peut vous étonner de moi, dont la plume ne fut pas toujours des plus équitables. Il n'y avait pas eu la guerre...

Et, maintenant, *il y a la Paix*... Dépouillée l'enveloppe du *Lit-Tout*, qui m'expédie les coupures relatives à l'af-

faire Goncourt, ma pensée retourne vite à l'autre affaire, la seule... Paieront-ils ? Comment le monde, rescapé du déluge de sang, se sauvera-t-il, remontera-t-il des abîmes économiques...

Quant au moral allemand, quel gouffre insondable ! Comment ramener tant d'orgueil et d'erreurs sur le palier de la plus banale vérité ? C'est une croyance ancrée à l'impérialisme français ; nous avons voulu la guerre.

Je n'ai pu parler qu'avec des Rhénans, et des Rhénans qui parlent avec nous ne sont guère des Allemands... Ils lâchent le Kaiser, rien de plus. Nous ne voulions pas la guerre ! Mais nous l'avons faite, pour les Anglais qui la voulaient....

Un ami, industriel, qui avait habité Berlin pendant six ans, avant la guerre, vient d'y retourner, de s'y rencontrer avec ses relations anciennes. Très bien accueilli, même son de cloche. Poussés à bout, ils rejettent tout sur les Anglais, affectant de l'admiration pour notre cran. Nous, nous sommes un peuple *chic*...

— Alors, pourquoi le jeu présent avec les Anglais ?...

— Les affaires...

Et l'on déguste des vins français, comme nous n'en avons plus, des Bourgognes de la Hambourg Line — qui, ne naviguant plus, vient de liquider ses profondes et vieilles caves.

Les Anglais !

J'ai remis la main sur *Lutèce*, d'Henri Heine. Les *Anglais !* Il n'est pas tendre pour eux, dans cette lettre du 17 septembre 1842 :

> Les Anglais, en général, les Anglais pur sang, — Dieu me pardonne ce péché, — me sont antipathiques dans le fond de l'âme, et, parfois, je ne les prends pas même pour mon prochain, pour des créatures humaines comme nous autres, mais ils me paraissent des automates, de malheureuses machines ayant pour ressort intérieur l'égoïsme. Il me semble, alors, entendre le bourdonnement des rouages par quoi ils pensent, sentent, calculent, digèrent et prient ; je suis fermement convaincu qu'un troupier

français qui jure est un spectacle plus agréable pour la Divinité qu'un marchand anglais qui prie... Et plus que jamais l'Angleterre est dangereuse maintenant qu'elle voit succomber ses intérêts mercantiles ; il n'y a dans toute la création aucune créature aussi inhumaine qu'un marchand dont le commerce ne va plus, qu'un boutiquier dont les chalands deviennent infidèles, et dont les fabriques de coton ne trouvent plus d'écoulement.

Henri Heine aurait pu avoir ces inquiétudes, comme au XIXe siècle, au XXe où la kamelote allemande par tout l'univers supplantait le *made in England*...

Pourtant, il aurait difficilement démontré que l'innocente Allemagne avait été surprise dans la seule préparation inoffensive de la choucroute, sans bateaux, sans canons, sans avions, et sans matériel humain, et sans Kaiser et sans Kronprinz, et sans « parti de la guerre », par une Angleterre débordante d'armées, et par une France gorgée de munitions...

XIII

A M. MAURICE DONNAY

de l'Académie Française.

Mon cher ami,

J'ai remis de jour en jour ma réponse à ta lettre. Parce que je voulais t'écrire, et non t'expédier quelques lignes à la course.

Deux mots de toi, l'annonce de la reprise de la *Clairière, d'Amants*, c'étaient les grandes eaux qui s'élançaient de ma mémoire, — du *Chat noir* à *la Coupole*. Toute une journée, ç'a été, les vannes levées, l'inondation tendue...

Comme j'envie aux camarades l'imperméable, — où donc que j'y courre ! — qui leur permet de traverser à pied sec le flot des souvenirs, à chaque marée montante de la poste... Je m'y noie... Le passé me submerge... Mon temps se perd à *rêver mon courrier*... et quand je

prends la plume, ce ne sont plus des billets, mais des articles, des chapitres...

Cet été, j'ai décidé de ne pas dévisser mon stylo. J'ai gardé le silence. C'était la conséquence d'un vœu, facile à suivre, surtout en voyage.

Mais je rentre, et nous parlerons.

Je me fie à ton affectueuse indulgence.

Excuse-moi : je n'ai écrit à personne.

JEAN AJALBERT
de l'Académie Goncourt.

JEREMY BENTHAM
ET L'INDÉPENDANCE DE L'ÉGYPTE

Les événements récents rendent d'actualité un curieux mémoire que Bentham rédigea vers 1828 afin, précisément, de suggérer à Méhémet Ali, Pacha d'Egypte, quelques moyens pratiques pour se rendre indépendant et doter son peuple d'une constitution. On a pensé qu'il ne serait pas sans intérêt de présenter la façon dont l'utilitariste Anglais concevait l'indépendance de l'Egypte et son organisation constitutionnelle.

I

C'est parmi les manuscrits de James Burton, orientaliste anglais, conservés au *British Museum* sous la rubrique *Collectanea Ægyptiaca*, cote : 25, 663, f°s 139-148, que se trouvent quelques fragments du mémoire de :

JEREMY BENTHAM, *Anglais, à Mohammed Ali, Pacha d'Egypte.*

Cette inscription et la date : 1828, avril 28, forment les seuls renseignements que l'on possède sur ce mémoire. Aucune note n'accompagne les fragments que le soin de l'orientaliste a préservés de l'oubli. Des éclaircissements sur l'origine de cette consultation n'eussent pourtant pas manqué d'intérêt : fût-elle rédigée à la demande du Pacha d'Egypte, ou spontanément offerte par Bentham ? Que Méhémet Ali en ait pris connaissance n'est pas improbable. Mais quel accueil réserva-t-il aux suggestions de l'utilitariste, voilà ce qu'il eût été piquant de connaître.

Quand on a parcouru ce document on est fort disposé à

souscrire au jugement que Marx a porté sur cet écrivain (1). Suivant Marx, le fameux publiciste radical anglais serait tout bonnement un type extravagant de cette petite bourgeoisie, assez peu intelligente, qui regarde comme bon pour l'humanité entière les choses capables de plaire au philistins de son pays. Marx estime qu'un ironiste aussi audacieux que son ami H. Heine aurait proclamé que Bentham s'est élevé jusqu'au génie dans l'ordre de la sottise bourgeoise.

James Burton ne semble pas avoir attaché à cet écrit d'autre importance que celle de la curiosité. Il en copia les passages essentiels, ou encore les plus singuliers, et se borna à résumer le reste. Il n'y aurait pas trop d'inconvénients à appliquer son procédé à sa propre transcription. Les digressions saugrenues et égotistes qui contournent le thème principal ne sauraient, en effet, intéresser que les fidèles de Bentham, — s'il en reste. Ce déblayage, au surplus, ne nuirait nullement à l'intelligence de la pensée du philosophe desservie par un français d'une incorrection toute britannique, farci de barbarismes, littéralement criblé de fautes d'orthographe, — du pur galimatias enfin.

Ce ne dut pas être Méhémet Ali qui songea à solliciter les conseil de Bentham.

Le « Chef de l'Egypte » ignorait jusqu'à l'existence même du « Législateur du monde » — comme Bentham lui-même s'intitule ; et s'il était un quartier où le nom de l'Anglais était parfaitement inconnu, c'était, assurément, le pachalik d'Egypte.

Ce fut plutôt sa suffisance qui induisit Bentham à jouer auprès du Pacha d'Egypte le rôle de la mouche du coche. Il n'est point rare de voir de graves philosophes surfaire leur importance sociale et se prêter à cette illusion. Dans le pesant et docte silence de leur cabinet, ils s'avisent un jour que si le monde est mal fait, c'est qu'on a négligé de

(1) *Kapital*, t. I, 4e édit. allemande, pages 573-4.

les consulter, et aussitôt ils se mettent en devoir d'élaborer quelque panacée.

Entre deux méditations philosophiques, il était arrivé à Bentham de rencontrer Thomas Galloway, ingénieur au service de Méhémet Ali. Au cours d'un entretien, celui-ci s'était laissé aller à conter ses expériences. Il fit part à Bentham de ses observations, précisa pour lui la situation de l'Egypte et l'état de son peuple, loua avec réserve les efforts de Méhémet pour forcer son pachalik à se mettre à la remorque de la civilisation occidentale.

Et de toutes ces informations Jeremy Bentham s'était hâté de conclure que le maître de l'Egypte faisait fausse route ; il lui parut que, dépourvu de constitution et ne s'appuyant pas sur un parlement, son gouvernement était intolérablement moyenâgeux. Néanmoins, le cas de ce barbare, qui témoignait d'une si respectueuse admiration pour les institutions de l'Occident, lui sembla digne d'intérêt ; et prenant en pitié ses errements, il daigna éclairer de ses conseils le pacha fourvoyé. Les Anglais montrent une prédilection marquée et d'origine biblique pour l'apostolat : Jeremy Bentham trempa sa plume et pontifia ainsi qu'il suit (1) :

Constitution.— Indépendance.— Votre petit-fils Abbas, supposé toujours qu'il est comme tout le monde le croit votre successeur destiné. Voilà les trois chefs sur lesquels je cherche à vous communiquer mes idées. — Entre tous les trois la liaison simple est la plus intime. — Sans une constitution et une constitution simple et bien assortie, point d'indépendance pour rien de ce que vous aurez fait : sans l'indépendance point de constitution : sans un successeur capable et disposé d'entretenir cette constitution quelle qu'elle soit, la constitution et tout ce que vous aurez fait disparaîtrait avec vous.

... Constitution, Indépendance, Abbas, ou bien : Abbas, Indépendance, Constitution, l'ordre est à votre choix.

(1) On a conservé le texte original dont on s'est borné à rectifier l'orthographe par trop malmenée.

... D'après ce que tout le monde voit de l'état où vous êtes par rapport au Grand Seigneur, peu de choses me paraissent plus inconcevables que votre constitution actuelle ou même apparente dans un état de dépendance : il faut que cela tienne à quelque cause particulière que les étrangers ne sont pas à portée de voir.

... Dépendant, vous ne saurez faire aucun traité avec aucune puissance étrangère ; un armistice, oui, tout comme un commandant d'armée quel qu'il fût pourrait le faire : mais non pas un traité, non pas un engagement qui pût même promettre d'être durable.

Déclarez-vous indépendant : il n'y a pas de puissance étrangère avec laquelle vous ne pouviez aussitôt faire tous les traités qui vous conviendraient.

Vous voilà qui prenez place aussitôt parmi les souverains de l'Europe. — Pourquoi ne le feriez-vous pas ? Regardez-les en population, en revenus, — si vous en trouvez qui vous sont supérieurs, vous en trouverez plus qui vous sont inférieurs. Du moins en Allemagne, la Saxe, le Wurtemberg, le Hanovre : ou de l'Europe, le Danemark et la Suède ; au midi le Portugal.

Reste à déterminer le titre *qui vous conviendrait. — Pacha ? Cela ne peut l'être : car cela annonce la dépendance. Vous savez le titre en langue arabe que porte chez vous le souverain de Maroc ; en toute langue franque ce titre est exprimé par le mot empereur.*

Voilà donc un exemple etaste (?) : on vous reconnaîtra sous le titre d'empereur et à moins que la puissance de la nation ne fasse voir le contraire (comme dans le cas de l'Angleterre et de la France) le titre d'Empereur pris en lui-même est regardé comme supérieur *à celui de Roi.*

Le temps arrivé, ou vous êtes d'accord avec le Grand Seigneur, ou vous ne l'êtes pas. Si vous ne l'êtes pas, alors toute difficulté est levée, à moins que vos sujets et surtout vos officiers *n'auraient de mécontentement à le voir privé de cette dignité, auquel cas c'est à vous seul de juger de la condescendance que vous devez avoir pour de tels préjugés.*

Mais même en vous supposant d'accord avec lui, et désirant continuer de l'être, il me semble qu'étant indépendant vous

pourriez le servir, encore plus utilement qu'en restant dans la dépendance.

En troupes, il ne saurait désormais, à moins qu'une paix générale ne survienne, recevoir de vous des secours considérables : les puissances maritimes *l'empêcheraient bien ; et puis ce n'est pas tant de cela qu'il a besoin. Reste l'argent : et quant à cela, vous pourrez en tout cas lui en faire recevoir autant que vous voudrez étant dans l'indépendance aussi facilement que dans la dépendance. Vous pourriez même par les termes des traités en obtenir le droit du consentement des puissances qui lui sont ennemies, c'est pour ce qui les regarde ce que vous pourriez fair en cachette et malgré vous, autant vaudrait-il que vous le fassiez avec leur consentement.*

Disons même que la hauteur l'empêcherait lui [*le Grand Seigneur*] *de prêter l'oreille à un pareil raisonnement. Eh bien ! il vous restera toujours à lui dire en termes convenables, comme vous le savez bien faire : reconnaissez mon indépendance, je vous donnerai tant et tant d'argent, à telles et telles époques ; refusez ce consentement je me joindrai à eux (à l'Angleterre, la France, et la Russie) pour vous faire la guerre.*

Peu capable à présent de leur résister que pourrait-il espérer s'il vous ajoutait au nombre de ses ennemis ?

Non sans légèreté, M. W. Alison Philips a avancé que les « arguments de Bentham ont pu exercer une certaine influence sur la décision de Méhémet Ali ». Ils auraient encouragé le Pacha à proclamer son indépendance. Cette vue, qui est bien superficielle, étonne de la part de M. Alison Philips qui semble pourtant avoir dépouillé des masses de documents, tant imprimés que manuscrits, pour composer le ch. XVII du tome XI de la *Cambridge Modern History*.

Loin d'avoir été un promoteur, Jeremy Bentham, en composant son mémoire, n'a fait que suivre l'opinion courante. Le rapprochement des dates de son écrit (avril 1828) et de la mission du Colonel Craddock (février 1828) ne fournirait pas qu'une bizarre coïncidence. Il en ressort assez claire-

ment que Bentham rédigea sa consultation en parfaite connaissance des intentions du Pacha d'Egypte. Que Méhémet Ali méditât fortement de se rendre indépendant, ce n'était, en effet, un secret pour personne en 1828. En fait cette ambition remontait à son usurpation du pachalik d'Egypte.

Ainsi, en novembre 1810, au cours d'une entrevue avec M. Drovetti, consul de France, Méhémet Ali insista particulièrement sur son désir de posséder, en Méditerranée, « des bâtiments marchands qui puissent en tout cas jouir du droit de neutralité ».

La discussion de cet objet, relate M. Drovetti, le porta à me faire l'aveu qu'il n'était pas en très bonne intelligence avec son gouvernement, qu'il désirait l'agrément de la France pour prendre rang parmi les puissances barbaresques. Il est entré, ensuite, dans une discussion très longue sur les avantages qu'il pourrait offrir au commerce français, et il conclut par me demander une explication sur la possibilité de faire agréer ce projet à S. M.

A maintes reprises le Pacha avait également risqué des ouvertures à des « envoyés » anglais.

Ne recevant d'encouragement dans ses desseins ni des Anglais ni des Français, peu soucieux de s'aliéner les sympathies de la Porte, Méhémet Ali chercha à marchander son indépendance avec le Sultan.

J'ai su qu'il a chargé son capikiaya à Constantinople de sonder les intentions des ministres du Grand Seigneur sur la possibilité d'émancipation après laquelle il soupire, écrivait encore M. Drovetti. Il vise toujours au pachalik de la Syrie et me disait un jour qu'il ne désespérait pas de l'avoir en sacrifiant sept à huit millions de piastres qu'il ferait entrer à propos dans le trésor du Grand Seigneur. Ses idées d'indépendance ont pris de l'ampleur à mesure des succès qu'il a obtenus sur ses ennemis, l'indiscipline de ses troupes et sur les désordres qui régnaient dans ses finances.

Tant que duraient les guerres de l'Empire le coup de force était possible. La question d'Europe primait alors la question d'Orient, hors d'enjeu. Les puissances « protectri-

ces » de l'Empire Ottoman, engagées dans une lutte où leur existence même était en péril, se seraient trouvées devant un fait accompli et sans doute l'auraient reconnu. Mais l'entreprise comportait des difficultés d'ordre pratique. Pour la mener à bien, Méhémet Ali ne disposait point d'une flotte imposante ni d'un *nizam* à la franque. Quand il eut l'une et l'autre, et qu'il devint le maître incontesté de l'Egypte, l'occasion se trouvait perdue. Après la chute de Napoléon, la question d'Orient s'était projetée du second au premier plan, et les diverses convoitises, un instant distraites lors du conflit napoléonien, convergeaient, reformées, vers la même proie. Le moindre effort de Méhémet Ali n'eût pas manqué de déchaîner contre lui une coalition pour « la sauvegarde de l'intégrité de l'Empire Ottoman » et 1840 eût été simplement avancé de quelques vingt ans. C'est pourquoi la prudence s'imposait à Méhémet. Aussi manœuvra-t-il avec habileté, prenant garde de rien précipiter. L'exemple du Pacha de Janina, et les efforts des Grecs d'une part, et, de l'autre, l'impuissance évidente de la Porte à réduire les soulèvements qui agitaient ses provinces, devaient naturellement ranimer ses espoirs. Au Colonel Craddock lui conseillant, au nom du gouvernement de S. M. B. et sous de vagues menaces, la neutralité dans la lutte des Grecs contre les Turcs, Méhémet Ali offrit, pour prix de son indépendance, de déserter la cause de son suzerain en se joignant à ses assaillants. Ses avances n'ayant pas reçu un favorable accueil, remettant le masque qu'un instant il avait soulevé, il feignit à nouveau de n'être que le vassal très humble du Grand Seigneur et protesta de son dévouement à sa cause.

Bien avant que Bentham s'avisât de le lui recommander, il songea à acheter le consentement du Padischah, sans toutefois trop dévoiler ses vues. A coup de *bourses* il avait su gagner à ses intérêts un parti influent à la cour du Sultan, et il s'en servait pour négocier au plus haut prix sa participation à la répression de l'insurrection grecque, réclamant les trois pachaliks de Syrie : Acre, Alep et Damas.

La Syrie en son pouvoir, il entendait bien ne pas s'arrêter en si beau chemin : ses revenus accrus, ses effectifs augmentés, les prétextes d'une agression ne lui eussent pas manqué pour atteindre à ses fins. Et déjà, en vérité, toute sa politique qui allait provoquer la première campagne de Syrie (1831-33) se trouvait arrêtée jusque dans ses moindres détails.

Ainsi donc le Pacha d'Egypte n'avait rien à apprendre de Jeremy Bentham en fait de politique orientale et même européenne.

Mais, en 1828, un Anglais devait avoir une très haute idée de la puissance diplomatique de son pays. Si la Grèce était presque arrivée à l'indépendance, c'est que Canning avait protégé les insurgés en les reconnaissant dès 1823 comme belligérants, en leur permettant de se ravitailler dans les îles Ioniennes et finalement en signant le traité de Londres du 6 juillet 1827 par lequel l'Angleterre, la France et la Russie se portaient médiatrices entre le Sultan et les Grecs. Le désastre de Navarin, qui avait si fort ébranlé l'œuvre militaire de Méhémet Ali, avait été la conséquence de cette triple Entente. Bentham devait penser que le Pacha d'Egypte verrait dans la protection de l'Angleterre le meilleur moyen de s'affranchir de la suzeraineté turque. Un publiciste radical aussi borné que lui était facilement persuadé que son parti imposerait au gouvernement de son pays une politique favorable à l'Egypte dès que celle-ci serait pourvue d'un parlement conçu suivant les plans du naïf « législateur du monde ».

Il ne paraît pas probable que Méhémet Ali ait pu être fort touché par une telle considération, parce que tous ses plans étaient fondés sur l'idée de trouver en France un appui plus solide que celui qu'il pouvait rencontrer en Angleterre. Dès 1828, le réveil de l'esprit bonapartiste était très apparent en France ; instruit de cet état de l'opinion par les officiers qu'il avait à son service, le Pacha ne se trompait pas en pensant que tout succès des bonapartistes

à Paris serait pour lui un gage de victoire ; on put voir à quel point il avait exactement apprécié les choses quand, en 1840, Thiers faillit jeter la France contre toute l'Europe pour soutenir les ambitions de Méhémet Ali. Mais de telles considérations devaient totalement échapper à Bentham, très peu instruit des choses de France, comme presque tous les libéraux anglais de ce temps.

II

Le nombre de membres composant le divan du Pacha est-il 50 ? qu'il divise alors son pachalik en autant de sections qu'il y a de membres au divan.

Pour l'élection des députés, que ceux-là soient électeurs qui ont résidé quelque temps dans un secteur à condition qu'ils sachent lire l'arabe.

Directions pour le vote (d'exprimer le suffrage secret afin d'assurer la liberté). Vous aurez pourtant soin de faire suivre les motifs bénévoles qui auront donné lieu à cette constitution. Vous établirez pour cela une gazette officielle, etc. Mais en permettant toujours à tout individu de (voter?) pour son propre compte.

L'esquisse d'une Constitution par le « législateur du monde » dut faire hausser les épaules au « chef de l'Egypte ». Mieux que Bentham, qui ne connaissait la condition de l'Egypte et les besoins des Egyptiens que par des conversations et des relations écrites de voyages également douteuses, Méhémet Ali savait ce qui convenait à l'une et aux autres. Ce Pacha n'avait pas coutume de raisonner ; étant, par-dessus tout, un homme d'action, il ne suivait d'autre règle de conduite que celle de son oriental et génial instinct, et il n'envisageait hommes et choses que par leur degré de résistance à sa volonté. Tel devait le retrouver, en 1838, John Bowring, de vie aventureuse et de souple intelligence, vague disciple de Bentham, des théories de qui il était revenu. Lord Palmerston l'avait chargé d'une « mission commerciale » auprès du Pacha d'Egypte. Dans son rapport à ce Premier Ministre, Bowring consigna une confidence fort

caractéristique de Méhémet Ali. Celui-ci lui aurait dit un jour :

Monsieur D.... m'assura que je serais un grand homme si j'avais lu l'histoire et si je connaissais les belles sentences qu'on trouve dans les livres. Mais moi, voyez-vous, je ne suis pas un rhéteur ; je suis un homme d'action, — et je vais vous raconter comment j'ai réprimé la révolte de Syrie [1834] :.. Les consuls de France et de Russie me recommandaient de lire l'histoire pour apprendre à gouverner, mon fils m'écrivit de lui envoyer mes instructions. Je décidai que le plus sage serait de me rendre moi-même sur les lieux. Je m'y rendis et en une semaine je réglai l'affaire.

En fait il l'avait tranchée avec les têtes des trois chefs insurgés.

C'était là, remarquait-il, manière pratique de gouverner, bien plus efficace que celle que l'histoire aurait pu m'enseigner.

Car Méhémet Ali avait sur le gouvernement des peuples des convictions quelque peu ancien régime. S'il avait vécu au siècle de Louis XIV nul doute qu'il se fût reconnu maintes affinités avec le Grand Roi. Contemporain de Napoléon, c'est volontiers qu'il se comparait à l'Empereur. Qu'on pût être roi constitutionnel devait lui paraître une absurdité, et il n'en eût certes pas toléré la pensée. Prisonnier par ignorance dans les bornes de son pachalik, et jugeant toutes choses par rapport à sa personne, il estimait que son ami Louis-Philippe représentait en France ce que le Sultan était en Turquie et lui-même en Egypte. Il admirait profondément la civilisation de l'Occident, et ne cessait d'envier pour son peuple la puissance et la majesté qu'elle conférait aux Etats infidèles ; il se montra même très empressé d'acclimater en Egypte la culture et les institutions de ces Etats. Mais parmi ces institutions, la seule envers laquelle il témoignât d'une hostilité marquée, c'était le parlementarisme.

Le trait suivant en fournit la preuve. Comme on lui présentait les premiers de ses sujets qui venaient d'achever

leurs études à Paris, Méhémet demanda à l'un d'eux ce qu'on lui avait enseigné en France.

— L'administration civile, lui fut-il répondu.

— Qu'est-ce que cela ? s'enquit encore le Pacha.

— L'étude du gouvernement.

— Oh ! oh ! riposta vivement Méhémet Ali. Vous ne vous mêlerez pas d'administration. Temps perdu que cela ! C'est moi qui gouverne les affaires.

Et quoique le jeune Egyptien protestât de son incompétence, il l'expédia au Caire traduire, du français en turc, des traités sur l'art militaire.

On pourrait en conclure que le Pacha ne se souciait nullement d'émanciper ses sujets et par là de restreindre son autocratie, mais aussi qu'il connaissait trop bien la condition des Egyptiens pour ne pas redouter de leur initiation prématurée aux affaires de l'Etat des suites désastreuses. L'anarchie avait toujours causé la ruine de l'Egypte, que favorisait la division des partis ; la monarchie que Méhémet y avait établie commençait de relever ce malheureux pays.

D'ailleurs, ce ne sont pas les institutions qui font les nations, c'est une classe qui, selon ses intérêts, crée les institutions et les impose aux autres.

Or cette classe-là, la bourgeoisie, n'existait pas en Egypte, quoique, à son insu peut-être, Méhémet Ali se fût dépensé à la susciter. A dire vrai, on ne trouvait même pas une nation en Egypte. Tout ce qu'on y pouvait découvrir c'était une masse de *fellahs* et d'artisans, amorphe, sans pensée, sans désir, sans volonté : un peuple enfant qui ne connaissait pas de passé et qui n'imaginait pas que l'avenir pour lui pût être fait autrement que de servage. Ni tradition, ni idéal d'aucune sorte ne parlaient à l'âme des Egyptiens, ne les rattachaient au sol de leur pays, si ce n'est l'accident qui les avait fait naître dans une hutte de pisé ou à l'ombre d'une mosquée. Et ils ne se distinguaient guère des buffles qui font tourner les *sakiehs* dans leurs campagnes. Leur condition de serfs leur paraissait même

si naturelle que de tout temps ils avaient docilement courbé l'échine sous chaque nouveau joug, souhaitant seulement, et encore sans trop se faire d'illusions, qu'il fût moins dur que le précédent.

En Egypte, notait déjà Volney, vers la fin du XVIIIe siècle, « point d'Etat mitoyen, point de classes nombreuses de nobles, de gens de robe ou d'Eglise, de négociants, de propriétaires qui sont en quelque sorte un corps intermédiaire entre le peuple et le gouvernement » et l'épine dorsale de la nation. Sous le régime mamelouk tout était militaire ou homme de loi, c'est-à-dire gouvernement, ou bien tout était laboureur, artisan, marchand, c'est-à-dire peuple.

Quand il eut usurpé la double succession des pachas turcs et des émirs mamelouks, Méhémet Ali ne changea rien à ce système, si ce n'est qu'il en révisa les valeurs à son profit : et tout fut *le Pacha* ou peuple. Aussi bien trouverait-on une justification suffisante à son absolutisme dans l'absence de toute résistance ou même d'opposition.

Pour ce qui est des vertus du parlementarisme, Méhémet Ali montra à plusieurs reprises qu'il savait en jouer comme d'une arme, chaque fois qu'il y trouvait son compte. Et il se servait alors de ce système politique comme d'un épouvantail pour intimider le Sultan. Celui-ci lui demandait-il des renforts, aussitôt Méhémet convoquait les ulémas et les notables du Caire. Il lui suffisait de la présider pour qu'à l'unanimité l'Assemblée votât « qu'il n'était pas opportun de distraire cette force ; que dans les circonstances présentes il n'était point assez de toutes les troupes pour maintenir la tranquillité du pays, et pourvoir à la sûreté de la Haute et de la Basse Egypte ».

Le Sultan se disposait-il à faire appel à son vassal pour qu'il participât au payement de l'indemnité russe, Méhémet prenait les devants et faisait sans délai convoquer par son fils Ibrahim 400 de ses principaux officiers civils et militaires, gouverneurs de provinces, sheikhs et agas de villes et notables de village, sans oublier les scribes coptes.

Une heure après le coucher du soleil l'Assemblée commençait ses travaux et les poursuivait tard dans la nuit.

Ibrahim Pacha présidait ce qu'en *lingua franca* il appelait son « parliamento ». Les Coptes juraient e secret des délibérations sur l'Evangile et les Croyants sur le Koran. Puis les uns et les autres, après avoir dressé, en le majorant pour les besoins de la cause, le compte des désastres causés au pays par une crue excessive de son fleuve, protestaient publiquement, et dans un bel ensemble, qu'il était impossible de venir en aide à la Porte.

Non seulement donc Méhémet Ali n'était pas d'humeur à se laisser dicter une constitution, mais il n'avait que faire de la constitution de Jeremy Bentham.

Cependant l'idée de doter l'Egypte de 1828 d'un parlement ne dut pas paraître aux contemporains de Bentham aussi paradoxale qu'on pourrait le penser aujourd'hui. Il faut se rappeler, en effet, la conduite que Napoléon, en revenant de l'île d'Elbe, crut devoir tenir ; cet homme, qui avait incarné l'autocratie, sous la forme la plus audacieuse, voulut faire assaut de libéralisme avec Louis XVIII ; il espérait s'assurer ainsi la fidélité de la bourgeoisie française qui, l'année précédente, l'avait abandonné, avec un si bel ensemble, pour acclamer les Bourbons, et à l'approbation de laquelle il tenait autant qu'à sa gloire militaire. Napoléon était persuadé qu'il ne serait pas obligé de lutter contre l'Europe entière ; il comptait arriver à dissoudre la coalition ; sachant combien la maison royale de France était peu sympathique aux Alliés, sauf aux Anglais, il avait le droit de supposer que ceux-ci cesseraient de protéger ses rivaux le jour où il aurait prouvé la sincérité de ses idées constitutionnelles. Ce que Napoléon avait jugé de bonne politique en 1815 pouvait bien être agréé par le Pacha d'Egypte en 1828.

Aujourd'hui nous nous demandons comment aurait fonc-

tionné ce parlement égyptien rêvé par Bentham. Il est probable que c'est bien le cas d'appliquer cette idée de Proudhon : si les chevaux étaient appelés à voter, ils nommeraient leurs charretiers pour les représenter. Les fellahs auraient envoyé à la Chambre des collecteurs d'impôts, des surveillants de corvée ou des fonctionnaires redoutés de la police. Le parlement égyptien n'eût pas été sans doute plus sérieux que ne sont beaucoup de parlements dans les républiques de l'Amérique du Sud. Il paraît très difficile de croire qu'il se fût opposé aux affreuses dilapidations d'Ismaïl qui ont provoqué l'intervention anglaise.

Le parlement se fût un peu affranchi de l'influence du vice-roi seulement au cas où la majorité eût été achetée par les grands financiers qui ont intérêt à ce que les ressources de l'Egypte ne soient pas dilapidées. Un parlement dirigé par les puissances de la *City* aurait pu rendre quelques services à l'Egypte et lui aurait probablement épargné l'occupation militaire britannique. En tout cas, si on avait sous les yeux une longue expérience d'un régime parlementaire égyptien, on saurait quelle valeur peut avoir cette indépendance de l'Egypte sur laquelle on discute aujourd'hui trop théoriquement. C'est pourquoi on peut regretter que les idées de Bentham n'aient eu aucune influence sur la politique du vice-roi du Caire.

GEORGES SOREL et L. AURIANT.

LE DÉPOT LÉGAL

OU LE DROIT D'IMPRIMER POUR SOI TOUT SEUL

Un grand danger menace la France.

Trente et quelques associations, quatre ministres, les 44 députés d'une commission, M. Marcel Plaisant, rapporteur, se sont mis d'accord pour priver, par une loi scélérate, les citoyens français d'un droit essentiel : celui d'imprimer pour ne pas publier.

Par l'effet de cette loi, quiconque s'adresse à une imprimerie pour reproduire des ouvrages qu'il désire être seul à connaître s'expose à ce qu'un exemplaire en soit livré à la Bibliothèque nationale. Là, on le sait, sont conservés des manuscrits, tels ceux de Goncourt, destinés à la publication par l'auteur, et restés secrets. Mais des gens méfiants préfèrent ne confier leurs secrets qu'à l'imprimerie.

Certes, ce projet de loi ne change rien à rien, sinon qu'il ne faut plus qu'un exemplaire au lieu des deux, exigés par la loi de 1881. Jusqu'ici, comme le dit dans son remarquable article du *Mercure de France* M. Fernand Roches, cela n'a empêché personne de dormir.

Mais M. Fernand Roches se réveille pour sauver la France. Ce danger qu'on courait sans le savoir fait trembler depuis qu'une loi va ne pas le supprimer. Et les conséquences sont terribles. Il me plaît à moi, profitant du bas prix actuel de l'imprimerie, de faire reproduire en grand nombre, pour moi seul, un texte confidentiel, — plans de notre état-major, ressources de Madame X***, l'art d'éviter les enfants, de donner le fouet aux petites filles ou d'aimer les petits garçons, de faire sauter l'Elysée ou de raconter comment

le Président, ayant fait griller, je le sais, onze femmes dans un fourneau, a laissé condamner un innocent à sa place, — enfin un morceau de littérature, de la littérature comme on en trouve journellement dans les périodiques astreints, eux, au dépôt de la presse. Si je disais cela dans un journal, le gérant serait poursuivi. Si même, parlant tout seul, je le disais trop haut dans la rue, je me ferais arrêter. La copie manuscrite et la dactylographie, laides et fautives, exposent à l'indiscrétion de personnes bavardes et ne comportent pas les milliers d'exemplaires nécessaires à ma consommation privée.

Ce texte, qui est à moi, je puis le faire lire à des amis, c'est mon droit. Or j'ai des amis inconnus... Je puis être amené à en adresser par la poste ou en distribuer dans des réunions, des casernes, des écoles, quelques milliers d'exemplaires. Qui cela regarde-t-il ? Puis-je admettre qu'un archiviste soit admis à le connaître? On ne sait pas le mal que font de mauvaises lectures : songez que cet imprimé strictement privé, fait pour ceux qui peuvent le comprendre, pourrait être lu par le Gouvernement !

Que l'organe de la Librairie française dit *Journal de la Librairie* ne contienne que la moitié de ce qui se publie en France, que la Nationale chargée de conserver toutes les productions de l'esprit et des arts graphiques ne reçoive que des catéchismes et des étiquettes de bouteilles, qu'un auteur ou un savant ne puisse plus trouver dans ce dépôt les actes des sociétés savantes, les ouvrages de grand prix ou simplement les imitations ou contrefaçons de ses œuvres, qu'un brave homme ne soit jamais à même de retrouver une brochure diffamatoire qui le concerne lorsque, non mise en vente, elle a seulement été distribuée à un millier de personnes, qu'est ce que tout cela, près de cette aggravation d'ennui : mettre à la poste, en franchise, un petit paquet que la loi oblige actuellement à porter au 4e étage de la rue des Saussaies?

Cette question de « publier » domine, dit M. Vuibert,

tout le débat. Non, c'est le mot *ou* qui le domine, et c'est cette conjonction qui fait courir à la France le danger qu'ont heureusement signalé M. Vuibert, éditeur, dans la *Revue politique et parlementaire*, dans la *Librairie*, une brochure et des démarches, et M. Fernand Roches, convaincu par lui, ce qui nous étonne un peu, dans le *Mercure de France* du 15 mars dernier.

Deux fois, ces linguistes difficiles entendent que le mot OU, en français, quel que soit le contexte qui l'explique, étend forcément le sens de tout ce qui le suit surtout ce qui le précède. Ainsi la loi de 1881 astreint au dépôt *tous genres d'imprimés ou de reproductions destinés à être publiés*. Elle a beau énumérer strictement les objets *exemptés* du dépôt, qui sont *les bulletins de vote, les circulaires commerciales et les ouvrages dits de ville ou bilboquets*, elle affirme, nous dit-on, qu'il y a des genres d'imprimés destinés à ne pas être publiés, et l'imprimeur devra le savoir pour ne les point déposer.

Ainsi, dans la loi nouvelle, et sous le titre « DÉPOT D'ÉDITEUR », toute personne, *auteur éditant lui-même ses œuvres, éditeur ou dépositaire principal d'ouvrages importés qui met en vente*... l'éditeur qui édite n'est pas visé, mais seulement l'éditeur qui n'édite pas, mais importe des livres étrangers.

Ainsi lorsque l'octroi frappe tous genres de victuailles, mollusques, crustacés, lapins de choux ou de garenne, poisson ou viande de boucherie, confitures ou fruits destinés à être confits, l'octroi n'entend viser que les mollusques de garenne, les poissons de boucherie et les confitures destinées à être confites.

Pour éviter ce *gâchis*, comme dit M. Roches, remédier à l'obscurité du français, faites les lois en allemand. Il ne faudra qu'un seul mot, exprimant le dépositaire-principal-de-livres-importés, soit : *Inauslandgedrückterbücherhauptsammelstellevorsitzender*. Le sens législatif se perd, constate M. Fernand Roches.

§

Le texte du projet de loi sur le Dépôt légal des imprimés actuellement soumis aux Chambres a été le résultat d'accords longuement étudiés entre les associations intéressées : auteurs, éditeurs, imprimeurs, bibliothécaires, etc. La publicité la plus grande a été donnée aux études préparatoires faites par le Congrès du Livre et le Syndicat de la propriété intellectuelle ; tous les éditeurs notamment ont eu connaissance du texte préparé et ont eu le temps de faire leurs observations à un projet dont l'ensemble était publié et discuté au Congrès de 1917. Les interventions qui se produisent actuellement ne peuvent être que celles de particuliers qui, n'approuvant pas l'opinion de la généralité de leur corporation, se refusent aux concessions que l'intérêt général du livre français exige de tous.

Et voici un éditeur convoqué au Syndicat de la Propriété intellectuelle à collaborer à la rédaction de la loi, qui n'y est pas venu, mais a reçu le texte, comme les autres, avec demande d'avis, avant que ce texte fût proposé au gouvernement, et qui attend que celui-ci en saisisse le Parlement pour provoquer une discussion stérile, mais propre à ajourner une réforme impatiemment attendue par les gens de lettres, les éditeurs, les imprimeurs, loi dont le retard prive chaque année d'importantes richesses nos collections nationales.

Sans mettre en doute bonne foi ni bonne volonté, nous devons constater ceci : Sous couleur d'améliorer une loi dont on reconnaît l'utilité, l'urgence même, et dont on accepte les grandes dispositions (double dépôt, franchise postale, réduction du nombre d'exemplaires, etc.) mais dont il paraît que le texte n'aurait pas été l'objet d'autant d'attention par ses rédacteurs qu'il l'est par ses contradicteurs, on tend simplement à annihiler plusieurs des réformes les plus importantes de la loi, et à en rendre l'application plus arbitraire encore que n'est le *statu quo*.

1° Par une interprétation fausse de la loi de 1881 et en jouant sur le sens du mot *publiés* on tend à soustraire au

dépôt la part la plus importante des imprimés, ceux qui, n'étant pas mis en vente, ne peuvent venir que par le dépôt légal, y compris les publications de sociétés savantes ou artistiques, les belles éditions *pro amicis*, et les documents officiels qui sont la base même de l'histoire.

Ainsi se réduirait aux seuls périodiques le droit et le devoir d'enquête qu'a le gouvernement sur ce qui s'imprime en France, alors que les propagandes les plus dangereuses se font par tracts et envoi de circulaires, hier dans les tranchées, aujourd'hui à domicile et dans les écoles, et que les imprimeurs qui ne sont pas éditeurs demandent expressément à tout déposer sans avoir à distinguer ni même à connaître le destin secret ou public des commandes qui leur sont faites.

2° Elle tend à écarter la déclaration du tirage demandée par les auteurs, transaction, qui après des pourparlers qui ont duré plusieurs années, a été acceptée par le syndicat des éditeurs.

3° Elle tend à éviter l'obligation de la date, votée au 1er congrès du livre, en 1917, non seulement comme contrôle de la déclaration de tirage, mais comme une réforme devant favoriser, fût-ce aux dépens de vieux stocks, les éditions nouvelles, et mettre un frein à certains trucages de livres vieillis qui nuisent à la vente du Livre français.

4° En donnant à l'éditeur ou à quiconque le droit de *retarder* le dépôt d'imprimeur et d'interpréter le sens du mot *publier*, on supprime tout contrôle et ramène le dépôt à un dépôt de bonne volonté, avec la différence sur le *statu quo* que ce qui est une tolérance deviendrait un droit.

Ce n'est donc pas une amélioration de texte, c'est l'abolition du principe même du dépôt légal que poursuivent MM. Vuibert et Roches.

Pour cela deux ordres de moyens. — L'un consiste à susciter des déclamations à la portée de tous en faisant croire à une liberté menacée ou en pestant, sujet facile, contre le

fonctionnarisme, et la paperasserie, l'autre par une discussion d'allure technique, article par article, presque mot par mot, à laisser croire que le texte n'a pas été suffisamment étudié.

Il l'a été, de très près et longtemps, par des professionnels du livre. Des juristes spécialisés dans les questions de propriété intellectuelle y ont apporté leur expérience et n'ont pas trouvé qu'il était superflu d'abroger explicitement des lois que la jurisprudence réprouve, mais que l'on trouve toujours dans le code. L'administrateur de la Bibliothèque nationale et la Direction de l'enseignement supérieur ont étudié et approuvé la loi. Faut-il dire aussi que le rapport favorable de M. Marcel Plaisant est un modèle de résumé d'une question très complexe et terriblemet ignorée de ceux qui en parlent, et qu'il n'a té présenté au Parlement qu'après une enquête approfondie dans tous les services et chez les corporations que peut toucher la nouvelle loi, — travail que l'on voudrait savoir fait aussi consciencieusement pour toutes les lois qui nous menacent.

Sans doute, chaque partie isolée, — auteurs, éditeurs, bibliothèques, etc. — proposerait des solutions plus profitables. On a demandé le dépôt de 5 exemplaires, des papiers spéciaux, l'apposition d'un timbre sur les livres, la suppression totale du dépôt, et il s'en est fallu de peu qu'une loi fût votée subordonnant au dépôt tous les droits de propriété artistique et littéraire. Le projet est un accord, une entente réalisée après un demi-siècle d'échec des propositions individuelles. Il est aussi une assurance contre des exigences autrement graves, que le Parlement a écoutées avec intérêt, et qui seraient désastreuses pour le livre français.

C'est sous la menace de lois bâclées, sans que soient consultés ceux qu'elles doivent atteindre et ont quelque compétence, que ceux-mêmes que la loi doit le plus embêter, y compris les imprimeurs et les bibliothécaires, ont pris les devants pour s'entendre. Les objections faites ignorent continuellement cette entente et, notamment, les efforts faits par les

associations d'éditeurs et de gens de lettres pour jeter les bases d'un contrat normal d'édition.

On est étonné, par exemple, de trouver encore la prétention d'interdire la connaissance du tirage de ses œuvres à un auteur qui « ne serait plus propriétaire de l'œuvre ». Les auteurs n'admettent pas du tout que le droit d'auteur puisse ainsi se réincarner. Ils estiment que, même si tous les profits matériels et droits d'exploitation sont cédés par eux, ils conservent un droit moral inaliénable, et que, tout au moins pour leurs traités futurs, ils ont intérêt à connaître le succès de leurs œuvres abandonnées.

Mais, là comme ailleurs, on oublie qu'une loi ne doit pas préciser des modes d'application qui, variables et de caractère administratif, ne peuvent être réglementés que par décrets.

On oublie également que les lois d'application courante n'ont pas la rigueur du code d'instruction criminelle, et qu'il est absurde de dire qu'une loi est inutile parce que son application ne pourra pas être absolue. Le fisc même n'exerce pas de poursuites pour les sommes inférieures à un franc, et journellement les gardiens de la paix sont témoins d'infractions inoffensives aux règlements de la voie publique sans en dresser procès-verbal ni en conclure que la réglementation de la voie publique est inutile.

Sans doute, comme par le passé, des imprimés sans aucun intérêt ne seront ni déposés, ni réclamés; il suffit qu'ils puissent l'être. La loi actuelle ne laissant pas le délai d'une réclamation légale, l'exemple est là: des publications d'intérêt considérable ne sont pas déposées, et quand on les demande à la générosité, elles sont refusées.

§

Dans le journal *la Librairie*, M. Vuibert prend en détail chaque article du projet de loi, s'appliquant à y trouver des vices de rédaction, mais réussissant à prouver surtout sa volonté d'en retarder le vote indéfiniment. Lorsqu'il écrit :

Art. 10. Les onze premiers mots n'ont aucun sens, ils forment un commencement de phrase qui reste inachevée.

Et qu'on se reporte au texte, on trouve :

Art. 10. Les éditeurs étrangers ayant une maison ou une succursale en France, les libraires, éditeurs ou commissionnaires français mettant en vente... une production des arts graphiques fabriqués à l'étranger doivent en effectuer le dépôt...

La phrase est complète, car l'*n* et le *t* du mot *doivent* empêchent de prendre ce vocable pour le féminin du mot *doif* et désignent bien un verbe, 3e personne du pluriel.

L'animosité n'est pas moins grande contre les exigences de la loi que contre les facilités qu'elle accorde. Lorsqu'il écrit (art. 6, 8,) que « l'imprimeur ou l'éditeur ne voudront pas se servir de la poste pour faire leur dépôt, car le reçu de la poste n'indique pas si l'on a remis 50 grammes ou 4 kilos », il omet que la loi précise qu'à la réception un reçu détaillé est adressé par le service qui a reçu l'envoi, et nous ne savons pas qu'on agisse avec plus de méfiance dans le commerce.

Lorsqu'il écrit qu'il est plus simple d'envoyer un ouvrage et une déclaration que la déclaration seule (car l'envoi de l'ouvrage ne dispense nullement de la déclaration), il montre peu de bienveillance pour les éditeurs des livres chers et pour la Bibliothèque nationale obligée actuellement de conserver jusqu'à 400 exemplaires du même ouvrage, — alors qu'il redoute pour elle l'encombrement des ouvrages nouveaux.

MM. Vuibert et Roches trouvent extraordinaire que sur la déclaration qui accompagne l'ouvrage la mention du titre soit exigée pour l'imprimeur et non pour l'éditeur. C'est que les titres qui doivent figurer à la *Bibliographie de la France* doivent être relevés par des professionnels suivant des méthodes uniformes d'après l'ouvrage complet. L'exemplaire d'éditeur a son titre; celui d'imprimeur, pas toujours.

D'autres détails de rédaction sont visés avec la même perspicacité. Un texte qui résiste à un épluchage aussi complet est-il si mal venu ?

Contrairement à l'assertion de M. Roches, la matière est complexe, variable, difficile à définir. Il est aisé d'être simple, clair et absurde... Tout cela ne vaudrait pas discussion, si la liberté privée n'était pas menacée et si la paperasserie n'allait pas noyer la France.

§

La liberté n'est pas menacée.

Rien n'est changé à la loi de 1881, que le cinéma qui n'était pas prévu. Des doutes sont éclaircis. On a, dit M. Vuibert, *escamoté* les mots : destinés à être publiés. Quelle idée ! et que l'on a eu raison d'éviter des mots si obscurs ! Où commence, où finit le fait de publier ?

Que l'on sache donc qu'actuellement, en vertu de ladite loi de 1881, dont le sens n'a jamais donné lieu à plainte ou contestation, il est déposé journellement des actes et contrats de sociétés privées, des factums judiciaires, des mémoires, des rapports, catalogues, tarifs, des pièces de théâtre portant : *imprimé comme manuscrit*, des vers de circonstance, brochures de mariage ou de deuil que font imprimer les familles, des partitions réservées aux exécutants, des livres non mis en vente, ou qui ne le seront que beaucoup plus tard, l'impression étant en avance de plusieurs années sur l'édition.

Or, non seulement ces imprimés sont déposés, mais aucun texte n'autorise à en refuser la communication.

La loi nouvelle comble cette lacune. Le dépôt d'imprimeur attendra celui d'éditeur, et, dans certains cas, la communication de ce dernier pourra être réservée. Ainsi cette loi qu'on représente comme vexatoire et inquisitoriale est au contraire une loi de protection qui réserve et réglemente la communication au public d'imprimés qu'il n'a pas encore à connaître, et que lui livre la loi actuelle.

§

Reste à calmer la crainte qu'une armée de fonctionnaires noyés dans un déluge de paperasses, exigeant, dit M. Vuibert, de nouveaux palais, ajoute encore, dit M. Fernand Roches, *au renchérissement de la vie.*

Nous avons visité les palais actuels, et passé en revue l'armée de fonctionnaires qui assure le classement, l'enregistrement et le service de réclamations d'une masse d'environ 7 à 800. 000 numéros de périodiques et 10 à 20. 000 écrits non périodiques.

Il n'est pas d'usage de loger les palais au 4e étage et les imprimeurs qui grimpent chaque jour des paquets au ministère de l'Intérieur trouvent le palais plus haut d'escalier que de plafond. Le rez-de-chaussée de la Bibliothèque nationale (3 pièces, une entrée, pas de cuisine, vue sur la cour) a une entrée particulière ; c'est mieux.

L'armée se compose là de deux fonctionnaires et d'un garçon de bureau, ici d'un nombre variable, trois, quatre, de temps en temps deux ou trois gardiens pour un coup de main.

La grosse affaire, évidemment, est de classer les périodiques qui viennent un à un et surtout de réclamer les manquants, d'attendre et de les joindre s'ils viennent. Une loi plus ferme et le récent règlement chargeant les archivistes de surveiller le dépôt en province ne peuvent qu'alléger ce service.

Quant aux non-périodiques, le nombre en serait-il décuplé, comme le dit peut-être avec quelque exagération M. Vuibert, et passerait-il à cent mille, cela ne se verrait pas beaucoup, près de la masse périodique. Certes, le nombre des livres nouveaux peut être doublé, mais celui des nouveaux tirages l'égale presque ; on ne les déposera plus et il y aura quelque compensation.

Si, au surplus, quelqu'un s'inquiète de la place à la Bibliothèque nationale, où de vastes magasins nouveaux vont s'ouvrir, qu'il songe à la débarrasser des vieux journaux

de province et des doubles, plus qu'à lui épargner l'arrivée des nouveautés; elles ne sont que de faibles poussières auprès de bien gros paquets. Quelques violettes n'encombrent pas une forêt, et c'est un geste plein de bienveillance, mais peu libératoire, devant un homme qui plie sous le poids d'un grand fardeau, que le décharger de sa montre ou de son porte-monnaie.

La terrible chose qu'apporte la nouvelle loi, et qui d'avance excite les railleries de M. Vuibert, c'est le classement des déclarations en vue du contrôle des tirages. Cette répartition, suivant un ordre annuel et alphabétique, des fiches qui arrivent toutes faites par la *Bibliographie de la France*, et chaque année peuvent atteindre le nombre de 6 à peut-être 10.000, n'est-elle pas au-dessus des forces de la science des archivistes-paléographes et des anciens militaires qui les aident?

Cependant une maison d'édition de moyenne importance vend chaque mois, ou chaque semaine, plus de livres que la Bibliothèque n'en reçoit dans une année. Elle doit compter les dépôts, retours, défets, passes, remises variables et même, parfois, tenir compte de la vente aux auteurs... Problème singulièrement plus compliqué ! Il n'approche pas cependant de celui qu'ont à résoudre chaque jour les magasins de nouveautés avec les gueltes, soldes, reprises, échanges, etc.

Pour que la loi nouvelle fonctionne mieux que l'ancienne, il sera certes nécessaire de renforcer quelque peu les services actuels, et il y aura lieu de voir si cela se peut faire par prélèvement sur d'autres services.

Mais en admettant qu'il faille augmenter d'un commis et d'une dactylo l'armée de fonctionnaires de la République, si celle-ci récupère par là quelques-uns des beaux livres que certains éditeurs refusent de déposer, ou cinq ou six de ces images qui du temps de Daumier venaient par centaines au Cabinet des Estampes, on peut affirmer que la France ne sera pas appauvrie.

EUGÈNE MOREL.

LE CLUB DES PETITES LICORNES[1]

—

XXI

OU LOUISE MAGHUITA FAIT DE L'ESCARPOLETTE ET ENVOIE LUCIEN DELSAY A LA BALANÇOIRE

« Si l'on faisait de l'escarpolette », avait dit Louise.

C'était une de ses distractions préférées de se balancer à deux, debout, lèvres à lèvres, sur l'étroite planchette de bois où son corps souple se livrait et se dérobait.

Delsay essayait d'éviter la lutte inégale et de ne faire que du sport. D'une furieuse poussée de ses muscles, il se ruait avec elle dans l'espace ; l'esquif volait ; ils apercevaient à leurs pieds les massifs blancs, le chalet, l'Océan ; toutes proches scintillaient les étoiles, puis brusquement ils retombaient dans le vide. Et le vent tiède les caressait, elle poussait de petits cris de terreur, de vertige, de volupté. Et, parfois, il la saisissait dans une étreinte, et la balançoire tanguait follement. Louise s'indignait, le menaçait, car jamais elle n'affectait un genre plus chaste et plus « petite fille » qu'en se livrant à ces amusements audacieux.

Puis ils recommençaient, et, pour varier un peu le plaisir, elle tournait le dos et innocemment disait :

— Il y a un instant c'était un tango, et, maintenant, je crois danser une troïka.

Et cela continuait jusqu'à ce que Delsay, vaincu, brisé

(1) Voy. *Mercure de France*, nos 569, 570 et 571.

de désir, incapable d'un effort musculaire, s'assît à ses pieds sur le gazon.

Mais, ce soir-là, triste et fatigué, le cœur blessé, il ne se sentait pas disposé au flirt brutal. Il était rassasié de haine, de désirs mauvais. Il aurait voulu aux genoux de la coquette dire tout doucement : « Louise ! Redevenez la gentille amie, soyez pour moi comme une sœur aux tendresses très consolantes, que vos mains au lieu de tisonner ce corps comme un brasier m'apaisent et me bercent; qu'elles ne soient pas ainsi moites et fiévreuses, remplies d'incertaines promesses et d'insaisissables voluptés, mais qu'elles se posent toutes fraîches sur ce front brûlant. »

Dans l'ombre il crut la voir sourire. Elle lui dit :

— Je veux me balancer toute seule.

Dans ses bras, il la porta jusqu'à la balançoire, et lui donna un peu d'élan.

Couché dans l'herbe, presque sous ses pieds, il la regardait.

Dans la nuit molle et bleue, c'était comme une apparition blanche qu'un souffle berçait, et ce souffle imperceptible suffisait à soulever la robe de mousseline. Elle se déployait comme un immense éventail et livrait tout son parfum à la nuit. Mais sur ce rêve vaporeux s'élevait le grincement des anneaux de fer; c'était un cri rouillé comme le rire d'une sorcière, et il lui semblait que ce rire sortait du cœur de Louise, et doucement, à voix basse, avec des larmes, il la suppliait.

— Je souffre, Louise, Louise, je vous en prie, ayez pitié de moi. Si vous saviez comme je vous désire, j'arrive à en être détraqué. Mes pauvres nerfs me font mal, toujours vous me torturez.

— Mais, mon cher, lui répondit Louise, si vous êtes malheureux, ce n'est pas ma faute. Quittez-moi, partez, oublions-nous.

— Mais non, vous savez bien que je ne puis pas. Je serais encore bien plus malheureux.

— Eh bien, mon Lu, mon grand fou, ne gâte pas les bons instants que nous passons ensemble. Allons, méchant, donne-moi tes lèvres.

Il était étendu sur le dos, et le coude de Louise appuyait sur son cœur, et cela l'oppressait délicieusement.

Elle cherchait à forcer ses lèvres, rageuses. Et les lèvres closes cédaient sous la petite langue vivace et forte que souvent il guettait au bord des dents de nacre, frétillante, vicieuse comme son corps. Dans ce baiser, ravissant simulacre de tout l'amour, elle le prit d'abord aspirant sa vie, suçant son être, et puis elle se donna.

Leurs nerfs tendus à rompre avaient des vibrations inconnues aux amants, et leurs cerveaux s'endolorissaient. La souffrance devint trop aiguë et, brusquement, Louise le mordit jusqu'au sang. Et ce fut un vertige ! Comme un fauve qui rompt sa chaîne, d'une poussée il l'étendit à terre. Elle ne cria pas, mais, féline, les jambes croisées, elle guettait.

Et quand il lâcha les bras, presque dans les yeux, elle visa :

— La rosse ! murmura-t-il d'une voix profonde en lâchant prise.

Il tamponnait son visage sanglant. D'abord elle eut peur de l'avoir trop bien touché et se rapprocha.

— Ça n'est rien, ça n'est rien, disait-il.

L'œil était sauf, alors elle redevint sévère.

— Vous comprenez qu'après cela, je ne vous reverrai plus. Vous savez bien que ce que vous me demandez est impossible. Vous êtes insupportable à la fin. Pour quelle sorte de jeune fille me prenez-vous donc ? Dites.

Mais il répondit d'un ton sec :

— Je vous en prie, épargnez-moi de répondre.

Et, sans retourner la tête, il s'en alla.

XXII

OU LUCIEN S'APERÇOIT QUE LA FRANCHISE N'EST PAS TOUJOURS RÉCOMPENSÉE

Les jardins de M. White touchaient le parc des Maghuita ; une simple haie de lauriers séparait les deux propriétés.

Lucien, brouillé avec Louise, n'avait fait que passer de l'autre côté du buisson ; il fuyait le monde et, chaque soir, après dîner, il venait faire sa cour à Suzanne à l'heure où l'ombre est propice.

Depuis le bal de Trèche, les jeunes gens n'avaient échangé sur leurs projets aucune parole précise, mais Suzanne, aussi follement confiante qu'amoureuse, ne pensait qu'au grand bonheur permis, au mariage.

Elle ne s'était aperçue ni de la reprise du flirt, entre Lucien et Louise, ni de la rupture ; elle savourait les préludes de l'amour sans hâte, avec ravissement ; les rêveries à deux, les menues caresses suffisaient à la griser, les serments répétés chaque soir ne la lassaient pas.

Parfois, pourtant, un vague soupçon troublait sa joie; Lucien arrivait au rendez-vous la mine sombre ; les mains moites et tremblantes, mais, habile menteur, il lui faisait croire facilement qu'il souffrait de trop d'amour pour elle, et qu'il en dépérissait.

L'opinion publique, plus impatiente qu'eux-mêmes, les prétendait fiancés ; et, comme d'une nouvelle plus sensationnelle encore, on parlait du mariage Maghuita-Lenthéry.

Cette union du futile et du frivole séduisait les vieilles dames, qui, par avance, déclaraient : « Quel gentil petit ménage! Absolument les mêmes goûts! Comme ils seront heureux ! »

Or, ce soir-là, Lucien arriva chez Suzanne plus tard que de coutume. Il était pâle et fiévreux ; Nojac lui avait

raconté le dernier potin, le mariage Maghuita, et lui avait prouvé par de multiples arguments que ce n'était pas un vain racontar, mais une nouvelle bien fondée, presque officielle.

Delsay avait senti au cœur une douleur aiguë, et, dès qu'il aperçut Suzanne, il éprouva le besoin d'oublier l'aimée, de se griser des baisers d'une autre.

Assis près d'elle sur un banc de jardin, il la regardait avec une expression particulière de désir, et, troublée par ce regard, elle ramenait machinalement une boucle de cheveux derrière son oreille en expliquant :

— Ils ne veulent pas tenir !

— Mais ôtez votre chapeau !

— Vous croyez !

Il enleva l'épingle qui maintenait la charlotte de dentelles, doucement tira un peigne, et, dans un ruissellement sombre, une tresse s'épandit :

— Oh ! qu'avez-vous fait ?

Dans ses cheveux, il plongeait les lèvres en disant :

— Comme ils caressent, comme ils chatouillent ! Je voudrais qu'ils me cinglent le visage dans la tempête.

Et lui prenant la taille, il murmurait en effleurant sa nuque :

— Dans mes rêves, je vous ai vue toute blanche, vêtue seulement de vos cheveux ; mais ils étaient trop longs et vous cachaient presque tout entière...

— Taisez-vous ! Lâchez-moi. Je ne veux pas que vous me parliez ainsi ; vous avez ce soir vos yeux des mauvais jours.

Ceci se passait tout près du buisson ; de l'autre côté courait un sentier où Louise aimait à flâner au soir tombant.

Lucien pensait qu'à travers les arbustes touffus on pouvait tout entendre et, d'un timbre plus aigu, il disait des propos d'amour. Mais Suzanne, inquiète, sentait les dissonances de la voix peu sincère.

Ils prirent une allée noire et tiède sous des thuyas en voûte, et s'arrêtèrent à un rond-point, auprès d'un bassin de granit.

Lucien fit craquer une allumette, et, des profondeurs de l'onde, les poissons émergeaient, ouvraient la bouche et replongeaient d'un coup de queue.

Sur l'eau, tout proche l'un de l'autre, les deux jeunes gens se reflétaient, encadrés d'un halo phosphorescent, et leurs profils fantastiques dansaient dans le miroir étrange; leurs lèvres semblaient flotter et se joindre.

— Une légende raconte, dit Lucien, qu'au fond d'une citerne, pendant la durée d'un éclair, on peut voir tout son destin. A plus forte raison, me semble-t-il, pendant la durée d'une allumette. Tenez! Je vois une orientale au corps ambré qui déroule interminablement une ceinture précieuse, une ceinture sans fin. Des vizirs, des cheicks, des mages aux costumes étranges l'adorent prosternés; des trésors ruissellent autour d'elle, des fleurs, des fruits, des astres, des pierreries, tous les métaux en fusion... Mais, c'est vous-même! ce sont vos cheveux qui flambent ainsi autour de votre corps mat!

A cet instant, de l'autre côté du buisson, fusa un rire de femme, un rire énervé, le rire de Louise, et une voix d'homme lui répondait.

Lucien d'abord sentit un grand choc et puis une oppression; son cœur pendant quelques instants cessa de battre; alors il poussa un soupir prolongé, une sorte de râle, et Suzanne murmura: « Dieu! cette fille. »

L'allumette où brillait encore un point rouge tomba, un gros poisson la goba au vol.

Et ce fut un silence pénible, un silence pareil entre eux à un mur.

— Moi, fit Suzanne, j'ai fait en regardant l'eau un rêve triste, je ne vous le conterai pas, tellement c'est bête et lugubre.

— Dites-le quand même.

— Voilà ! j'ai rêvé qu'on me coupait les cheveux et que j'entrais au couvent. C'était très loin, il me semble que c'était en Espagne ; il y avait des plantes étranges, des cactus, des aloès ; des sœurs passaient la figure voilée ; elles ne parlaient pas et ne devaient jamais se connaître. Les portes étaient murées ; il ne pouvait entrer personne.

Lucien ne répondit pas, mais il lui sembla qu'il avait souvent subi ce cauchemar dont il n'arrivait plus au matin à se souvenir ; une prise de voile, un parloir grillé, une tourière ouvrant un guichet, le bruit froid des ciseaux dans les boucles, les cantiques sortant de ces tombeaux comme d'inapaisables regrets.

Il regarda Suzanne, et, malgré l'ombre, il distingua le profil grave de celles qui attendent toute leur jeunesse le fiancé qui ne revient pas.

Et comprenant à cette minute qu'il ne l'aimerait jamais, il pensa :

— C'est un crime de la tromper ainsi ; j'ai commencé pour me distraire, maintenant, je continue par faiblesse, par une sorte de bonté, et cela, comme elle me l'a dit un jour, « ne sert qu'à blesser, qu'à torturer davantage ».

Alors, dans un élan de repentir et de sincérité, il lui dit avec un accent qui ne mentait pas :

— Ah ! voyez-vous ! La vie n'est pas belle ! Le cloître, c'est peut-être le moins grand malheur ; il ne faut pas aimer les créatures humaines ; vous souvenez-vous de ce que dit Hamlet à Ophélie. Il l'aime ; il l'aime certainement, mais une force le pousse vers une horrible destinée, et il s'écrie : « Va-t'en au couvent ! Pourquoi engendrer des pécheurs ? Quel besoin ont des êtres comme nous de ramper sur la terre ?... Nous sommes tous des vauriens, tous, n'en crois pas un ! »

Et moi, Suzanne, pourquoi m'avoir cru ? Je ne suis ni menteur, ni méchant, mais je ne sais pas ce que je pense, ce que je dis, ce que je veux. Je porte le malheur en moi ; autour de moi, je le sème... et cela ne me soulage pas...

je suis un misérable... Ah ! pourquoi m'avez-vous cru ? Il ne faut plus jamais me croire...

Je ne vous ai pas trompé, j'étais sincère, je vous ai aimée, je vous aime avec le meilleur de moi-même, avec tout ce qu'il y a dans mon être de noble, de bon, d'intelligent, mais je suis traîné par les instincts aussi puissants que bas.

Quand je vous ai vue, je me suis cru sauvé, toute mon âme s'est donnée à vous, mais voici que la bête me garrotte et me piétine.

Ah! je me tuerai! Mais vous, pourquoi parler de couvent ? Vous ne devez pas souffrir ! Je ne veux pas que vous souffriez ! Du moins, épargnez-moi ce remords. Oubliez-moi. Vous êtes jeune, riche, belle, vous serez adulée, vous serez aimée ! Oubliez-moi !

Il s'arrêta, plein d'une immense émotion, heureux d'avoir dissipé l'équivoque. Cependant il baissait la tête et n'osait la regarder.

Elle ne dit pas un mot, elle ne fit pas un geste, elle apparaissait entourée d'ombre, les yeux caves, les lèvres serrées.

Alors il regretta sa tirade et murmura :

— Je divague ; je ne sais trop ce que je dis ; je parle absolument comme un héros de Shakespeare.

Mais il était trop tard ; blessée dans son orgueil, pleine de ressentiment, elle haïssait Lucien autant qu'elle l'avait aimé ; et la sincérité, la tendresse véritable qui vibraient dans sa voix ne lui étaient pas comptées.

— Il fait froid, je veux rentrer, dit-elle...

Il essaya de lui prendre la main en murmurant :

— Vous ne m'en voulez pas ?

Elle répondit avec hauteur :

— Non... je vous plains... vous devez être très malheureux... Ce soir particulièrement... je ne sais trop ce que vous avez... mais, mon Dieu! pourquoi donc vous en voudrais-je ?

Et lui aussi fut blessé dans son orgueil, car il estimait son aveu très méritoire. Il murmura :

— Conduisez-vous donc en galant homme... voilà bien leur reconnaissance !

Et, juste à cet instant, de l'autre côté du buisson, sonna le rire impudique de Louise ; une voix trop pointue lui répondit, une voix qu'il reconnut, celle de Lenthéry...

Et les deux rires s'accouplaient, s'enlaçaient, donnaient une impression de contact physique...

Alors Lucien n'eut plus une pensée pour celle qui était à son côté ; il voyait Louise, la silhouette mièvre de Lenthéry, la lèvre épaisse de de Trèche, le sourire fat de Nojac...

Il l'évoqua nue, entourée par eux comme par une meute, riant de leurs caresses, et son corps, sous leurs bouches, se couvrait de marbrures roses et noires.

XXIII

OU LUCIEN ESSAYE UN DÉRIVATIF

—Mon pyjama, qu'as-tu fait de mon pyjama? criait Lucien Delsay en fourrageant dans une armoire parmi des maillots de soie, des chemises à jours, et d'autres féminités.

— Mais, mon Lu, repartit d'un cabinet contigu une voix calme, il est à sa place ordinaire sur le troisième rayon.

— Enfin, si je te dis que non.

— Regarde mieux ; sous le coffret à jarretelles.

— Ah, ah, c'est exact, c'est exact.

Il revêtit le pyjama de soie jaune strié de rayures bleues, il prit un oreiller brodé, son oreiller, s'installa sur un divan confortable, et se mit à fumer, les yeux mi-clos, la tête en bas, les jambes sur le dossier, attitude singulière dans cette chambre austère, noir et or, d'un pur style

empire, et où la pendule à colonnes battait les secondes à grands coups larges.

Ce temple était voué au culte de Mlle Irène Mathey « artiste ». Belle fille des champs, plantée comme un chêne, profil chaste de madone, petit nez délicat, longs yeux bleus, très bleus, bleus de l'insondable azur de l'eau et de l'air. « Artiste » elle tenait à ce titre. Artiste... quoi ? artiste en quoi ? Nul ne l'avait jamais su ; toute question l'irritait et elle répondait avec impatience : « Eh bien ! artiste... artiste... voilà ; artiste tout court. Ça se comprend », ou bien elle disait avec le calme dédaigneux d'une impératrice offensée : « Si on vous le demande, vous direz que vous ne le savez pas. »

Elle ne brillait pas dans la conversation ; mais elle aimait son artistique métier et le faisait bien. Silencieuse, modeste, pleine de dignité, elle avait conscience de la grandeur du rôle social qui lui incombait, et sa douceur patiente, sa tranquille impudeur, la sérénité de son âme animale avaient calmé bien des désirs maladifs, bien des sensualités exaspérées. Les antiques municipes lui eussent décerné le titre de « Citoyenne » pour services rendus à la jeunesse, et l'on disait d'elle : « Pas folichonne ; mais belle fille et bonne fille. » Et pour Delsay, qui ne recherchait pas une distraction, mais une thérapeutique, c'était bien la femme de la situation.

Régulièrement, bien que sans joie, il allait chez elle comme on passe à la douche. Elle se chargeait, bon gré mal gré, de le renvoyer l'esprit calme et les sens rassis ; elle ignorait le flirt et méprisait le marivaudage ; son intelligence un peu fruste n'admettait pas qu'il y eût des chemins détournés pour aller au bonheur ; et guider ses ouailles tout droit à la félicité était pour elle un point d'honneur.

Cependant, ce soir-là, elle allait et venait dans son cabinet de toilette, et Lucien, la tête en bas, les pieds en l'air, ressemblait vaguement à un pacha, avec son pantalon

de soie bouffante et ses babouches jaunes. Pour passer le temps, il s'évertuait à faire craquer son orteil ; puis il produisait un autre craquement en remuant l'épaule, enfin il contractait la mâchoire et l'on entendait un bruit sec. Rarement il réussissait ce triple prodige, aussi se mit-il à appeler sa maîtresse avec un mauvais jeu de mots. « Viens, Sirène ! » L'eau cessa de clapoter, Irène apparut nue et svelte comme Diane ; mais courroucée comme Junon.

— Comment m'appelles-tu encore ? Sirène, Sirène... Qu'est-ce que cela veut dire ?

Lucien lui apprit que les Sirènes étaient des animaux marins à tête de femme et à queue de poisson. Cette monstruosité déplut à Mlle Mathey et son indignation déborda.

— Tu te fiches de moi, dit-elle, tu veux me faire marcher. Je n'ai pas plus que toi une queue de poisson, tu sauras.

Lucien, jouissant de voir fleurir sur son joli visage toutes les nuances de l'incompréhension, lui expliqua très sérieusement :

— C'est un mythe, un conte de fées, tu comprends, destiné à symboliser l'attrait perfide et fatal qu'exercent sur l'homme certaines femmes dont le corps est plus beau que l'âme est belle. Les Sirènes chantaient pour attirer les marins, elles les enlaçaient et les entraînaient dans les flots.

Et il ajouta avec bonhomie :

— Ces monstres n'ont jamais existé que dans l'imagination des hommes comme l'Ogre et le Petit Poucet.

Et il compara la séduction de leur chant pervers au charme de la voix de Mlle Mathey.

L'artiste, flattée dans sa vanité par cette délicate insinuation, prit un air important et ennuyé et dit simplement :

— Ah oui, je connais cela, j'en avais entendu parler.

Lucien, pour achever de la dérider, lui fit entendre les craquements de son orteil, de sa mâchoire et de son épaule, et la sirène, très intéressée, s'exclama d'étonnement et redevint câline et charmante.

Mais quand elle se fut endormie toute nue, par cette orageuse nuit d'été, il se sentit écrasé par une détresse infinie.

Il la regardait, éclatante blancheur parmi ses cheveux dénoués ; un de ses pieds dépassait un peu le bord de la couche, et sur sa poitrine une goutte de sueur coulait lentement. Elle était belle, certes ! mais il haïssait cette sensualité tranquille ; il haïssait cette chair jamais lancinée par la souffrance, jamais brûlée par l'inapaisable désir.

Il ressentit une vague honte de s'être donné la peine de dissimuler devant elle, d'avoir tenté de la distraire avec des jeux de mots et des plaisanteries faciles.

Elle n'était même pas pour lui une compagne ; elle n'existait pas ; un bon toutou le regardant avec ses yeux tristes l'aurait mieux compris peut-être et mieux consolé.

Après les caresses, il se sentait plus seul, plus insatisfait que jamais, son cerveau épuisé, ses nerfs affaiblis désiraient plus follement l'impossible étreinte avec l'Autre.

Et, comprenant l'échec de son traitement, il se demanda, le cœur submergé par une grande vague de souffrance :

— A quoi bon braver ! à quoi bon lutter ! je souffrirais moins si je souffrais avec simplicité, avec résignation.

Et comme il était bien seul, auprès de cette femme endormie, laissant se briser son orgueil, s'abandonnant à la seule véritable consolation, il pleurait, et, pour étouffer le bruit des sanglots, à pleine bouche il mordait les draps.

XXIV

OU QUELQUES JEUNES DÉSŒUVRÉS SACRIFIENT A L'ENNUI D'INNOCENTES VICTIMES

Fidèle à sa résolution d'oublier, Lucien s'efforça de trouver quelques distractions auprès de ses amis. Et ce soir-là il accepta à souper chez Litborns avec Lenthéry, Jean Nojac et quelques autres.

Le jeune Américain avait offert des fraises à l'éther et d'innombrables mélanges ; lui-même s'était grisé avec son breuvage favori : de l'eau de Cologne dans du thé ; il avouait avoir contracté ce goût dépravé auprès d'une miss qui ne pouvait se procurer de liqueurs.

Puis on avait parlé longtemps, confusément, dans des nuages de tabac opiacé ; histoires de femmes, histoires de chasse, débauche et sang.

Et l'Américain avait décrit les combats corps à corps contre les ours, et puis mystérieusement, presque à voix basse, des équipées nocturnes dont on parlait dans un certain groupe ; ses chasses aux chats avec des fox ; la volupté d'aller au petit jour par les rues étroites et mal famées. Quand il évoqua les spasmes des matous éventrés, un rictus plissa sa lèvre aux moustaches rousses, et la cruauté élargissait la pupille de son œil doré.

Tout chancelants d'ivresse, sans bien savoir ce qu'ils faisaient, ils s'équipèrent pour le passe-temps cruel. Ils allèrent longtemps dans les rues désertes de la petite ville d'eau. Les chiens muets tiraient sur leurs laisses.

Et soudain, un signe impérieux de l'Américain les arrêta en face d'un terrain vague bordé de maisons basses.

... Des râles s'élèvent, tantôt rauques, tantôt doux ; quatre points de phosphore se guettent, se grisent, et des

miaulements alternent, tristes et passionnés, avec des acuités de souffrance, inconnues au désir humain.

Et soudain, une boule blanche bondit, un pelage noir la rattrape et mord sauvagement ; ce sont des hurlements qui par degrés se calment, deviennent une plainte très voluptueuse, et le dialogue alterné recommence.

Un peu à l'écart, Lucien admire la grandeur que donne à ces fauves amours la nuit mystérieuse, les humbles maisons aux fenêtres béantes, les arbres penchés comme attentifs.

Paddy, Flip, Pippo, les petits fox tremblent et lèvent vers le maître des yeux suppliants ; celui-ci, de la main, les tient aplatis à terre, et soudain il crie: « En avant! ». C'est un démarrage foudroyant, un tourbillon de taches noires et blanches, un concert d'abois et de miaulements.

Flip, un fox mâtiné de dogue, d'un bond prodigieux atteint la chatte noire et lui casse les reins.

Le matou a pris de l'avance, mais Pippo gagne du terrain et lui souffle au poil ; le chat, brusquement, fait volte-face, et, ramassé, prêt à bondir, vise aux yeux. Les deux adversaires s'observent, les muscles bandés.

Cependant, Paddy, mal déclaré, est revenu au maître ; celui-ci l'encourage, et le fox attaque par derrière en aboyant. La diversion est molle ; mais le chat a quitté des yeux son plus redoutable ennemi, et, déjà, Pippo le serre à la gorge et le secoue. Alors Paddy retrouve son assurance, mord l'animal qui se défend ; les chiens se disputent, déchirent la bête, vivante encore ; c'est atroce.

De sa poche Litborns sortit un long couteau à cran d'arrêt, lourd comme une hachette, affilé comme un rasoir, et, par la queue, il saisit la bête.

Mais un volet grinça, un cri de femme jaillit : « Ne le tuez pas ! ne le tuez pas ! »

Et l'Américain d'un seul coup ouvrit la gorge, d'un autre coup, il trancha une patte.

Un sanglot retentit dans le clair de lune ; une vieille

femme apparut, demi-nue, décharnée, des mèches grises entourant sa face. Elle criait : « Criminel ! »

Litborns, tranquillement, la regarda, et dans sa direction jeta le cadavre. Des portes s'ouvraient, des rumeurs couraient, et l'on entendit les cris de la vieille : « Tuez-les ; tuez-les à coups de fusil ! »

Muets d'horreur, les jeunes gens restaient immobiles ; l'étranger flegmatiquement achevait d'essuyer son couteau avec un mouchoir de soie. Puis il commanda : « Un peu de galop. Et si on lâche les chiens, tous en ligne pour se servir des revolvers ! »

Habitués aux sports, ils firent un « quatre cents mètres » de championnat ; les fox collaient aux talons, hurlaient de joie et s'employaient ; Lucien entendait Lenthéry qui venait un peu en arrière et disait : « Ah la brute ! »

Et lui-même, frissonnant de dégoût, croyait toujours entendre les sanglots de la vieille.

L'Américain s'arrêta, bourra tranquillement une pipe, l'alluma, et se mit à tirer des bouffées régulières.

— Mais pourquoi l'avez-vous tué ? demanda Lucien tremblant de colère.

L'autre répondit sans perdre une bouffée :

— Pour avoir la patte, la patte droite, je l'envoie en Amérique à un flirt qui fait collection. Mais allons de ce côté, je connais un vieux matou...

— Excusez-moi. Je vais moi, par ici.

Litborns tendit la main, mais Lucien s'éloigna d'un pas, et, lui montrant du doigt :

— Regardez donc, vous avez du sang à votre manchette !

Et il s'en alla rôder du côté de chez Louise en pensant que la cruauté imbécile ne le consolerait pas, résigné désormais à essayer de se guérir seul.

XXV

OU LUCIEN DELSAY EST SUR LE POINT DE DONNER A SA PETITE AVENTURE UNE CONCLUSION IMMORALE

Dans sa chambre d'un style moderne, sur un lit très bas, Lucien tout habillé gisait. Une lanterne-veilleuse répandait une demi-clarté jaune, et de fioles débouchées il montait une odeur fade de calmant.

Lucien avait renoncé à la lutte.

Une dernière fois, chez Irène Mathey, il avait regardé ce beau corps complaisamment offert. Brusquement, il l'avait saisi et, les yeux clos, hurlant le nom de Louise, il s'était donné en un spasme inouï.

Mais, immédiatement, ce fut un choc atroce ; le cri de volupté se termina en râle ; il lui sembla qu'il s'était élancé pour saisir un fantôme et que le sol se dérobait, qu'il tombait dans le vide. Et sa poitrine palpitait de souffrance. La belle fille le regardait avec la placidité muette des bêtes étonnées.

Et Lucien, sans lui donner d'explications, partit et ne revint plus.

Il fuyait ses camarades, dont les distractions étaient funèbres et qui parlaient trop souvent de Louise.

De son flirt avec Suzanne White il ne gardait qu'amertume, regret du bonheur impossible; il courbait le front en songeant à elle, et croyait toujours entendre ses dernières paroles lourdes de mépris.

Alors il cessa de sortir, il vécut seul, avec son amour, avec son bourreau.

Sur le lit, au ras du sol, il se demandait pourquoi on représente l'Amour rose et joufflu avec l'arc bénin et les flèches empennées. L'Amour est un petit vieux chirurgien au rire sardonique et à la redingote râpée. Il a des instruments de torture très compliqués, des aiguilles,

des scalpels, des bistouris, des pinces. Dans des cornu dans des tubes, il prépare et dose acides et corrosifs ; les injecte avec des seringues d'or, il fouille les rei les entrailles, le crâne ; il a des étaux pour les temp des poids énormes pour la poitrine. Et tout en faisa des plaies bien minutieuses, en versant des poisons, ricane, agite ses moignons d'ailes, qui sont tout si plement deux bosses sous sa redingote noire ; il met victime à la question ; il lui enfonce dans la tempe d coins d'acier, il frappe, il frappe sans trêve, il di « Avoue que tu l'aimes, avoue que tu es dompté et vainc

— Non, rugit Lucien cabré dans son orgueil.

Le bourreau ricane en léchant ses lèvres minces, he reux de déployer toutes les ressources de son art, et da certains coffrets il cherche un instrument plus compliq pour atteindre des nerfs plus douloureux, et, chaque f qu'il les effleure, de grandes lueurs d'incendie passe devant les yeux du supplicié, de grandes lueurs pou pres sur lesquelles se détache un corps blanc.

Pendant des jours et des nuits Lucien a résisté, m maintenant il est à terre, il demande grâce ; tout en l est aboli, hormis elle.

La femme d'un autre ! Et quel autre ! Il voit Lenthér son corps fluet, il entend sa voix aigre. Est-il possib qu'elle ait pu souffrir les propos et les caresses de c être amoindri, après avoir eu de lui, Lucien, des caress et des aveux d'amour.

Et pourtant, si elle se ravisait; si elle l'aimait un pe malgré tout, si, par un miraculeux hasard, elle venait trouver là, dans sa chambre ? Il la porterait sur ce lit, couvrirait de baisers, il noierait son front doulourei dans les plis de sa jupe. Et les yeux fermés, il croit l'étrei dre, il se tord sous d'imaginaires caresses, il crie :

— Je ne peux plus ! Je ne peux plus ! c'est trop, piti ma chérie ! n'ai-je pas assez souffert ? Tu vois, je su soumis maintenant ! Je te demande grâce ! Aie pitié

ue te faut-il encore? Toi, la petite poupée, ne te suffit- pas d'avoir humilié un homme qui avait son orgueil? h ! tu veux que je meure, il te faut la gloire d'avoir ıé ; il te faut une réclame de sang. Tu seras contente uand on chuchotera sur ton passage le nom du vaincu t ton rire éclatera plus sonore.

Il se leva, tourna dans le clair obscur de la lanterne ıune.

— Oui, je veux me donner à toi d'un seul coup, achève- ıoi, finis mon supplice. Je mourrai seul dans un coin, ıais ce sera de ta petite main cruelle, ce sera doux quand ıême.

Brusquement, il saisit son revolver, commençant la ente pression sur la détente, il imaginait l'imperceptible ıouvement pour l'abattre là, cadavre long et noir sur tapis ensanglanté.

Et le silence était si grand que des choses invisibles, les êtres d'un autre monde semblaient voler autour le lui. Le canon toucha sa tempe et un immense frisson e secoua.

XXVI

OU TOUT SE TERMINE, COMME LE VEUT LA SAINE TRADITION, PAR UN MARIAGE

Mais on ne se tue pas quand on a au cœur un désir impérieux plus fort que la mort.

Lucien, le revolver sur la tempe, fit pour raidir son doigt paralysé un immense effort; et, soudain, ses yeux élargis virent une forme tourner autour de lui, intercep- ter la lueur de la lampe jaune.

Dans la pénombre le corps obsesseur glissait à demi diaphane avec des ondulations de reptile ; très nette- ment il palpa des mains froides, des cheveux ; il respira son parfum.

— Non, c'est impossible ! Je veux l'avoir ; je veux tenir, ne serait-ce qu'une fois, il le faut. Mourir c'est r noncer ! je ne veux pas mourir, je passerai ma vie, j'a tendrai l'occasion, j'arriverai à tout prix.

Il répéta, très bas, d'une voix incolore :

— A tout prix !

Et soudain une idée fulgura, une idée simple, stup dement banale, idée cependant bien inacceptable pou lui au premier abord.

L'épouser !... cette hypothèse lui avait paru mon trueuse, plus terrible que le suicide ; il l'avait jadis envis gée, écartée une fois pour toutes. Transplanté trop tar dans le milieu du T. C. P. L., il avait gardé, au fond d cœur, de vieilles idées traditionnelles sur le mariage.

L'épouser quand même, provoquer une rupture ave Lenthéry et boire cette honte ! L'épouser, elle la plu folle d'entre les vierges folles, elle qu'en sa conscience estimait moins qu'une courtisane ; car son âme était pi et ses sens plus pervertis. Les fanges des sentiers humain n'ont pu atteindre Sonia la courtisane, et l'âme dans u corps pollué peut rester belle ; mais que dire des sadis mes vieillots qui s'étiolent parfois sous de virginale robes de mousseline ?

L'épouser pourtant, car mieux valait cela que la mor la mort seule est la faute irréparable.

Elle avait des goûts de luxe, une dot nulle, une joliess même qui se révélait passagère et déjà un peu fanée aucune compensation à son irrémédiable frivolité. Mai il fallait la posséder d'abord, il serait bien temps de s tuer ensuite.

Et puis, n'était-ce pas la plus lancinante volupté d l'acheter ainsi, de la payer de toute son ambition, de tou son idéal ; cette pensée serait un aiguillon pour se rue sur son corps et s'en soûler.

Il regarda le tapis, il imagina du sang, son corps étendu il sortit très vite de cette chambre de cauchemar, e

ıissant sa maison toutes portes ouvertes, il s'élança ers son désir, vers le Salut peut-être.

Il la savait au Casino. Sur la longue avenue blanche ıucune voiture ne passait. Il allait fébrile, haletant, il ourait dans la poussière épaisse. Une auto le croisa ; . reconnut la voiture de de Trèche.

La rencontre d'un rival détesté lui parut un mauvais ırésage ; une inquiétude soudaine brisa son élan, lui fit ourber le front et avancer à petits pas peureux.

Si elle allait refuser ! Peut-être n'avait-elle jamais cessé le se jouer de lui et d'aimer Lenthéry ?..

Qui pouvait se flatter de connaître le secret de son œur de coquette ?

Ah ! essuyer cet affront ! La voir préférer un bellâtre nsignifiant et prétentieux !

Il rêva d'une vengeance brutale, d'un meurtre qui lui lonnerait un instant de bestiale stupeur.

Quand il arriva au Casino, il sécha avec un mouchoir es tempes plus moites que lorsque, devant l'apparition, l avait lâché son revolver.

Dans la foule bruissante il cherchait Louise. On sortait lu spectacle : les hommes allumaient un cigare, les femmes, ıvec une frêle écharpe, allaient, les épaules demi-nues, ;ous la caresse de la nuit.

Ces groupes traversaient la terrasse illuminée, se fon-laient dans l'ombre des allées sinueuses, et puis surgis-saient dans la lumière.

Un air de valse venait des salons proches ; par les enêtres ouvertes d'un pavillon, on entendait la voix nonotone des croupiers, les rumeurs des salles de jeu...

Et, là-bas, c'était la mer miroitante, où la lune dan-sait.

Le long des allées, sur les bancs, des couples commen-taient les idées subversives de la pièce jouée ce soir-là. Mieux que les subtils arguments, l'ombre tiède et le charme énervant de la mer montante incitaient les

lèvres à murmurer de trop près des mots qui s'achevaie dans un baiser.

Et Lucien allait, s'approchant des couples, croya toujours la reconnaître et, après chaque méprise, repa tait d'un pas brusque.

Dans les salons, une glace refléta ses yeux caves.

Et précisément, à cet instant, elle apparut sur la te rasse dans une robe bleuâtre, belle extraordinairemen toute semblable à l'Apparition, elle vit le jeune homn son visage tragique et, se départissant de son indifféren elle s'écria :

— Qu'avez-vous ? Qu'est-il arrivé ?

Il la regarda, craignit son instinct de chatte cruelle voulut éviter les atermoiements ; la forcer à se prononc

— Si je viens à vous, après si longtemps, dit-il, c'e qu'il va se produire dans ma vie un changement grav définitif.

— Voyons !

— J'ai trouvé une situation, une très belle situati en Chine, à Shanghaï.

— Ah ! dit-elle d'un accent un peu sourd.

— Ce sera la mort ou du moins le départ pour d années ; la souffrance tout d'abord, mais ensuite l'ap sement, l'oubli peut-être, non pas hélas ! mais enfin résignation.

Elle le regardait sans mot dire et il mentait d'une vo que le désir et la souffrance avaient brisée, dépouill de son éclat, et qui maintenant était très calme, presq sans timbre.

— J'ai aussi trouvé en France quelque chose d'intér sant, ajouta-t-il assez vite, — et cette fois c'était l'exac vérité, — une grande maison de champagne, les Herbkra ils sont un peu mes parents. Un bel avenir et immédia ment la vie possible, large même.

Elle réprima un geste ; elle était visiblement émue, poitrine palpitante, les yeux dilatés.

— Il faut que je prenne une décision demain.

— Que choisirez-vous ?

Il comprit qu'elle dirait « oui » et il murmura :

— Louise, voulez-vous m'épouser ?

Des yeux inconnus d'une étrange candeur lui répon-aient avec un tendre reproche.

— Lucien, en doutais-tu ?

— Vous n'épousez donc pas Lenthéry ?

— Non, vraiment, il n'en a jamais été question, c'est n potin de villégiature ; moi j'aimerais mieux ne me narier jamais.

Dans l'allée de la mer, il l'entraînait toute petite, sus-endue à son bras ; elle murmurait :

— Ta femme, être ta femme !

Il tressaillit aux pensées que ce mot évoquait ; il voulut n baiser qu'elle avait autrefois permis, mais elle se dé-oba et lui offrit la fossette de sa joue.

Il eut un geste d'impatience.

Par quelle maladroite et incompréhensible pudeur re-usait-elle au fiancé la faveur si souvent accordée au lirt ? Rêvait-elle de devenir une épouse pudique ? Quels eraient donc ses mérites ? Vertueuse pour l'époux, icana une voix mauvaise au cœur de Delsay, et réser-ant aux amants son art subtil.

Dompteuse qui mâtait en se refusant, elle saurait le iver plus étroitement par le don habile et parcimonieux le son corps ; la comédie du désir inassouvi allait conti-uer dans l'alcôve nuptiale, elle, maîtresse dédaigneuse, ruelle, lui, morne pantin.

Et grinçant des dents, il la regarda à la dérobée, plein le rancune ; il s'attendait à voir refléter sur sa face 'orgueilleuse satisfaction de la femelle qui triomphe. Mais le sourire qu'il surprit était très doux, très mélan-olique, un sourire d'enfant, et voici que ses yeux lui parurent baignés de pleurs. Plus de doute, une larme,

une larme de joie coulait tout le long de sa joue, légère ment poudrée.

Il se dit : « Qui saura jamais ce qui se passe dans c front ? Le mieux est peut-être de ne pas chercher à savoir.

Cette larme bouleversa toutes ses idées sur Louise. I imagina sous des apparences voulues de frivolité une mer veilleuse tendresse, des possibilités infinies de dévoue ment ; et son mariage cessa de lui paraître une résolutio désespérée. La nuit souveraine contribuait à l'apaise ment de son cœur malade. Terrassé, il avait cru se rendr à un ennemi féroce, et voici que c'était une amant méconnue qui venait guérir sa plaie; le front sur l'épaul de Louise il sentait se dissiper les rancunes et les né vroses.

Plein d'indulgence, il se disait que bien des jeunes fille un peu légères étaient devenues d'excellentes épouse des mères admirables ; il se disait que l'homme est injus quand, après avoir jeté sa jeunesse à toutes les débauche il reproche à sa compagne un parfum d'amour, une chai son de baisers ; il se disait qu'il avait mérité sa souffranc puisqu'il lui suffisait de briser son orgueil pour saisir bonheur.

Toute la corruption soupçonnée en Louise n'exista qu'en lui-même, dans son cœur gangrené aux abîmes tro bles. Que peut-on reprocher au papillon qui spontan ment va vers la joie et le soleil ?

Et, les yeux mi-clos, il regardait l'arbre sous lequel i étaient assis, un pin dont les branches tombantes allaie jusque dans les flots. Bizarrement tordues par les temp tes, les fourches impudiques s'écartaient en des spasm effrayants et figés.

A quelques pas, un faune de marbre dansait dans l'ign rance de toute pudeur. Et l'arbre avec de prodigie efforts semblait désirer, envelopper la statue et la stat insaisissable et railleuse narguait ce désir de sa dan infatigable. Lucien aimait à se comparer à l'arbre frér

ique, il imaginait Louise sautant et piétinant comme e faune.

Et voici que sous la lumière de la lune, les branches llongées en courbes douces, en enlacements souples, nveloppaient la statue, entraînaient dans un bercement a blancheur tremblante.

C'était une étreinte recueillie, un murmure ineffable lans la nuit tendre.

Lucien, exténué, brisé d'émotion, s'assoupit pendant quelques secondes, s'évanouit presque sur l'épaule de Louise. Il dormait comme un soldat qui tombe après le combat avant de profiter de la victoire, et dans ce premier sommeil à son côté, il semblait confier à sa vigilance son avenir, son destin ; il s'abandonnait sans restriction, sans retour; pour la première fois, il lui donnait son âme, cette âme qui toujours appartient en fin de compte à celle qui a su conquérir la profondeur de notre chair.

GEORGES DUBUJADOUX.

FIN

REVUE DE LA QUINZAINE

LITTÉRATURE

René de Planhol : *Les utopistes de l'Amour*, Garnier frères. — Gonzague Truc : *Le cas Racine*, Garnier frères. — Bourdaloue : *Sermons sur l'impureté, sur la conversion de Madeleine et sur le retardement de la Pénitence, Introduction et notes de Gonzague Truc*, Editions Bossard. — Gustave Dulong : *L'Abbé de Saint-Réal*, Edouard Champion. — Mémento.

Fin et délicat lettré, promenant sa curiosité à travers les siècles, cherchant, dans le livre rare, trace des vraies idées et des sentiments réels d'autrefois, M. René de Planhol nous donne, dans ses **Utopistes de l'Amour**, une curieuse étude de psychologie et de littérature traitée dans un style plein de fermeté et de riantes images. Les utopistes de M. René de Planhol, ce sont ces irrassasiés de la passion qui, lassés de sa monotonie, bâtissent, pour y jouir de sensations nouvelles, de chimériques royaumes ; ce sont aussi des moralistes à plumes galantes ou bien des êtres, hommes ou femmes, emportés au delà du monde par leur délire sensuel. Platon inspire les uns. Les autres écrivent, dirait-on, en écoutant leur sang bouillonnant bruire dans leurs veines.

On ne connaît guère plus aujourd'hui ces ardents initiateurs du XVIe siècle, le docte Heroet, Maurice de Scève, Jeanne Flore, Helissenne de Crenne, et le seigneur de Borderie, et Charles Fontaine, et Paul Augier, et tous ces obscurs doctrinaires qui écrivirent sur l'amour ou se querellèrent à son sujet. Leurs propos mériteraient cependant d'être conservés, car ils sont très souvent délectables.

Ces écrivains ne sont d'ailleurs pas nécessairement des utopistes. M. René de Planhol fait dans son volume ce qu'autrefois on appelait une « revue des troupes d'amour » plutôt qu'un examen méthodique des systèmes échafaudés par des imaginations surchauffées. Et cela lui permet de nous présenter des opinions à côté des doctrines. Durant ce XVIe siècle boursouflé de pensées et de rythmes nouveaux, ce sont les traditions du moyen âge qu'en amour prosateurs et poètes suivent le plus volontiers. Les un

écoutent l'enseignement du poème courtois, les autres celui du fabliau. Un Cholières, un Noël du Faïl sont nourris du second. Rabelais, constructeur de l'abbaye de Thélème, voit dans l'amour « un déguisement de la paillardise ». Montaigne écrit : « Je l'estime [l'Amour] salubre, propre à dégourdir un esprit et un corps pesants. »

D'Urfé n'entendit point les avis de ces partisans de la nature. Le premier, en France, il ouvrit aux amants sentimentaux les douces vallées favorables aux longs discours et aux plaintes émouvantes. Plus tard la géographie galante allait naître sous la plume de Madeleine de Scudéry, pure platonicienne, combattue par les épicuriens du royaume de Jouissance. Les libertins, par le ministère de Cyrano, proclameront ensuite l'obéissance aux lois naturelles, la légitimité de la polygamie et déjà l'utilité de l'hygiène. Les goinfres aux voluptés de l'alcôve opposeront les délices de la taverne. Les quiétistes parfumeront de religion leur théorie du pur amour.

Innombrables furent, à travers le temps, ces maîtres en l'art de jouir. M. René de Planhol les suit au cours de ce XVIIIe siècle où naquirent tant de rêveurs qui transformèrent en préceptes leurs rêveries. Il analyse aussi les dires des économistes, de tous ces architectes de cités futures qui envisagent dans leurs évocations les destinées du couple humain. Il apparaît que les utopistes des divers siècles, hors quelques pervers comme Laclos ou quelques fois comme le marquis de Sade, n'innovèrent guère dans le domaine de l'amour. Tantôt, dans leurs écrits, ils donnent la prédominance à l'esprit, et tantôt à la matière. Tantôt ils s'efforcent d'associer les exigences respectives de l'un et de l'autre. Leurs systèmes ne parviennent point à apaiser les inquiétudes et les appétits des amants sans lesquels, d'ailleurs, l'amour perdrait toutes ses facultés d'attraction.

Dans son examen des différentes méthodes d'amour préconisées par les écrivains d'autrefois, M. René de Planhol n'a rien emprunté à la pensée de Racine. Il est vrai que Racine ne fut ni un utopiste, ni un doctrinaire, mais un prodigieux impulsif, et son théâtre où resplendissent les plus véhémentes images de l'amour ne reflète, en définitive, que ses propres tourmentes passionnelles.

M. Gonzague Truc vient de consacrer, à ce qu'il appelle : **Le**

cas Racine, un petit volume d'élégante et limpide écriture au service d'une pénétrante psychologie. M. Gonzague Truc, étudiant la vie du poète, s'étonna d'y rencontrer deux périodes (période de jeunesse et période de vieillesse) étrangement appariées l'une à l'autre. Dans la première, Racine apparaît comme un sec et froid « séminariste », et dans la seconde comme un sage « sacristain ». Or, entre ces deux périodes, se situe une autre période, toute de lutte, de violence, de passion, au cours de laquelle, sans préparation apparente, se multiplient les chefs-d'œuvre, se manifeste la plus géniale des intelligences psychologiques. Le printemps de Racine, dit M. Gonzague Truc, « rejoint sa vieillesse par-dessus un âge mûr éclatant dans sa vie comme un météore inexplicable ».

C'est là le « cas Racine », fort obscur à son avis, et qu'il tente d'éclairer. Il ne le pouvait faire sans dissocier les éléments de cette âme complexe, et cela nous vaut un portrait moral du poète, de la plus fine qualité. Au problème soulevé, M. Gonzague Truc nous propose les solutions suivantes : Le génie de Racine semble exister hors de la personnalité même... Racine n'analyse pas, il transcrit. Son théâtre est un théâtre d'intuition comme lui-même est un être d'intuition.

Ces conclusions semblent logiques. M. Gonzague Truc rejette avec indignation les données de terroir et d'hérédité admises par Masson-Forestier. L'ouvrage de cet écrivain, par endroits si curieux, et souvent si convaincant, malgré son allure agressive, lui paraît, dans un sens différent, aussi lamentable que l'ouvrage de Louis Racine rapetissant l'intelligence et les dons de son père. Pourtant, lorsque M. Gonzague Truc nous présente son Racine juvénile et son Racine triomphant, il adopte, ce semble, souvent, mais en l'adoucissant, le jugement de Masson-Forestier. N'insistons pas.

Du reste, nous devons signaler, — et la place nous est mesurée — un autre volume de M. Gonzague Truc, ces trois **Sermons de Bourdaloue** qu'il accompagne d'une substantielle introduction. En Bourdaloue le psychologue intéresse surtout M. Gonzague Truc. Bourdaloue s'efforça-t-il, comme on l'en a accusé, d'obtenir le succès par le scandale, traçant, dans ses œuvres de verbe des portraits frappants, empruntant sans cesse à l'actualité brûlante ? M. Gonzague Truc l'en défend avec énergie.

découvre le fond de sa méthode. Il prouve que, comme Molière, comme La Bruyère, le sermonneur groupait « en ensembles des observations dispersées ». D'où l'éveil des curiosités, la reconnaissance facile du vicieux notoire dans le vice stigmatisé. En réalité, Bourdaloue se souciait peu de ces moyens médiocres de passionner ses ouailles. Il prenait assurément ses traits moraux dans la vie, mais comme tout prédicateur consciencieux le doit faire. A cette heure, ces traits moraux, dégagés de leur valeur de documents historiques, prennent une importance singulière de documents psychologiques.

A l'époque où Mme de Sévigné allait si volontiers, — et l'on sait dans quelles intentions malicieuses, — entendre Bourdaloue, un autre moraliste, de qualité moins haute, végétait à Paris. Il se nommait l'**Abbé de Saint-Réal**. Jamais homme ne fut plus ambitieux, plus acharné à poursuivre la fortune et, en définitive, plus abreuvé de déceptions. Le succès de ses livres, de *Don Carlos* en particulier, où il donnait une forme personnelle à la nouvelle historique, ne lui procura aucun avantage. A sa mort, ses biographes étaient en peine de fixer jusqu'au lieu de sa naissance.

M. Gustave Dulong s'efforce de réparer l'injustice dont souffrit le pauvre abbé. Ses deux volumes, écrits en une bonne langue, documentés à d'innombrables sources d'archives, grossis d'importantes correspondances inédites, mettent en lumière l'existence étrange de César Vichard, abbé de Saint-Réal, savoyard de noble famille, contraint par sa qualité de puîné de prendre la robe, assujetti aux besognes de plume, vaguant entre son pays d'origine et la France, ne parvenant ni d'un côté ni de l'autre à obtenir que l'on reconnaisse et récompense son mérite.

Car l'abbé de Saint-Réal s'attribuait une valeur et un mérite énormes. A la vérité, l'étude de M. Gustave Dulong n'exagère point cette valeur et n'exalte pas ce mérite. Elle nous démontre, en effet, que l'abbé fut homme d'assez piètre moralité et que, dans son œuvre d'historien, il présenta les faits sous des aspects singulièrement fantaisistes. Il est vrai, Saint-Réal, au cours de ses écrits, ne se proposait d'autre but que « d'instruire sur le mécanisme des passions humaines ». Par malheur, il utilisait à ce dessein l'histoire, et donnait ses sources d'érudit. M. Gustave Dulong, après un minutieux travail de révision de ces sources,

prouve leur fragilité ; mais il reconnaît, non sans raison, à son livre, un grand talent de narrateur et d'artiste.

La jeunesse de Saint-Réal, la partie la moins connue de sa vie, est, dans le présent ouvrage, agréablement reconstituée. Certains épisodes de cette vie ne paraissent pas définitifs cependant, les relations, entre autres, de l'abbé avec Mme de Mazarin. M. Dulong admet que Saint-Réal fut l'amant transi de cette duchesse. L'abbé écrivit-il les *Mémoires* qu'elle publia sous son nom ? M. Gustave Dulong ne peut l'établir. Un factum de Mme de Mazarin, lancé au temps où elle plaidait contre son mari, revendique à son profit, d'une manière qui semble formelle, la paternité de ces *Mémoires*. Cet écrit tirera M. Dulong de son incertitude sur ce point.

Mémento. — La Comédie-Française a publié sous le titre : *Troisième centenaire de la naissance de Molière* (Publications Gonzalès) une bonne biographie du poète et une bonne étude de son œuvre accompagnée d'une iconographie extrêmement nombreuse et variée. — M. Albert Cim, poursuivant sa recherche des inédits de Diderot, nous offre, sous cette désignation un peu pompeuse : *Le Bréviaire des jeunes mariées* (Albert Messein, éditeur), une tendre lettre pleine de conseils éclairés que le philosophe adressa à sa fille, Mme de Vaudeul, à l'occasion de son mariage. Il est assez curieux de voir, sous la plume de l'auteur des *Bijoux indiscrets*, la plus pure morale se mélanger aux fins préceptes de diplomatie conjugale. — Au sommaire de la *Revue de littérature comparée* (janvier-mars 1922) : F. Baldensperger : Où l'Orient et l'Occident s'affrontent ; J. Lescoffier : Une adaptation de Victor Hugo par Björnson ; J. Bresch : Quatre lettres inédites de Volney ; P. Martino : Notes Stendhaliennes.

ÉMILE MAGNE.

LES ROMANS

Pierre Benoit : *La Chaussée des Géants*, Albin Michel. — Frédéric Boutet : *Le reflet de Claude Mercœur*, E. Flammarion. — Jean Michel Renaitour : *La revanche des Muses*, Albin Michel. — André Lamandé : *Castagnol*, Delalain. — René Bizet : *La bouteille de whisky*, Férenczi. — Jacques Lombart : *Les Amants damnés*, Lemerre. — Paul Brulat : *L'étoile de Joseph*, Ferenczi. — Jean Pellerin : *L'évadé de l'enfer*, Ferenczi. — André Lorulot : *Chez les loups*, Idée Libre. — Mathilde Alanic : ... *et l'Amour dispose*, E. Flammarion. — Victor Féli : *Le Jardin du silence*, Bloud et Gay. — Alex Coutet : *Le Miroir de l'invisible*, Renaissance du livre. — Marc Henry : *Histoire d'une perle*, Renaissance du livre. — Henri Duvernois : *La lune de fiel*, E. Flammarion. — Joseph Renaud : *La vivante épingle*, Pierre Lafitte. — Charles-Henry Hirsch : *Auprès de ma blonde*, E. Flammarion. — Martial Doriel : *Le charmeur de serpents*, Boccard. — Jean Paulhan : *Le pont traversé*, Camille Bloch.

La Chaussée des Géants, par Pierre Benoit. Je me sou-

viens qu'étant petite fille on me défendait de lire les romans de Paul Féval sous prétexte que l'imagination de ce romancier dépassait souvent les bornes des convenances. Naturellement j'en faisais mes délices! Il avait, pour moi, le double attrait du fruit défendu et... de celui qui dépasse les bornes. En lisant *La Chaussée des Géants*, j'ai retrouvé le plaisir mystérieux de mon enfance, et tout ce qui faisait le charme de Paul Féval, du Paul Féval d'avant les arrangements catholiques, bien entendu, car après... il ne restait plus rien! Qui donc, aujourd'hui, se rappelle *Jean Diable*? Chose curieuse, Pierre Benoit a toutes les séductions de l'auteur de *Jean Diable*, avec une pointe de religiosité ne nuisant pas du tout à son ironie latente, au contraire. J'espère qu'on ne l'expurgera pas vers la fin de sa carrière, mais il n'en aura pas besoin, si, par hasard, nous étions menacés d'une vague de pudeur, il dit respectueusement ce qu'il ne faut pas dire. Paul Féval aimait l'Irlande, la *Verte-Erin*, et il était de cœur avec ceux qui voulaient l'émanciper; il avait une *horreur* de l'Angleterre vraiment très féroce, et cela transpirait dans ses pages les mieux venues. Or, *La Chaussée des Géants*, c'est la révolte des *Sinn-feiners*, ceux qu'on appelait, jadis, d'un nom plus vulgairement français, et Pierre Benoit n'a eu qu'à puiser, à plein encrier, les situations romanesques tout autant que romantiques dont l'histoire actuelle de l'Irlande fourmille. On n'a pas à inventer la comtesse Markiewitz, elle existe. Quant aux légendes, elles datent de Merlin et sont toutes plus étranges les unes que les autres. Ce pays malheureux et mélancolique possède le plus riche des folklores. Il n'y a qu'à savoir faire vibrer la harpe d'or de ses bannières pour en tirer des sons enchanteurs.

Le roman d'aventure n'est donc pas mort, et Pierre Benoit sera lu, non seulement par les jeunes filles à qui on le défendra, mais aussi par les personnes libres qui cherchent dans un livre une trêve aux psychologies fastidieuses ne nous renseignant bien que sur le néant de certaines intelligences prétendues littéraires. Pourquoi ce romancier a-t-il voulu effrayer les gens par ses débuts arrivistes, et faire crier aux plagiats, systématiquement? Ça, c'est sans doute dans son bagage d'ironiste, et il ne peut se défaire... de cette valise diplomatique; cependant il vaut mieux que son système, oui.

Le Reflet de Claude Mercœur, par Frédéric Boutet. Patient, réservé, travailleur foncièrement organisé, surtout consciemt; cet écrivain jeune et nouveau (il y a des jeunes qui ne sont

pas nouveaux!) Frédéric Boutet est un de ceux que l'on distingue, dès la première page, du clan des talents sérieux de notre époque. Je ne saurais trop appuyer sur le mot sérieux qui, chez lui, n'exclut pas l'originalité. Il sait ce qu'il va dire et il sait le présenter avec une grande science du détail dont il l'entoure pour en assurer le meilleur des reflets. Son ministre *sosie* est d'une belle allure philosophique avec une pointe de mystère. Vers la fin du drame, l'ami médecin, qui se trompe, donne bien la note d'intensité qu'il faut mettre dans un dénouement attendu ou inattendu. Le roman est court, on le regrette, et c'est là une habileté de plus de la part d'un conteur qui doit toujours nous surprendre, parce que l'art n'est, en somme, chez les artistes sincères, qu'un sursaut de sa pensée se communiquant nerveusement à la nôtre.

La Revanche des Muses, par Jean Michel Renaitour. Après cette guerre, il faut un beau courage pour préférer la poésie à la réalité. Mais la poésie est une sorte de fièvre éruptive, lot de ceux qui ont une imagination à contenter malgré la vulgarité des époques. On se fabrique ses légendes et on se raconte à soi-même des histoires féeriques. Cela n'empêchera pas qu'on finisse par vendre des livres écrits en prose, bien entendu ! Un gamin, fils d'un commerçant de la rue du Sentier, est d'abord doué de tous les dons par la bonne fée Bourgeoisie, mais un imprudent a le tort de lui insinuer de devenir quelqu'un. Ça n'a pas l'air de tomber dans l'oreille d'un sourd ! Dès le lycée, il s'y efforce. Malheureusement, il n'y a pas de place dans les grandes revues, et les petites ne vous font qu'une petite réputation. Le gosse voit grand. Alors, il tombe dans l'industrie. Il fait de l'argent pour être le maître de la place, et, quand il a de l'argent, on trouve ces premiers ouvrages bien meilleurs que son ouvrage de commerçant, qui avait failli le faire aller en prison. Il tire à des centaines de mille d'exemplaires des œuvres dont on ne voulait pas chez les éditeurs, peut-être déjà fort encombrés des pareilles.

Je crois qu'il y a exagération de la part de l'auteur. La vérité quotidienne échappe toujours aux vérités convenues ou voulues par le romanesque enchaînement des intrigues ; il est bon, sinon moral, de donner la préférence aux Muses en dédaignant l'argent de la Bourse. Jacques Faisant n'est qu'un jeune homme pressé, et sa maturité est celle d'un faiseur.

Les Muses n'aiment que la jeunesse et surtout la sincérité.

J'espère que Jean Michel Renaitour, poète, en est bien convaincu.

Castagnol, par André Lamandé. Justin Castagnol est un mercanti qui donne à manger... et à parler à l'académicien Verlinières. L'un a une fille et l'autre un fils. Inutile de vous apprendre qu'ils sont amoureux. Mais leurs deux pères ne veulent rien entendre. Et cela donne lieu à des séances d'un comique très singulier où les deux puissances paternelles s'injurient et se traitent vertement. Enfin, tout finit bien par un mariage et un repas pantagruélique où Justin Castagnol avoue, dans la chaleur des vins généreux que, sans l'esprit, un bon dîner français ne vaudrait pas grand'chose. Dans une manière amusante, une satire très fine des mœurs du jour.

La Bouteille de whisky, par René Bizet. Petit roman d'une couleur mélancolique où l'on voit une jeune fille rejeter la fortune mal acquise, la bouteille renfermant les diamants volés, et des jeunes hommes aventureux s'unissant en une sorte de bande de *prospecteurs* pour aller à la recherche du trésor perdu. Dans la scène de folie, très curieuse, du reste, où le chercheur d'or a trouvé une bouteille remplie de terre, on ne voit pas assez que ce n'est pas *celle-là*, ou on ne comprend pas pourquoi les diamants n'y sont plus, puisque les diamants ne s'altèrent pas. Simple remarque d'un lecteur qui ne passe rien quand il s'intéresse à sa lecture.

Les Amants damnés, par Jacques Lombard. Un pauvre diable, retour de guerre, qui se précipite dans la volupté comme dans un bain trop chaud, et qui lui abandonne son libre arbitre. Sa femme fatale, d'Orient ou de Montmartre, n'a pas plus de séduction qu'une autre femme de ce genre, mais il s'enlise avec elle, et ne cherche pas à dominer une situation un peu ridicule. Un mari farouche, sinon complaisant, revient prendre possession de son bien, un peu tard, le détériore de telle façon que l'on ne puisse plus jamais s'en servir. Et cela finit par un double suicide. Si la femme valait la peine de cette double damnation, on saisirait mieux la valeur de l'œuvre, attachante d'ailleurs par son parfum, très bazars d'Orient.

L'Etoile de Joseph, par Paul Brulat. L'éternelle histoire du raté de lettres qui a fait une pièce reçue à l'Odéon qu'on ne jouera jamais. Le frère, bien moins doué, mais resté attaché à son pays natal, fait fortune, épouse la fille de son patron, et sauve

toute la maisonnée qui déambule à Paris sous l'étoile de Joseph, et crève de faim. Ah ! si cette morale pouvait nous détourner des ratés... mais l'histoire semble recommencer tous les jours malgré qu'elle n'amuse pas.

L'Evadé de l'enfer, par Jean Pellerin. La peinture d'une vedette de Cinéma, à qui on fait *tourner* une aventure non prévue par le film. C'est original et plein de détail sur le métier. Les types de comédiens de l'écran ne sont pas flattés, du tout. J'espère qu'ils sont mieux que ça, en général Il est vrai qu'ils sont légion, et on en doit rencontrer de toutes les couleurs.

Chez les loups, par André Lorulot. Mœurs anarchistes, paraît-il, mais elles ne diffèrent pas beaucoup des autres coutumes humaines. L'homme est toujours un loup pour l'homme qui lui dispute sa proie ou sa joie. Depuis que l'humanité s'est emparée du globe elle en a fait une geôle et s'est organisée en vue seulement de restreindre la liberté de vivre. Il est clair que ce n'est pas la place qui manque, et que les richesses sont abondantes. On a d'abord inventé le travail, puis la politique. Ces deux supplices étant devenus obligatoires maintenant on ne peut y échapper, ni par l'argent, ni par le dédain. Alors, on se console en faisant des discours. Encore bien heureux lorsqu'on les comprend. Les pauvres diables qui ne les comprennent pas finissent par s'en empoisonner et... ils vont en cour d'assises. André Lorulot a écrit là un livre très moral, c'est même la morale en actions !

... **Et l'Amour dispose**, par Mathilde Alanic. La jeune fille bien moderne qui désire faire sa vie et la voir en beauté sans l'appui masculin. Comme c'est naturellement une intellectuelle, (j'ignore s'il y a autre chose que des intellectuelles dans les jeunes filles modernes) elle s'éprend d'un intellectuel, et cela finit par un mariage d'amour qui est aussi un mariage de raison, car le héros, un député, un écrivain, est aussi un homme âgé. Enfin, c'est le lot des petites cérébrales d'être dupes de leur coup de tête... et je souhaite un bonheur durable à des époux assortis, cérébralement parlant. A ce sujet, que l'auteur me permette un souvenir; il date de loin. Je fus demandée en mariage par un Monsieur qui ressemblait à Denis Bertaume, parce qu'il était député et... d'un certain âge. Je refusai un peu brutalement : « C'est parce que je suis trop vieux ? » fit le brave homme. « Oh ! non, m'empressai-je de lui répondre, c'est parce que vous êtes député ! » Je

ne sais pas si ça l'a consolé. On fait ce qu'on peut quand on n'est pas intellectuelle.

Le Jardin du Silence, par Victor Féli. Un petit enclos où la dame tendre et triste va rêver au personnage énigmatique de son roman. Elle a dû épouser l'homme qu'elle n'aimait pas pour ces mille raisons que la seule raison n'admet jamais, et surtout à cause de la fugue de son premier fiancé. Il revient. Le mari meurt, mais la guerre ajourne les secondes fiançailles, et le pauvre officier n'en revient pas. Plus solitaire est le jardin du silence où la mélancolique héroïne fait ériger la blanche croix de son propre calvaire.

Le Miroir de l'invisible, par Alex Contet. Une invention dangereuse de savant autour de laquelle tournent beaucoup d'ambitions, bonnes ou mauvaises. Il y a un chapitre impressionnant où l'on voit un doigt qui fond ayant trempé dans le dangereux liquide. Cela se passe à Paris, je pense, mais les noms des rues et des villages sont singulièrement choisis : *Egalité-les-vengeurs*, boulevard *des Phéniciens*. Peut-être n'est-ce qu'un pays de rêve? En tous les cas, les pauvres diables de reporters y font merveilleusement leur chemin.

Histoire d'une perle, par Marc Henry. Il y a aussi *un grain de poivre* pour le faisandage, et *un cloporte,* insecte vivant dans les lieux sombres et humides. *L'histoire du bon Dieu breton* est très bien, beaucoup mieux que les autres, qui sont bien aussi. Ce petit Christ, qui se détache d'un calvaire pour aller sauver un chat que l'on va crucifier par amour de la science, se conduit vraiment, et pour la première fois, comme un Dieu, car cette fois-là il sauve un véritable innocent doublé d'une jolie bête. Peut-être le drame eût-il gagné en grandeur si on l'avait débarrassé de son idylle et de la femme infidèle clouée à la place du petit bon Dieu. L'auteur des *Trois Villes* a une terrible imagination malgré sa qualité d'historien !

La Lune de Fiel, par Henri Duvernois. Petites comédies de la vie quotidienne, trop quotidienne du ménage parisien. On fait bien ce qu'on peut pour se souffrir... Mais on en souffre ! Le mari est humilié par la tyrannie de ses habitudes. La femme se sent incomprise, et les amants qui pourraient comprendre ne sont pas mieux vus de près. Henri Duvernois excelle dans la phrase *jus de citron* qui ferait tourner la meilleure crème. Il dit tout

sans méchanceté, mais il montre l'envers de la chose. Il ne se mêle pas de psychologie compliquée ni de théorie philosophique, c'est un mot, un soupir, et c'est un portrait, un caractère entièrement peint. Rendre compte de ses petits tableaux est impossible, car il a sa manière qui est inimitable. A lire *au bureau*, on aurait presque envie de pleurer et rien, cependant, n'y est excessif; cela sent la vérité, une vérité amère comme le parfum d'un bouquet de violettes qu'on a oublié derrière un meuble, longtemps, sous la poussière...

La vivante Épingle, par Joseph Renaud. Trois nouvelles dramatiques où il est donné des explications curieuses à propos d'un surnaturel scientifique. L'occultisme réduit à l'état d'une composition chimique d'une essence vaporisée par le cerveau, et provoquant des hallucinations collectives, témoin la formation du dieu crocodile projetée à distance par un Hindou criminel.

Auprès de ma blonde... par Charles-Henry Hirsch. L'auteur applaudi de la *Danseuse rouge* fredonne quelques chansons, les unes gracieuses, les autres très cruelles. Ce sont des rêves ou des cauchemars, mais toujours des poèmes. A lire *le crépuscule des âmis* pour s'en convaincre.

Le Charmeur de serpents, par Martial Douël. La première de ses nouvelles est une assez curieuse peinture de mœurs algériennes. La favorite souffre-douleurs des vieilles femmes de Kaddour, le vieux jaloux, qui la tue devant *le charmeur de serpents*, son jeune et imprudent amoureux.

Le Pont traversé, par Jean Paulhan. Joli petit volume, édité soigneusement comme il convient pour un texte rare et une série de belles idées pures.

RACHILDE.

THÉATRE

Théatre de la Porte Saint-Martin : *La dernière Nuit de Don Juan*, drame en 2 actes, en vers, d'Edmond Rostand. — Théatre National de l'Odéon : *Molière*, Pièce en trois actes de MM. Jean-José Frappa et Dupuis-Mazuel. — Théatre Edouard VII : *L'Illusioniste*, pièce en trois actes de Sacha Guitry. — Nouveau Théatre : *La Montée vers l'Amour*, pièce en 5 actes de Salvator Schiff. — Théatre de Paris : *Miquette et sa mère*, pièce en 3 actes de MM. Robert de Flers et G.-A. de Caillavet. — Théatre de la Grimace : *Doralice ou la Métamorphose*, pièce en trois actes de MM. F. Nozière et G. Rivolle. — Mémento.

Dans une même soirée, le Théâtre de la Porte-Saint-Martin nous offrit la première et la dernière œuvre d'Edmond Rostand.

Ainsi pûmes nous d'un seul regard embrasser la carrière du poète de Cambo et juger de son coup de départ et de son point d'arrivée. La trajectoire est courte. Cyrano en est la clef brillante. Ce langage d'artilleur semble peu convenir au poète mièvre des Musardises. Je m'en excuse. Mais cela définit assez bien cette soirée qui débutait par les *Romanesques* et finissait par **La Dernière Nuit de Don Juan.**

Des *Romanesques*, plus rien à dire. C'est une comédie agréable, un peu sucrée, d'une fantaisie trop sage. Cela fait penser à un tablier gorge-de-pigeon attaché sur une vieille dame. Le premier acte est charmant et connaîtra, je pense, la fortune d'être joué seul. Il se suffit et peut alors passer pour le modèle d'un genre. Quant à proposer ce genre en modèle... c'est autre chose.

La Dernière Nuit de Don Juan est bien l'œuvre la plus agaçante que je sache. Mais agaçante à la façon d'un tzigane. Il y a des éclairs pathétiques dans cette romance. Vous en connaissez l'argument : Le commandeur remet *Don Juan* à Satan dont on aperçoit la formidable griffe. Mais le conquérant des *mille et tre* conquerra jusqu'au Très-Bas. Il le convainc de ne point l'emmener encore dans les cercles dantesques :

> Etant le corrupteur je suis votre vicaire

... dit-il. Et ce raisonnement suffit à la Griffe qui se desserre... Quand je vous dis qu'il n'en faut pas plus. Don Juan a donc dix ans devant lui pour parfaire sa carrière amoureuse. Les dix ans passent durant un entr'acte. Et nous voici à Venise :

> J'aime Venise. Et puis son lion me ressemble
> Au pied duquel un vol de colombe s'assemble.

Et voici le diable, sous l'aspect imprévu d'un montreur de marionnettes. Un dialogue s'engage entre Don Juan et Polichinelle. Et cela ne manquerait pas d'être excellent si les vers n'étaient pas insupportablement tarabiscotés, chevillés et fleuris de tous les concetti que le mauvais goût d'une époque assembla. Mais le diable démasque sa personnalité. Et aussitôt Don Juan se ressaisit : « Je te ferai souffrir ! dit-il au Tourmenteur, car je sais que tu souffres quand tu suspends un être au-dessus de tes gouffres sans qu'il pâlisse ! »

« Je ne t'emporterai que vaincu », dit le diable. Et Don Juan

se croit aussitôt sauvé. Et il invite Satan à souper. Tout cela est empli de calembours, mais charmant.

Et voici que commence la lutte entre l'orgueil de Juan et celui qui est l'Orgueil absolument. Lutte plus ingénieuse que profonde, mais par instant assez émouvante.

— Je suis « le seul Héros qu'admire au fond l'humanité ».

Et Satan dit qu'il n'en restera rien.

— Non pas, dit Don Juan, j'ai possédé !

— Quoi ? Qu'est-ce donc que posséder... pour l'homme?

Et Don Juan aussitôt : « Posséder c'est connaître. » Alors Satan déchire la fameuse liste des mille et trois noms féminins. Il jette les morceaux de la liste à la lagune. Et par une bien jolie invention de poète dramaturge, chaque morceau de la liste déchirée devient une gondole qui porte une femme masquée.

— Reconnais-les ! défie le Diable.

Don Juan n'en reconnaît aucune. En vain il s'épuise un flambeau à la main. A chaque nom répond le « Non ! » d'une ombre.

Tu n'as rien vu. Tu n'as rien su. Tu n'as rien eu !

ricane le diable. Au moins les a-t-il damnées ? Pas même. Elles le désiraient. Enfin il leur a plu ? A peine et pour de très bas motifs. Oui, mais, trouve-t-il encore : « C'est vous qui me preniez. C'est moi qui vous quittais. »

— Parce que tu avais peur, peur d'aimer, de souffrir, peur de la douleur enfin !

Il n'a pas été l'Amant, puisque « pour le faire pâlir, il suffit que l'on nomme *Roméo*, *Tristan*... A-t-il fait souffrir seulement ? Il le croit. Mais le Déchu recueille dans une coupe les larmes des victimes. Et toutes ces larmes sont fausses. Elles furent versées pour un chapeau, un bijou, mille futilités ! Pas une n'est sincère... Ah ! si, une. Et celle qui l'a versée est là. Don Juan la regarde passionnément. Elle se démasque. Elle dit son nom. Et le séducteur ne la reconnaît pas !

Lorsque tout orgueil a été arraché à Don Juan, *le Pauvre* vient à son tour le souffleter et aider Satan qui va donner au damné non pas l'enfer des monstres, mais l'enfer des guignols. Il deviendra Polichinelle. Il s'en console du reste en pensant qu'il pourra encore faire rire les filles... A quoi l'Ombre sincère, l'ombre in-

connue soupire un mélancolique : « C'est dommage ! » qui clôt la pièce bien bourgeoisement.

Telle qu'elle est, cette étrange pièce a des sommets émouvants : l'évocation de Tristan, la scène des larmes ; et des bas-fonds étonnants. Admirable dans certains détails, elle est dans l'ensemble d'une laborieuse puérilité. Sa forme est impardonnable. Je veux bien que ce ne soit que l'esquisse, le premier jet du poète qui laissa inachevé son manuscrit. Mais tout porte à croire qu'un travail plus soutenu eût augmenté les fautes de goût de la versification.

La mise en scène du prologue est tout bonnement grotesque. Ni Gémier, ni Copeau, ni Baty, ni les grands Anglais de l'Ecole de Gordon Craig n'ont rien appris au metteur en scène de M. Hertz. Nous avons vu une antichambre de l'Enfer en carton pâte, avec de courtes flammèches, comme on en voit encore à l'Opéra de Montpellier, et une griffe... ah ! mais une griffe vaudevillesque qui tremblote hors du trou du souffleur et n'arrive pas à saisir le manteau de Don Juan...

Aux autres actes un décor vieux style nous montre Venise. L'arrivée « du grand troupeau de victimes offertes » est assez bien réglée. Les costumes sont beaux, trop beaux.

Il eût été difficile, fût-ce à la Comédie-Française, de trouver un Don Juan plus mauvais que M. Pierre Magnier. Il rejoint, s'il ne le surpasse, M. Raphaël Duflos, qui jusqu'ici était ce qu'on avait vu de mieux dans le genre.

Le Diable est joué par M. Yonnel qui, comparé à son partenaire, a du génie. Son Lucifer est honorable, mais manque un peu d'envergure.

Mme Moréno est une des rares actrices de ce temps qui sache ce qu'on entend par l'harmonie d'un vers. Sa voix pure scande, éploie, diversifie le rythme, la ligne et le nombre. C'est une grande artiste.

Dans les *Romanesques*, M. Daragon faisait un bien truculent et gaillard Straforel.

A l'Odéon, M. Gémier inaugure sa direction par un **Molière** de MM. José Frappa et Dupuy-Mazuel. Il aurait pu mieux faire. Car à quoi riment, je vous prie, une mise en scène sans pièce, une jolie femme qui louche et un rôti sans moutarde ? Nous attendons pour juger M. Gémier qu'il nous donne autre chose.

Au Théâtre Edouard-VII, M. Sacha Guitry reprend avec bonheur l'**Illusioniste**. C'est une de ses pièces les mieux venues. Sans composition, sans intrigue presque, elle émeut, charme et distrait. Ce prologue au music-hall est la chose la plus plaisante qui se conçoive. Et Mlle Yvonne Printemps est bien jolie. Et M. Sacha Guitry est toujours, — avec son père toutefois, — son meilleur interprète. Cette reprise, qui est vraiment une fête de l'esprit, a eu une excellente presse. Cela doit prouver à M. Sacha Guitry que les critiques sont les meilleurs fils du monde pour peu qu'on ne les oblige pas à trouver bonnes des pièces médiocres.

On a fort malmené la pièce de M. Salvator Schiff, ouvrier en fer, qui devint auteur dramatique par le seul effet de sa ténacité et de sa volonté. **La Montée vers l'Amour** n'est point si mauvaise qu'on le dit. C'est une œuvre désordonnée, confuse, avec ici et là des coins singulièrement riches. L'auteur a répondu à ses critiques, disant que si quelque désordre existe dans sa pièce, c'est parce qu'il n'avait point remarqué que la vie fût toujours ordonnée.

C'est que, précisément, la tâche de l'artiste est de mettre un peu de logique dans tant de désordre et de fumée. C'est ainsi qu'un auteur doit régner au centre de sa toile ou de sa pièce comme Dieu au centre du monde. Et cela, — qui s'appelle *la composition*, — c'est essentiellement « l'œuvre d'art ».

Miquette et sa mère, au Théâtre de Paris, est une reprise inutile plus vieille et ridée qu'une aïeule. Certes, ce théâtre ne nous parut jamais très solide. Mais qui donc eût pu penser qu'il s'effondrerait aussi vite?

La Grimace est une association d'avant-garde qui veut jouer des auteurs nouveaux. On a trouvé étrange qu'elle affiche une pièce de MM. Nozière et Rivollet. **Doralice ou la Métamorphose** n'a pas donné tort aux censeurs, et M. Fernand Bastide, directeur de la Grimace, devra mieux choisir son répertoire.

Mémento. — M. Georges Pitoeff continue ses représentations à la Comédie des Champs-Elysées. Il a remporté de vifs succès avec *Mlle Julie* de Strindberg.

— Aux Deux-Masques, scène montmartroise qui nous offre des succédanés du Grand-Guignol. On joue une ingénieuse adaptation du chef-d'œuvre de Wells : *L'Ile du Docteur Moreau*.

— Le comédien Gabriel Signoret va partir bientôt pour l'Argentine, en tournée.

— M. Lucien Guitry jouera chez Mme Sarah Bernhardt une pièce de M. Sacha Guitry : *Adam et Eve.*

— Il faut en faire notre deuil : ça n'est point cette saison-ci qu'on nous montrera *Bérénice* au Théâtre du Vieux-Colombier.

— Le Théâtre du Marais, à Bruxelles, dont j'ai déjà parlé, a décidément beaucoup de succès. M. André Antoine lui consacre une partie de son feuilleton à l'*Information*, le 18 mars.

— On a joué à l'Athénée une pièce de M. Félix Gandéra. Le mieux est de n'en rien dire.

— Une question passionne le monde du théâtre : Verra-t-on la *Judith* de M. Bernstein cette année ? Il faut si peu de chose pour passionner les foules.

INTÉRIM.

HYGIÈNE

L'Hygiène des vieillards. — Les hommes se sont toujours préoccupés de bien vieillir. La *gérokomique* (γέρων, vieillard, κομέω, j'entretiens) était une science pratiquée dès les temps les plus reculés. Le roi David nous a fourni un exemple de l'emploi d'une méthode qui consistait à procurer une nouvelle jeunesse aux vieillards en les maintenant au contact et dans l'atmosphère de jeunes gens sains et dispos. Boerhave, qui exerçait la médecine en Hollande, réédita le procédé en faisant coucher un vieux bourgmestre d'Amsterdam entre deux jeunes filles, ce qui procura, paraît-il, à son client, un surprenant regain de force et de gaieté.

Jadis, Cohausen commenta une inscription votive (1), établissant qu'un certain Hermippus, directeur d'une école de filles, à Rome, avait dû d'atteindre cent quinze ans, au fait d'avoir vécu continuellement entouré de jeunes filles. Cette influence juvénile avait prolongé sa vie. Cohausen concluait très sérieusement à la nécessité de se soumettre matin et soir au souffle des vierges jeunes et innocentes, « car, disait-il, dans le souffle de l'inno-

(1) Æsculapio et Sanitat
L. Clodius Hermippus
Qui vixit Annos CXV, Dies V,
Puellarum anhelitu
Quod etiam post mortem ejus
Non parum mirantur Physici
Jam, posteri, sic vitam ducite.

cence réside la matière première à l'état de sa plus grande pureté ».

Le Moyen Age crut que la conservation et la prolongation de la vie, regardées comme des bienfaits de la nature, pouvaient être obtenues à l'aide de produits transmutés dans les alambics. Roger Bacon recommandait, dans ce but, les préparations d'or, les perles, l'ambre et les bézoards. Il eut, comme principale cliente, la comtesse d'Exmont qui atteignit, — mais rien n'est moins certain, — l'âge de cent quarante ans, vit sa dentition se renouveler trois fois et sa chevelure repousser deux fois ! Cette longévité était attribuée à l'usage de la liqueur d'or que R. Bacon devait conseiller, plus tard, mais sans succès, cette fois, au pape Nicolas IV.

Au xve siècle, l'illustre charlatan Théophraste Paracelse, de son véritable nom Philippus-Aureolus-Theophrastus-Paracelsus Mombastus ab Hohenheim, possédait la *pierre d'immortalité* et le *soufre végétal*, souverains contre tous les maux, ce qui ne l'empêcha pas de s'éteindre à l'âge de quarante-huit ans.

Ce fut une croyance générale, au Moyen Age, que chaque planète et chaque constellation impriment aux existences écloses pendant une de leurs révolutions une certaine direction, bonne ou mauvaise. La connaissance du jour, de l'heure et de la minute de la naissance permettait à l'astrologue de prédire le tempérament, la capacité intellectuelle, les maladies, le genre de mort, et jusqu'à la date de celle-ci. Tous, des petits aux grands, des évêques et des philosophes aux ouvriers des corporations, dressèrent des tables de nativité, et l'astrologie prit place dans les leçons des Universités auprès de la Kabbale et de la Géomancie.

Au xviie siècle, le calendrier astrologique de Thurneisen eut, en Allemagne, une vogue inouïe. L'auteur, qui vivait à la cour de Berlin, admettait que chaque être vivant, chaque objet inerte, chaque lieu avait son étoile qui présidait à son sort. Il conseillait de combattre les mauvaises influences en utilisant les objets, les mets, les boissons, les habitations, les vêtements, les lieux soumis à l'influence de planètes douées d'un pouvoir contraire et de vertus bienfaisantes. On neutralisait une influence stellaire néfaste par l'action favorable d'un astre plus clément.

Au milieu de tant d'erreurs, un Italien, Cornaro, dont le livre : *De la Sobriété*, fut traduit par Ch. Meaux-Saint-Marc, tenta

de réagir. Grâce à un régime alimentaire des plus simples, mais suivi avec une régularité exemplaire, il devint centenaire. Jusqu'à quarante ans, il avait mené la vie la plus dissipée qui fût. A partir de cet âge, et pendant soixante années, il se contenta de la quantité d'aliments strictement nécessaire pour subsister. Il évita soigneusement les émotions et les mouvements musculaires violents. Sur la fin de sa vie, il perdit, sans en être affecté, un procès qui fit mourir de chagrin deux de ses frères. Il eut, plus tard, un accident de voiture grave d'où il sortit avec un bras luxé et un pied contusionné. Il fit réduire l'un et soigner l'autre, et se rétablit promptement. A quatre-vingts ans, ses amis lui persuadèrent qu'il mangeait trop peu. Il se laissa convaincre, accrut légèrement la quantité de nourriture qu'il prenait, et tomba malade. Il dut revenir à son régime primitif qui était, par jour, de « douze onces d'aliments solides et treize onces de boissons ».

Au XVIII[e] siècle, le nombre des charlatans qui prétendaient prolonger la vie fut immense. Le *thé de vie* du comte de Saint-Germain n'était qu'un mélange de bois de santal, de feuilles de séné et de fenouil. *L'Elixir de vie* de Cagliostro n'était qu'un stomachique qu'il fallait prendre chaud. Les *sels sidéraux*, les *teintures d'or*, les *lits magnétiques*, faisaient surtout vivre ceux qui les inventaient.

Mesmer, Allemand expulsé de Vienne, avait eu l'idée d'utiliser l'aimant et de s'en servir comme remède souverain et régénérateur de l'espèce humaine. Il connut, à Paris, une vogue extraordinaire. Tout le monde voulait être guéri par lui ; toutes les femmes se donnaient rendez-vous dans sa demeure qui était splendide. Nos aïeules avaient déjà les mêmes engouements que nos contemporaines pour ce qui venait de l'étranger. Mesmer finit par proclamer qu'il n'avait plus besoin de ces aimants artificiels, que lui-même était le grand aimant qui devait magnétiser le monde. Mais ce mirage trompeur s'évanouit lorsque la commission, à là tête de laquelle se trouvait Franklin, examinat ce qu'était le magnétisme de Mesmer.

Vers la même époque, grâce à son *lit céleste*, Graham prétendait rendre aux forces génératrices l'énergie nécessaire pour atteindre le but souhaité. Son succès fut éphémère. De nos jours, des fabricants de ceintures magnétiques variées ont repris l'ex-

ploitation du même filon, déjà connu des charlatans de la fin du XVIIIe siècle.

§

Dans l'état actuel de nos connaissances en médecine, que faire pour vieillir sans trop d'infirmités ? La longévité est le partage de ceux-là seuls qui, ayan une saine hérédité, ont évité les excès, et vécu sagement. L'estomac est le tout puissant seigneur de notre organisme. Ne pas s'apercevoir qu'on a un estomac, être doué d'un bon appétit, ignorer les digestions lentes ou difficiles, sont les indices d'une disposition naturelle à vivre vieux.

Pour bien digérer, il convient de posséder une dentition saine. « Celui qui perd de bonne heure ses dents, disait Hufeland, passe déjà, pour une portion de son individu, dans l'autre monde. »

Une poitrine saine, contenant des organes respiratoires bien conformés, un cœur tranquille et non irritable qui bat lentement et régulièrement sont des présomptions de longévité.

Un certain degré d'insensibilité qui diminue les pertes causées par l'émotivité, l'égalité d'humeur et la gaieté sont d'inestimables présents du ciel, fort utiles pour parvenir à un grand âge.

La régularité de fonctionnement et l'intégrité des appareils d'excrétion : foie, reins, glandes sudoripares, est une condition *sine quâ non* d'un bon drainage des poisons organiques. Une grande puissance de réparation qui permet de beaucoup consommer sans éprouver une notable déperdition d'énergie, jointe à une tendance naturelle à la guérison des blessures et des maladies, permettent de légitimement escompter une verte vieillesse.

De toutes les causes propres à abréger la vie, il n'en est pas dont l'action soit plus destructive que les excès vénériens. Ils diminuent la force vitale en provoquant une déperdition excessive des sucs qui semblent contenir cette force sous un potentiel considérable. Ils entraînent, par surcroît, un surmenage nerveux qui trouble profondément la régulation à laquelle préside notre système cérébro-spinal. L'affaiblissement de la pensée, la diminution ou la perte de l'énergie, de la clairvoyance, les défaillances de la mémoire traduisent toujours les excès vénériens. Vénus est une voleuse qui diminue le contingent de nos jours, en nous dérobant notre énergie nerveuse.

Le surpeuplement s'oppose à la longévité ; de même une enfance délicate maintenue loin des causes d'aguerrissement ; la ru-

desse d'un élevage simple et sans luxe assure, au contraire, fréquemment à l'être humain les bases d'une existence durable.

On a dit que la tension exagérée et continue des forces intellectuelles pouvait abréger nos jours. Il faut tenir compte, en cette matière, des qualités naturelles et des dispositions innées de chacun. Un esprit puissant s'accommodera, sans peine, de travaux qui useraient promptement une intelligence médiocre. Ce qui est un véritable effort pour celle-ci ne sera qu'un jeu pour celui là D'une manière générale, tout travail imposé contre la volonté et surtout contre le goût est particulièrement fatigant pour l'esprit.

Mais, ce qui est par-dessus tout nuisible, c'est la concentration prolongée de la pensée sur un même sujet. Rien ne fatigue plus l'intelligence qu'une direction uniforme. La première condition pour travailler sans fatigue est de varier à propos les sujets d'étude. L'alternance de l'effort cérébral est un principe essentiel de l'hygiène de la pensée.

Mêler les occupations d'une vie pratique et non dépourvue de distractions aux spéculations de l'esprit est un autre principe de cette hygiène. Les travailleurs qui ignorent cette élémentaire sagesse versent souvent dans une sorte de manie qui les rend parfaitement ridicules ou malades.

Le vieillard a perdu l'aptitude à l'exercice, mais il n'est personne à qui l'exercice soit plus nécessaire. Le mouvement seul peut l'aider à lutter contre l'atrophie de ses muscles, et la raideur progressive de ses articulations. Il importera d'adapter l'exercice à ses faibles forces, pour qu'il n'en retire que des bénéfices et ne s'expose à aucun de ses dangers.

Pas d'exercices de vitesse, de fond, ou de force, pas de fatigue : voilà les défenses dont le médecin qui dirige l'hygiène d'un vieillard doit être pénétré.

Se donner du mouvement sans faire de grands efforts musculaires, accomplir des promenades fréquentes plutôt que prolongées, se lever avec le soleil, se tenir sur pied la majeure partie du jour, se reposer souvent, mais peu de temps chaque fois, ne jamais attendre les avertissements de la fatigue pour s'arrêter, ou ceux du froid pour se couvrir, mais les prévenir ; en un mot, mener une vie active et assurer par le mouvement ménagé le fonctionnement régulier des organes : telle est la règle pour les hommes âgés.

§

Il y a quelques mois le Professeur Lacassagne publiait *La Verte vieillesse* (1). Aujourd'hui, c'est le Dr Monin qui vient de terminer son *Hygiène et médecine des vieillards* (2). Un livre comme celui-ci ne peut s'analyser. Chacun de ses chapitres forme un tout qui mériterait d'être commenté. Il est tout parsemé de remarques savoureuses qui lui donnent infiniment de prix. Je cite au hasard : « *ad lectum, ad lethum* » pour dire que la sédentarité conduit les vieillards au tombeau ; « la vieillesse est vraiment la dérision de la vie, et le Temps le plus cruel des caricaturistes ». La « dérision de la vie » est peut-être un peu exagéré ; Flourens l'appelait « l'âge saint », et, à soixante-dix ans, Buffon s'adressant à des jeunes gens, leur disait : « N'ai-je point la jouissance de ce jour aussi présente, aussi plénière que la vôtre ? »

Je cite encore Monin :

> Le goût et l'odorat sont les sens qui résistent le plus à la vieillesse....
>
> L'homme gai ne pèse jamais son âge et la vieillesse est souvent faite davantage du poids des heures tristes que de celui des années proprement dites....
>
> Comme hygiène générale, la vraie formule est de modérer l'intensité de la vie pour en prolonger la durée....
>
> Celui qui meurt jeune n'est qu'un locataire qui paie son terme d'avance....
>
> La jeunesse est, bien souvent, un état d'âme, comme la vieillesse.

Monin, nous raconte, d'après Duquesnel, que « lorsqu'on annonçait au musicien Auber la mort d'un de ses contemporains, il souriait d'un petit sourire de guenon et disait : « Il ne faut pas se faire d'émotion inutile. Le sage, lorsqu'il apprend la mort d'autrui, doit trouver à sa douleur une petite compensation mathématique, puisque la mort augmente la moyenne de la vie de l'autre. Or, comme je suis celui qui survit, je ne saurais m'affliger de voir augmenter mes chances. » On raconte aussi que Millaud, le fondateur du *Petit Journal*, enjoignait à ses rédacteurs d'annoncer, de temps à autre, le décès d'une personne âgée de plus de cent ans : « Cela flatte l'abonné, disait-il. »

Monin est convaincu que pour avoir une belle vieillesse, il faut continuer à s'intéresser à tout, « entretenir gaiement son activité in-

(1) Chez Rey, à Lyon.
(2) Chez Doin, à Paris.

tellectuelle, ses facultés, sa conscience d'être toujours utile. Voyez les vieillards très occupés : ne se distinguent-ils pas, tous, par une fraîcheur physico-mentale presque juvénile? Par le travail, ils échappent à la caducité et entretiennent leur économie jusqu'au terminus du ruban vital. « C'est charmant, la vieillesse, disait Emile Augier : quel dommage que cela dure si peu!... »

Madame de Coislin, presque nonagénaire, était prête à passer : on soutenait, au bord de son lit, qu'on ne succombait que parce qu'on se laissait aller ; que si l'on était bien attentif et qu'on ne perdît jamais de vue l'ennemi, on ne mourrait point : « Je le crois, dit-elle, mais j'ai peur d'avoir une distraction. » Et elle expira...

C'est à la campagne que le vieillard entretiendra le mieux ce qui lui reste de fraîcheur et de jeunesse, par un travail intellectuel et physique régulier et méthodique, coupé de calme sommeil, cet antidote de tous les chagrins...

Lorsque notre sang est refroidi, nous nous disons revenus de l'amour : c'est l'amour qui s'est enfui à tire d'aile. Quand les plaisirs nous ont épuisés, nous nous figurons avoir épuisé les plaisirs...

Le vieil Averrhoès déclare que ce qu'il y a de pire, pour un vieillard, c'est une jeune femme et un bon cuisinier. *Virgo libidinosa senem jugulat*, disait un proverbe latin.

Pour ce qui est de la virgo libidinosa, c'est sûr ; pour ce qui est du bon cuisinier, ce l'est moins. Si l'art du cuisinier sait rendre inutiles les objections de l'estomac le plus fatigué, s'il fait absorber en un repas, par consommés, jus et coulis, la quintessence de plusieurs livres de viande, de volailles et d'os à moelle, cet art a beau avoir pour résultat une victoire culinaire, il est perfide. Car c'est notre propre corps qui en fait les frais, c'est notre sang qui en souffre. Mais si cet art consiste seulement a accommoder de manière savoureuse des mets simples et frais, il est, entre tous, bienfaisant. Il faut au vieillard un bon cuisinier, car « la première digestion se fait, en somme, dans la cuisine ». (Monin)...

Fuir les pantoufles et l'acoquinement exagéré avec la robe de chambre...

En Chine, le lait de femme est, de temps immémorial, très réputé comme réparateur des vieillards : il se vend sur les marchés du Céleste-

Empire. Pourquoi la médecine européenne n'en rajeunirait-elle pas l'emploi ?

C'est toujours le Dr Monin qui parle. Je vois d'ici l'ingénue offrant un sein magnifique au père noble. Scène palpitante pour une des prochaines revues.

Encore une citation, la dernière, empruntée au sage Hufeland :

Le dernier mot de toute expérience, c'est la modération en tout... Dans un certain état moyen de fortune, de climat, de santé, de tempérament, de constitution, d'activité, d'intelligence, de régime, se trouve le secret de la longévité. Tous les extrêmes, le trop comme le trop peu, sont des obstacles au prolongement de la vie.

Dr MAURICE BOIGEY.

SCIENCE SOCIALE

Albert Schatz : *L'Entreprise gouvernementale et son Administration*, Payot. — J. Wilbois et autres : *Etudes d'organisation commerciale*, Ravisse. — Jacques Valdour : *Ouvriers parisiens d'après guerre*, A. Rousseau et R. Giard. — Georges Risler : *La crise du logement*, Plon. — Mémento.

C'est sous l'influence des idées de M. Henri Fayol, grand théoricien de l'Administration, que M. Albert Schatz, professeur à la Faculté de Droit de Lille, a écrit son livre **L'Entreprise gouvernementale et son Administration**. Les idées de M. Fayol, qu'on trouvera dans plusieurs ouvrages dont il a été rendu compte ici, par exemple : *Administration industrielle et générale* (15 mars 1918), *L'Eveil de l'esprit public* (1er février 1919), *La Conduite des Affaires* (1er décembre 1919), *L'Incapacité industrielle de l'Etat* (15 août 1921), etc., ces idées, dis-je, se répandent un peu partout et même sont appliquées par l'Etat. Oh ! qu'on se rassure, il ne s'agit pas de l'Etat français, mais de l'Etat belge qui, sous l'impulsion de M. Albert Devèze, ministre de la Défense nationale, a réalisé d'importantes réformes inspirées par elles dans ses divers services, et provoqué un mouvement analogue dans les administrations locales qui dépendent un peu de lui.

L'Etat gouverne, l'Etat réglemente, l'Etat produit, cette triple fonction analysée par l'auteur est exacte. Mais ce qu'on pourrait appeler le fayolisme ne s'exercera pas semblablement dans les trois domaines. Il devrait le faire, certes, dans celui de l'Etat pro-

ducteur, mais cette conception d'un Etat industriel est si absurde que toute entreprise étatiste de ce genre serait à supprimer, ce qui dispenserait du coup de tout fayolisme. Quant au domaine réglementaire et gouvernemental, qui est le vrai domaine de l'Etat, il lui est beaucoup moins accessible. Non pas que les qualités exigées par M. Fayol du bon chef de commerce ou d'industrie, c'est-à-dire la prévoyance, la méthode, le contrôle, etc., ne soient pas exigibles aussi du bon chef de gouvernement ; mais, malgré tout, autre chose est un gouvernement, autre chose une industrie ; le premier est uniquement affaire de police, la seconde uniquement affaire de bénéfice ; et ce sont, dirait Pascal, deux ordres de grandeurs différentes. « C'est, dit M. Albert Schatz dès sa première ligne, un métier de gouverner et le gouvernement d'un Etat est une entreprise. » On pourrait tout aussi bien dire le contraire : gouverner n'est pas un métier, sauf pour les politiciens professionnels qui justement pour cela gouvernent très mal, et un gouvernement n'est pas une entreprise, puisqu'il n'y a ni programme de travail matériel à exécuter, ni nécessité de trouver un capital pour le faire, ni obligation d'éviter à tout prix le déficit ; les procédés si louablement préconisés par M. Fayol pour les gestions privées, tels que la conférence de chefs de service et l'usage de la passerelle, n'auront donc pas grande importance pour lui.

On n'en lira pas moins avec fruit les observations de M. Albert Schatz, d'abord sur la façon dont certains essaient de démarquer les idées de M. Fayol pour les adapter à leurs vues politiciennes, et c'est ainsi que le projet de nationalisation des chemins de fer perpétré par le fameux *Conseil économique du Travail* de la C. G. T. est une pure caricature, dont l'auteur n'a pas peine à démontrer l'absurdité, et ensuite sur l'amélioration de notre haute machinerie politique. Il serait excellent que le Président du Conseil fût débarrassé de tout portefeuille de façon à pouvoir se consacrer à son rôle de haut directeur d'assemblée, et il serait approuvable que les quinze ou vingt ministres ou sous-secrétaires d'Etat fussent groupés et subordonnés à six ministres généraux, ou même à quatre seulement, comme le demande M. Noblemaire, et comme je l'avais moi aussi proposé dans ma *Nouvelle Cité de France*. Mais, vraiment, tout ceci n'est qu'un commencement, et le plus facile ; le difficile c'est de préciser ce que c'est que la compétence politique, de voir en quoi elle se distingue de la compé-

tence administrative, et comment celle-ci se sous-distingue suivant qu'il s'agit de gestion publique ou privée, et enfin de dire comment on acquiert pour soi ou on devine pour les autres cette compétence politique. Ici les idées de M. Fayol seraient bien complétées par celles de Bagehot que cite volontiers M. Schatz, ou, pour rester chez nous, par celles de M. Joseph Barthélemy.

Mais si le fayolisme et le taylorisme n'ont pas grande efficacité dans le domaine de l'Etat, ils en ont une énorme dans celui des entreprises privées, et on s'en rendra compte en lisant les **Etudes d'organisation commerciale** émanant de divers spécialistes groupés sous la direction de M. Wilbois et publiés par la *Chambre syndicale de l'Organisation commerciale*. M. Wilbois, qui dirige lui-même une *Ecole d'administration et d'affaires*, et qui a écrit un très remarquable ouvrage sur *la Nouvelle Education française*, dont il sera rendu compte ailleurs, s'est spécialisé dans ces questions d'organisation pratique, d'efficience, comme on dit en empruntant louablement à l'anglais un mot que nous n'avions pas tout à fait (*efficacité* et *efficience* ne sont pas absolument la même chose) et les études que ses collaborateurs et lui publient sur l'organisation générale des maisons de commerce, du service de direction, des classements, de la publicité, de la vente, de la comptabilité, étonneront certainement le lecteur profane par l'ingéniosité des détails, la minutie des observations, la praticité des combinaisons et la perspicacité des remarques psychologiques. Les livres de ce genre ne peuvent malheureusement qu'être signalés ; pour apprécier ce que M. Damour dit par exemple de la publicité, ou M. Maurice du système des classements, il faudrait trop de place, mais ceux qui liront ces diverses études n'auront pas perdu leur temps ; même pour un pur intellectuel la matière des classeurs et des fichiers est importante, et le plus savant des bibliographes aura intérêt à connaître comment un bon chef de commerce classe ses répertoires de clients et de marchandises. En lisant les livres de ce genre on comprend d'ailleurs le mot de Gœthe : que le grand commerçant est un des spécimens les plus élevés de l'espèce humaine; pour être tel il faut en effet, être bon psychologue, bon organisateur, bon connaisseur du monde entier ; un simple « rayon » comme celui de la publicité demande plus de flair psychologique que la confection d'une comédie ou d'un roman ! Mais, en vérité, si notre commerce n'est

as à la hauteur des circonstances, ce ne sera pas la faute aux sprits remarquables qui en donnent la théorie et en précisent es conditions de succès!

Avec son nouveau livre : **Ouvriers parisiens d'après guerre**, M. Jacques Valdour poursuit le cours de ses *Observations vécues* qui l'auront amené à faire tant de métiers dans tant le pays. Lui du moins a le droit de parler de ce qu'il juge, et ela nous change un peu! Donc cette fois M. Valdour, en dépit le tous les doctorats dont il est bardé, s'est fait successivement nettoyeur de chaudières dans le quartier de la Gare, décapeur de métaux dans le quartier Vaugirard, et enfin tourneur à Saint-Ouen, et c'est le résultat de ses remarques qu'il nous donne dans un bref volume écrit avec bonne humeur, et que devraient bien lire les intellectuels qui, en fait d'ouvriers, ne connaissent guère que des palabreurs de réunions publiques.

L'impression générale qui se dégage de ces observations est d'ailleurs très bonne. L'ouvrier parisien traverse avec courage et sagesse cette longue crise économique d'après guerre, comme le Français, en général, avait traversé avec héroïsme et stoïcisme la guerre elle-même. On ne se rend pas assez compte du service que nous avons rendu à la civilisation en résistant à toutes les frénésies révolutionnaires ces dernières années ; l'histoire dira avec justice que c'est la France qui a sauvé le monde du bolchevisme, comme elle l'avait sauvé du kaisérisme, et se demandera lequel des deux saluts a été le plus précieux.

Donc l'ouvrier parisien ferme en ce moment l'oreille à toutes les excitations révolutionnaires, et celles-ci elles-mêmes mettent quelque sourdine à leur musique ; l'exemple du paradis soviétique est par trop décourageant. Au surplus, les agitateurs n'ignorent pas que les masses leur sont hostiles, et que les bourgeois trouveraient en elles un solide point d'appui contre eux ; ces bourgeois ne sont d'ailleurs plus le pâle troupeau d'autrefois, et le fascisme italien a montré ce dont les simples gens de bon sens et d'énergie civique sont capables. La démocratie ouvrière, ainsi mise à l'abri relatif de l'intoxication chambardeuse, travaille silencieusement et courageusement ; l'ouvrier est devenu sobre, il fait des heures supplémentaires qui lui sont bien payées, il connaît d'ailleurs assez les questions économiques, à Paris du moins, pour savoir le rôle décisif du travail et de l'épargne ; on peut donc jusqu'à

nouvel ordre envisager l'avenir, quelque sombre qu'il soit, avec assez de confiance.

La loi de huit heures à laquelle je faisais allusion a été un grand soulagement pour l'ouvrier d'usine; M. Jacques Valdour lui est très favorable. Néanmoins, et sans vouloir en renverser le principe, on peut penser que son application aurait dû se faire avec plus de souplesse et moins de contrainte. De quel droit peut-on empêcher l'ouvrier qui a fait ses huit heures chez un patron d'en faire une ou deux de plus chez lui, ou chez un autre, ou même chez son propre patron? La rigueur avec laquelle on l'a appliquée est pour beaucoup dans notre malaise économique. En outre, compréhensible pour l'ouvrier de force, elle l'est moins pour l'employé, le surveillant, par exemple pour le cheminot ; or le déficit annuel de plusieurs milliards de nos chemins de fer vient de là ; sans la loi de 8 heures leurs tarifs seraient beaucoup plus bas, et quel bien ne serait-ce pas pour tout le monde ?

La Crise du Logement est un autre facteur bien fâcheux de notre malaise social. M. Georges Risler l'étudie avec l'autorité que ne peut manquer d'avoir un président de *l'Union des sociétés de crédit pour la construction d'habitations à bon marché.* Cette crise se dessinait déjà avant la guerre, car on bâtissait moins, et les gens, surtout à familles nombreuses, trouvaient difficilement à se loger, mais la guerre l'a terriblement aggravée; d'une part, et sans parler des destructions, depuis huit ans on n'a presque pas bâti, d'autre part, les villes se sont trouvées envahies par les réfugiés, par les travailleurs ruraux, par les étrangers, pendant que beaucoup d'appartements se transformaient en locaux commerciaux ou administratifs, et que les interventions maladroites et réitérées du législateur paralysaient le libre jeu de l'offre et de la demande, déchaînaient la spéculation et rendaient impossibles toutes constructions nouvelles. Sans doute il n'était pas facile en 1914 d'harmoniser tous les intérêts, ceux des locataires mobilisés comme ceux des propriétaires, et ceux des ouvriers maçons comme ceux des entrepreneurs-architectes, mais les fautes commises ont été si énormes qu'aucun pays, excepté la Russie bien entendu, ne se trouve en aussi mauvaise situation que nous.

Le remède à tout ceci, dit avec raison M. Risler, c'est la liberté. En voulant se substituer à l'initiative privée, l'Etat n'a fait

ju'intensifier la crise ; il doit se contenter, désormais, de laisser refleurir cette initiative et de la favoriser par des mesures contre a spéculation et pour la reconstruction. Reconstruire intelligemment ! cette formule de l'auteur n'est pas, en effet, sans signification : reprendre les casernes laissées libres et les transformer en maisons pour travailleurs, essayer de retenir les ruraux à la campagne, construire tout d'abord des habitations modestes à oyers bas, développer les cités-jardins, accorder des exemptions temporaires d'impôts aux constructions nouvelles, faire connaître les avantages des diverses lois sur les habitations à bon marché, tout ceci constitue une politique de la construction immobilière qui mériterait d'être appliquée avec décision et persévérance Notre pays dispose des meilleurs instruments législatifs, loi Siegfried (1894), loi Strauss (1906), loi Ribot (1908), loi des offices publics (1912). L'Office public du département de la Seine a entrepris la création de cités-jardins aux quatre coins de la banlieue parisienne, à Champigny, 12 hectares ; à Stains, 25 hectares ; à Suresnes, 30 hectares ; à Châtenay-Robinson, 109 hectares. L'action de ces offices combinée avec celle des sociétés de crédit immobilier et des coopératives de construction peut donner des résultats tout à fait intéressants ; une coopérative de 400 ouvriers a acquis par exemple un ancien domaine seigneurial de 43 hectares, dont le terrain, tous aménagements faits, ne lui est revenu qu'à 2 fr. le mètre, et est en train, avec l'aide d'une société Ribot, d'y bâtir 400 villas dans un parc merveilleux dont les beautés tant naturelles qu'artificielles ont été soigneusement conservées. Dans les villes mêmes, on peut construire des maisons collectives avec appartements spacieux et sains pour familles nombreuses ; à Paris, l'Office public de la Ville mettra prochainement plus de 2.000 logements de ce genre à la disposition des travailleurs. On voit que le mouvement commence avec ampleur ; déjà existent 80 offices publics et près de 500 sociétés d'habitations à bon marché. Malheureusement, tout cela est peu connu de nos populations ouvrières ; les politiciens socialistes font une opposition sournoise à ces œuvres qui détournent les travailleurs de leurs orviétans toxiques. Mais les efforts de ces mauvais bergers sont de plus en plus voués à l'insuccès. Qu'on ne paralyse pas les efforts de toutes ces institutions, et dans quelques années le taudis n'existera plus, et dans quelques décades tout travailleur qui le voudra

aura sa villa à jardin ! Cela vaut bien le paradis bolcheviste

MÉMENTO. — Jules Delahaye : *La Reprise des relations diplomatiq avec le Vatican*, Plon. Ce sont les discours que l'auteur aurait voulu p noncer au Sénat sur cette question. Quoi, n'était-ce pas assez de ce qui ont paru au *Journal Officiel ?* Et l'on parle de la crise du livr — Georges Valois : *D'un siècle à l'autre. Chronique d'une générati 1885-1920*. Nouvelle Librairie nationale. Livre très intéressant et co tituant un document psychologique d'une réelle valeur. — Lucien D linières : *Notre Doctrine*. Ligue pour la Réforme économique et ciale. Autre son de cloche, l'extrême gauche après l'extrême droite. P. Gille : *L'Intégration humaine*. A. Sadier : *Vers la solution*. S. chard : *Un congrès dit anarchiste*. Extrême gauche encore, mais an chiste et non collectiviste. — A. Chapnikoff : *Les syndicats russ* Cahiers du travail. Pure orthodoxie soviétique. — *La Production, re de la culture générale appliquée*. Ici nous revenons au sérieux. Gabriel Darquet demande, dans les numéros de janvier et février, *la paration de la Politique et de l'Etat*, et il a certainement raison demande que l'Etat soit délivré de l'esprit politicien ; mais quant à Politique, à la vraie dont une société civilisée ne peut pas se pass qui s'en occupera, sinon l'Etat ? Et c'est justement parce que l'Etat d être politique qu'il ne doit être ni industriel ni commercial. L'idée d' Parlement professionnel ou même seulement d'un Sénat partiellem professionnel est absurde.

HENRI MAZEL.

INDUSTRIE

L'Heure d'Été et l'Industrie. — Le rétablissement l'heure d'été a provoqué à la Chambre un curieux débat, pu qu'après avoir repoussé la réforme dans son principe, nos dépu l'ont adoptée..... en 1922.

Pour une fois, ne les taxons pas d'incohérence. Leur embarr est fort compréhensible, car c'est une des rares questions sur l quelles il est permis d'avoir deux opinions à la fois.

Tout a été dit sur les avantages et les inconvénients de l'avan de l'heure, et il est inutile de revenir sur une discussion qui empli les colonnes des quotidiens.

La vérité semble être ceci. Les avantages matériels de l'heu d'été sont faibles. Les avantages moraux sont plus importan à différents points de vue : hygiène, sports, vie familiale, et Mais le gros inconvénient, à mon avis, c'est que le brusque déc

age d'une heure constitue incontestablement, et plus qu'on ne le pense, une sorte de gêne physiologique qui atteint particulièrement ceux qui ont dépassé la prime jeunesse.

En effet, à partir d'un certain âge, nous ne réglons plus notre existence sur l'horloge, mais sur nos organes dont les besoins ont pris avec les années un certain rythme que l'on ne modifie pas sans peine deux fois par an. Nous adoptons inconsciemment les heures *solaires* pour le réveil, le coucher, les repas, etc., et ce n'est pas en poussant la petite aiguille d'une division que nous contraindrons aisément notre organisme à changer ses habitudes.

C'est si vrai, que tous ceux dont l'existence n'est pas liée impérieusement à des heures de bureau, de magasin ou d'atelier, ne tiennent que très peu compte de l'avance de l'heure et retardent plus ou moins consciemment leur repas et leur sommeil en été. C'est la raison pour laquelle, en dehors des considérations agricoles, les paysans, beaucoup plus réguliers que les citadins dans leurs habitudes, opposent au changement d'heure une résistance si vive qui va jusqu'à laisser « à l'ancienne heure » l'horloge du clocher.

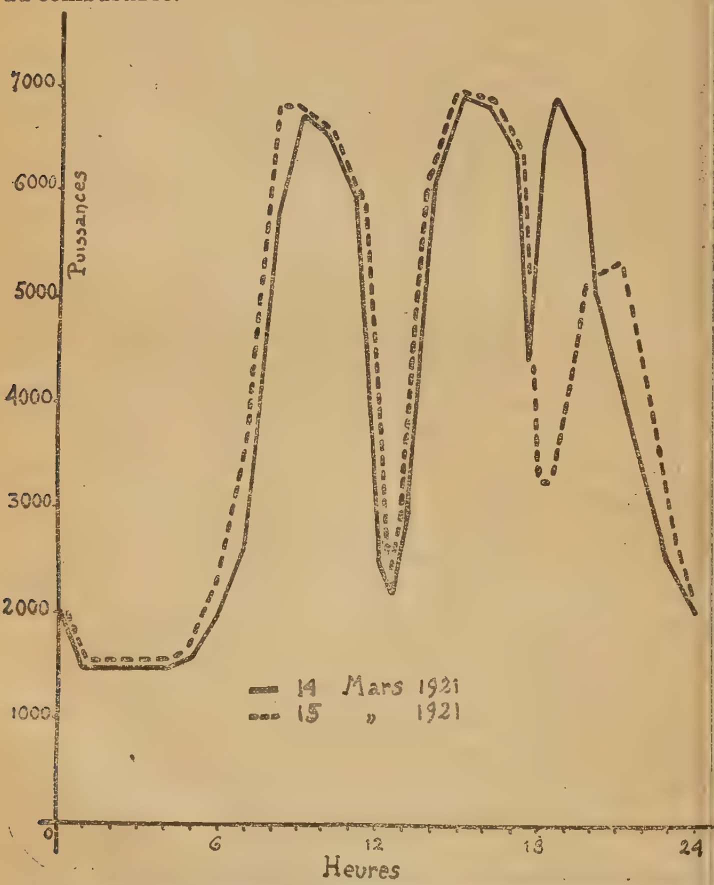
Au point de vue industriel, on a dit beaucoup de sottises concernant l'avance de l'heure. Le grand argument est l'économie de charbon qu'elle donnerait dans l'industrie électrique et que l'on a traduit par d'impressionnantes statistiques. Mais il faut se méfier des statistiques qui sont le plus souvent établies par des théoriciens en chambre.

Tout d'abord, en été, grâce à la journée de huit heures, le travail d'usine ou d'atelier est tout entier contenu dans les heures solaires, puisqu'il se termine au plus tard à 18 heures et bien souvent à 17.

Il en est de même dans tous les magasins ou bureaux des villes de province. A la campagne, et dans les petites villes, l'économie d'éclairage particulier reste très faible, parce que l'existence continue à être réglée sur le soleil.

Reste donc simplement l'économie sur l'éclairage privé dans les grandes villes, mais cette économie est plus apparente que réelle. Il serait trop long et hors de propos d'en exposer tout au long les raisons techniques, basées sur des considérations d'exploitation qui ne sont évidemment pas familières au public. Mais on peut les résumer et les mettre à la portée de tous ainsi :

Cette économie se produit pendant les heures de faible charge du réseau de distribution électrique, parce que la distribution de force motrice qui constitue la plus grande partie de la charge du réseau est pratiquement arrêtée à ce moment. Or, lorsqu'une usine thermique fonctionne à charge réduite, une diminution de la puissance de distribution, tout au moins lorsqu'elle n'est pas très importante par rapport à la puissance totale, est bien loin d'entraîner une diminution proportionnelle de la consommation du combustible.



Voici un graphique qui illustre d'une façon saisissante les effets du changement d'heure sur un réseau électrique. Il repré-

ente la courbe de charge d'une distribution dans une grande
ille de 250.000 habitants. Le trait noir est la courbe du 14 mars
921, veille du changement d'heure d'été. Ces courbes présentent
rois « bosses » : la première correspond à la force motrice dis-
ribuée dans la matinée, le creux qui suit représente le déjeuner.
a seconde bosse correspond à la distribution de force motrice
e l'après-midi, et la troisième à la lumière. On voit nettement que
14 mars la distribution de la lumière vient compenser vers la
n de l'après-midi la baisse de la force motrice. La courbe
u 15 mars nous révèle l'effet du changement d'heure. La bosse
u matin commence plus tôt, parce que l'avance de l'heure a eu
our résultat de provoquer l'allumage des lampes le matin. Par
ontre la bosse de la lumière s'est écartée de celle de la force
notrice d'après-midi, et, de plus, elle est moins importante. Au
otal, il est bien exact que dans la journée du 15 mars on a
endu moins de kilowattheures que dans celle du 14, mais les
épenses de l'usine sont restées pratiquement les mêmes, car la
eule différence entre les deux journées consiste dans un travail
n peu moins intense de ses machines pendant une heure et
emie le soir, ce qui n'affecte pas beaucoup sa consommation de
harbon. Et, au point de vue national, c'est la seule chose qui
nporte.

En fait, les exploitants des réseaux électriques sont presque
ous hostiles à la réforme, surtout ceux de plus en plus nom-
reux qui sont alimentés par des usines hydro-électriques.

Les ouvriers de l'industrie n'y sont guère plus favorables.
'heure d'été les oblige jusqu'à fin d'avril et à partir de septem-
re à se lever avant le soleil pour pouvoir rejoindre leur usine à
heure habituelle, surtout si, comme c'est le cas la plupart du
emps, leur domicile se trouve assez éloigné.

L'heure d'été apparaît donc comme une réforme peu intéres-
ante au point de vue industriel. Elle ne pourrait subsister que
râce aux avantages moraux qu'elle présente, mais tout fait
révoir qu'elle sera abandonnée devant l'opposition irréductible
es campagnes.

La vraie, la grande réforme qui amènerait des économies impor-
antes et qui constituerait un progrès moral, si toutefois notre
empérament français pouvait s'y adapter, consisterait à adop-
er une durée de travail de 8 heures consécutives, coupée seule-

ment par une collation prise sur place. Les heures d'activité humaine qui s'étendraient normalement de 8 heures à 16 heures seraient comprises toute l'année dans les heures solaires. Elles laisseraient ainsi un temps considérable pour l'instruction, l'éducation, les sports, la vie familiale. Le régime des services publics et notamment des distributions d'électricité serait grandement amélioré. De larges économies seraient réalisées sur les transports en commun, et les travailleurs des villes de toutes les catégories pourraient envisager l'habitation en banlieue.

Il n'y a aucune impossibilité à fournir huit heures consécutives de travail. C'est une question d'adaptation, un rythme nouveau à imposer à notre organisme. Un grand nombre de travailleurs en Angleterre et en Amérique vivent ainsi et s'en trouvent fort bien. En France même, dans toutes les usines à feu continu, les ouvriers travaillent huit heures de suite. Il n'y a donc aucune raison opposable à cette réforme, si ce n'est l'effort considérable qu'il faudrait faire pour rompre avec nos habitudes ancestrales.

PHILIPPE GIRARDET.

SCIENCE FINANCIÈRE

Pierre Bodin : *Les nouveaux impôts ont-ils fait faillite ?* Plon. — Otto Kahn : *Les Etats-Unis et les grands problèmes financiers*, Perrin. — Mémento

La question que se pose M. Pierre Bodin, dans la collection « Les Problèmes d'aujourd'hui » : **Les nouveaux Impôts ont-ils fait faillite ?** ne laissera pas d'amener un sourire amer sur les lèvres de ceux, — et il y en a, — qui succombent sous le poids des taxes actuelles. Pour ceux-là, certes, les nouveaux impôts n'ont pas fait faillite, et c'est, dans nombre de cas, le contribuable lui-même qui est menacé de cette fâcheuse extrémité. Aussi bien n'est-ce pas là ce qui préoccupe M. Pierre Bodin. Il n'a qu'une idée, — fort légitime, sans doute, en ces temps de détresse financière, — remplir la caisse du Trésor et, afin d'y parvenir, il est bien décidé à user sans pitié du nouvel outil qui a été forgé par le Parlement pour tondre le redevable. M. Pierre Bodin n'a pas l'âme sensible. Les cris de la victime que l'on écorche, — que l'on égorge même, — ne l'émeuvent pas. Le temps n'est pas encore très éloigné où les auteurs de traités financiers se préoccupaient de justice, d'équité, et dosaient les mérites respectifs de la proportionnalité et de la progressivité. Nous avons

changé tout cela. Dans l'ouvrage de M. Pierre Bodin, il n'est question que de productivité. C'est à ce seul point de vue qu'il envisage les choses et le meilleur impôt est, pour lui, celui qui tond de plus près.

Il existe bien, confesse-t-il ingénument, une autre solution du problème ; c'est celle qui consisterait à refondre toute notre législation fiscale pour en tirer un système d'impôts clairs, logiques, exempts d'arbitraire, faciles à établir et à percevoir en même temps que productifs. On l'a proposé. Mais cette solution séduisante paraît être, du point de vue des possibilités de réalisation pratique, du même domaine que celle de cet humoriste qui conseillait de demander beaucoup à l'impôt, et peu au contribuable.

Notre système d'impôts n'est pas parfait, dites-vous ; sans doute, répondra M. Pierre Bodin, mais tout n'est pas pour le mieux dans le plus méchant des mondes possible, et il faut vivre avec son mal.

Le développement formidable des charges du Trésor exige impérieusement que tout impôt produise son maximum de rendement. Il faut donc faire dans ce sens tout l'effort nécessaire, d'autant plus que l'impôt auquel échappe indûment un contribuable doit nécessairement être demandé, sous une forme ou sous une autre, à l'ensemble des contribuables qui accomplissent leur devoir fiscal.

La productivité, vous dis-je ; la productivité ! Mais est-ce là vraiment l'unique pierre de touche permettant de reconnaître les mérites d'un impôt ? Vous allez voir d'ailleurs à quelles curieuses conclusions en arrive M. Bodin uniquement guidé par ce mot magique : productivité.

Faut-il élargir la base de l'impôt, se demande-t-il, et convient-il de souhaiter pour l'équilibre du budget que le nombre des imposés s'accroisse considérablement ? Vous croyez, sans doute, que M. Bodin, sa lanterne à contribuables à la main, va s'efforcer de découvrir dans l'ombre les redevables récalcitrants à son principe de productivité, et leur faire rendre gorge. Quelle erreur est la vôtre ! Pour tout un clan de citoyens, M. Pierre Bodin se mue en agneau, et il estime que pour la catégorie la plus nombreuse, — ce sont ses propres expressions, — des contribuables qui auraient besoin d'être rappelés à leur devoir fiscal et qui pourraient, grâce à de multiples recherches, être compris parmi les imposables pour un revenu taxable de 1.000, 2.000 ou 3.000

francs, il n'y a aucun intérêt à se lancer dans cette voie. Le travail de l'administration serait hors de proportion avec le rendement, nous assure M. Bodin, qui a, sans doute, de bonnes raisons pour le savoir. Mais ce n'est pas un motif pour qu'il renonce à trouver les quelques 40 millions que représente la fuite, et voici ce qu'il écrit dans la paix de son cœur :

Pour obtenir cette majoration d'impôts de 40 millions, il suffirait de trouver chez les 676 contribuables dont le revenu moyen ressort à plus d'un million, un rehaussement de 40 millions, le taux de l'impôt étant dans cette branche de 50 o/o. Nous pensons que ce rehaussement serait bien plus facile à obtenir et plus rapidement obtenu qu'un rehaussement de 2 milliards affectant 1 million d'individus.

C'est bien évident, mais il reste à connaître ce que pensent de cette « justice distributrice » les pauvres 676 contribuables trop riches. Ces opprimés ne manqueront pas de jeter un coup d'œil d'envie sur la classe agricole, dont la situation privilégiée fait scandale. M. Pierre Bodin étudie de très près l'impôt sur les bénéfices agricoles, et il arrive à des conclusions qui stupéfient. Il estime que l'ensemble des commerçants et des industriels paye actuellement neuf fois plus d'impôts directs que l'agriculture prise en bloc. Mais que payent respectivement, sous le régime de la loi du 25 juin 1920, un commerçant et un agriculteur qui réalisent effectivement le même bénéfice professionnel? M. Bodin estime qu'il n'est pas possible de donner à la question une réponse précise. Il se borne à prendre quelques exemples, et il constate que, pour les espèces prises, le taux réel de l'impôt est pour le commerçant de 6, 85 o/o, 7, 23 o/o, 7,80 o/o, alors que pour l'agriculteur il n'est, dans les mêmes hypothèses, que de 0,6 o, 95 ou 1,08 o/o. Pourquoi pareille différence ? Parce que, contrairement à ce qui a lieu pour les autres impôts cédulaires, le bénéfice provenant de l'exploitation agricole est toujours évalué à forfait. Il est fixé au produit obtenu en multipliant la valeur locative des terres exploitées par un coefficient approprié. La valeur locative est celle qui a été fixée, lors des opérations de la dernière révision cadastrale (1909 à 1912), et elle était déjà à ce moment sensiblement inférieure à la valeur réelle ! Qu'on juge ce qu'elle est aujourd'hui. D'autre part, le coefficient ne s'élève jamais au-dessus de 3. Il en résulte que l'impôt n'atteint da

cette cédule qu'une bien faible fraction du bénéfice réel. La preuve en a été faite d'ailleurs d'une manière assez curieuse.

Sous le régime de la loi du 15 juillet 1914, les contribuables devaient déclarer le montant réel de leurs bénéfices agricoles. Le 31 juillet 1917 ils étaient autorisés à ne déclarer que le revenu forfaitaire dont nous venons de parler. Au moment où intervint cette loi nouvelle, un certain nombre de contribuables avaient déjà souscrit leur déclaration pour l'année 1917 en indiquant leur bénéfice réel, conformément à la législation antérieure. Dès que la loi nouvelle fut promulguée, ils substituèrent au chiffre qu'ils avaient précédemment indiqué le bénéfice forfaitaire. Et voici quelques-uns des résultats de cette substitution.

Bénéfice réel résultant de la déclaration par le contribuable	Bénéfice imposable forfaitaire.
—	—
423.616	8.236
94.200	4.862
77.525	2.709
52.000	1.595
27.550	1.562
27.263	1.422
32.000	1.421
20.000	456
23.860	285

En réalité, il n'y a de véritable productivité que pour deux cédules : bénéfices commerciaux, traitements et salaires. Sauf quelques très rares exceptions, l'impôt sur les bénéfices commerciaux et industriels atteint la totalité de ceux qui doivent y être assujettis Et M. Bodin en indique la raison : l'administration possédait dans les rôles de patentes toutes les indications nécessaires à la recherche des imposables, et il a suffi de dépouiller ces rôles pour constituer les dossiers des commerçants et industriels. Mais tous les commerçants sont-ils bien assujettis à l'impôt sur leurs bénéfices réels ? M. Pierre Bodin ne le croit pas.

Pour un grand nombre, écrit-il, l'imposition porte sur un bénéfice forfaitaire déterminé par application d'un coefficient au chiffre d'affaires. Or, il n'est pas douteux, d'une part, que le coefficient adopté est dans bien des cas inférieur au taux de bénéfice réel, et, d'autre part, qu'il existe souvent un écart possible entre le chiffre d'affaires effective-

ment réalisé; les constatations relatives à la taxe sur le chiffre d'affaires l'ont bien montré. De sorte que le bénéfice imposé est pour deux raisons atténué par rapport au bénéfice réel. Quant aux contribuables qui sont taxés sur le bénéfice qui ressort de leur comptabilité, il n'est pas plus certain qu'ils payent sur la totalité de leurs bénéfices; les rehaussements considérables opérés au cours des vérifications de déclarations de bénéfices de guerre sont suffisamment édifiants pour qu'il ne subsiste aucun doute à cet égard.

En ce qui concerne la cédule sur les traitements et salaires, M. Bodin estime que les fonctionnaires, employés et ouvriers de l'Etat n'échappent pas à l'impôt, mais que les omissions sont nombreuses pour les salariés du commerce, de l'industrie et de l'agriculture. L'amende édictée par la loi n'a jamais été appliquée, et « les employés qui souscrivent leur déclaration le font donc d'une manière à peu près bénévole ».

Reste l'impôt sur les bénéfices des professions non commerciales, réceptacle des professions qui ne sont pas suffisamment caractérisées pour trouver place dans une autre cédule. M. Bodin reconnaît que là aussi un nombre relativement important de contribuables échappe à l'impôt et que, pour les contribuables assujettis, il est absolument impossible de contrôler la sincérité de cett[e] déclaration. Comment connaître, en effet, ce que gagne un mé[-]decin, un dentiste, un avocat, un artiste ou un littérateur ?

Ainsi donc, qu'il s'agisse des revenus agricoles, commerciau[x] ou industriels, qu'il s'agisse des salaires et traitements, qu'il s'a[-]gisse des gains réalisés par les non commerçants, partout, par[-]tout, M. Bodin nous montre la dissimulation et la fraude. [Il] semblerait, dès lors, que la réponse à la question posée : « Le[s] nouveaux impôts ont-ils fait faillite? » ne fût pas douteuse. Oui[,] n'est-ce pas, si nous tenons pour exact le tableau qui nous e[st] présenté, — et il l'est certainement, — les nouveaux impôts o[nt] fait faillite. Et cependant tout autre est la conclusion de l'a[u-]teur. M. Bodin, très attaché au nouveau système, estime qu['il] suffirait de quelques réformes judicieuses pour lui faire rend[re] tout ce qu'il est possible de donner. Ces réformes, vous l[es] devinez, n'est-ce pas, et elles promettent des jours heureux : véri[-]fication très stricte des comptabilités, vérification des chiffre[s] d'affaires, contrôle impitoyable des traitements et salaires, co[n-]trôle dans les banques. Les commerçants et industriels qui

plaignent de ne plus voir de clients auront, du moins, pour se réjouir, quelques visites fiscales.

Il est aussi question de l'impôt sur le revenu dans le recueil d'articles et de discours de M. Otto Kahn intitulé : **Les Etats-Unis et les Grands problèmes financiers**, mais, comme bien on le pense, c'est l'impôt américain qu'étudie l'auteur.

M. Otto H. Kahn, chef de la banque Kahn Loeb, est un des maîtres de la finance américaine, et, si l'on en croit son traducteur, M. Louis Thomas, ce sont les idées et vues personnelles de M. Otto H. Kahn concernant les impôts en Amérique qui ont servi de base et de point de départ à la transformation des bases et modalités de l'impôt réalisé par le Congrès de Washington. M. Kahn fut, pendant la guerre, acquis tout entier à la cause des alliés. Ce ne fut peut-être pas sans combats intérieurs. M. Kahn est né de parents allemands, et il dut assister au duel que se livraient en lui la voix puissante de la race et la protestation encore mal assurée du droit violé. Mais il acquit vite la certitude que la cause des alliés était celle de la paix, de la justice et de la liberté, et, dès ce moment, il ne cessa d'agir conformément à cette conviction. Théodore Roosevelt a pu dire de lui : « M. Kahn a le visage tourné vers la lumière. »

Le problème fiscal américain, selon M. Otto Kahn, est lié à l'existence d'une quantité considérable de valeurs non imposables. Il en résulte que les contribuables disposant de gros revenus évitent de souscrire à des titres imposables et diminuent ainsi, dans une large mesure, les capitaux mis à la disposition de l'industrie privée. D'autre part, en raison du prélèvement opéré par le fisc américain sur les valeurs au porteur, les capitalistes exigent un intérêt plus élevé que précédemment, afin de récupérer, au moins en partie, l'atteinte portée à leur revenu, et cette attitude a pour effet d'augmenter le taux de l'argent et de provoquer la hausse de tous les articles fabriqués. Si l'on tient compte, en outre, de ce fait que des impôts directs trop élevés ont pour effet d'empêcher l'accumulation des bénéfices et la constitution de fonds de roulement, on arrive à cette conclusion que l'esprit d'entreprise est paralysé, et la production retardée. M. Kahn affirme que, dans le cours des deux dernières années, des entreprises utiles à son pays et de tous points désirables ont dû être abandonnées, parce que, les impôts déduits, le reli-

quat du bénéfice était si minime en regard des efforts dépensés et des risques courus que l'entreprise devenait sans intérêt.

Je ne suis pas certain que pareille chose ne se produise pas chez nous.

Les taux extrêmes de l'impôt ne frappent pas pleinement ceux qu'ils veulent atteindre, et ils ne peuvent pas les frapper, écrit M. Kahn ; ils atteignent sûrement, au contraire, d'une façon ou d'une autre, la masse de la population... Quiconque, poursuit-il, espère conduire le peuple à penser qu'il a quelque chose à gagner à une sévérité fiscale poussée à l'excès, celui-là se trompe, ou bien il cherche à tromper les autres.

Je suis convaincu que M. Pierre Bodin ne cherche pas à tromper les autres avec les mesures draconiennes qu'il propose pour rendre productif l'impôt sur le revenu ; usant du dilemme de M. Kahn, j'en conclus qu'il se trompe lui-même, mais son erreur est rachetée par son évidente bonne foi.

Mémento. — *Annuaire des Sociétés par actions en Alsace et Lorraine, Luxembourg, Sarre*, Société Générale Alsacienne de Banque de Strasbourg. — Premier recueil de cette sorte édité en Alsace et Lorraine il comprend toutes les sociétés anonymes de type courant qui fonctionnaient en 1921, et contient une foule de renseignements intéressants.

LOUIS CARIO.

ÉSOTÉRISME ET SCIENCES PSYCHIQUES

Dr Paul Gibier : *Le Spiritisme* (*Fakirisme occidental*). — *Analyse des choses*, Edit. Durville. — Hector Durville : *Magnétisme personnel*, Edit. Durville, 23, rue Saint-Merri. — H. P. B. : *Les Voix du silence*, Edit. Rhéa, 4, Square Rapp. — Ch. Lancelin : *L'Ame humaine*, Edit. Durville. — G. Bourniquel : *Les Témoins posthumes*, Leymarie — Dr R. Allendy : *Le Symbolisme des nombres*, Chacornac. — René Guénon : *Le Théosophisme*, Nouvelle Librairie nationale. — Abbé Alta : *Le Catéchisme de la Raison*, Edit. du Voile d'Isis, 11, quai Saint-Michel. — Mémento.

Je citerai tout d'abord quelques réimpressions, d'ailleurs utiles, d'œuvres connues de longue date et qui font partie dès maintenant des classiques de l'occultisme. Tels les deux volumes du Dr Paul Gibier, précurseur incontesté de la science métapsychique : **le Spiritisme** (*Fakirisme occidental*), publié en 1886 ; véritable *Novum organum* de la nouvelle science, où le savant initiateur pose en principe la toute puissance des faits, « ces choses opiniâtres », et résume sa méthode en ce précepte, toujours

lable : « Cherchons et expérimentons ; et, au bout de nos recherches, si nous trouvons quoi que ce soit, fût-ce des esprits, proclamons-le... » ; — et l'**Analyse des Choses,** publiée en 1890, exposé de doctrine de « la science de tout à l'heure », fondé sur ce principe auquel la science officielle n'est pas loin de se rallier : « La matière en évolution vers l'énergie, et l'énergie en évolution vers l'Intelligence, d'où tout procède et où tout retourne ; » — avec, pour corollaire, dans l'ordre moral, « la synarchie fraternelle » appelée à devenir « la grande, la seule religion de l'avenir ».

Autre réimpression opportune, vivifiée d'éléments nouveaux : celle du **Magnétisme personnel** d'Hector Durville, manuel d'éducation psychique, « Somme » substantielle des énergies propres à développer progressivement les pouvoirs humains , « livre vécu », car l'auteur lui doit une « bienheureuse santé » physique et psychique dont, en propagandiste zélé et fraternel observant des lois initiatiques, il s'efforce de communiquer aux autres non pas seulement le secret, mais le désir. Signalons, enfin, toujours dans le rayon des classiques, les **Voix du Silence**, de H. P. B. (Mme Blavatsky), *pocket-book* de *common-prayers* pour initiés, sorte de manuel d'Epictète théosophique, bouquet de préceptes suggestifs cueillis à travers l'œuvre luxuriante, mais un peu touffue, de la grande-prêtresse de la méditation.

J'ai hâte d'arriver aux remarquables travaux de l'heure présente. Après l'admirable *Traité de Métapsychique,* du Professeur Richet, qui est incontestablement l'événement du jour, et dont il sera parlé ultérieurement, l'œuvre psychique capitale de ce dernier trimestre est, à coup sûr, cet extraordinaire atlas anatomique de l'**Ame Humaine** que publie M. Charles Lancelin. « Etudes expérimentales de psycho-physiologie, par un spiritualiste », précise le sous-titre du livre. L'auteur nous communique en ces pages hallucinantes le résumé provisoire des expériences qu'il poursuit depuis près de dix ans, avec Mme Lambert, le sujet magnétique auquel le colonel de Rochas dut naguère ses troublantes découvertes de l'extériorisation de la sensibilité et de la motricité. C'est à une véritable dissection, ou plutôt vivisection de l'âme que procède méthodiquement M. Ch. Lancelin, « dans des conditions de prudence absolue », et sous un contrôle que l'expérimentateur déclare scientifiquement impeccable, en

vue d'éviter le double danger de l'auto ou de l'hétéro-suggestion. Sur les sept âmes (vitale, sensitive, intelligente, causale, morale, intuitive et conscientielle) qui composent l'âme totale, au dire de l'opérateur, celui-ci, en s'inspirant des travaux du Dr Baraduc, et avec l'aide du magnétisme, a pu isoler successivement les quatre premières âmes de la série, les étudier en elles-mêmes, soumettre ce qu'il appelle leurs *aérosomes* (leurs fantômes visibles ou palpables) à toutes les réactions de la matière, analyser leurs propriétés physiques et chimiques, mesurer leurs rapports, leur volume et leur poids. Il se flatte de pouvoir, d'ici deux ans, *disséquer* (le mot est de lui), avec une égale précision, les *aérosomes* subséquents, au delà du quatrième. Quelle est la part de la suggestion dans cette anatomie visuelle ? Le contrôle exercé par un second médium, homologuant les assertions du premier, voire un troisième, confirmant les visions des deux autres, réalise-t-il les strictes conditions d'indépendance que la science impersonnelle est en droit d'exiger ? Ces expériences et cette conception de l'âme-gigogne, pareille aux poupées russes, s'emboîtant l'une dans l'autre, qui réjouirent notre enfance, susciteront plus d'une critique. Quelque soin que l'auteur ait pris de s'en défendre, d'aucuns concluront à un « roman subliminal », palpitant, mais fictif, et j'entends d'ici les clameurs indignées des philosophes d'Etat, nourris, chauffés et logés dans le dogme sacro-saint de l'unité et de l'indivisibilité de l'âme. Attendons que M. Lancelin soit au bout de sa tâche pour la juger dans son ensemble. Il sied néanmoins d'admirer, dès à présent, autant que la rare pertinacité du chercheur, le courage et l'abnégation du sujet qui s'est aventuré à cette exploration, dont les pistes, à tout instant, — c'est le guide lui-même qui nous en avertit, — sont semées d'épouvantes.

Si M. Lancelin est le Dupuytren de l'astral, M. Bourniquel, avec une égale curiosité, sans d'autres procédures, s'en est constitué le juge d'instruction. Il a appelé en citation les **Témoins posthumes**, recueilli leurs dépositions, vérifié leurs témoignages ; et ce sont les procès-verbaux d'enquête qu'il nous met sous les yeux en nous disant simplement : « MM. les jurés, qui êtes gens de bonne foi, voyez et jugez. » Et le jury ne peut en effet qu'approuver et condamner... ceux qui nient. Selon l'heureuse formule de son maître, Gabriel Delanne, M. Bourniquel a pris à

tâche de « démocratiser le mystère » : le rendre accessible aux gens de bon sens. C'est une bonne façon de protester contre l'aristocratique entêtement de ceux qui s'obstinent à douter contre l'évidence. M. Bourniquel fut longtemps, il le confesse, de ces aveugles-nés. Avant de se révéler le saint Paul au petit pied du spiritisme, il en incarna les saint Thomas (première manière). Etudiant en médecine, imbu de par la triple influence de sa nature, de son éducation, de son milieu, du positivisme le plus étroit, et des plus pures doctrines matérialistes, il nous raconte avec une bonhomie charmante les étapes de sa conversion. Sincérité qui prend toute la valeur d'un document; et c'est bien là le livre le plus vivant qui ait été écrit sur la survie. Après une petite revue, à la façon humoristique des revues de fin d'année, des bévues de la science officielle dans l'ordre des grandes découvertes, M. Bourniquel s'offre le malin plaisir de bousculer en passant les fragiles bégonias de M. Paul Heuzé, et le buis bénit du P. Mainage, ornement traditionnel des plates-bandes dogmatiques. Il est à l'aise pour jardiner dans le jardin d'autrui, ayant dû lui-même bouleverser de fond en comble ses parterres. C'est le positivisme des faits qui l'a conduit, par le sentier méticuleux des vérifications, à la foi, « la foi démontrable, discutable et adogmatique » des vérités spirites. Les preuves qu'il nous apporte, circonstanciées par une foule de menus détails, apparaissent d'autant plus convaincantes; et même les erreurs y collaborent utilement à la manifestation de la vérité. Les entités qui se sont témoignées à lui sont de l'ordre le plus modeste. Ce n'est point le fantôme du vieux château, grand Dieu non ! mais celui de la mansarde, des rues « passantes », de l'hôpital ou du débit du coin. Ce sont des revenants « démocratiques ». Tant mieux, à certains égards, puisqu'ils sont plus près de nous. L'on sait bien la difficulté, pour ne pas dire la répugnance, que les esprits plus évolués éprouvent à redescendre vers le terre-à-terre où nous gisons. Et ceci est encore une confirmation de l'hypothèse spirite. Ces communications d'humbles esprits prolétaires sont mille fois plus impressionnantes que les messages les plus sublimes. La mémoire des pauvres désincarnés reste un long temps vacillante et faillible. Ils participent encore, à leur bas degré d'évolution, de nos inquiétudes et de nos tâtonnements. Humains, trop humains, les pensers qui les assiègent et les soucis qui les rongent. Et c'est justement

parce qu'ils restent aussi languissamment humains, dans un douloureux dénûment, et nos frères en détresse, qu'ils peuvent venir à notre secours et nous faire l'aumône d'une fraternelle pensée...

Traducteur apprécié de la *Chimie occulte* d'Annie Besant et de Leadbeater, le Dr Allendy nous donne aujourd'hui une œuvre personnelle et considérable : **Le Symbolisme des nombres**, « Essai d'arithmosophie », fondement, selon lui, de tout l'occultisme, et sans la connaissance duquel il n'est pas d'initiation possible. Il y a 25 siècles que le philosophe de Samos avait énoncé cette loi suprême du Nombre, clef de la nature, explication définitive de l'essence des choses et raison profonde de l'univers. La science moderne a répudié de cette théorie ce qui en était l'essentiel, la valeur mystique du chiffre ; et les doctrines pythagoriciennes ne subsistaient que dans la mémoire des érudits et l'imagination des poètes.

Le Dr Allendy, qui est l'un et l'autre, leur redonne droit de vie, leur restitue leur sens ésotérique et la puissante réalité de leur symbole. A leur lumière flagrante s'éclairent la destinée des hommes, les grands faits de l'histoire et les rites les plus obscurs de la magie. Le nombre est le lien logique de tous les enseignements philosophiques, religieux et occultes et, sous la triple réverbération du symbole, de l'histoire et du mythe, l'auteur projette sur l'écran, en fulgurations éblouissantes de lumineuse érudition, la série des nombres les plus simples : *l'unité*, créatrice de l'absolu ; le *binaire*, antithèse de l'être et du non-être, du bien et du mal, l'organisation du chaos et l'attraction de l'amour ; le *ternaire*, le principe dynamique par excellence, la conception, la création et la loi du progrès ; le *quaternaire*, la multiplication, la croix, le rythme éternel et immuable de la nature ; le *quinaire*, chiffre de l'incarnation, l'étoile du pentagramme qui, pointe en haut, représente le triomphe de l'esprit, et, en bas, la tête de bouc, l'égarement démoniaque des sens ; le *sénaire*, principe d'équilibre, l'harmonie du Karma, l'hexagramme dont la figure naturelle triomphe dans le lys mystique ; le *septénaire*, nombre de l'évolution, le chiffre préféré des vieux mythes populaires ; *l'octonaire*, moins prisé, chiffre du nirvana et de la béatitude Karmique ; le *novénaire* chiffre de la rédemption et de la réintégration finale ; le *dénaire* l'unité synthétique, Dieu en soi ; *11 :* le péché, non seulement humain, mais cosmique ; la révolte des anges ; *12 :* le chiffre du zo-

diaque ; *13 :* le cours cyclique de l'activité humaine, agile tour à tour au bien et au mal, aveugle, errante et mortelle, « le parfait fétiche de ceux qui s'en décorent » ; — et ainsi jusqu'à... *1921*, qui marque la mort du monde ancien et le premier effort de réalisation vers l'idéal des temps nouveaux. Monument formidable de science et de prescience, sous le couvert duquel le bon docteur caresse le rêve chimérique de réconcilier dans un idéal commun les desservants religieux et occultes, et de voir un jour brahmanes, taoïstes, kabbalistes, hermétistes, chrétiens, francs-maçons et théosophes, communier loyalement sous les espèces du Nombre... Dans les temples du chiffre ne se coudoient, hélas! que les marchands.

Moins ambitieux, et surtout moins charitable, est le dessein de M. René Guénon, iconoclaste résolu du **Théosophisme**, autrement dit de la théosophie, envisagée sous l'aspect historique et actuel d'une « pseudo-religion ». La doctrine de Mme Blavatsky, celle de sa continuatrice, Mme Annie Besant, et toutes les églises schismatiques annexes, comme celle du « rosicrucien » Rudolf Steiner, la *Christian Science*, l'antoinisme, etc., ne sont pour l'impitoyable et mordant anabaptiste qu'un christianisme dévoyé, un mélange de protestantisme anglo-saxon, de franc-maçonnerie et de religiosité moderniste, au total une affligeante idolâtrie de la mentalité contemporaine. Il déshabille sans pudeur de leur légende les grandes-prêtresses déjà nommées, les saints et les pontifes, le colonel Olcott, le vénérable Leadbeater, la duchesse de Pomar, le doux Johannès Bricaud et consorts, tous plus ou moins agents de propagande politique, mystificateurs, simulateurs ou relaps ; égratigne en passant le bergsonisme, « antichambre du spiritisme », se délecte à conter par le menu les équipées messianiques, ces lancements des marchands du Temple, les rivalités de boutique et de sacristie des apôtres de la fraternité universelle, — oubliant chrétiennement que les conciles les plus orthodoxes ont bien eu, eux aussi, leurs petites querelles ; dénonce le caractère tout occidental de ces prétendues doctrines d'Orient, pour lesquelles les Hindous non circonvenus ne professent que mépris, et conclut délibérément à la vaine absurdité de l'hypothèse incarnationiste. C'est un abatage en règle, et selon la bonne formule catholique, qui n'omet rien en oubliant tout. Attendons la réplique qui ne saurait manquer de se produire.

A ce dogmatisme combatif l'on peut préférer la haute sérénité de l'abbé Alta, affronteur par avance de la bulle d'excommunication fulminée ci-dessus, et bon pasteur évangéliste du **Catéchisme de la Raison.** Il nous révèle, non sans humour, que l'initiative du Catéchisme véritable, recueil codifié des croyances obligatoires, imposées par l'Eglise aux croyants raisonnables, bien avant qu'ils aient atteint l'âge de raison, est l'œuvre de Luther. Dans son catéchisme de raison, qui est par tant de côtés un catéchisme d'amour, — ne fût-ce que par l'onction de la parole et le lyrisme de l'image, — l'abbé Alta nous prêche le bonheur de comprendre, qui est, sous une autre forme, celui d'aimer et de faire aimer tout ce qui vaut la peine de vivre. « L'homme, comme dit le positiviste américain W. James, ne vit le plus souvent qu'à la surface de lui-même. » Sinon même en dehors de lui. Et c'est seulement au dedans de nous que nous pouvons percevoir le véritable sens et découvrir le mystère de l'être. A l'aide de paraboles ingénieusement ou poétiquement empruntées à la science moderne et aux prestiges familiers de la nature, l'auteur nous ramène sans cesse vers cette contemplation intérieure, génératrice de force et de clarté, voire de divination, premier stade d'une évolution vers la clairvoyance, qui n'est autre que l'illumination profonde de la raison. Avec un rare bonheur d'expression, sous la suggestion de formules particulièrement heureuses, il nous dévoile le clair éblouissement de la mort, plus vivante que la vie; réédifie en pensée cette « Eglise spirituelle », déviée des plans de son constructeur, et dont la fausse bâtisse croule de toutes parts, retombée à une idolâtrie païenne qui n'a même plus l'excuse de la grâce et de la beauté ; dénonce le romantisme, ou le roman tout court, des sciences dites occultes, qui « demandent la lumière à une chambre noire » ; nous ramène à la simple et si belle religion du fait, de l'immortalité expérimentale dont l'amour porte témoignage ; oriente nos désirs vers cette spiritualisation progressive que commande la grande loi d'évolution, loi aussi ancienne que la raison, « involution de l'invisible dans le visible qu'il évolue ». Dieu veut, a dit Saint Paul, que tous les hommes soient sauvés. Le dernier mot de la raison est ascension, développement sans fin dans un avenir sans fin, comme le dernier mot de la vie est vie plus haute, toujours, toujours !

MÉMENTO. — *Revue Métapsychique.* — (Novembre-décembre) : *No*

velles expériences de clairvoyance avec M. l'ingénieur Stephan Ossowieck, par le Dr Gustave Geley. — Un article de M. Em. Magnin sur les ressources thérapeutiques insoupçonnées que la médiumnité peut offrir aux médecins. — Nouvelle méthode de démonstration et d'étude de l'extériorisation dynamique et ectoplasmique, par M. Guy du Bourg du Bozas. — (Janvier Février) : Un examen approfondi de l'*Hypothèse Spirite,* par le Dr Geley, à la lumière des faits métapsychiques et des conclusions « provisoires » émises par le professeur Richet, à la fin de son magistral *Traité de Métapsychique*, où il repousse cette hypothèse comme « sûrement prématurée et probablement erronée ». — Un cas présumé d'idéoplastie pendant la gestation, par le comte Prozor.

Revue Spirite. — (Novembre) : *La Religion de l'Avenir*, par Léon Denis, où l'éminent patriarche de l'occultisme nous annonce, de source occulte, la réincarnation d'esprits supérieurs nombreux qui, dans notre pays, contribueront largement aux découvertes scientifiques et aux œuvres sociales. — La *Chronique Etrangère*, de M. Cassiopée, annonce la réouverture à Londres, sous les auspices de Miss Estelle W. Stead, du *Bureau Julia*, et relate les entretiens que M. Larkin, Directeur de l'Observatoire de Lowe en Californie, a eus avec l'esprit de Curie. Le grand physicien annonce la très prochaine découverte d'une méthode d'utilisation de l'énergie atomique, et d'autres découvertes importantes en radiation et en électricité. — (Décembre) : Dans la même *Chronique*, et d'après le *Light*, M. Cassiopée rapporte les révélations du Dr. Ellis Powell, affirmant qu'Einstein serait le porte-parole, mais infidèle, d'autorités scientifiques désincarnées. — La république de Guatemala a introduit officiellement l'étude du spiritisme dans ses Universités et collèges, « en vue de concourir efficacement au progrès moral collectif ».

Psychic-Magazine (Janvier) : Intéressante communication de M. Charles Lancelin sur des faits spirites, dûment constatés dans son entourage. — Dr Fugairon. *La survivance de l'homme et les organismes doubles.* —

L'Hexagramme (Juin-Juillet) : Une très intéressante conférence de Georges Simon-Savigny sur le suicide, considéré comme une désertion au point de vue réincarnationiste. Et une étude émue sur notre regretté collaborateur Jacques Brieu. — (Janvier) : *Les Mondes sont-ils habités?* Par Georges Simon-Savigny, qui conclut à l'existence de la vie dans tous les astres, base de la science hermétique.

Le Sphinx. — Etude technique et pratique des tempéraments, par L. Gastin.

Le Voile d'Isis. — (Novembre) : Curieuse prédiction astrologique sur la crise sociale, par M. Sylvain Trébucq. — Une poétique étude de M. Fidel-Amy Sage sur la *Musurgie* ou la dynamisation de l'être par les sons. — (Décembre) : La thérapeutique physique des maladies occul-

tes, par le Dr Allendy. — (Février): Une étude approfondie de M. Boué de Villiers sur la doctrine secrète du Christ.

La Rose-Croix. — (Décembre) : Intéressant article de M. Jean Bourciez sur les actions catalytiques et la transmutation des métaux. — (Janvier et février) : Série d'articles de M. F. Jollivet-Castelot sur l'*Idée communiste*, et l'établissement d'une organisation synarchique de la société sur le modèle parfait d'un organisme vivant.

Revue du Spiritisme. — (Juin) : Un cas d'identité nettement établi par le comité de la société d'études psychiques, sous la direction de M. Gabriel Delanne. — (Juillet) : *La puissance créatrice de l'esprit*, par le même. — *De l'aura à l'ectoplasme*, par l'ingénieur Andry Bourgeois : hypothèse selon laquelle l'ectoplasme ne serait que l'aura extériorisée et condensée du médium en *trance.* —(Novembre) : Nouveau témoignage de survivance, constaté et vérifié à la villa Montmorency. — (Janvier) : Nouvelles preuves d'identité se référant à un autre cas de survivance.

Bulletin de la Société d'études psychiques de Nancy. — (Novembre-Décembre) : Une étude de M. E. Millery sur les manifestations expérimentales du fluide humain et les variations de poids des médiums.

PAUL OLIVIER.

LES JOURNAUX

Du dandysme et le Beau Brummell. Lettres inédites de Barbey d'Aurevilly. (Le Journal du Havre, 22 février.) — *Le livre « De l'Amour » est-il bien de Stendhal ?* (L'Avenir, 5 Mars). — *Les ancêtres normands de Gustave Flaubert.* (Journal de Rouen, 6 mars).

Longtemps avant que Barbey d'Aurevilly eût songé à écrire son livre *du Dandysme et de G. Brummell*, un Anglais, le capitaine William Jesse, s'était mis à l'œuvre, et, afin d'obtenir des renseignements sur les derniers jours du « fameux beau » mort à Caen, s'était fixé momentanément dans cette ville, où il fit chez Trébutien, la connaissance de l'auteur des *Diaboliques*.

Barbey, qui savait William Jesse bien plus documenté que lui sur Brummell, avait recours à son obligeance pour la composition de l'étude qu'il préparait, et lui écrivit plusieurs lettres à ce sujet.

Ce sont ces lettres « absolument inédites » que M. J. Preston Beecher, qui en est le possesseur, publie partiellement aujourd'hui avec un commentaire explicatif dans **le Journal du Havre.**

L'une fut écrite à Paris le 19 mars 1844, et porte l'adresse: cité

d'Antin, 16. Elle est adressée à : Master the captain Jesse, united Service Club, Charles Street, London. En voici quelques extraits :

Je tiens à faire sur Brummell quelque chose de distingué. Les renseignements que j'ai trouvés n'ont pas été ce que j'aurais désiré. J'ai dit ce que j'entendais par le Dandysme. J'ai envisagé l'homme en question par ses côtés généraux. J'ai, en somme, fait plus de philosophie que d'histoire. J'ai plus *pensé* que je n'ai *raconté*. La Biographie a été la partie faible de mon travail, et je l'aurais voulue très forte. Je me permets donc de vous adresser quelques questions :

Quelles ont été les relations de Brummell avec Sheridan, Fox, Erskine ?

Brummell avait-il des passions ? Quelles étaient-elles ? Etait-il joueur, ivrogne, libertin ?

Etait-il marié ? A-t-il pu vivre avec sa femme ? Avait-il des maîtresses en pied ? Lui a-t-on connu des maîtresses publiques ? Je ne parle pas des bonnes fortunes, des coucheries de passade, comme on dit en France. A-t-il eu une femme étiquetée à son nom, et quelle était cette femme ?

Quel était son tempérament ? Sait-on l'emploi de sa journée ? Etait-il capricieux dans la distribution et l'occupation de ses heures, ou routinier ?

Si on pouvait savoir l'emploi des heures de Brummell comme on sait celui des heures de Byron, ce serait curieux. Brummell a-t-il laissé des mémoranda ?

Il a laissé des aphorismes. Ne pourrai-je en avoir quelques-uns ? Je suis moins curieux de ses vers. Des aphorismes me serviraient bien davantage. Les vers d'un homme montrent plus ou moins de talent mais un homme est tout entier dans ses idées générales.

A-t-il servi dans le 10e des Dragons ? Quel était son grade ?

La mesure exacte de ses rapports avec le Prince de Galles ?

Son portrait physique, et quelques anecdotes. J'y tiens moins qu'aux aphorismes ; mais les aphorismes, j'y tiens beaucoup, parce que l'homme entier est là.

Voilà à peu près tout. Je compte assez sur votre complaisance. Mille remerciements toujours, et mille gracieusetés.

J.-A. B. D'AUREVILLY.

Ah ! pardon ! Encore une question. Pitt portait d'ordinaire un habit bleu et un gilet chamois. Brummell affectait-il une certaine couleur aussi, ou les portait-il toutes avec une même souveraineté ?

En somme, autant de détails extérieurs que possible. Quand il s'agit de Brummell, la manière dont il coupait ses ongles est importante. « L'âme se mêle de tout », disait madame de Staël.

Il est évident, note M. Preston Beecher, que d'Aurevilly reçut

des réponses très détaillées à toutes ces questions, car nous les trouvons dans son ouvrage.

Vers la fin de 1844, et avant la publication du *Dandysme et de G. Brummell*, Jesse envoie à Barbey d'Aurevilly un exemplaire de sa biographie du beau. L'auteur de l'*Ensorcelée* lui en accuse réception dans ces termes :

Je suis fort en retard avec vous, mais la faute en est, non à moi, certes, mais à ces damnés despotes de circonstances qui donnent aux hommes l'apparence de tous les torts, Vous m'avez envoyé votre ouvrage sur Brummell. Je l'ai lu avec le plaisir que j'attendais d'une telle lecture, et je ne voulais vous remercier qu'en vous envoyant aussi mon Brummell.

Or, mon Brummell a mis à paraître une lenteur que je ne prévoyais pas. Excusez-moi donc, Monsieur, et ne croyez pas à un oubli impossible. On dit que l'ingratitude est le vice des gens d'esprit. Mais moi, je suis reconnaissant comme une bête, et je me préoccupe beaucoup de la manière ouverte et charmante avec laquelle vous êtes entré en relation avec moi.

Permettez-moi de vous remercier encore. Sans vous je n'aurais eu sur Brummell que des renseignements hasardés. Mon livre n'est qu'une goutte d'extrait de la liqueur des lles que vous avez versée en flacons. Avec moi les ivrognes de détails seront bien attrapés ; mais avec vous ils en auront plein leurs verres,

Vous n'avez pas oublié, Monsieur, une seule épingle de la cravate du dandy. Vous l'avez fait voir dans tous les actes de sa vie, heure par heure. Vous avez été le Dangeau de ce Louis XIV de la mode. Mais Dangeau n'a pas votre plume ; cette plume élégante et rare qui relève le détail par l'expression ; s'il l'avait, je lui en ferais bien mon compliment, et je le lirais davantage.

Votre dévoué,

JULES BARBEY D'AUREVILLY.

En quelques lignes, M. Preston Beecher nous résume les dernières et lamentables années du dandy qui vint mourir à Caen à l'Hospice du Bon-Sauveur, le 30 mars 1840.

Ses restes reposent dans le petit cimetière protestant de Caen, tout en haut du chemin du Magasin à Poudre. Sa dernière demeure est marquée d'une simple pierre de granit couverte de lierre sur laquelle sont gravées ces lignes :

In Memory of
George Brummell, Esq.
Who Departed This Life
On the 29th March, 1840.
Aged 62 Years.

Il y a une erreur de date, car le beau est bien décédé le 30. Mort célibataire, et sans parents, sa tombe fut délaissée pendant longtemps. Mais, il y a quelque vingt ans, nous l'avons fait remettre en état, car celui qui dort dans ce champ de trépassés est resté une célébrité toujours vivante pour ses compatriotes, et son modeste tombeau n'a jamais cessé d'être un lieu de pèlerinage pour les touristes.

A propos du centenaire prochain du livre de Stendhal, *De l'Amour*, M. Georges Maurevert, après avoir rappelé les plagiats célèbres des *Vies de Haydn*... de *l'Histoire de la Peinture*... de *Racine et Shakespeare*, etc., se demande dans l'**Avenir** « jusqu'à quel point *De l'Amour* est-il bien de Stendhal » ? M. Paul Hasard s'était déjà posé cette question lorsqu'il écrivait de Stendhal :

Il lisait, il lisait éperdument : le nombre de volumes dont il parle dans ses mémoires, et surtout sa correspondance, est singulièrement élevé ; encore puisait-il dans ceux qu'il ne cite pas, comme les œuvres de Berreti le prouvent. Ce ne sera pas une tâche aisée que de se retrouver dans tout cela. *A qui appartiennent les morceaux du livre* De l'Amour, *lequel ne devait comprendre d'abord que soixante-dix pages*, et révéler à des âmes choisies ses plus subtiles pensées, ses plus intimes douleurs, et qu'ensuite *il remplit de bourre* jusqu'à en quadrupler le volume ?

Déjà aussi, dans une lettre datée du 11 juin 1907 et publiée dans le *Censeur*, M. Casimir de Woznicki émettait, au sujet de ce livre, note M. Maurevert, une hypothèse intéressante :

Il se demandait jusqu'à quel point André le Chapelain, auteur du *Code d'Amour du douzième siècle*, dont Stendhal nous traduit les trente et un articles, ne serait pas l'inspirateur d'une bonne partie de son œuvre. Attirant notre attention sur la ressemblance de l'article VIII du *Code* : « On prescrit à l'un des amants, pour la mort de l'autre, une viduité de deux années, » avec cette phrase de Stendhal : « Après deux ans d'une totale séparation du monde une femme divorcée pourrait se remarier. » (*De l'Amour*, édition 1853, p. 211.) M. de Woznicki se demandait encore si Stendhal, qui eut connaissance du livre *De Arte amandi et de reprobatione amoris* d'André le Chapelain, — comme il nous dit dans la courte notice qui suit la traduction du *Code d'Amour*, — ne s'en est pas plus ou moins étroitement inspiré, pour certains chapitres de son livre, notamment pour les phases successives de l'amour, au nombre de quatre, selon André, de sept d'après Stendhal. Le plus simple serait évidemment de confronter les deux textes. Il n'est

point possible que cet examen ne soit bientôt tenté par un beyliste qualifié, épris de la simple vérité.

Indépendamment du *Code* d'André, l'on peut poser la question de savoir si Stendhal n'a pas, pour *De l'Amour*, usé des moyens qu'il avait employés; en somme si ce livre, fait de pièces et de morceaux ramassés un peu partout, dans les salons, les rues, les loges de théâtre et les bals masqués, — ce que Stendhal avoue dans ses préfaces, — n'est pas encore constitué par des manuscrits à lui confiés ou achetés par lui, en de simples lectures d'œuvres déjà publiées, plus ou moins inconnues, — comme, pour ce dernier cas, le prouvent les rapprochements faits avec André Chapelain.

Relisons la note placée à la fin du premier chapitre du livre *De l'Amour* : « Ce livre est traduit librement d'un manuscrit italien de M. Lisio Visconti, jeune homme de la plus haute distinction, qui vient de mourir à Volterre, sa patrie. Le jour de sa mort imprévue, il permit au traducteur de publier son essai sur l'Amour, s'il trouvait moyen de le réduire à une forme honnête. »

Jusqu'à quel point Stendhal ne confesse-t-il point ici une partie de la vérité, — *avec l'espoir qu'il ne sera pas cru* ?... N'est-ce pas là le procédé même qu'on retrouvera notamment dans *Racine et Shakespeare* : cette fallacieuse mention relative à Ermes Visconti, volontairement mal placée, et à laquelle on espère bien que le lecteur ne portera pas la moindre attention, mais qui, en attendant, contient la vérité qu'on n'ose pas avouer pleinement ?...

Naturellement, les stendhaliens irréductibles vont s'écrier que Lisio Visconti est un des pseudonymes de Stendhal, à telles enseignes même qu'il figure dans la liste que M. Paul Léautaud en a dressée !... Alors, dirons-nous, à quoi bon cette note, à quoi bon ce pseudonyme qui ne protège lui-même que l'ombre, en quelque sorte, d'autres pseudonymes, la première édition du livre *De l'Amour*, portant comme indication : « par l'auteur de l'*Histoire de la Peinture en Italie* (signée M.B.A.A.) et des *Vie de Haydn, Mozart et Métastase* (signées Louis-Alexandre-César Bombet). »

Très sincèrement, conclut M. Maurevert, nous croyons que Stendhal a mis beaucoup de lui-même dans ce recueil, mais nous pensons aussi qu'à côté des sources qu'il indique, il en existe beaucoup dont il ne parle pas.

Il serait vraiment trop triste que « la charmante théorie de la *Cristallisation*, qu'illustrent si joliment les deux nouvelles placées à la fin du volume, *le Rameau de Salzbourg*, et surtout *Ernestine ou la naissance de l'Amour*, ne soit pas de Stendhal.

§

Je ne puis que signaler ici l'étude longue et documentée que M. René Rouault de la Vigne vient de publier dans le **Journal de Rouen** sur les ancêtres normands de Gustave Flaubert : « Les Fouet du Pays d'Auge et le conseiller de Crémanville ». Dans un précédent article l'auteur avait tenté d'établir la généalogie des Cambremer de Croixmare, famille de Pont-l'Evêque, à laquelle appartenait la grand-mère maternelle de Gustave Flaubert.

Il y a dans ces documents inédits des détails qui font mieux comprendre certaines pages de Flaubert. A propos du Conseiller de Crémanville, M. de la Vigne a écrit :

Flaubert avait-il entendu narrer, avec une admiration qui pouvait lui sembler exagérée, la brillante carrière de cet arrière-grand-oncle ? Nous nous le sommes demandés en lisant « Un cœur simple », ce charmant récit dont l'action se déroule à Pont-l'Evêque et qui, avant d'être écrit par le fils, fut bien probablement conté par la mère. Le nom de *Crémanville* y est à peine défiguré en *Grémanville*.

R. DE BURY.

ART

Exposition d'aquarelles d'Othon-Friesz, galerie Bernheim Jeune. — Exposition Lucien Mainssieux, galerie Marcel Bernheim. — Exposition Gaston Balande, galerie Marcel Bernheim. — Exposition Chana Orloff, galerie Povolozky. — Exposition du 2e groupe, galerie Druet. — Exposition de Nus, galeries Styles. — Quelques livres de critique d'art.

Othon-Friesz expose, chez Bernheim-Jeune vingt-huit aquarelles. Cet artiste recourt rarement à l'exposition particulière. Voici plus de dix ans que son effort se manifeste, seulement en toiles décoratives, en paysages composés en natures mortes, au Salon d'Automne. Mais cette fois l'artiste semble s'être proposé d'insister sur sa façon de traiter l'aquarelle et a tenu à présenter un ensemble. L'aquarelle est un mode de peindre qu'a, pour un long moment, discrédité l'exposition annuelle des aquarellistes. La grande salle de la galerie Georges Petit, uniformément garnie au long de ses cimaises d'un tas de petites œuvres fignolées, brillantes, à l'éclat uniforme de fleurs artificielles trop neuves, n'offre pas un aspect bien réjouissant ; les fraîcheurs de la peinture à l'eau n'y servent qu'à faire miroiter des surfaces d'insignifiances. Parmi les maîtres récents, l'aquarelle n'a guère été

qu'un procédé de notation, un moyen rapide de fixer un souve-nir. La magnificence des aquarelles de Cézanne, ou de Jongkind ou de Lebourg, n'y dissimule pas le caractère cursif de l'écriture colorée. Othon Friesz a considéré l'aquarelle comme un procédé destiné à lui donner des transparences et des légèretés que refuserait la peinture à l'huile, de par ses matériaux mêmes. Parfois il a essayé, et cela est fort intéressant, d'appliquer à un même sujet les deux méthodes. Sans doute en est-il résulté, pour l'exé-cution des nacres, pour des mobilités de vagues, une précellence de l'aquarelle moins propre, d'un autre côté, à décrire la valeur colorée d'un nu. On retrouve dans cette série d'aquarelles, la plu-part dédiées à la beauté de la mer, quelques-uns des sujets traités par l'artiste dans des peintures envoyées au Salon d'Automne, la falaise d'Etretat, à la stature si curieuse, le bord de la mer à Villequier, cette vision du *Paris*, du grand paquebot tenant toute la largeur de l'horizon ; aussi, des bouquets très vivants émergeant des vases de verre, devant la volute de la vague qui se brise, des corps de baigneuses jaillissent en beau relief.

Quelques tableaux soutiennent de leurs tons plus étoffés ces claires visions. Une pastorale de belle harmonie, un corps de ni-gresse cherché dans le repos du modèle, pittoresque d'allure et sa-voureux dans sa courbe de bronze clair d'une seule coulée.

§

Lucien Mainssieux nous montre chez Marcel Bernheim une éclatante suite tunisienne, évocation d'un beau décor de terres ensoleillées où les mosquées blanches étincellent. Une belle impres-sion s'y aide d'un métier savoureux qui sait enregistrer de fines variations d'atmosphère. L'œil exercé de l'artiste saisit bien les nuances qui varient ce beau fixe des régions méditerranéennes. Il tient compte de l'élégance architecturale, et nous apporte ainsi une impression de pays colorés, très forte et subtile. Pas de re-cherches vaines de synthèses, simplement un souci d'évocation vraie, sans déformation. C'est dans la voie de l'impressionnisme avec la part qu'il faut aux recherches de construction, et de la peinture captivant par sa sincérité.

§

A la même galerie, une exposition considérable de **Gaston Balande**. Balande est actuellement un de nos meilleurs paysa-gistes. Aux Artistes français, où il est un des quelques peintres

qui exposent vraiment de la peinture, et souvent aux Indépen-
lants ou au Salon d'Automne, il présente de grands ensembles
lécoratifs où la majesté d'un rideau d'arbres aux vastes frondai-
ons s'unit à la tranquillité des eaux, pour faire valoir les cour-
bes harmonieuses de baigneuses nues. Souvent il réunit sous
l'ingénieux prétextes le nu et le costume avec un goût très sûr.
Cette exposition comporte surtout des toiles de formats plus res-
treints, d'une grande variété de sujets, où prédomine pourtant
le souci de mettre en valeur la beauté monumentale parmi l'har-
monie du paysage. Balande est un grand peintre de ponts. Il en
aime la structure, le jet hardi sur le miroir des eaux lourdes où
leurs piles se continuent en rayons parmi les reflets des arbores-
cences et des maisons de la berge.

Il aime, de ces ponts l'allure à la fois simple et pittoresque, et le pont de Valentré à Cahors apparaît souvent dans son œuvre dans un cadre rabattu, ou élargi, selon qu'il lui plaît ou non de tenter la vision panoramique du paysage. Cette fois-ci il traduit des ensoleillements de Port-Vendres, de Collioure, et ce sont de belles notations de lumière auxquelles il juxtapose de ces paysages charentais si bien décrits en belle prose par Eugène Fromentin, et avec plus d'émotion par Marcelle Tinayre. Un petit village, Lauzière, lui sert souvent de thème pour établir des rues frissonnant sous la neige. Il décrit aussi les villages blottis près des marais, comme écrasés par la largeur de ce ciel où se peint le grand reflet de l'Atlantique. L'œuvre de Balande est des plus curieuses à considérer dans son ensemble. Parti de l'influence de Decroix, il arrive au moderne, au culte de la lumière avec une technique à la fois très libre et très individuelle, des plus claires et lumineuses qui soient.

§

Chez Povolozky, exposition de Mme **Chana Orloff**. Mme Chana Orloff taille le bois avec habileté et sincérité. Elle a produit des bustes d'une exécution très serrée, où la recherche du caractère est poussée à l'extrême, et cette véracité donne parfois des effets curieux. Ses synthèses un peu rapides, mais très défendables, donnent d'amusants aspects de modernisme, notamment dans une *amazone*, très abrégée; c'est l'impression d'une sculpture d'art populaire exécutée par un artiste averti, mais la curiosité de l'art de Mme Chana Orloff se trouve surtout dans cette vérité pittoresque de ses portraits.

§

A l'Exposition du **2e groupe**, galerie Druet, l'envoi le plu considérable est celui de Dufrénoy, paysages italiens larges e majestueux, notés avec une très fine sensibilité, et enveloppés d'un très belle atmosphère. Une esquisse pour un martyre de Sain Sébastien fait entrevoir dans l'art de Dufrénoy une évolutic dont on peut attendre les résultats avec confiance. De bonnes to les de Charles Guérin et de Desvallières voisinent avec les toil de Tristan Klingsor, qui sont charmantes, d'une très jolie légèret Les toiles de M. Jacques Manny sont loin d'être sans intérêt.

§

Une nouvelle galerie qui s'ouvre au faubourg Saint-Hono **Styles**, expose quelques nus dus à des maîtres différents d'I gres aux tons modernes ; on y peut voir un des nus les pl robustes et les mieux établis de Courbet, conçu dans une formu un peu agressivement réaliste, mais d'une si belle facture et d'u si belle audace ! Le grand nu de Marquet n'a rien perdu de largeur d'impression. Des Renoir apportent la fraîcheur tr fleurie de leur carnation, leur charme un peu trop rondelet, le grâce un peu lourde et leur perfection de facture. Les Henr Martin sont très élégants et des Vuillard très fins.

§

La multiplicité de l'effort des peintres, la fréquence des exp sitions empêchent de donner à la critique d'art et à ses manife tations toute l'importance qu'elles méritent. Les bons livres sont point rares ; depuis qu'André Fontainas nous a donné s beau *Courbet*, un *Goya* satisfaisant de M. Jean Tild et un *D gas* bien étudié de M. Henry Hertz ont paru. Tristan Klingso amené à résumer en cent vingt pages l'histoire de la peintu française à notre moment, y a singulièrement réussi, et les lecteu trouveront dans son livre une exacte position des problèmes, d'excellentes définitions des formules actuelles. Odilon Redon t-il exercé l'influence que lui définit Klingsor? Il y a lieu de d cuter. D'ailleurs, ce livre qui touche à tant de problèmes en forme brève, est, comme celui de Fontainas, un de ceux auxqu il faudra revenir l'été, pendant que les peintres peignent et vernissent pas.

Des livres de critique historique sont à signaler. De *Pouss à Watteau* de M. Louis Hourticq ; *L'Art et l'histoire* de M. Pa

›cquet ; le *Renoir* d'Ambroise Vollard valent mieux qu'un mot t en passant, et nous y reviendrons.

GUSTAVE KAHN

LINGUISTIQUE

A. Sommerfelt : *Le breton parlé à Saint-Pol-de-Léon, phonétique et morphogie*, Champion.

Un distingué chargé de cours de l'Université de Christiania, ›ué d'une oreille fine et avertie, a fort bien employé un semestre disséquer les sons du **Breton parlé à St-Pol**. Sa technique t nombreuse et précise ; tel un outillage de dentiste. Vous savez ıelle lumière les phonéticiens ont projetée dans la bouche huaine : on se la voit par le dedans, et tant de soufflets compresbles apparaissent, et de tuyaux transformables, et de touches appel sur des standards de possibilités, qu'on a peur de ne plus voir la manœuvrer, cette usine. Heureux les nouveau-nés, qui savent pas lire ! on leur ferait des manuels de l'art de téter... mais ils n'apprendraient. Quant à moi, que telle « occlusive », lle « explosion laryngale », et tel « sandhi » jouent exactement, ıez les patients de M. Sommerfelt, comme il les a vus jouer, ıi la plus grande confiance. Et j'ai eu peur un moment d'y avoir ɜrdu mon breton ; mais il est encore là.

En espérant la parution, enfin imminente, dit-on, de l'*Atlas nguistique de la Basse-Bretagne*, préparé par M. Pierre eroux, et même ensuite, les amateurs de sons pourront avec uit suivre le plan de M. Sommerfelt, et marginer des variantes. uant à la morphologie, c'est-à-dire aux formes des noms et des ɜrbes, elle n'apparaît guère dans son travail que par ses relations vec la phonétique ; et ses paragraphes répètent ceux des gramıaires usuelles, notamment quant aux *mutations* des consonnes ıitiales.

La syntaxe et le vocabulaire bretons sont un château poétique, ɔmmode, aéré ; mais pour y pénétrer, l'étranger doit traverser ictorieusement le bois circulaire des *mutations* féeriques et déer les consonnes enchantées. — Bien entendu, pour faire conaissance avec la langue de Basse-Bretagne et la pratiquer, c'est à ne *grammaire* usuelle qu'on a recours, non à un traité de phoétique, mais par exemple à la parfaite *Langue bretonne en 40 ɜçons*, de Vallée (imprimerie Saint-Guillaume, 27, Boulevard Charner, Saint-Brieuc).

Il me semble que deux des 77 proverbes notés par M. Somm felt ne sont pas traduits juste. Je ne parle pas d' « an erc'h » Neige, rendu par « la glace », simple lapsus. Mais : « Avel a zo er g naouek a zo anet da bep ginaouek, » est-ce bien : « Le vent est l'ouest, ce que sait tout sot ? » J'aurais traduit : « Le vent d l'ouest est sensible au premier innocent venu, » (parce qu'il pleut dans la bouche). — « Pa gloch ar yâr, e véz vî pe labou signifie-t-il bien que, quand la poule glousse, « il y a œuf poulet » ? Un œuf *ou* un poulet, quelle différence y a-t-il ? (je sais. Mais *labous*, qui signifie Oiseau, ne se dit pas de volaille de basse-cour. Et puis, au moment où un œuf dev un poulet, est-il notoire que sa mère reglousse ? L'oiseau, est-ce un rapace, l'épervier ? j'en douterais aussi. Mais, fig ment (en pays trécorois au moins), *labous* s'emploie pour nom le Ver-blanc, et en général tout Insecte nuisible. Le prov redevient malicieux : « Poule qui glousse, il y a œuf ou cot ; » femme qui chante a fait un gosse ou un chopin.

Dans le millier et demi des mots cités par M. Sommerfel figurent ni le nom breton de Saint-Pol, *Kastel-Paol*, ni l'adv *atao*, toujours ; tous deux, dans le pays, sont communémen légués pour caractériser le parler saint-politain, parce que le br général dit *Pôl* et *atô*, en contractant. C'est précisément une répugnance aux contractions de diphtongues et escamotages consonnes qui a valu au breton de Saint-Pol, dans toute la tagne, la réputation d'être le meilleur, attique, délicat, *c'hou* un proverbe cité dès 1729 disait : le breton de Taulé ; mais tout comme, c'est Paris et Pantin. A ce propos, quand les e clopédies cesseront-elles d'aller recopiant qu'il y aurait qu dialectes bretons, qu'elles semblent dire étanches, Quimpér Léonard, Trécorois, Vannetais, trois en faisceau et un par c C'est une vision provenue de l'histoire ecclésiastique par dioc Les réalités, il y en a davantage et moins : ici comme sur le maine de toute langue autonome, il y a, pour les faits de v bulaire et de prononciation, des « aires » topographiques, inég dont la genèse ne dépend guère de la police administrativ qui s'entrechevauchent, — avec une polarisation générale, Vannes d'un côté, vers Saint-Pol de l'autre (et deux petits p secondaires dans des coins, Paimpol, et le Pont-l'Abbé).

Quant aux lettrés, à parler en gros, ils écrivent soit en « br

du Finistère et des Côtes-du-Nord », soit en « breton du Morbihan », deux manières qui, très sensiblement différentes à l'oreille, sont à la lecture aussi aisées à superposer que du français à la parisienne avec du français à la toulonnaise. Cette littérature bretonne, fierté nationale, non seulement des Armoricains, mais de tous les Celtes, puisque George Sand, rien que pour le *Barzaz-Breiz*, disait que désormais tout Français devait tirer son chapeau devant un Breton qui passe ; cette littérature, ou plutôt ce qu'en retient ma modeste bibliothèque, je m'amusais dernièrement à la répartir régions par régions. Et puisque la région du Bas-Léon est ici sur le tapis (c'est à peu près l'arrondissement de Brest, avec Saint-Pol pour chef-lieu linguistique), voici une liste provisoire d'écrivains, du XIXe siècle, natifs du Bas-Léon, ayant écrit en breton léonard :

de St-Pol,	MILIN,	conteur et poète ;
de Brest,	A. DE CARNÉ,	comédies ;
de Tréflez,	PRONOST,	poète ;
de Plounévez,	INISAN,	historien et conteur ;
du Conquet,	LE GONIDEC,	traduction de la Bible ;
d'Ouessant,	CUILLANDRE,	poète ;
de Plouguin,	CONQ,	chansons et monologues ;
de Lannilis,	LE FLOC'H,	romancier ;
de Plouarzel,	PERROT,	pièces de théâtre ;
de Morlaix,	OLIVIER SOUVESTRE,	poète ;
de Morlaix,	GOURVIL,	conteur ;
de Plounéventer,	JÉZÉGOU,	conteur ;
de... ? ...	JOSEPH LE BRAS,	conteur ;
de Brest,	LE PRAT,	poète ;
de Brest,	MALMANCHE,	auteur dramatique.

Notons que l'*Ene Naounek* (l'Ame affamée), de ce dernier, a été jouée à Paris, sur la scène du Vieux-Colombier, publiquement, le 24 avril 1905. — Je passe sous silence la librairie de dévotion, copieuse, mais extérieure au beau littéraire. Et je ne rappelle que pour mémoire les légendes et chansons de la littérature populaire, recueillies par les folkloristes. Mais il serait choquant de ne pas commémorer un autre Léonard, du XVIIIe siècle, Claude-Marie Le Laé, de Lannilis, 1745-1791, l'avocat-poète spirituel et mordant, l'auteur d'*ar C'hi* (le Chien), et de la burlesque oraison funèbre de *Michel Morin*, dont beaucoup

savent encore les épisodes, par cœur et par tradition orale, dont une édition critique paraît chez Champion ; c'est à Saint-P que Le Laé écrivit ses *Epigrammou* et son *Morin*.

Laissons aux gens du pays le plaisir de poursuivre le recensement régional et de s'arracher les palmes de la poésie, de l'éloquence, du talent dramatique ; les directeurs de patronages ont autant d'acteurs qu'ils en veulent ; et, pour laisser dans les coulisses de notre mémoire les poètes contemporains, dont l'anthologie récente de Lemercier d'Erm contient une bonne bibliographie, n'a-t-il pas un Hérodote, de Guingamp, qui a publié les récits de ses *Voyages* ? un groupe de Vannetais a donné une *Histoire de Bretagne*, moins sommaire que celle qu'avait composée tr bardes ; je reçois le livret nº 12 des *Notennou diwarbenn Gelted koz*, mémento d'archéologie celtique absolument *up-to-date*. Des revues et journaux s'impriment, meurent et renaissent ; le *Feiz ha Breiz* en est à sa 58ᵉ année et paraît à Saint-Pol.

Or, peu de temps après avoir passé la petite revue géographico-littéraire dont je viens de casser un fragment léonard, j'ai reçu le livre de M. Sommerfelt ; aussi ai-je doublement biclé, voyant l'auteur non seulement déclarer, dans son avant-propos, qu'il lui aurait été « impossible de trouver des récits suivis » en breton de Saint-Pol, mais se demander, par une angoisse mêlée aux diagnostics de sa conclusion, si la langue bretonne en général « a des chances de recevoir un développement littéraire ». Nous ne devons pas avoir au cœur une simple conjecture favorable : nous avons sous les yeux les réalités du siècle. Imaginez (que ce ne soit pas trop bouffon !) un mandarin jaune en visite chez M. Alfred Vallette, et lui demandant si une littérature française sera possible... Toutes proportions gardées, et parlant géométriquement... il y a ici deux figures semblables.

Mais voici, on n'enseigne pas le breton dans les écoles publiques de Bretagne. (Quelle maladresse ! à moins qu'on ne souhaite d'avoir en province le plus possible d'une anonyme, flottante, interchangeable poussière à face humaine, et à Paris encore p d'épaves ; pour le Breton qui cherche une orientation morale, q hiatus entre ses héritages aimés et la culture moderne ! que ressorts d'énergie en allés à la rouille et non remplacés !) Et c'est sans doute pourquoi ni l'un, ni l'autre, ni le troisième, des trois sujets parlants que M. Sommerfelt a auscultés de leur phonèmes

ue s'est senti dicter une réponse positive au doute que lui aura, je pense, soumis l'éminent Norvégien. Et de là l'induction ; débarquant à Calais je ne vois pas de femme rousse : la France n'a pas de femmes rousses. Les caractéristiques de ces trois témoins me laissent d'ailleurs une vague appréhension, rien qu'à les considérer comme des machines sonores : l'un d'eux est un ex-fantassin colonial qui a couru le monde vingt ans ; les autres, deux époux qui parlent français entre eux ; et le mari, instituteur, est suspect, vu sa carrière, de quelque hétérogénéité naso-laryngienne. L'usage personnel de la langue du pays aurait certainement ouvert à l'auteur un plus grand nombre de maisons radicalement autochtones et mutuellement complétives. Ce que j'en dis, d'ailleurs, ne retire aucune exactitude aux notes prises sur ces trois individualités comme telles.

En même temps que son *Saint-Pol*, M. Sommerfelt a publié (ceci chez Dybwad, à Christiania, 1 vol., en français) une grosse étude de la particule *« de » en italo-celtique et de son rôle dans l'évolution des langues italiques et celtiques*. Là, l'auteur sonde les couches linguistiques profondes. Supporté par un indo-européen primitif, l'italo-celtique, étalé du Tibre à la Calédonie, s'est ultérieurement diversifié, — vers le sud en osco-ombrien et en latin, et sur le latin se sont élaborés les parlers romans, — vers l'ouest en celtique, et sur le celtique se sont élaborés le gaulois de Gaule (peu connu faute d'écritures), le gaélique d'Ecosse et d'Irlande, le brittonique du pays de Galles et de l'Armorique. Chez nous, le brittonique de Basse-Bretagne fut porté de l'ouest à l'est, par des causes militaires, entre le VIe siècle et le Xe, jusques à Saint-Malo, Rennes, Nantes, où il s'affrontait aux patois romans ; puis, dans cette région orientale où ses postes étaient mal reliés, il s'est vu résorber par le roman entre le Xe siècle et le XIVe ; depuis les environs de 1300, la frontière des deux langues, stabilisée, n'a guère varié, passant de l'ouest de Saint-Brieuc à l'est de Vannes, nord-sud, avec quelque inclinaison à guise de baudrier Et de nos jours *l'unité italo-celtique* est assez oubliée. Il arrive peut-être qu'un jeune ménilmuchisant, transplanté aux casernes du pays breton, oubliant que, sans l'affaire d'Alise-Sainte Reine, il parlerait le gaulois, et ne réfléchissant pas si un échec sur la Marne lui aurait dicté en conscience l'obligation intime de parler allemand, se scandalise d'entendre parler l'an-

tique langue celte, et de voir lire sa littérature moderne.

Quoi qu'il en soit, la thèse de M. Sommerfelt sur le mot *de*, sans parler des copieux catalogues de ses emplois comme préfixe verbal et comme préposition devant les noms, est qu'à l'époque de l'unité italo-celtique *de* n'était encore qu'un simple adverbe signifiant : « En s'éloignant. » Ce fait, ou cette vraisemblance de fait, ne saurait sembler peu d'affaire ; l'écrin où je l'expose est petit ; mais c'est une roche, ou un gaz, ramené des abîmes : sa valeur se mesure aux certitudes qu'il renforce ; son importance est dans ses coordonnées. Pénétrer en profondeur les stratifications des langues ; contournant les assises de pure nescience aux laves impénétrables, atteindre par des sondages d'ordinaire fort étroits les sols primaires ; parfois, c'est une chance, comme un géologue qui perce dans une caverne et scrute les couloirs d'un fleuve desséché, tomber sur une tradition écrite, et la suivre ; ramener d'énigmatiques échantillons ; tracer le plan du domaine ténébreux et compléter les trajets reconnus par les trajectoires des hypothèses... voulez-vous descendre ? précision, logique, sens commun et patience, voici des lunettes, une pioche, un masque respiratoire et une musette ; le linguiste « indo-européen » fait l'effet d'un mineur, d'un griffon ; mais non, c'est Orphée, qui se glissant, d'ici-haut chez-nous, jusque dans l'empire des morts, revient les mains plus ou moins pleines des trésors souterrains et toujours odorantes de vapeurs plutoniennes.

GASTON ESNAULT.

NOTES ET DOCUMENTS LITTÉRAIRES

Quelque lumière sur un point obscur de la biographie de Villon. — Certaines circonstances de la vie de François Villon, relatées cependant dans des documents authentiques, sont restées jusqu'ici assez obscures. C'est ainsi que les biographes les plus avertis ont renoncé à expliquer la délivrance des doubles lettres de rémission accordées au poète, sous des noms différents, pour un même meurtre.

On sait qu'à la suite d'une altercation survenue pour une cause inconnue entre François et un prêtre nommé Sermoise ou Chermoye, ce dernier fendit d'un coup de dague la lèvre de son adversaire, qui riposta par un coup dans l'aine, dont l'agresseur

ourut deux jours après « par faute de bon gouvernement ou trement ».

Le meurtrier involontaire s'enfuit aussitôt de Paris et n'y ntra qu'au bout de sept mois, couvert par la double grâce dont us venons de parler.

Les textes des deux lettres ont été publiés en 1873 par M. Vitu, figurent en annexe dans le beau livre de M. A. Longnon : Etude bibliographique sur François Villon » (Paris, 1877).

Nous y renvoyons le lecteur ; nous dirons seulement pour clarté de ce qui va suivre que les unes, données à Paris en nvier 1456 (nouveau style) désignent le suppliant comme étant François de Monterbier, maître ès ars » (M. Longnon a d'ailurs démontré que ce nom, estropié par le copiste, devait écrire Montcorbier). Elles se terminent par la mention : « Ainsi gné : par le conseil, J. de Bailly, visa contentor J. le Clerc. » rchives Nationales JJ. 183, pièce 67, fo 49 ro). Les autres, atées de Saint-Poursain, janvier 1456 (n. s.) nomment le ppliant « Maistre François des Loges autrement dit de Villon ». la fin de l'acte on lit : « Ainsi signé : Par le Roy, à la relation u Conseil, Disome, visa contentor. J. du Ban. » (A. N. JJ. 187, . 149 fo 76, vo.)

On s'est demandé pourquoi deux lettres de grâce pour un seul oupable ? pourquoi deux désignations dissemblables pour un ıême individu ?

Il nous a semblé que l'examen et la comparaison de ces deux ièces étaient susceptibles de donner, sinon le mot de ces énigmes, u moins des solutions très vraisemblables de ces petits prolèmes.

Rappelons d'abord que Villon, après son malheureux coup, vait quitté précipitamment la capitale : mais qu'il y laissait des rotecteurs, en premier lieu, ce bon chapelain de Saint-Benoist-e-Bestourné. Guillaume de Villon qui l'avait accueilli tout nfant, lui avait fait poursuivre ses études jusqu'à la maîrise ès arts et le logeait dans son immeuble du cloître Saint-enoist.

S'étant mis tout d'abord à l'abri de poursuites probables en se onnant de l'air, le poète devait avoir le plus grand désir de entrer à Paris, où il avait sa mère, ses amis, ses plaisirs et eut-être une occupation régulière dans les bureaux des finances.

Il est donc tout naturel qu'il ait cherché à obtenir la prom
rémission d'un acte en somme excusable.

Pour arriver à cet heureux résultat, il fallait présenter
supplique au Roi et la faire agréer par le Conseil. On peut cr
que Villon, qui se montre très au fait de la procédure dans
Testament, n'ignorait pas la manière de s'y prendre et a dû
en conséquence.

A-t-il rédigé lui-même l'une ou l'autre des pétitions exami
par le Conseil? Cela paraît très probable.

Les lettres données à Saint-Pourçain énoncent certains
tails qu'on peut dire personnels au suppliant, et qu'il était à
près seul à connaître, tels que : son âge, le nom du barbier
le pansa, la fausse indication qu'il donna à cet opérateur en
tendant s'appeler Michel Mouton; enfin et surtout, l'état d
blessure qu'il a reçue de Chermoye.

Celles datées de Paris passent ces différents points s
silence; par contre, elles mentionnent l'enquête effectuée a
la rixe, le pardon accordé par la victime à son meurtrier, e
sentence de bannissement dont celui-ci a été frappé, faits
importants que l'auteur de la première supplique ignore p
qu'ils serviraient sa cause et qu'il ne les indique pas.

Il est, par suite, certain que les rédacteurs des demandes
grâce ne sont pas les mêmes. L'un connaît l'état actuel d
blessure de Villon : il réside donc en province où le coupa
s'est réfugié; l'autre est au courant de la suite donnée à l'aff
après que le suppliant s'est « absenté » de Paris; il habite
conséquent cette ville.

Toutefois, dans l'une et l'autre supplique, l'exposé des circ
tances de la querelle et des coups qui la suivirent offre de te
analogies, non seulement sur le fond, ce qui serait naturel, m
encore dans certains mots caractéristiques, par exemple : acc
plir « sa dampnable voulenté »; « combien que ledit suppl
ne le cuidast point avoir frappé », etc., qu'on ne peut s'em
cher de penser que l'auteur de la supplique de Paris a eu c
munication du texte de celle qui a été présentée à Saint-P
çain, et qu'il n'a pas eu uniquement pour le guider les dires
témoins oculaires.

On arrive alors à conclure que la requête admise à Sa
Pourçain émane de Villon lui-même, car nul autre que lui n'e

même de la rédiger en province; qu'il en avait communiqué le projet à ses amis de Paris et probablement à son protecteur Guillaume de Villon; que celui-ci a établi, d'après ces renseignements, une nouvelle requête, plus juridique, étayée sur le fait du pardon et demandant l'annulation de la sentence de bannissement.

En étudiant plus à fond et en comparant la teneur des deux lettres on se persuade davantage de la vraisemblance de l'hypothèse émise ci-dessus, et on peut suivre avec intérêt le travail habile et prudent par lequel le bon professeur de décret a amendé le texte qui lui était soumis.

La supplique qu'on peut croire émaner du poète lui-même, et qu'il a rédigée bonnement en narrant les faits tels qu'ils lui venaient à la mémoire, énonce d'abord les noms du suppliant.

Quels sont ces noms?

— Ceux qu'il avait l'habitude de porter; sous lesquels il était connu dans sa famille et dans les milieux qu'il fréquentait: « Maistre François des Loges, autrement dit de Villon. »

Comme le pense M. A. Longnon, des Loges n'est pas un nom patronymique, c'est plutôt un surnom. Mais il est impossible actuellement de dire s'il avait été pris par le père de François ou imposé à l'enfant pour le distinguer d'autres frères ou d'autres parents.

Il n'est pas invraisemblable que tout en étant pauvre la famille de Villon ait possédé une petite terre appelée les Loges, ou simplement située sur le terroir d'un village ou d'un hameau appelé ainsi; peut-être avait-elle seulement habité quelque temps cet endroit.

Quant à « de Villon », c'est le nom du bon chapelain qui l'a élevé, et sous lequel on le connaît au quartier de l'Université et dans la société des joyeux gallants dont il fait partie. Ce second nom, il l'a déjà fait bruir, mais d'une façon assez équivoque.

Aussi, le respectable ecclésiastique, peu fier de ce bruit, se garde bien, dans la version qu'il établit, d'indiquer cet emprunt fait à sa propre personnalité par un pupille médiocrement recommandable. Il le désigne par ce que nous appelons son nom de famille, sous lequel il figurait sur les contrôles de la faculté des Arts, c'est-à-dire « François de Montcorbier », nom honorable, encore vierge de tout mauvais blâme. Il y ajoute son titre exact: « maître es ars ».

Pour soutenir que ce François-là ne pouvait être le poète on a objecté qu'il y avait alors une noble famille de Montcorbie en Bourbonnais, à laquelle on ne saurait rattacher un homme d petit état comme le père de notre Villon. Mais la coexistence d ces seigneurs de Montcorbier et d'homonymes roturiers ne paraî nullement impossible. Rien dans les coutumes d'alors ne s'oppo sait à ce qu'un individu, originaire d'un village ou d'une ville, e prît le nom, comme avait fait le bon chapelain Guillaume de Villo lui-même du lieu de sa naissance. Cela était d'un usage courar au xv[e] siècle pour les personnes « de petite extrace » ; la list des compagnons de la Coquille en fait foi.

En outre, le huitain apocryphe du manuscrit de Stockhol attribuant à Villon le *surnom* de Corbeil ou Corbueil vient démon trer que, pour ses contemporains, le poète s'appelait quelque chos comme Corbier, Corbeil, et cela ressemble fort à Montcorbie M. Longnon pense même que le copiste du manuscrit a dû mett par erreur « nommé Corbeil en mon surnom » pour « De Mon corbier en mon surnom ».

C'est donc avec juste raison que le rédacteur de la suppliq de Paris a donné à Villon son nom [*officiel*] dans un acte aus important qu'un recours en grâce.

La suite des deux lettres permet d'autres remarques intéressante

Où François avait écrit qu'il était assis *pour soi esbatr* devant l'orelogе de St-Benoist au cloistre duquel il était deme rant, avec un nommé Gilles, prebstre et une nommée Ysabeau la supplique dressée à Paris dit :

« lui estant en la grande rue Saint-Jacques...
« accompagné d'un nommé Gilles (prebstre est omis) et d'u
« femme nommée Ysabeau, *où ils devisaient après soupper*...

Elle néglige d'ajouter (sans doute pour épargner le bon reno de la communauté de Saint-Benoît), que le suppliant était deme rant audit cloistre.

Puis, le prêtre Chermoye ou Sermoise survient.

D'après Villon : « Incontinent qu'il avisa ledit suppliant lu dist : « *Je regnie Dieu* ! Je vous ay trouvé. »

Cette phrase semble un peu crue au réviseur ; il met : « Led
« Phelippe Sermoise, meu de mauvais courage, *en détestant Die*
« dist et prophera ces paroles : Maistre François, je vous ay trouv
« crées que je vous courrouceray. »

Puis il développe méthodiquement la scène qu'il trouve sans doute trop courte dans le récit de son pupille, et, ensuite, fait porter par le prêtre irrité un coup de dague au visage de François en présence des trois témoins qui ne *s'absentent* qu'après ce coup donné. Cela met le poète en cas de légitime défense, dûment constatée.

Au contraire, comme un innocent, celui-ci, dans son exposé, fait partir les témoins à la suite des seules invectives de Chermoye, et ne les laisse pas assister à la grave voie de fait qui motive la riposte du coup dans l'aine.

C'est, dans le texte amendé, après avoir été désarmé de sa dague par le témoin Jehan le Merdi que, « se voyant dessaisy », il jette une pierre à son poursuivant et le renverse. Dans le premier, le jet de la pierre a lieu sans témoin.

Enfin, François avoue avoir donné un faux nom au barbier qui l'a pansé. Le chapelain passe sous silence cette tentative pour égarer la justice. Il est inutile de donner des armes contre soi-même.

Comme conclusion Villon demande simplement et « umblement » sa grâce.

C'est alors que l'art du professeur de décret triomphe : Sermoise a déclaré devant l'examinateur du Châtelet qu'il pardonnait à son meurtrier « pour certaines causes qui à ce le mouvaient ». Ces causes sont évidemment le sentiment d'avoir été l'agresseur et de s'être attiré lui-même la blessure dont il peut mourir.

Puis, non seulement la victime a pardonné, mais elle a « voulu « et ordonné que aucune poursuite ne fust faite contre ledit sup-« pliant ».

Cette volonté dernière du mort donne au décrétiste un « attendu » victorieux, duquel la grâce devait découler comme de cire.

Nous croyons avoir montré avec suffisamment de vraisemblance dans quelles conditions et par qui ces deux suppliques ont été établies ; il s'agit maintenant de découvrir pourquoi, alors qu'une seule aurait suffi, elles ont été toutes deux expédiées et accueillies favorablement.

On doit supposer que Villon, se cachant en province, ne devait pas avoir de résidence bien fixe : tout ce qu'on sait de cette époque de sa vie, c'est qu'il passe quelque temps, d'après son Testament, à Bourg-la-Reine. Comment donc correspondre avec lui ?

S'il avait pu lui être relativement facile de faire tenir son projet de supplique au chapelain, demeurant en son logis de la porte rouge ou cloistre Saint-Benoist dans la grant rue Saint-Jacques, dans quel lieu et comment son correspondant pouvait-il adresser à ce pauvre vagabond des nouvelles de l'affaire et le mettre au courant de ses démarches ?

On peut affirmer qu'il n'y a pas réussi.

Villon a, par suite, ignoré ce qu'on faisait pour lui à Paris. Impatient d'obtenir sa grâce, il a agi de son côté; s'est sans doute créé des appuis en Bourbonnais, province dont on croit sa famille originaire, et où le roi résidait temporairement; et a présenté ou fait présenter sa demande à Saint-Pourçain, telle qu'il l'avait rédigée.

Pendant ce temps, ou plutôt, un peu avant, son bienfaiteur n'ayant pas manqué de faire agir ses hautes relations, saisissait de son habile supplique le conseil du Roi à Paris.

Il est important à ce sujet d'observer que, pendant les absences du monarque, une partie du Conseil restait dans la capitale qui recevait pouvoir pour régler certaines affaires; les autres membres du Conseil accompagnaient le Roi dans ses déplacements et lui proposaient les solutions.

On voit, en effet, que la grâce datée de Saint-Pourçain est signée : « Par le Roy à la relation du conseil, » le roi étant présent, et celle donnée à Paris : « Par le Conseil. » Les signataires et contre-signataires des deux lettres sont différents.

Chacune des fractions du Conseil n'eut donc à délibérer que sur l'une des deux requêtes présentées pour le même meurtre. Les faits exposés dans les suppliques parurent à l'une et à l'autre mériter la clémence royale.

Dans ces conditions, l'intervention de la double mesure gracieuse s'explique très plausiblement, par la dualité de suppliques, la non-concordance des noms, la différence des secrétaires examinateurs de la cause, et l'éloignement des deux parties du conseil siégeant l'une à Saint-Pourçain, l'autre à Paris.

On ne peut, pour une erreur ayant tant d'excuses, accuser de désordre la chancellerie royale.

Même quand les minutes des lettres expédiées par les deux fractions du Conseil furent réunies, il aurait été bien difficile de s'apercevoir du double emploi, le nom du suppliant inscrit

narge de chaque lettre n'étant pas le même dans les deux cas.
C'est ainsi que François de Montcorbier des Loges dit de Villon ut deux fois gracié pour avoir causé la mort du prêtre Sermoise u Chermoye.

Depuis l'époque de la délivrance de ces lettres de grâce, les ièces des procédures, hélas trop nombreuses, concernant le poète, e portent plus ni Montcorbier, ni des Loges ; il est désormais t pour tous maître François Villon.

JACQUES DE L'ÉPINOIS.

RÉGIONALISME

Lyon.— Un cortège officiel inaugura en décembre dernier e *Musée du Vieux Lyon*. J'imagine par un temps de pluie la romenade de quelques personnages frileux et boutonnés à tra-ers les rues du quartier Saint-Jean aux noms pittoresques ; rues uiverie, Tramassac, du Bœuf, de la Bombarde, puis la visite le l'Hôtel de Gadagne où un escalier en colimaçon conduit aux rois petites salles qui forment tout le Musée. Elles sont ténébreuses. 'est que nos aïeux se passaient de soleil. Ils vivaient en ces trous ombres, « l'humide obscurité des rues », dit Michelet ; ils ignc-aient le sport ; ils n'auraient pu voir les ombres violettes des mpressionnistes puisque leur lumière était couleur de plomb. Iais ils bâtissaient bien, et avec art. La galerie Philibert de 'Orme reste célèbre.

J'avoue que j'avais une opinion narquoise du Musée avant de le con-aître. Encore un tombeau de reliques, un sarcophage plein de choses nortes ! C'était une erreur. Il ressemble à une de ces boutiques l'antiquaires, si nombreuses à Lyon, qui méritent toujours une uriosité. Je déplorais d'avance la solitude du gardien. Seconde rreur. Les visiteurs étaient nombreux et commentaient les objets xposés. Un érudit, décrassé aux cours de l'Art pour tous, racon-ait l'histoire des clefs de Lyon, dessinées par Chinard. Un canut xpliquait la marche du métier à tisser à la grande tire, aujour-l'hui disparu des ateliers de la Croix-Rousse. Un ébéniste, je uppose, détaillait les difficultés techniques du chef-d'œuvre d'un ompagnon charpentier pour obtenir la maîtrise, manière de clo-heton de bois ajouré, hérissé de flèches et de pointes. Il me sou-ient, très jeune, en avoir vu de pareils, portés sur les épaules le solides gaillards, le jour de la Saint-Joseph, patron des charpen-

tiers; ils promenaient avec pompe le trophée avant de se rend chez la Mère des Compagnons de Vaise, où le banquet corporatif l attendait. Au troisième étage, les insignes révolutionnaires, les bo nets de la liberté, les assignats, les diplômes ésotériques des Franc Maçons de 1789 inspiraient un vieux bonhomme à poils blanc peut-être la dernière de ces barbes du Second Empire qui se ré nissaient secrètement pour préparer la République. Elle sembl sortir du *Roman d'un vieux Groléen*, de Georges Champeau l'un des meilleurs parmi les jeunes écrivains lyonnais.

Lyon fut une des villes, comme Nantes et Toulon, où la rév lution prit un caractère particulier. En 1793, au moment où Comité du Salut Public devenait maître de la Convention, l Lyonnais se débarrassaient des Jacobins et guillotinaient Chali leur chef. Paris réclama les coupables de cette mise à mort. S un refus, Lyon fut assiégé. Un royaliste, le comte de Précy, rigea la résistance pendant deux mois. Puis la ville fut enle d'assaut.

J'ai pris copie d'une proclamation imprimée au moment siège, à la suite d'une petite affaire. Elle nous change des comm niqués du G. Q. G. pendant la Guerre :

N° 33. Bulletin de l'Armée campée à Limonay. Au quartier généra Limonay, le 15 septembre 1793, l'an 2 de la République française.

L'affaire qui s'est passée le treize, près de Saint-Just, a été tou l'avantage de la République. Déjà accoutumé à marcher dans les s tiers de la Victoire, nos armées vont être inexpugnables.

Ce matin, à six heures, l'armée lyonnaise a attaqué nos braves s culottes. Ils se sont laissé canonner pendant une demi-heure sans ri ter, les coups de l'ennemi ne pouvant les atteindre. Cependant, fatig ou plutôt impatients de vaincre et d'exterminer cette horde de rebe deux pièces de 8, quelques-unes de 4, et deux obusiers ont été dir sur eux de manière que les muscadins ont été entièrement défa et leur déroute complète. Coupés en tous sens, et n'ayant d'es que dans la fuite la plus prompte, ils ont laissé sur place une cent d'hommes morts, un très grand nombre de chapeaux, plus de cents fusils, sacs de peaux pleins d'équipements et beaucoup de m tions.

Nous n'avons pas eu un seul homme de blessé. Un seul canonni Valenciennes en chargeant la pièce a été renversé ; mais malgré s tite blessure, il s'est relevé et a encore travaillé pendant deux he sans vouloir abandonner son poste.

Humble canonnier cité à l'ordre de la République dont l'his-
ire ne nous a pas laissé le nom !

Aux murs du second étage sont exposés les cartes, plans et
bleaux de Lyon à travers les âges. On y voit les traits au-
ientiques de sa physionomie. Les deux promontoires de Four-
ères et de la Croix-Rousse s'affrontent, les deux lits du Rhône et
la Saône se cherchent et se fuient ; que les maisons se groupent
errière les murailles du XVIème siècle ou envahissent aujourd'hui
plaine du Dauphiné, c'est du paysage dont le visiteur emporte
souvenir. La ville peut se développer encore et doubler sa sur-
ce, elle restera toujours ressemblante à ses portraits. C'est pour-
ioi deux de ses vieux quartiers, — Grolée et Saint-Paul, — ont
i disparaître sans la défigurer. Même sort est réservé aux ruel-
s crépusculaires de Saint-Jean, dussent crier les archéologues.
e qui me remet en mémoire la page de Mirbeau sur « les vieux
iartiers puants des vieilles villes... où s'exerce l'érudition heb-
omadaire des sociétés d'art départementales qui, les dimanches,
en vont grattant et regrattant les portes jadis sculptées, les cham-
ranles et les poutres aux historiages disparus...

Démolir est bien. Reconstruire est mieux. Resteront à surveil-
r les terribles bâtisseurs de ponts métalliques. Depuis vingt ans
en ont jeté deux qui gâchent les plus belles perspectives de nos
euves.

Fourvières et la Croix-Rousse ! On connaît l'antithèse célèbre de
ichelet, Lyon ouvrier et Lyon mystique. Feu Edouard Aynard,
ins un article peu connu, l'avait appliquée à l'habitant :

Le Lyonnais s'agite dans les contraires, c'est pourquoi il paraît énig-
atique. Tout se heurte en lui. Il est actif et contemplatif ; c'est un mys-
ue intermittent, secoué par le rude travail ; il est mélancolique et créé
iignol, ce maître railleur plus profond que Polichinelle ; envieux et
mpatissant, prenant autant de soin d'empêcher ses semblables de mou-
que de grandir, très intéressé et probe, de cœur chaud et d'aspect
oid ; aspirant très haut, osant parfois beaucoup, et se résignant facile-
ent à la médiocrité obscure...

Méfait des simplifications. Là où l'écrivain ne voyait qu'un per-
nnage, nous en percevons deux. Il y a deux sortes de Lyonnais,
je ne remonterai pas aux origines ethniques. Nous les con-
issons bien. D'un côté, qui se découvre vite, c'est le vrai, le
r, le gône vif, cordial, généreux, l'esprit ouvert à toutes les idées.

Flaubert, dans l'*Education Sentimentale*, a tracé le portra de l'autre, à cinquante ans : « Un monsieur était venu, u homme gras, la figure couleur de buis, des façons de dévot, ha billé de noir... » Le physique peint le moral. Sans doute le ty existe-t-il sous d'autres aspects et nous en connaissons de jeune maigres, bon teint, habillés clair par le tailleur. Mais le papi de tournesol rougit aux acides et nos nerfs se crispent au conta de cet individu. En lui habite l'esprit de routine, de défiance, papelardise, d'amertume, de lésinerie ; à la méchanceté parf absente, la sottise et l'ennui se substituent avantageusement. Fa il donner quelques témoignages de ce caractère? Je parle des lett et des arts qui intéressent seuls le lecteur. Il suffit de parcou la rue de la République, et s'arrêter, — pas longtemps, — aux trines des marchands de tableaux. L'une d'elles contenait dern rement l'exposition des *Tout-Petits*. Ces peintres ici connus, n des débutants, présentaient des toiles de 24 centimètres de gr deur maximum. Originalité suffisante aux yeux des bourge lyonnais. Succès de vente. La Municipalité parfois mieux insp avait voté une subvention de 300 fr. à cette exposition si ba ment mercantile. On rirait, s'il n'était triste de voir à l'ar mêler la « bédide gommerce », et nos véritables peintres atten les encouragements.

Et notre Salon de Printemps ! Une collection de cartes po les (des en noir et des en couleurs) qui donnèrent aux visit de la Foire une divertissante idée de l'art lyonnais ! On en tait dégoûté pour huit jours même des bons tableaux !

Il faudrait décrire en détail la vie, — et la mort, — de artistes pour donner un aperçu de la mentalité du public cu dans son ensemble.

J'achevais cettre chronique quand on me communiqua un vue qui a pour titre : *Revue du Lyonnais*. C'est une public honnête et fort peu commerciale, mais quel échantillon de la inutile et fastidieux ! Le maître-imprimeur Audin qui cont la tradition des Sébastien-Gryphe et des Jean-de-Tourne assume la présentation, d'une typographie austère mais parf Au sommaire du n° 3 : Les Moulins de Papier sur l'Hérau 1189, avec citation des ouvrages du docteur Karabacek (ceci pas extrait d'un conte de Voltaire) ; la Politique économiq Rome en Asie Mineure au Ier siècle avant notre ère, etc.

pense aux distractions des proviseurs et des notaires de sous-préfectures. Lyon a bien son Académie !

Voici pourquoi les jeunes artistes d'ici conservent quelque tendresse pour des traditions et des figures locales qui se sont conservées joyeuses et vivantes : le répertoire du Guignol, les livres de Nizier du Puitspelu, les chanteurs du Caveau, les créations de l'acteur Gérald, les dialogues des joueurs de boules, les bugnes de février, la vogue de l'Ile-Barbe au printemps... Mais il y a là matière à une autre chronique.

MARIUS MERMILLON.

CHRONIQUE DE BELGIQUE

Théâtres. — Concerts. — Expositions. — Livres. — Mémento.

Il devient de plus en plus malaisé de mettre à jour le guide de nos délassements, chaque journée bruxelloise comportant deux ou trois concerts, d'innombrables conférences, l'ouverture de plusieurs Salons de peinture et une première de comédie ou d'opéra.

A la Monnaie, *Boris Godounow*, monté avec un luxe et un goût irréprochables et où M. Arnal (Boris) s'avère artiste de grand style, alterne avec l'amusant *Gianni Schichi* de M. Puccini, et *Olivier le simple*, le beau drame lyrique de MM. Vreuls et Delacre.

Le Parc, non sans éclectisme, joue *le Crime de Potru*, de M. Ch.-H. Hirsch, *le Caducée* de M. André Pascal, *le Paquebot Tenacity* de M. Vildrac, et le *Ménage de Molière* de M. Donnay. De son côté, M. André Brulé initie une nouvelle fois, depuis près de deux mois, le public bénévole des Galeries à son sempiternel répertoire, tandis que, plus avisé, M. Jules Delacre, au Marais, convie les foules qui, Dieu merci, l'acclament, à une croisade déjà prêchée en France par M. Jacques Copeau. Dès à présent on peut applaudir, au Marais, *Sganarelle* de Molière, *le Chandelier* de Musset, *la Volonté de l'homme* de M. Tristan Bernard, *Sœur Béatrice* de M. M. Maeterlinck, *le Petit Eyolf* d'H. Ibsen, *la Mort joyeuse* d'Evreinov et *la Farce du Cuvier*, interprétés par une troupe enthousiaste et fervente, et mis à la scène de la plus délicieuse et de la plus rare des façons.

Aux Concerts Populaires, MM. Braïlowsky et Cortot affirmèrent une fois de plus leur autorité. On y écouta avec recueillement

un poème symphonique d'un jeune musicien mort à la guerre, M. Georges Antoine, et, avec un intérêt non exempt de fatigue, la noble et probe symphonie de M. Sylvio Lazzari. L'orchestre de M. Ruhlmann y révéla en outre *le Poème de l'extase* de Scriabine qui atteste la géniale originalité de ce musicien dont le visage inquiet et l'âme enfiévrée hantèrent, voici quelques années, les milieux artistiques de Bruxelles.

On pourrait souhaiter que l'éminent interprète des compositeurs russes, M. Koubitsky, qui s'est fait applaudir récemment dans un très beau récital, consacrât aux admirables mélodies de son compatriote une séance prochaine.

A l'Union Coloniale, après nous avoir offert quelques nouvelles auditions de Walter Rummel, qui, en dépit des théoriciens étriqués et des virtuoses asthmatiques, s'impose comme un des plus grands poètes du clavier, M. Georges Hottois nous ouvrit pendant quelques soirs les portes d'un temple harmonieux, d'où surgit, sous les traits adorables d'Anna, de Lisa et d'Erica Duncan, le génie même de la Danse. Le lendemain, au milieu des draperies encore palpitantes d'un souffle dionysiaque, le P. Henusse, dont la France put apprécier, pendant la guerre, le talen oratoire et la haute intelligence, s'efforça d'effacer, sous l'eurythmie de ses périodes, le souvenir des Caryatis et des Pyrrhiques. Non sans verve, il cribla de ses brocards M. Anatole France, coupable, dans ses récents Propos, du péché d'ironie, et quelque heures plus tard, à l'Institut des hautes études, le poète Léo Kochnitsky, qui fut à Fiume, célébra avec lyrisme le poète Byro qui fut en Grèce.

Que, saturé de paroles et de sons, l'on s'enquière d'un peu d silence, cent cinémas vous invitent aux féeries de l'écran, d salons vous convient aux confidences de la couleur : *L'Atlantid Eldorado*, *le Cabinet du Docteur Caligari*, et cette poignan odyssée du *Kid* s'extériorisent en annonces lumineuses le lon des boulevards et des banlieues.

Plus discrètes, les salles d'exposition se réfugient en des quatiers paisibles.

Au « Centaure », M. A. Servaes, mystique, douloureux et ruc dont l'art, à la fois hostile et attirant, explore ingénument gouffres de la douleur et de la foi ; au « Cercle Artistique M. de Kat, ardent et raffiné, épris d'éphémères notations qu

fixe en gammes étourdissantes, et M. Strebelle, chantre des intimités assourdies par une invincible inquiétude, attestent chez nos jeunes artistes la pérennité de nos traditions picturales.

Aucun d'eux ne se cantonne dans une formule, et les exagérations de la mode ont tôt fait de céder la place à leurs libres instincts. Il en fut du reste ainsi en tout temps.

L'impressionnisme, qui avait éclairci la palette de A.-J. Heymans, mort récemment, et dont M. Giroux exposa l'œuvre, fut, pour ce pieux interprète des aubes fluides et des brumes nacrées, moins un prétexte qu'une raison et n'abolit jamais, au profit d'une interprétation conventionnelle, son naïf et pénétrant amour de la nature.

L'art pathétique de Jakob Smits (Galerie Giroux) s'écarte, lui aussi, des affirmations outrancières, bien qu'il trahisse parfois de tenaillantes curiosités et des adaptations à de récentes conquêtes.

Mais ces adaptations et ces curiosités se canalisent, si l'on peut dire, sous l'empire d'un contrôle natif, fait d'autant d'instinct que de science, et l'on assiste ainsi, devant l'exposition des œuvres de M. J. Smits, au drame poignant de l'artiste maîtrisant ses inquiétudes, et les adaptant aux rythmes éternels.

Pareil drame ne se perçoit pas dans l'œuvre de M. Théo van Rysselberghe, maître des formes et zélateur magnifique de l'intelligence (Galerie Giroux). Ici, plus d'instincts refrénés, plus de sauvages appels étouffés avec peine. Un esprit lucide, épris de correction, et dont la volonté glace souvent le libre élan, s'épanche dans ces paysages et ces portraits dont la perfection émerveille sans émouvoir.

L'inspiration en paraîtrait absente si l'amour de la beauté ne s'y décelait impérieusement. Art retenu, volontairement emprisonné dans les limites de lignes strictes, hymne sans vibrations, mais aussi sans dangereux vertiges, fête de lumière un peu froide, où l'on souhaiterait un brusque orage, triomphe du jansénisme académique qui cherche en vain à se dérober derrière l'audace de techniques déjà périmées, c'est, certes, tout cela, mais c'est aussi le plus beau témoignage qui soit d'une vie harmonieuse, sans cesse ennoblie de hautains soucis, et c'est pourquoi l'on ne peut saluer qu'avec respect le maître qui nous en permit la découverte.

Combien l'art libre et vivant de l'aquafortiste Debruycker re-

mue plus de fibres ! (Galerie Giroux.) Ce bel artiste qui vit à Gand où le particularisme provincial s'allie à une sorte de mysticisme naïf et sombre, a trouvé ses premières sources d'inspiration dans les quartiers populaires dont il a fixé les aspects et les types avec une ironie attendrie qui le rapproche souvent de son grand ancêtre Breughel.

Pourtant, chacune de ses notations garde une sorte de fatalit secrète qui hante à la fois sites et personnages. Ses ouvriers et se boutiquiers, ses ruelles et ses marchés semblent possédés d'on n sait quel esprit redoutable et sarcastique qui glisse d'hallucinantes grimaces sur les visages comme sur les pignons, dans un gest comme dans une porte entrebâillée. Caricatures ? Non pas... Mai affirmations de cette verve mi-narquoise, mi-tragique si particu lière à la Flandre, et que l'on retrouve dans ses légendes, chez cer tains de ses peintres, dans plusieurs poèmes de Verhaeren et dan les premiers contes de Franz Hellens.

Que la guerre inspire Debruycker, et l'on verra surgir de so burin des spectres profilant leur ombre tragique dans un abso chaotique, au delà de l'espace et du temps. L'horreur du fléau s profile en cauchemars dignes de Maldoror que la précision d dessin inscrit aussitôt en marge de l'*Enfer* du Dante.

Œuvre de guerre, sans doute, mais qui dépasse de toute son e volée les documents littéraires ou graphiques parus jusqu'ici

Ce ne sont pas de telles visions qui troublent le cerveau de n poètes : Egocentristes par tempérament, ils s'écartent de to ce qui bouscule leur rêve intérieur, et contrairement à ce qui passe en France, le whitmanisme ne semble pas encore les av marqués de sa généreuse empreinte.

Si M. Eug. Herdies imprime, à ses *Horizons interdits* l'allu trépidante de la vie moderne, il n'en exécute pas moins d'égoïs variations sur le thème baudelairien des départs, et emprun même aux *Fleurs du Mal* des images et des décors typiques :

C'est l'heure où dans les cités de luxe et d'airain
Le travail cesse dans les ateliers éteints
Quand le vice bourgeois, hypocrite et paterne,
Cligne l'œil allumé aux lampes des tavernes
C'est l'heure où le désir comme un fruit toujours vert
Irrite fortement le cœur de l'homme amer...

Néanmoins, les poèmes de M. Herdies ont souvent un indis

ble accent personnel et la nostalgie des beaux voyages trouve
lui un interprète aussi éloquent qu'inspiré.

M. Noël Ruet est moins aventureux et se contente de parsemer
route de jolies fleurs familières. Aquarelles précieusement la-
ées, les poèmes de son dernier recueil *L'Urne penchée* évo-
uent, une fois encore, les blonds paysages du pays mosan. L'al-
gresse et la mélancolie y échangent des confidences voilées et
rsque le poète s'attendrit au souvenir d'un ami disparu, ses élé-
ies même gardent une telle suavité et un tel souci du pittores-
ue, que la douleur s'y métamorphose en une sorte de délectation
litaire. A cet art nuancé, M. H. Frenay-Cid oppose la fougue d'une
spiration haute en couleur, brûlante de passion et comme impré-
née d'aromates. Les poèmes de l'*Œillet aux dents*, frénétique-
ent rythmés, se déroulent à la façon de danses, que ponctue
orchestre d'images sonores.

M. Mélot du Dy a plus de discrétion : un doigt aux lèvres, l'œil
issé d'un sourire, il s'avance à la rampe de son théâtre, salue
tire d'un sachet de soie quelques marionnettes habillées par
. Jean Cocteau.

A leur tour, ces marionnettes saluent et débitent l'une après
utre une petite chanson parfois un peu confuse, — car il faut
en éberluer la critique, — parfois égratignée de mélancolique
onie, — car il faut bien montrer aussi que l'on est, quand on le
ut, un poète délicieux.

Autour de tout cela flottent des parfums à la fois désuets et sa-
nts. Les rythmes de « Sarah la Baigneuse » s'enlacent aux plus
btiles allitérations, et des échos de valses traversent, en dolentes
aintes, la fanfare des jazz-bands. C'est quelquefois ahurissant,
ais c'est toujours exquis. Et cela s'appelle, parce que M. Mélot du
y ne quitte jamais son sourire : *Mythologies.*

Mémento. — Le prix de poésie de l'Académie (2.000 fr.) a été ac-
rdé à M. René Verboom pour son recueil : *La Courbe ardente.*

L'Académie Picard, — notre Académie Goncourt, — ayant enjoint à
membres de choisir entre elle et l'Académie officielle, *MM. Mae-
linck* a envoyé sa démission aux deux institutions.

Le prix triennal de Littérature dramatique a été accordé à *Mme Mar-
erite Duterme.*

M. F. Crommelynck devra se contenter du triomphe de ses pièces à
ris.

La Renaissance d'Occident publie une excellente traduction de la *Mouette* de Tchekhov par Mme Mostkova et M. Lamblot.

M. Ch. Bauduin consacre à la *Poésie qui vient* une intéressante étude dans la *Nervie*.

Le Thyrse a organisé un referendum en vue de la désignation de quatre candidats à la nouvelle académie. MM. Grégoire Le Roy, Edm. Glesener, Jules Destrée et Louis Dumont-Wilden ont obtenu le plus grand nombre des suffrages.

On annonce, au Palais des Beaux Arts de Liège, l'ouverture prochaine d'une *exposition rétrospective Aug. Donnay*. On peut augurer, par les promesses reçues, que l'œuvre du maître de Méry y sera brillamment reconstituée.

GEORGES MARLOW.

LETTRES CATALANES

M. J.-M. López-Picó. — II, « La Revista » (1). — Nous annoncions, dans le *Mercure* du 15 mars, un second article dédié à examiner plus spécialement l'œuvre de M. J.-M. López-Picó telle que la révèle l'étude de l'organe fondé par lui en 1915, encore que la direction effective de *La Revista* n'ait été son fait qu'après les trois premiers numéros et que ce n'ait été qu'à partir de 1916 qu'il en partagea les responsabilités avec feu Joaquim Folguera jusqu'au décès de celui-ci, survenu en 1919. Si nous sommes bien renseigné, M. López-Picó a l'intention de publier assez prochainement un volume d'histoires anecdotiques sur sa Revue, et cela nous dispensera de relater ici ce que nous-même pouvons en avoir appris, de-ci de-là. Comme elle est due à son effort unique et personnel, nul doute que sa compétence en la matière ne soit de première main. Ceci posé, venons-en aux matérialités principales touchant *La Revista*.

Citons d'abord le propre témoignage, par nous sollicité, de l'homme qui la dirige et qui préside à ses éditions. Malgré, — ainsi s'exprime-t-il dans une lettre récente, — l'éclectisme qu'impose à cet organe le fait de constituer l'unique Revue sérieuse de culture intégrale catalane et l'action directoriale mise à part, ce qui a c…

(1) Notre dernière *chronique* (*Mercure* du 15 mars, p. 811) contient un *erratum* que nous tenons à corriger. On nous y fait dire, en effet, que le dernier article de M. J.-S. Pons sur Lopez-Pico dans la défunte *Revue Cata…* était « fort substantiel et *vide* de doctrine »; quand nous avions écrit : « *r…* de doctrine », comme il convenait, et comme, aussi bien, c'était l'hu… vérité.

tribué à lui conférer sa physionomie spirituelle et morale, a été la collaboration constante et les sympathies convergentes d'esprits représentatifs, tels que MM. Rovira-Virgili, Ramón Rucabado, Carles Riba, Farrán i Mayoral, Alexandre Plana, Nicolau d'Olwer, M. Reventós, etc. Les meilleures plumes y ont collaboré et elle a recueilli les applaudissements de la Catalogne et du dehors, en ces dernières années, en faisant connaître les écrivains les plus jeunes, qui, maintenant, commencent à définir leur personnalité.

On a remarqué en leur temps, en effet, entre autres enquêtes de *La Revista*, celles qu'elle mena sur *la Catalogne et la Grande Guerre*, sur *la question universitaire*, sur *l'embellissement et l'assainissement de Barcelone*, en particulier. D'autre part, elle a publié, avec la collaboration des artistes catalans les plus choisis, deux *Almanacs* d'une belle tenue littéraire, en 1918 et en 1919. Celui de cette dernière année, imprimé par la maison Henrich i Ca. et vendu 5 pesetas, faisait prévoir, dans un pronostic liminaire dû à R. Rucabado, une suite que les difficultés matérielles communes à l'art du livre dans tout le monde civilisé ont, sans doute, empêché de devenir, les années successives, vivante réalité. Ç'avait, d'ailleurs, été en 1918 aussi que *La Revista*, avait commencé de mettre en pratique un plan systématique d'éditions destinées à décongestionner sa Bibliothèque, connue généralement sous le titre générique de *Publicacions de la Revista*, et qui se compose actuellement de 50 volumes de poésie catalane, philosophie, études d'art, pédagogie, critique littéraire, sociologie, etc. Elle donnait donc le jour à des livres dits : *Col. lecció de Lírics Mundials*, — dont 5 volumes ont paru — : *Col. lecció d'Estudis Polítics*, — avec des œuvres de Prat de la Riba et de Narcis Vesdaguer i Callís, — et *Les belles Edicións de la Revista*, — qui comprennent jusqu'ici *La Catalunya Pintoresca* de Xavier Nogués et trois autres volumes de Sunyer, Casanovas et Clará. Ces séries, qui sont continuées, seront enrichies d'une collection d'anthologies, dont la première à paraître sera de troubadours catalans par M. N. d'Olwer, et d'une collection de Mémoires épistolaires et de voyages, dont le premier tome, croyons-nous, relatif à Maragall, sera dû à M. Josep Pijoan. Il serait utile de noter aussi que *La Revista* a inauguré la publication d'œuvres dramatiques choisies, comprenant le théâtre de J. M. de Sagarra et une tra-

duction de *Fanny*, de Jerome K. Jerome, par le jeune poète Millàs-Raurell.

La Revista, — nous déclarait M. López-Picó dans la lettre susmentionnée, — n'est l'organe d'aucun éditeur, ni d'aucun parti politique. Elle n'a jamais compté sur la faveur officielle. Elle a toujours gardé son indépendance idéologique, fidèle au catalanisme essentiel et intégral qui a inspiré ses mouvements. Le meilleur de la bibliographie européenne de ces vingt dernières années a été recueilli et commenté par *La Revista*, qui correspondait ainsi à l'expansion catalane, irradiant partout...

Ce mot d'« expansion catalane » nous a rappelé qu'un jeune Catalan des Baléares, un de ces intrépides adolescents qui (selon une phrase de lui-même) se sont formés, quoique de loin, à l'école héroïque de la Grande Guerre (1), présidait une organisation de propagande de ce nom, grâce à laquelle beaucoup de livres catalans furent lus, à l'étranger, par des personnes qui, vraisemblablement, n'en eussent jamais eu connaissance. Et c'est encore cet entreprenant Estelrich qui vient de créer une organisation éditoriale, qui s'appellera, dit-on, *Fundació Bernat Metge*, et qui se propose de doter la Catalogne de 300 volumes de traductions catalanes, avec texte original en regard, des classiques de l'antiquité grecque et latine y compris les Pères de l'Eglise (car, dans la Catalogne de ces milieux-là, l'on est catholique fermement, tout en se proclamant esprit moderne). A propos de ce projet éditorial, qui se répartira sur une durée variant de 15 à 30 années, M Estelrich a fait à M. J. Pla, de la *Publicidad*, les déclarations suivantes, contenues dans l'édition du soir du 14 mars dernier de ce journal :

Notre littérature souffre d'insuffisance ; elle ne peut, comme la française ou l'anglaise, nourrir les besoins de lecture d'un peuple. Cela vient de ce que, par suite d'infortunes historiques, cette littérature n'a pu profiter de la vivifiante influence de la Renaissance, qui nous trouva à l'une de nos périodes de malheur. Nous n'avons pas pu jouir de son esprit et retourner avec elle à l'antiquité classique. La Renaissance s'efforça de recueillir dans les créations, mais, surtout, dans les littératures antiques, les éléments de culture générale et les moyens de formation intellectuelle qui se trouvent aujourd'hui encore à la base de toute éducation humaine. Nous sommes restés en marge, lamenta

(1) Joan Estelrich : *Per la Valoració Internacional de Catalunya* (Barcelona, 1920), p. 13.

lement. Notre littérature, ressuscitée en plein romantisme, s'en ressent normément, parce que ce qui lui fait défaut, c'est la substance éter-elle des anciens. Pour combler quelque peu cette grande lacune, il y eu des travaux isolés. Tous, qui plus, qui moins, nous avons fait otre culture classique dans des traductions et des éditions étran-ères...

Pour ce qui est de l'œuvre de *La Revista*, qui a préparé ce retour un classicisme malheureusement un peu tardif et en marge, ui aussi, de l'époque moderne, voici ce que nous en écrivait son Se-rétaire de Rédaction, le précité Millàs-Raurell, à la date du janvier dernier :

La collaboration des écrivains catalans à notre Revue dépend de leur ropre constance. Ni sujétions, ni limites. La seule limite existante, c'est la roduction réduite et intermittente, dont sont responsables notre mer, otre ciel, nos incomparables paysages. Ce pays est un pays de pein-res et de poètes lyriques, une terre d'exaltation et non de romanciers t d'essayistes. Nos philosophes, vous en connaissez aussi bien que noi la valeur. Ce sont plutôt des artistes que des penseurs profonds.

Nous possédons un homme dont la valeur est celle d'une institution. 'est Ramón Rucabado. Cet essayiste a collaboré, comme vous le avez, de tout temps à *La Revista*. Maintenant il en est collaborateur chacun des numéros. La partie de bibliographie des livres et des re-ues est confiée indistinctement aux membres de notre groupe, mais la ollaboration la plus active sur ce domaine est due à López-Picó et à noi-même...

Dans un article sur *La Revista*, inséré dans la *Publicidad* du oir du 31 décembre dernier, M. A. Nadal, qui n'est pas, que ous sachions, d'origine catalane, écrivait :

La littérature catalane de première file, l'expression la plus nette de a jeunesse cultivée, qui pense sans autre guide ni autre norme (???) ue le bon sens autochtone se répandrait au hasard et en pure perte le stérile fatigue sur toutes les pentes naturelles du tempérament ndividualiste, si un instinct de conservation n'avait opportunément rocédé à diriger tous les ruisseaux de pur cristal vers un grand leuve, qui glisse doucement et sans fuites à travers le champ des let-res catalanes. Nous faisons allusion à *La Revista*, cette revue qui eflète les sentiments et les pensées de la jeunesse luttant pour une Ca-alogne douée d'un intellect propre, loin de tout bruit, étrangère à out arrivisme, ennemie du courtisanisme servile et des soi-disant en-housiasmes de ces revues dont les rapides et durables succès ne sont dus u'à leur art de flatter les stupides exigences d'un public moutonnier.

Si *La Revista* a goûté le miel du succès, elle ne s'est jamais raval jusqu'aux fanges de la « popuIairerie ». Seuls, ceux qui se sont élevé son niveau, ont vu sa face de matrone élégante et ont pu établir av elle un colloque à demi voix, en suivant sa démarche lente, silencieu et égale, à travers les seigneuriales avenues du jardin où elle se recueil Mais la déclaration d'amour que nous avons peine à taire risqu rait de la fâcher en nous déplaisant, car la déclaration, qu'est-ce au chose qu'une façon exagérée et artificielle d'entrer en grâce a la beauté ?

La Revista en est, avec son numéro double, — car, nagu bi-mensuelle, elle ne paraît plus que par fascicules mensuels quarante pages in-folio, imprimés par l'excellent maître J. Hor — de février 1922, à son fascicule cent cinquante-quatrièm Une petite remarque, par nous relevée à la lecture de ce fas cule, va nous permettre d'adresser aux rédacteurs de *La Revi* un léger, mais mérité reproche, sur lequel nous clorons, en critique, ces notes un peu impersonnellement apologétiques. C à propos du récent livre de M. Luis Araquistaín : *Las Colu nas de Hércules, Farsa Novelesca*, qu'a publié l'*Editor Mundo Latino* à Madrid, et sur lequel nous revenons dans no chronique espagnole du *Monde Nouveau*. Dans ce livre, trouve, comme l'écrit fort pertinemment *La Pluma* de janv p. 60, « une révision fondamentale des valeurs littéraires es gnoles contemporaines ». Mais il n'y est pas soufflé mot des talans. *La Revista* marque ce coup droit à sa page 44 et a cours au biais gracieux de le qualifier de « *mercé* ». Puis ajoute : « *Nosaltres sentem també i practiquem aquesta se raciô.* » Eh bien, mon cher López-Picó, permettez à un sin ami de vous le dire, c'est là ce que nous sommes plusi à regretter dans votre organe : cette séparation artificielle et lue d'avec l'Espagne. Nous admirons votre cosmopolitisme et votre intellectualisme rationnel ; votre attention soutenu multiple à l'endroit des choses de France ; votre esprit de critique, malgré, parfois, quelque affectation, car, n'est-ce il n'est pas besoin de vous faire observer combien les Cata mettent moins de mesure dans leurs conversations et à quel d de fausseté tomberait le malheureux qui les jugerait par les pa de *La Revista* ? Mais nous vous voudrions plus ouverts à pagne et un peu moins snobs à l'endroit de ce Portugual bigre ! est républicain et d'un républicanisme que l'on n'aim

uère à voir s'implanter à Barcelone, dans les milieux directeurs ctuels. Et, enfin, nous aimerions que vous fissiez la part plus rge à la prose d'art, à côté des proses proprement intellectueles et positives. Toutes vos diverses *aportacions* nous rappelent la fourmi charriant son grain de mil d'un peu loin. Nous avons, au demeurant, que ce sont là de beaux échanges et 'excellent commerce littéraire, et que votre hospitalité est cent ois plus accueillante que la fausse cordialité verbale, à base de ecrète xénophobie, de certains rhéteurs de la *meseta central*, t qu'enfin, si l'on remarque chez vous un réel manque d'équilire, il provient du caractère même des lettres catalanes... Mais, omme disent les Italiens : *Il tempo è galantuomo*.

Mémento. — L'espace restreint dont nous disposons nous empêche le donner à ce *Mémento* toute l'ampleur désirable. Nous signalerons cependant que la Catalogne n'a pas laissé passer sans le célébrer dignement le troisième centenaire de la naissance de Molière. Les programmes de la représentation de l'*Avare*, — dans la version catalane le J. Roca i Cupull, — et du *Misanthrope*, — dans celle de M. A. Maseras, dont le renom émeut jusqu'aux Flamands, comme nous le voyons lans une récente page de la revue « *Ter Vaarheid* », et qui collabore aussi, au moins sous forme de traductions de ses propres vers, au *Fantasma* napolitain de Roberto Marvasi — au *Teatre Català-Romea* les dimanches 22 et 29 janvier derniers sous la direction d'Adrià Gual, étaient enrichis d'une très substantielle notice sur notre grand dramaturge. Un article de ce même Gual sur *L'Ecole catalane d'art dramatique au troisième centenaire de la naissance de Molière* a, d'ailleurs, été publié par *La Veu de Catalunya* du 19 janvier, quatre jours avant, dans la soirée du dimanche 15 janvier, l'*Ateneo* de Barcelone avait consacré une séance à fêter Molière, où Gual avait parlé aussi, mais où le clou de la soirée avait été le discours de P. Corominas. Ces proses sont résumées dans cette même *Veu*, n° du 17 janvier, d'où le discours de Corominas a passé dans *La Revista* de février, p. 45. Mais déjà, dans son numéro du 3 décembre 1921, la *Veu* nous avait, par la plume de l'excellent acteur et auteur dramatique Adrià Gual, dégagé le sens philosophique de ces commémorations de Molière, de ce qu'elles eussent, du moins, dû être dans une France moins centralisée. Ce qu'elles eussent dû être, — disait fort justement l'artiste catalan, — c'eût été «une croisade magnifique, ramifiée en diverses sections, qui eût porté aux plus humbles confins de la nation la leçon profonde et riante de son verbe et de sa vision fortement humaine ». Le vœu du fondateur du *Teatre Intim* était de ceux, hélas ! qui rentrent dans la catégorie des

« *pia desideria* ».Mais nous ne clorons pas ces notes sans remercier le bon écrivain, M. J. Bertran, qui, le premier, demanda, dans *El Dia Gráfico*, que le tricentenaire de Molière fût fêté à Barcelone.

CAMILLE PITOLLET.

LETTRES DANO-NORVÉGIENNES

Johan Bojer : *Dyrendal*, Gyldendal, Kristiania. — Johan Bojer : *Den siste Viking*, *Le dernier Viking*, Gyldendal, Kristiania. — Reidar Œksnevad : *Franske Tanker om Kvinder og Elskov*, *Pensées françaises sur les Femmes et l'Amour*, Steen, Kristiania. — Kai Friis-Mœller : *Hundrede franske Elskovsdigte*, *Cent poèmes d'amour français*, Nyt norsk forlag, Copenhague. — André Gide : *Den trange Port*, *la Porte étroite*, traduit par Lorentz Eckhoff, Stern, Kristiania.

Depuis *La Puissance du Mensonge* jusqu'à *La grande Faim* Johan Bojer a souvent décrit des milieux paysans, et parfois, les plus humbles. Ses héros sont fréquemment d'origine paysanne il raconte volontiers leur enfance. Mais l'action de ses romans se déroule généralement dans les milieux bourgeois, et cette action sans être précisément agencée pour la défense d'une thèse, est pourtant disposée de manière à mettre en évidence une idée. Il en résulte que l'on voit l'auteur diriger la vie de ses personnages Il les a créés et les manœuvre à sa fantaisie. On est parfois tent de trouver qu'il ne leur laisse pas assez de liberté. On peut l reprocher à Bojer, ou bien, on peut, au contraire, estimer qu c'est là une partie essentielle de son talent, car ses personnages ne sont pas, certes, des fantoches, leur psychologie n'a pas l simplicité d'êtres théoriques inventés pour le besoin d'une démonstration, ni ne subit, à cet effet, des variations arbitraires e d'une vraisemblance douteuse. Ils sont bien campés, complexe comme des êtres naturels ; ils sont souples, et ont en eux des possibilités de développement diverses ; ils évoluent, puisque Bojer les conduit même parfois de la jeunesse à l'âge mûr, mais il évoluent conformément à leur nature, quels que soient les incidents qu'ils traversent, et s'ils sont individualisés au point d constituer souvent des types au caractère fortement marqué, cette individualisation se trouve merveilleusement adaptée à fable imaginée par Bojer, on ne peut pas dire que ces personnages sont artificiellement forcés de se plier à cette fable, pa plus que l'on ne pourrait dire que la fable est déterminée p eux. L'invention d'une histoire et des gens qui la vivent es pour Bojer, une seule invention, et c'est pourquoi l'adaptatic

est parfaite. Mais une idée domine, — observation d'un cas psychologique nettement accentué chez certains hommes, moins chez d'autres, et c'est cette idée qui suggère à la fois et les gens et l'histoire destinés à la faire ressortir. C'est à cette idée qu'est soumise leur invention simultanée.

Cependant, toutes les œuvres de Bojer ne sont pas de ce genre. Il a écrit des contes, qui sont extrêmement variés. On peut dire que *Le Caméléon*, le dernier volume que j'ai publié en traduction française, est un conte où l'imagination fantaisiste s'allie à un récit de forme réaliste, et qui a pris les dimensions d'un roman. Il y a aussi toute une série de contes purement réalistes, relatifs à la vie des paysans et des pêcheurs, qui fut celle de Bojer jusqu'à l'âge de 18 ans. Plusieurs de ces contes sont de petits chefs-d'œuvre. Et c'est à ces contes-là que se rattachent ses deux derniers romans, tout différents de ce que le public français connaît de lui jusqu'ici.

Dyrendal est un roman paysan. On y trouve bien encore une « idée », à la manière des œuvres précédentes : Martha et Hans n'ont pas d'enfants ; Martha en est profondément désolée, et Hans voudrait bien avoir un héritier ; ils finissent par emprunter à des parents un enfant qu'ils comptent adopter, mais les rapports naturels de fils à père et mère ne sont pas faciles à établir, et l'on en vient à la rupture, après que la ferme a été cédée au faux fils. On voit que cette fable fournissait l'occasion d'illustrer l'âpreté paysanne, ainsi que la générosité paysanne, plus rare, et enfin la tendance, particulièrement marquée chez les paysans norvégiens, à se deviner mutuellement au lieu de s'expliquer : ils ruminent indéfiniment les motifs de dissentiment qu'ils ont ou qu'ils supposent, et créent ainsi des malentendus continuels. Mais la difficulté de remplacer la paternité vraie par une paternité adoptive n'est pas le sujet du roman. L'histoire est intéressante et bien suivie, mais ne fait pas corps d'une manière absolument essentielle et nécessaire avec ce qui est l'objet principal de *Dyrendal* : un tableau de la vie paysanne norvégienne.

C'est vers le milieu du siècle dernier que l'on a commencé, un peu partout, en Europe, à décrire la vie des paysans. Bjœrnstjerne Bjoernson a été, en Norvège, le premier (1857). Il n'avait pas été paysan lui-même, mais il avait été réellement en contact avec eux, et les connaissait. Il les a idéalisés, mais sur modèle, et ses

nouvelles sont aujourd'hui classiques. Toutefois, il n'avait pas vécu la vie des cultivateurs. Aujourd'hui, un roman paysan est nécessairement beaucoup plus réaliste. Bojer peut l'écrire parce qu'il a été l'un d'eux. Avec lui, on voit peu le pasteur, le bailli, l'instituteur, on ne les aperçoit qu'en passant. Tout se passe sur les terres et dans la ferme, et les paysans, au travail ou au repos, sont toujours entre eux. C'est dans un monde fermé que Bojer nous donne accès. Même indépendamment de son talent descriptif et de son art de peindre des caractères, je ne crois pas qu'il existe un autre livre qui nous fasse pénétrer plus profondément dans un milieu si peu connu.

Et ceci est encore plus vrai du dernier livre de Bojer. **Le dernier Viking**, c'est le pêcheur de morues aux îles Lofoten, — le pêcheur d'autrefois, qui allait, en barques à rames et à une seule voile carrée, tendre, non des filets fermés, mais un mur de filets où les morues se prenaient dans les mailles. Aujourd'hui, on pêche avec des seines, et en vapeur, les pêcheurs ne sont plus propriétaires de leur bateau ou engagés dans l'équipe d'un camarade, ils sont des ouvriers d'une industrie nouvelle. Bojer a voulu raconter la vie des anciens pêcheurs, qu'il a menée lui-même pendant une saison. *Le Dernier Viking* est à la fois une description de milieu et un livre de souvenirs. Ses personnages sont des paysans-pêcheurs de Rissen, sur la rive du fjord de Trondhjem. Il les a connus pendant de longues années, il a vécu chez tel d'entre eux, il est retourné les voir depuis qu'il est célèbre. Tel de ces personnages est simplement un portrait, les autres sont plus ou moins arrangés, composés avec les traits de plusieurs modèles. Bojer aime cette population, et il est populaire aux Lofoten. Il y est allé pendant la guerre, et y a fait des conférences sur la France combattante. Il y est allé depuis la guerre, et y a suivi, — en amateur, cette fois, — une saison de pêche. C'est ainsi qu'il a été amené à écrire un livre sur les pêcheurs de son temps.

Ici, plus « d'idée » qui relie entre elles les différentes parties du livre. L'opposition des paysans de l'intérieur et des paysans-pêcheurs de la côte aurait pu jouer ce rôle dans un roman autrement conçu : Bojer n'a voulu lui donner qu'une très petite place. Plus même d'histoire, pas la moindre petite intrigue. Ce volume est le simple récit d'une saison de pêche aux Lofoten. Il commence, vers la fin de la moisson, par l'achat d'un bateau, et se

termine au retour des îles, au mois d'avril suivant. Il est rempli, avant tout, par la description du travail de la navigation et de la pêche. Et cela suffit pour que ce livre soit vivant et dramatique. Cela suffit aussi pour que Bojer nous fasse faire intime connaissance avec les six membres de l'équipe de *La Méduse* et un certain nombre d'autres personnages. On les voit vivre, et c'est un spectacle émouvant.

Ce beau roman est, en ce moment même, en cours de publication dans l'*Illustration*.

M. Reidar Œksnevad, continuant la publication de ses extraits de littérature française, a groupé des **Pensées françaises sur les Femmes et l'Amour**, puisées dans des auteurs du XVIIe et du XVIIIe siècles, ainsi que dans Sénancour, Stendhal et Madame de Girardin. Il annonce que, dans un autre recueil, il donnera un choix des réflexions sur l'amour qu'il a rencontrées dans les écrivains du XIXe siècle. Ce n'était pas une tâche facile que de traduire La Rochefoucauld, Pascal et La Bruyère, ou même Madame de Puysieux et Sénac de Meilhan. M. Reidar Œksnevad s'est appliqué à les traduire aussi littéralement que possible. Au moins, il me le semble, car, sans avoir fait de comparaison avec les textes originaux, je retrouve, en lisant son livre, le ton de chaque auteur.

Son introduction est un peu plus développée que celles de ses précédents volumes, et l'on regrette qu'elle ne le soit pas davantage. Elle comprend deux parties, dont la première traite des idées sur l'amour et les femmes, qui ont été dominantes suivant les temps et les milieux, jusqu'à l'époque de Louis XIV, et la seconde parle de chacun des auteurs traduits dans le volume. Ces pages sont pleines d'observations fines, présentées en une langue agréable et claire, et qui se laisserait traduire en français avec une remarquable facilité. Je noterai le passage sur Holberg, à propos de La Bruyère, et la notice sur Madame de Lambert. Mais c'est à chaque page, plutôt, dans de brèves indications, que M. Reidar Œksnevad donne l'occasion d'apprécier sa profonde connaissance des écrivains qu'il a choisis et la finesse de ses jugements.

Voici un livre analogue, et pourtant bien différent : **Cent poèmes d'amour français**, par M. Kai Friis-Mœller. Nous passons de la prose et des pensées souvent sceptiques à la poésie et à la passion. De plus il ne s'agit plus d'extraits, mais, natu-

rellement, d'œuvres entières. Traduire des vers est audacieux, surtout lorsqu'il s'agit de passer d'une langue germanique au français, ou inversement, car les principes mêmes de la métrique y sont très différents. M. Kai Friis-Mœller n'a évité aucune difficulté, il a voulu conserver à la fois le rythme des vers français, et les rimes, disposées de même. J'avoue que je n'aurais pas cru qu'il fût possible d'y parvenir aussi complètement. Il est inévitable que quelque chose soit sacrifié. Avec raison, — au moins lorsqu'il s'agit de ces poèmes d'amour, — c'est à la littéralité du sens que le traducteur a parfois renoncé, çà et là, négligeant un adjectif ou modifiant une tournure de phrase. Mais il a réussi, même sous ce rapport, à suivre le texte avec une remarquable fidélité.

Cette anthologie comprend plus de quarante poètes depuis le XIIe siècle jusqu'à André Chénier. Si le livre obtient un succès suffisant, l'auteur est prêt à publier un nouveau volume consacré aux poètes du XIXe siècle. Il faut espérer que cette suite paraîtra, — mais avec une autre image que celle qui a été placée sur la couverture du premier tome.

J'ai reçu **La Porte étroite**, le beau roman d'André Gide, qui fut publié par le *Mercure*. Il a été traduit avec soin par M. Lorentz Eckhoff, en un norvégien classique, et qui paraît un peu archaïque, ainsi qu'il convient pour un livre destiné au public danois, autant qu'au public norvégien, car les langues des deux pays tendent à se différencier terriblement. Les traductions de littérature française moderne en danois ou en norvégien sont rares, sans doute parce que ceux qui s'y intéressent la lisent dans l'original. Dans un fort extrait du catalogue de Gyldendal, qui est de beaucoup la maison d'édition la plus importante, je ne trouve que quinze ouvrages d'auteurs français vivants. On voit que le livre d'André Gide ne sera pas en nombreuse compagnie.

Moins nombreuses encore sont les traductions d'œuvres allemandes, ce qui tient évidemment à ce que la langue allemande est plus répandue : tout Scandinave quelque peu cultivé lit couramment l'allemand, et l'Allemagne s'occupe activement d'entretenir les relations intellectuelles avec les pays scandinaves. Le ministère de l'Instruction publique prussien a fondé pendant la guerre, à cet effet, l'Institut nordique de Greifswald, qui publie des *Mitteilungen*, où la propagande politique tient une grande

ace. La direction comprend quatre sections : danoise, finnoise, rvégienne et suédoise. La section finnoise a le mieux réussi, âce à des dons du gouvernement finlandais. La section suédoi- est, après celle-ci, la plus importante.

P. G. LA CHESNAIS.

LETTRES RUSSES

Les archives de la Révolution russe. Vol. III, Berlin. — V. Serguéiv : *rois années dans la Russie des Soviets*, Paris. — A. Verthouguine : *La oisième Russie*, Ed. de « la Presse franco-russe », Paris. — A. Terné : *ans le Royaume de Lénine*, Berlin.

Beaucoup de livres et de très intéressants. Le besoin du livre isse à l'étranger a augmenté au fur et à mesure que s'est élar- ie l'émigration russe, et, en même temps, les lecteurs et les édi- urs sont devenus de plus en plus exigeants. On n'en est plus aintenant, comme au début de l'émigration, à publier n'importe uoi.

Nous avons déjà signalé la belle publication entreprise, à Ber- n, par l'un des membres influents du parti des Cadets, M. Hessen, ıcien directeur du journal *Retch*. Le troisième volume de cette ublication : **Les archives de la révoution russe** vient e paraître ; il contient des documents du plus haut intérêt. Parmi ux-ci, il nous faut mettre en première place les souvenirs de [. Smily-Benario : *Au service des Soviets*. L'auteur raconte omment, séduit d'abord par le bolchevisme, il entra au Commis- ariat de la guerre, pensant être utile à la Russie en servant ans le Gouvernement des soviets. Puis, sans phrases, sans cris e protestation et d'indignation, simplement, il narre les faits ont il fut témoin, au début de la terreur, qui date de l'assassinat 'Ouritzky, président de la fameuse « Tcheka ». A l'occasion de e meurtre, le Commissaire à l'intérieur, Petrovsky, envoya à ous les soviets locaux le décret leur intimant d'arrêter chaque emaine un certain nombre de citoyens et de considérer « cette rapule bourgeoise » comme otage. Au moindre signe de pro- estation dans le pays, les soviets locaux devaient fusiller sans itié ces otages. Les intellectuels étaient naturellement compris ans « cette crapule bourgeoise », et quand parut le décret expul- ant de leur appartement les bourgeois ; les médecins, les avocats, es professeurs durent déloger en vingt-quatre heures, le plus

souvent sans pouvoir emporter ni linge ni livre. En principe, il étaient bien autorisés à emporter une partie de leurs effets, ma quand les nouveaux occupants de leurs appartements,—matelot soldats de l'armée rouge, — arrivaient avant qu'ils aient eu l temps de les enlever, cette faveur devenait inutile. M. Smily Benario cite un cas de réquisition d'un asile d'aliénés, à Pétro grad : les malades et le personnel médical furent propremen jetés dehors, et l'immeuble transformé en caserne. Les travau obligatoires étaient aussi pour la bourgeoisie une souffrance ter rible, surtout à cause du procédé d'enrôlement des travailleurs A l'heure où le mouvement dans la ville était le plus intense des soldats cernaient deux ou trois rues et l'on arrêtait tous le hommes de moins de 60 ans et toutes les femmes au-dessous d 40 ans, et, sans leur permettre de revenir à la maison, on les en voyait, dans des régions, souvent lointaines, où l'on manquait d bras.

Dans cet article si intéressant M. Smily-Benario complète l tableau de la Russie sous la terreur soviétique en citant les bu letins secrets, édités par le Gouvernement, où étaient consigné les événements les plus importants. Ces bulletins qui présenten parfois cinq ou six pages du format d'un grand journal, ne rela tent que répressions de révoltes, fusillades, destructions de vi lages entiers, pillages, assassinats.

Parmi les autres documents publiés dans le troisième volum des *Archives de la révolution russe*, nous citerons les conversa tions télégraphiques directes entre le quartier général et Pétro grad, au début de la révolution. Celles qui furent échangée entre le général Roussky et Rodzianko, alors Président de Douma, sont particulièrement intéressantes. On sait que Nico las II désirait que Rodzianko vînt à la Stavka.

Dans une de ces conversations, Rodzianko expose les raison qui l'empêchent d'accéder à ce désir de l'empereur, et donne u tableau saisissant de la révolution :

Brusquement, sans que nous l'ayons pu prévoir, a éclaté la révolte d l'armée, et telle qu'on n'a jamais vu rien de pareil. Les soldats exprime non seulement leurs exigences comme soldats, mais encore tous leu espoirs et leurs exigences comme paysans. Dans la foule on n'enten que : « Terre et liberté ! » « A bas la dynastie ! » « A bas les Romanov ! « A bas les officiers ! » Dans plusieurs régiments le massacre de

officiers a commencé. Les ouvriers se sont joints aux soldats et l'anarchie est arrivée à son comble. Après de longs pourparlers avec les délégués des ouvriers nous avons conclu un accord qui se résume à ceci : dans quelque temps la Constituante sera convoquée afin que le peuple puisse exprimer sa volonté sur la forme du gouvernement. Après cela seulement Pétrograd a respiré et la nuit a été relativement calme ; l'ordre s'est rétabli peu à peu. Mais la proclamation du grand-duc Michel Alexandrovitch, comme empereur, sera l'huile sur le feu, et la destruction impitoyable de tout ce qui peut être détruit commencera. Nous perdrons tout pouvoir, et personne ne pourra plus calmer la révolte. Avec l'accord que je vous ai dit tout à l'heure, on n'exclut pas la possibilité du retour de la dynastie, mais il est désirable que, jusqu'à la fin de la guerre, le gouvernement provisoire garde le pouvoir. Je suis sûr que, s'il en était ainsi, le calme pourrait renaître promptement et la victoire serait certaine.

Cette conversation avait lieu à 6 heures le matin, le 3 mars 1917. Le lendemain Rodzianko disait à Roussky, par fil direct :

Je regrette beaucoup de ne pas pouvoir me rendre à la Stavka ; et, je vous le dirai sincèrement, il y a à cela deux raisons. La première : les échelons que vous avez envoyés à Pétrograd se sont révoltés ; ils se sont mis aux ordres de la Douma et ont décidé de ne pas laisser passer le train impérial. L'autre raison, c'est les renseignements que j'ai reçus, selon lesquels mon départ peut avoir des conséquences très graves, dans l'impossibilité où l'on serait de calmer les passions, puisque, jusqu'à présent, l'on n'a confiance qu'en moi, et l'on n'exécute que mes ordres. Les passions populaires ont atteint un tel degré qu'il est douteux qu'on les puisse calmer. Les troupes sont définitivement démoralisées. Non seulement elles n'obéissent plus à leurs officiers, mais elles les tuent. La haine pour l'empereur est à son paroxysme. J'ai été forcé, pour éviter le massacre, d'incarcérer tous les ministres dans la forteresse de Pierre et Paul. Je crains fort que le même sort ne me soit réservé, car l'agitation est dirigée contre tout ce qui est plus modéré. Ce qu'on vous propose de faire n'est pas suffisant, et la question de la dynastie est posée nettement... Je vous répète que la haine pour la dynastie est arrivée aux dernières limites. Mais, en revanche, tout le peuple, — j'ai causé avec des soldats, des paysans, des ouvriers, — est fermement décidé à continuer la guerre jusqu'à la victoire finale et à ne pas céder aux Allemands. Je vous dis cela avec une grande angoisse, mais que faire ? Pendant que le peuple supportait des sacrifices sans fin, que sa glorieuse armée versait son sang, le gouvernement, littéralement, se moquait de lui. Rappelez-vous Soukhomnilov, Raspoutine et sa bande ; Maklakov, Sturmer, Protopopov ; toutes les entraves apportées à l'élan du peuple pour venir en

aide à l'armée ; la nomination de Galitzine, les arrestations perpétuelles, les répressions de la révolution qui n'existait pas alors. Voilà les raisons qui ont amené ces tristes fins. Lourde est devant Dieu la responsabilité qu'a prise l'impératrice en détournant Sa Majesté du peuple...

A signaler encore dans le même volume le remarquable récit d'André Levinson sur son voyage de Petrograd en Sibérie, en Janvier 1920.

Trois années dans la Russie des Soviets (Tri Goda, sovietzkoï Rossii), un petit livre de 140 pages, édité à Paris sans nom d'éditeur, et d'un auteur presque inconnu, Sergueiev. Ce sont des récits de la vie courante, pendant trois années, du régime soviétique. L'auteur ne critique pas de parti pris ; au contraire, il dit que de l'immense fatras de la législation bolcheviste il y aura quelques principes et quelques lois à retenir, car si les bolcheviks n'ont rien su créer, il est indéniable qu'ils ont su tracer une ligne de démarcation infranchissable entre le passé et l'avenir. Ce qu'il reproche surtout aux dirigeants bolchevistes, et qu'il prouve par des exemples, c'est que Lénine et ses amis, aussi bien les idéologues et les théoriciens que les simples bandits qui les entourent, ne sont pas des hommes de l'avenir, mais appartiennent au passé : « Tous leurs procédés de gouvernement sont vieux comme le monde et caractérisent le despotisme le plus barbare. » La première année de la révolution on pouvait encore croire les bolcheviks quand ils déclaraient que la terreur n'était que *provisoire*.

Mais maintenant, dit Stegueiev, nous savons que la terreur est aussi provisoire que le pouvoir des soviets et qu'ils ne font qu'un. De même que l'autocratie ne pouvait exister sans « les règlements provisoires » pour garantir l'ordre et la sécurité publics, de même Lénine ne peut exister sans la terreur provisoire, beaucoup plus terrible que celle du tzarisme, celle de la *Tcheka*. La terreur est nécessaire pour soumettre la personnalité humaine indocile au modèle communiste, c'est pourquoi l'activité de la *Tcheka* ne cessera que quand les hommes cesseront d'être des hommes, quand ils se transformeront en un troupeau docile aux expériences de Lénine et de ses amis.

Sergueiev montre comment, l'une après l'autre, toutes les classes de la société russe ont été disloquées et presque anéanties. D'abord la bourgeoisie et la classe intellectuelle ; ensuite la classe ouvrière. Les dernières années, celle-ci a presque disparu.

Les ouvriers qui mouraient de faim avec les rations des soviets se sont enfuis dans les campagnes pour échapper à la famine; d'autres, faute de travail dans les usines ruinées, allaient grossir le nombre des fonctionnaires. Ceux qui restent encore sont devenus presque des serfs: ils sont attachés à l'usine comme les paysans l'étaient à la glèbe; le moindre mouvement de protestation est réprimé sans pitié. Maintenant, dans la quatrième année de leur règne, les bolcheviks se tournent contre les paysans, déjà si accablés par la famine.

Sergueiev, qui a vécu dans la Russie soviétique, a dû exercer pas mal de métiers, mais il a surtout travaillé comme infirmier, ce qui lui permet de parler en connaissance de cause de l'effroyable situation hygiénique qui existe sous le régime bolcheviste, et que du reste Lénine, dans son langage pittoresque, a résumé ainsi : « Le pou menace de remporter la victoire sur le socialisme. »

La troisième Russie (Tretia Rossia), de A. Vetlouguine, est celle que rêvent de reconstruire les émigrants russes dispersés dans tous les pays du monde. La première Russie est celle qui est restée là-bas, sous le régime des soviets; la deuxième est celle qui a émigré à l'étranger; la troisième est celle de l'avenir. Vetlouguine n'est pas tendre pour les émigrés et leur rêve. « Nous sommes, dit-il, à peu près deux millions qui construisons la nouvelle Russie, où sont restés cent cinquante millions, mais, nous dit-on, cela n'a pas d'importance. » Il donne une caractéristique très mordante et souvent très juste de l'émigration russe, des luttes incessantes des partis.

Quand nous sommes sept, dit-il, il y a sept partis différents... Et quand de cette Russie qui est restée là-bas, on nous apprend qu'une nouvelle bourgeoisie, de nouvelles classes intellectuelles sont nées, nous autres, les émigrants, nous trouvons que cela n'a aucune importance, et toutes les discussions commencent immanquablement par ces mots : quand la Russie sera rétablie....

A. Vetlouguine juge avec sévérité les aventures contre-révolutionnaires des Koltchak, Denikine, Ioudenitch, qui tous échouèrent parce que eux aussi ne comptaient pas avec les circonstances présentes, avec les aspirations des cent cinquante millions d'habitants restés en Russie, et avec ce fait que le retour au passé est impossible. Dans ce livre de Vetlouguine il y a quelques chapitres

très amusants, pleins d'humour et d'observation aiguë, sur la vie des émigrés russes à Paris.

La maison d'édition « la Presse franco-russe », dont nous avons déjà parlé, a très bien édité ce volume.

Ce sont des récits de mœurs bolchevistes que, sous forme de journal, nous donne A. Terné dans son livre, édité à Berlin : **Dans le royaume de Lenine**. L'auteur procède systématiquement, en commençant par une description assez complète de l'organisation même du pouvoir soviétique et des élections des soviets. Une grande partie du livre est consacrée à la diplomatie soviétique, à la fameuse « Tchéka », et les cinq derniers chapitres aux mœurs et à la vie en Russie. C'est un gros volume de plus de 400 pages, très documenté.

J.-W. BIENSTOCK.

BIBLIOGRAPHIE POLITIQUE

Von Schœn : *Erlebtes, Beiträge zur politischen Geschichte der neuesten Zeit*, Stuttgart. Deutsche Verlags-Anstalt.

Le baron de Schœn, dans ses **Souvenirs**, dit qu'il put se convaincre par ses premiers entretiens avec le chancelier Bethmann qu'ils avaient tous deux la même façon d'envisager les choses. Cette ressemblance dans leurs vues s'étend à leurs *Mémoires* : l'un et l'autre donnent l'impression de gens qui ne sont pas dupes de ce qu'ils disent, mais qui espèrent duper les autres. Comme le livre de Bethmann, celui de Schœn comprend deux éléments : 1° des souvenirs, pleins de finesse et justesse : 2° des plaidoyers, menteurs, venimeux, longs et ennuyeux. Seulement le premier élément, rare, dans le travail de Bethmann, occupe la plus grande partie de celui de Schœn.

Schœn étudiait l'agriculture quand la guerre de 1870 éclata. Il s'engagea et devint officier dans les chevau-légers de Darmstadt. Ayant été attaché comme tel pendant une année à l'ambassade de Madrid, il accepta volontiers à son expiration de quitter « la cour de la caserne pour le monde diplomatique, plus large et plus varié ». Ministre plénipotentiaire à Copenhague en 1900, il conseilla des visites du Kronprinz et du Kaiser à la Cour du Danemark ; elles réussirent fort bien et contribuèrent à améliorer les rapports dano-allemands. Pendant ces années, Schœn accompag-

usieurs fois l'Empereur dans ses visites à l'étranger. Au cours l'une d'elles, le Kaiser,

sous l'influence de mauvaises nouvelles, exposa à Schœn ce qui se pas-ait si le cercle de nos adversaires faisait sentir sa pression au point forcer l'Allemagne à se défendre contre de multiples agresseurs : on se uviendrait de Frédéric le Grand, la *furor teutonicus* briserait le cer-e avec une force irrésistible, les armées allemandes balayeraient la ance comme l'ouragan ; après l'avoir rapidement soumise, elles se tourneraient contre la Russie lente à s'apprêter, et la forceraient en u de temps à désarmer. Quant à l'Angleterre, elle resterait d'abord ectatrice, et le combat serait fini avant qu'elle ait pris une résolution.

Schœn fut aussi du voyage de Tanger :

On en avait parlé comme d'un avertissement plus ou moins net à la rance à cause de ses empiètements au Maroc. On chuchotait aussi que Empereur n'avait accepté cette mission qu'en hésitant. En fait, je pus onstater qu'il n'y allait pas sans inquiétude. Il m'a dit lui-même qu'il 'avait pas eu l'intention de faire servir son voyage à cette manifestation quiétante... mais que le chancelier, sans doute sous l'influence de Hols-in, avait tant insisté, que fidèle à ses principes constitutionnels, il avait onsenti... Ce qu'il apprit à Lisbonne de l'étroitesse des rues, qui le rcerait à monter un cheval qu'il ne connaissait pas, et de la difficulté e débarquer en cas de fort vent d'est, semblat aussi le faire incli-er à ne pas tenir sa promesse au chancelier... A l'arrivée à Tanger, n vent vif soufflant de l'est, il résolut d'attendre et de retourner au be-oin à Gibraltar... Cependant le chargé d'affaires von Kuhlmann, tout as-ergé d'eau, puis le commandant d'un des deux croiseurs français an-rés dans la rade, grimpèrent à bord. L'Empereur causa longuement du emps avec ce dernier. Finalement le vent faiblit et le général von Scholl ut chargé d'essayer un débarquement... A son retour, il annonça que e débarquement n'était pas trop difficile si l'on ne craignait pas d'être nouillé, que le cheval destiné à l'Empereur était parfait et que la ville tait dans un état d'excitation fiévreuse. Le débarquement fut résolu. En débarquant, l'Empereur fut salué par l'oncle du Sultan et les repré-entants de la colonie allemande. On lui prêta des discours sur l'indé-endance du Sultan et l'égalité de droits pour tous ; en réalité, il se con-enta de dire ces choses dans la conversation. Il s'en fallut alors d'un cheveu que l'aventure échoue : le cheval destiné à l'Empereur devint nquiet à la vue de son casque et ne voulut pas le laisser monter. On éussit cependant à le faire obéir... Il semble que ce n'est que quelques jours plus tard à Naples que les premiers renseignements sur l'écho de

cette visite dans le monde firent comprendre à l'empereur son impor tance politique.

A Naples, le Kaiser passa trois jours avec le roi d'Italie : « C serait trop dire que cette visite créa des rapports de complèt confiance, dit Schœn. On y vérifia que les rapports des che d'Etat ont généralement une importance plus apparente que réel sur les rapports des peuples. » Comines était même d'avis « q c'est grande folie à eux de se rencontrer ».

Nommé ambassadeur en Russie, Schœn arriva à Saint Péter bourg le 1er janvier 1906.

On y avait pris note comme il convenait de notre neutralité désint ressée pendant la guerre russo-japonaise. Le Tsar et le comte Lam dorf, ministre des Affaires étrangères, me dirent, dès ma première v site, qu'ils ne l'oublieraient pas. Le Tsar ne me parla pas de ses ra ports avec la France, sauf dans quelques mots qui indiquaient u appréciation très sobre à ce sujet. Lamsdorf fut plus communicatif me dit que l'attitude de la France pendant la guerre avait fort désill sionné. L'alliance avait subi par suite un affaiblissement notable en ta que s'appuyant sur le sentiment national. Il reconnaissait cependant s utilité et même sa nécessité dans l'intérêt de la paix européenne po mater la France révolutionnaire. Envisagée à ce point de vue, la co tinuation de l'alliance n'avait donc rien de menaçant pour nous, a contraire. Le Tsar et lui n'avaient d'ailleurs aucune sympathie pour France, mais ils savaient que les voies de la politique extérieure ne so pas tracées par des sentiments, mais par des calculs. Notre refus d renouveler le traité de contre-assurance ayant enlevé un appui puissa à un état de choses satisfaisant, la Russie s'était vue contrainte à l en donner un autre. Lamsdorf ne s'exprima qu'avec réticence au su de la convention déjà annulée de Bjœrkœ. La pensée en était belle, d il, mais on ne pouvait espérer que la France y accède...

Trait typique de la mentalité russe, Lamsdorf insinua que nous pou rions travailler suivant un plan commun contre les mouvements rév lutionnaires. Il semble que notre conduite jusqu'alors loyale ne lui su fisait pas et qu'il voulait utiliser notre force saine pour remettre d route le char russe embourbé.

Ayant rendu à la Russie le service de ne point la frapp dans le dos quand elle combattait avec le Japon, l'Allemag prétendit s'en faire payer à Algésiras, « mais il n'y eut guère y noter de fruits de la médiation des Russes qui se laissère toujours davantage entraîner par les Français. Ç'aurait même é

oire, dit Schœn, si je n'avais pu agir personnellement en sens nverse auprès du Tsar ».

Isvolsky remplaça Lamsdorf et la 2e Conférence de La Haye succéda à celle d'Algésiras. Isvolsky, jadis, n'avait pas eu assez le sarcasmes pour la 1re Conférence. Il se montra cependant peu accessible à la proposition que lui fit Schœn d'une action commune des trois puissances impériales contre les propositions le désarmement. Il sembla y voir une manœuvre contre le rapprochement anglo-russe et une attitude de protection à l'égard le la Russie. « Il me fallut, dit Schœn, toucher des cordes plus sensibles et faire un appel pressant à l'amitié et à la solidarité monarchique du Tsar pour obtenir la promesse de donner satisfaction à notre vœu. »

En 1907, Schœn fut nommé secrétaire d'Etat à la place de von Tschirschky, malade. Il accompagna cette année-là le Kaiser à Windsor. L'affaire bosniaque suivit. Schœn avait, avant l'annexion, assuré Aehrenthal de l'appui de l'Allemagne sans se prononcer sur la coopération militaire en cas d'action contre la Serbie, « celle-ci constituant une aventure d'une étendue inquiétante ». L'annexion ayant été prononcée le 5 octobre 1909, l'incident de Casablanca, quelques jours plus tard, vint fournir à l'Allemagne l'occasion de s'occuper de nous, mais le scandale de l'interview du *Daily Telegraph* (soumis le 11 octobre au visa de la Chancellerie, publié le 28 octobre) vint faire diversion. Schœn révèle ce qu'il sait à ce sujet, mais il ignore ce que le chancelier et le Kaiser s'étaient dit avant la publication ; il croit que l'auteur de l'interview était le colonel Stuart Worseley, le propriétaire de High Cliffe Casle, où Guillaume avait habité en 1907. Ce colonel « aurait cru rendre ainsi un service aux rapports anglo-allemands». Que telle fût l'intention de l'auteur de l'interview est certain, mais si c'était un Anglais, il se serait déjà nommé, ce qu'il n'a jamais fait. C'était donc un Allemand. J'ai dit dans ma *Diplomatie de Guillaume II* que c'était le Kaiser lui-même, et c'est à peu près certain. Ce qui est significatif aussi est qu'on n'a jamais révélé le nom de l'agent allemand qui l'a remis au *Daily Telegraph*.

En 1910, pour raisons de santé, Schœn demanda à être remplacé au Secrétariat des Affaires étrangères et fut nommé ambassadeur à Paris. Il y était lors de l'incident d'Agadir, « décidé

sans sa participation ». « La pression voisine de l'extorsion », par laquelle on nous arracha alors un tiers du Congo, indigna l'opinion française; à Caillaux, qui y voyait une raison de se rapprocher de l'Allemagne, succéda Poincaré. « Lui, président, ce sera la guerre », aurait-on dit alors d'après Schœn « dans les cercles bien informés ». Schœn s'exténue cependant en vain à prouver qu'ils avaient dit juste. L'impression reste que Poincaré fut fidèle à ce qu'il lui déclara : « La nation française veut la paix, mais elle ne subirait pas un second Agadir. » Je crois, d'ailleurs, que Guillaume en préparait un quand l'archiduc François-Ferdinand fut assassiné. Schœn ne fut pas informé par son gouvernement des négociations austro-allemandes qui suivirent. On peut même se demander si son collègue austro-hongrois étai plus favorisé, car le jour de la présentation de l'ultimatum celui-ci lui assura qu'il était rédigé de telle façon que la Serbie puisse l'accepter en entier, et que l'incident serait ainsi liquidé. Schœn, après avoir blâmé le gouvernement français de ne pas avoir voulu exercer de pression à Saint-Pétersbourg et d'avoir prétendu que l'Allemagne devait ne pas soutenir Vienne, en vient à l'ultimatum le 31 juillet. On sait qu'il devait demander, en ca de déclaration de neutralité de la France, la remise de Toul e de Verdun à titre de garantie. J'ai révélé dans le *Mercure* d 15-III-22 que cette exigence était déjà dans le plan allemand en 1909. Schœn, qui était à cette époque secrétaire d'Etat au Affaires étrangères, n'en avait rien su. Quoique n'ayant appris c détail qu'en recevant l'ordre de présenter l'ultimatum, il eut asse de présence d'esprit pour n'en rien dire à M. Viviani quand exécuta sa commission un quart d'heure plus tard. Le lendemain on mobilisa en France et en Allemagne. Schœn, qui reconna que jusqu'alors la population française avait eu « une attituc très anxieuse, mais calme, eu égard à son tempérament excita ble », se plaint que de graves transgressions aient eu lieu ensui contre les Allemands, mais il donne en même temps une preu de sa mauvaise foi en prêtant au gouvernement français le pla d'arrêter l'exode des Allemands; celui-ci ne l'a jamais lu, ma le nombre très restreint de trains désignés par les affich de mobilisation imprimées depuis des années ne pouvaient su fire à transporter les 100 à 120.000 Allemands habitant l'aggl mération parisienne. Schœn raconte d'ailleurs qu'il a pu c

faire partir des milliers, les ayant prévenus plus ou moins clairement « plusieurs jours d'avance ». Finalement il dut déclarer la guerre et fut reconduit en Allemagne en passant par la Belgique, ce qui le conduit à se féliciter de sa bonne étoile, car les Allemands avaient déjà violé la neutralité de ce pays quand il le traversa. Son gouvernement ne l'avait d'ailleurs jamais averti de cette intention, même en 1909, et l'attaché militaire allemand, interrogé par lui, lui avait dit que si cette violation se produisait, ce serait en tout cas assez tard pendant la guerre.

Arrivé à Berlin, Schœn y vit Bethmann. « Il était confiant, mais nerveux, par suite de la déclaration de guerre de l'Angleterre survenue la veille. Il lui demanda s'il croyait possible de conclure une alliance avec la France. » Schœn lui répondit que cela lui paraissait exiger deux conditions : ne pas envahir la France et lui céder une partie de la Lorraine, si l'on était vainqueur.

ÉMILE LALOY.

OUVRAGES SUR LA GUERRE DE 1914.

Louis Botta : *Avec les zouaves*, Berger-Levrault. — Louis Lefebvre : *Poulot en Italie*, La Renaissauce du livre, 76, Boul. Saint-Michel. — H. Nadel : *Sous le pressoir*, Société mutuelle d'Edition, 118, avenue Parmentier. — Charles Barbet : *Dans le Nord dévasté*, *Visions d'antan*, Jules Carbonel, à Alger.

On doit à M. Louis Botta, qui se battit **avec les Zouaves** et rejoignit son régiment au début de la guerre, un des récits les plus intéressants des hostilités qui se déroulèrent jusqu'en septembre 1916 où s'arrête son livre. Mobilisé dès les premiers jours il rejoignit le dépôt de Saint-Denis, où il dut accepter d'abord un poste de secrétaire pour la place. La guerre se développait cependant et l'ennem dans sa marche envahissante se trouva bientôt sous Paris. L'auteur obtint de faire partie d'une expédition qui fut envoyée en reconnaissance du côté de Senlis et ne trouva plus d'ailleurs que quelques traînards. Les troupes poussèrent jusqu'aux abords de Creil, aperçurent vaguement l'ennemi alors en retraite, et revinrent avec des prisonniers et des armes ramassées sur les chemins. La bataille de la Marne avait rejeté les Allemands sur les lignes où ils devaient si longuement se maintenir. Plus loin M. Louis Botta se trouva sur le champ de bataille où s'était déroulée en partie l'action des premiers jours de sep-

tembre, — vers Barcy, Chambry, Etrepilly, — où il fallait enterrer les morts, et enfin partit pour le front, parmi les zouaves qu'on envoyait en Artois et où il devait servir comme officier mitrailleur, — mais sans retrouver beaucoup des camarades qu'il avait eus en Afrique, comme il l'avait espéré d'abord (27 décembre 1914). — Après diverses péripéties, il se trouva dans la zone de combat et le secteur de Roclincourt, que traverse la route de Lille. On était en plein hiver, dans le cloaque des tranchées, — des marécages de boue, avec les misères de la lutte, les assauts, les contre-attaques de l'ennemi, le bombardement, — les longues nuits de veille, — et toujours parmi la terre délayée, fangeuse, où « les hommes de boue avaient des armes de boue », — la boue qui envahit et obstrue, monte et submerge les fossés, le terrain, les épaulements comme les tranchées. — Le contingent finit par changer de secteur et se trouve cette fois dans les tranchées crayeuses et pavées de briques, mais après les furieux combats où ils avaient dû donner, la lutte continua dans le nouveau secteur, spécialement contre la garde prussienne. La division fut enfin relevée et put prendre quelques jours de repos à Fosseux (28 février — 31 mars). On l'envoya ensuite à Auxi-le-Château pour remonter sur Bergues, — ancienne citée fortifiée du moyen âge dont M. Louis Botta put admirer le délicieux décor, — et enfin Poperinghe, en Belgique, pour gagner le secteur de Langemark où les troupes devaient prendre part à la défense de l'Yser. — On a déjà rapporté et avec nombre de détails ce que fut la lutte terrible qui arrêta les Allemands. Ce que raconte M. Louis Botta c'est la guerre au jour le jour sur le front déjà fixé, le duel féroce des adversaires dans les fossés bourbeux de la terre flamande, les assauts, les escarmouches, le bombardement rageur de l'ennemi arrêté dans sa marche sur Calais ; ses attaques, — et l'emploi infamant des gaz qui ont stigmatisé définitivement l'adversaire ; les pertes effroyables enfin que durent supporter les nôtres dans cette guerre d'apaches et contre un adversaire qu'on pourra toujours dire, au moins, plutôt dépourvu de scrupules. — Le récit de M. Louis Botta donne les péripéties de cette longue lutte, raconte ses développements divers à Boesinghe, Stenstraete et Hetsas, à Nieuport-ville, etc. — Les zouaves sont enfin dirigés sur Verdun avec la nouvelle ruée de l'ennemi, et se trouvent à Esnes et à la cote 304, en Lorraine ensuite, du côté de Baccarat, et reviennent au nord

ns la Somme, où ils sont engagés du côté de Corbie et où l'au-
ır se trouve blessé. C'est la fin de sa relation, et nous igno-
ns ce qui lui advint par la suite ; mais son livre très prenant est
ceux qui méritent d'être conservés et relus de temps à autre;
st un témoignage direct, et d'un homme qui a peiné, souffert,
st dépensé longuement et sans mesurer sa peine, de Saint-De-
s à la Somme en passant par l'Artois, la Belgique, Verdun, la
rraine. C'est le livre de son régiment dont tant d'hommes sont
rts pour notre sauvegarde, — pour délivrer la terre de France
e convoitait si âprement l'ennemi.

De M. Louis Lefebvre, j'ai à signaler encore une curieuse pu-
cation, **Poulot en Italie**, — où l'on donne les impressions
ın troupier qui fit partie de l'expédition envoyée au secours de
s alliés, et dont il raconte les circonstances et péripéties les
ıs remarquables. C'est un récit à la fois admiratif, narquois
ingénu. L'Italie nous accueillait alors d'enthousiasme, et l'on
ntait se réveiller les vieux souvenirs de Solférino et de Magenta.
narrateur signale plusieurs choses curieuses qui le frappent
ns le pays ; indique son aspect, décrit rapidement des villes
nme Rivoli et Vérone ; plus loin, Vicence, Padoue, Milan ;
nne son impression des montagnes avec l'Altipiano, ou ce qu'il
narque lorsqu'il se trouve envoyé à Rome. Il parle ensuite
s combats sur le Piave avant d'indiquer son passage à Venise,
camouflée, transformée en ville guerrière, — et du soulage-
nt unanime que causa enfin l'armistice. Certains de ses petits
leaux restent dans la mémoire, et d'abord ceux où il donne
spect des cités italiennes avec leurs portiques ; — des peintures
coin des rues comme de petites chapelles, etc. Mais le dénom-
Poulot semblera justement un peu trop observateur, curieux
loquace pour le personnage qu'il représente ; c'est un paysan en
nme, et qu'on voit s'intéresser à nombre de choses pour les-
elles les paysans n'ont jamais que de l'indifférence, — sans
ler de l'éducation nécessaire et qui leur fait défaut. Il re-
rde aussi le pays avec symphatie et même en manifestant un
tain enthousiasme ; mais c'est l'auteur en somme qui parle,
pour lui-même, bien plutôt que son personnage. — Le vo-
ne est complété avec l'histoire d'un petit soldat qui se trouve
a guerre avec sa classe et finit par mourir des blessures re-
s dans un combat. Ce sont ensuite des tableaux du front avec

Flirey, le Labyrinthe, près des ruines du Mont Saint-Eloi, en Artois ; les paysages ravagés, tragiques de Verdun ; les bords de la Somme du côté de Péronne, etc... Il y a même une pièce de circonstance, *le Vieux*, pour servir à compléter le volume.

Sous le pressoir, de H. Nadel, n'est pas un récit enthousiaste du métier militaire et de la guerre. Il en montre plutôt les déceptions, les tristesses, les trivialités, les misères, et quasiment la sottise, tout ce que peut éprouver en somme un caractère sensible et méticuleux, qui en arrive au désabusement par les circonstances, et voit surtout le petit côté des choses. — Séjournant en Suisse, il revient s'engager en devançant sa classe afin de ne pas manquer le spectacle de la guerre, et dans la conviction, d'ailleurs presque unanime dans le moment, qu'en six mois ce serait fini ; — mais doit attendre d'être appelé avec le contingent. Lorsqu'il est au corps, il s'étonne de la pauvreté du milieu, de son bas étiage intellectuel, tant qu'il se résigne à n'être plus lui-même qu'une sorte de mécanique et un pion sur l'échiquier. Mais avec les armées modernes c'est la masse qui compte surtout et, à moins d'une préparation spéciale, ce n'est qu'à la longue que peuvent s'y élever ceux qui ont charge du commandement, — qui raisonnent et jugent. C'est encore le petit côté des choses que l'auteur voit chez ses compagnons, lorsque plus tard, en campagne, il constate qu'ils se vouent à tous les saints du paradis, portent des brochettes de médailles, des amulettes comme des drapeaux du Sacré-Cœur, des trèfles à quatre feuilles, des petits fers à cheval, et regardent de travers l'incrédule qui risque de les brouiller avec leurs fétiches, — et cependant que l'aumônier rachète des âmes moyennant un paquet de tabac ou même une simple pipe. — Au moment de venir prendre son service militaire, notre garçon se trouvait du côté de Vevey, dans la famille de sa fiancée, Tchèque et par conséquent sujette autrichienne. Après avoir raconté son existence militaire, dit ses tristesses, ses révoltes, il se trouva en permission et put se rendre de nouveau en Suisse, d'où il eut l'intention de ne plus revenir, mais fut sauvé par sa fiancée, — l'amie lointaine qui « baignait son eau de fidèle tendresse ». Nous avons donc une histoire édifiante et à laquelle on peut toujours ajouter : Amen ! Mais le simple soldat est passé caporal ; il doit se présenter un jour à l'infirmerie, et le major l'évacue « pour sa toux ». Il est envoyé dans le Midi avec d'autres éclopés, et le ré-

it s'achève sur la mélancolie de scènes d'hôpital. — Le volume st intéressant à suivre ; c'est une lecture plutôt curieuse, — outefois qu'on en puisse discuter des points assez divers ; mais est bien vrai que cette longue période de guerre, de mobilisaion générale que nous avons traversée, a plutôt exagéré encore es tendances et les instincts les plus malfaisants de l'humanité.

Pour le volume de M. Charles Barbet, *dans le Nord dévasté*, **Visions d'antan**, ce n'est qu'indirectement qu'il se rattache la guerre. Ce qu'il raconte c'est surtout le pays qui en a souffert, a physionomie des villes, la vie régionale avant l'invasion allemande. L'auteur donne ses souvenirs, retrace des scènes, — dérit la Fête-Dieu qui a tant d'importance pour les populations de ette partie de la France ; parle de la fête de Noël, des œufs de 'âques comme des grèves de la région ; rappelle des cérémonies eligieuses et familiales du vieux temps, et s'occupe de Saint-Quentin et Valenciennes, puis des forêts régionales : forêt de Raisnes qu'exploita l'ennemi, forêt de Mormal où l'on fit aux Allemands, prend-il soin de noter, après les batailles qui durèrent du r au 5 novembre 1918, 20.000 prisonniers, de même qu'on ramassa 450 canons. — Ailleurs, il rappelle des chansons populaires, ou parle des buveurs de chopes ; plus loin du château de Ermitage, près de Vieux-Condé, qu'incendia l'ennemi ; des jeux u peuple, et de Notre-Dame de Bonsecours, près de Valenciennes ; es foires et ducasses ainsi que des « rouffions », nom donné aux ropres à rien qui les fréquentent. M. Charles Barbet n'a pas rit un livre sur la guerre ; mais il en parle, y fait de continuels allusions. Les photographies reproduites dans le volume ontrent d'ailleurs, à côté de divers coins de la région, les dévastations de Cambrai, et ce que l'ennemi a fait de son Hôtel de ille, — d'où il avait descendu le groupe fameux de « Martin et Martine », qu'il comptait bien emporter comme un trophée. cendié, l'Hôtel de Ville de Cambrai a disparu ; il n'en subsiste le de vagues décombres, au centre de la ville ruinée, et dont vue édifiante se passe en somme de tout autre commentaire.

CHARLES MERKI.

À L'ÉTRANGER

Palestine.

Le Sionisme et la France. — Le sort de la Palestine doit être

décidé à la prochaine réunion de la Ligue des Nations ; il semble que la décision prise à San-Rémo de confier à l'Angleterre le mandat de créer en Palestine un foyer national juif recevra sa consécration définitive. En France, tous les gouvernements qui se sont succédé depuis l'armistice ont manifesté leurs sympathies à l'organisation sioniste, et adhéré au projet adopté tout d'abord par l'Angleterre.

Néanmoins, en France, certaines personnalités montrent une certaine méfiance envers le Sionisme, pour deux raisons.

L'on s'inquiète tout d'abord des lieux saints ; c'est une question qui peut être résolue par le mandat. Le gouvernement anglais et l'organisation sioniste sont d'accord pour donner à la Chrétienté, aussi bien qu'à l'Islam, toutes garanties désirables, afin qu'aucun trouble ne résulte, pour ces religions, du nouvel état de choses en Palestine.

Par ailleurs, l'on est quelque peu hésitant envers le Sionisme, désireux que l'on est de ne rien faire qui puisse porter ombrage aux musulmans. Or, il n'y a cependant aucun antagonisme entre les intérêts réels des Arabes et des autres musulmans, d'un côté ; et le sionisme, de l'autre. Par suite de la conquête anglaise, la Palestine échappe d'ores et déjà à la puissance arabe ; si la création d'un Foyer national juif peut modifier la situation, ce ne peut être que dans un sens favorable, et aux intérêts des habitants actuels de la Palestine, et aux besoins religieux de l'Islam. Des agitateurs musulmans et autres ont bien créé une émotion factice basée sur des hypothèses. Les faits, aidés par le temps, montreront, au fur et à mesure, tous les avantages qui peuvent résulter, pour les deux races en présence, d'une collaboration basée sur l'entente.

Des Juifs arrivés en Palestine ne peuvent rien entreprendre sans le concours des Arabes ; ils sont forcés de se mettre à leur école pour apprendre à construire une habitation, à travailler la terre, et même à se nourrir ; tous ceux qui se sont un tant soit peu occupés de colonisation savent la valeur des usages locaux pour tout ce qui se rapporte à la vie pratique. Vient ensuite une deuxième phase, où c'est au contraire le Juif qui devient le guide de l'Arabe. Quiconque a visité la Palestine a pu voir les effets salutaires de cette symbiose des deux races. L'entente règne toujours entre les habitants des villages voisins juifs et arabes. Un

échange continuel de produits et d'idées entretient les relations amicales. Un fait illustrera mieux que tout cette précieuse collaboration. Les colonies juives ont organisé pour l'usage de leurs membres une sorte de justice arbitrale ; or, depuis des années, elle a été entièrement adoptée par les Arabes, aussi bien pour les différends entre Arabes, que pour les litiges entre Juifs et Arabes.

D'ailleurs, en dehors des trois échauffourées qui ont ensanglanté la Palestine, il n'y a pas d'exemple de rixes entre Juifs et Arabes. Ces échauffourées elles-mêmes, où se sont-elles produites ? Dans les colonies juives ? Il y en a qui ont plus de quarante années d'existence. Non ! c'est à Jérusalem. Elles n'ont été que le fruit de l'agitation de politiciens de toutes races et de diverses religions qui ont égaré un petit nombre d'Arabes, par des calomnies.

En fait, aussi bien les effendis ou riches propriétaires, que les fellahs ou travailleurs, sont favorables à l'immigration sioniste, sous certaines conditions. Les uns et les autres veulent que les sionistes leur apportent les bienfaits de la civilisation ; ils veulent voir ces derniers entreprendre rapidement la construction de ports, de routes, de chemins de fer. Ils redoutent l'affluence d'un trop grand nombre de Juifs dépourvus de moyens d'existence. Inutile de dire que ces desiderata ne sont pas pour gêner le Sionisme, puisqu'ils sont conformes à ses propres vues et aux intérêts du peuple juif. D'accord avec le Gouvernement anglais, l'immigration des hommes est réglée sur l'immigration des capitaux. De vastes entreprises, entre autres, l'électrification du Jourdain, sont prises en concession, et les travaux commenceront bientôt.

Des malentendus se sont produits ; il s'en produira d'autres. Des troubles ont éclaté à Jaffa l'année dernière : sait-on comment ? Des juifs socialistes, au nombre de trente-cinq, ont reçu l'autorisation de promener un drapeau rouge, le 1er mai ; les Arabes avaient été travaillés par des agitateurs qui leur avaient annoncé les troubles. Les Juifs, maladroits, voulurent aller fraterniser avec les travailleurs arabes, et ils se dirigèrent vers les quartiers musulmans en chantant l'Internationale. Leur surprise fut grande quand ils furent reçus à coups de matraque. La leçon a servi. Ce serait, cependant, une erreur de tirer de cet incident des déductions sur l'antagonisme des deux races. L'entente règne, au contraire, partout et en tout temps. L'agitation n'existe que

dans quelques journaux sans lecteurs, et parmi quelques politiciens sans mandat.

Le jour où les dirigeants de la politique musulmane française voudront y regarder de plus près, ils verront qu'ils ne doivent pas laisser voiler la vérité par ces politiciens qui ne représentent nullement l'opinion musulmane, et encore moins les intérêts musulmans.

La France peut être franchement sioniste sans froisser les susceptibilités musulmanes ; elle doit l'être pour conserver en Palestine son prestige et son influence morale, intellectuelle et économique. Les Israélites français ont été longtemps sans se mêler au mouvement sioniste qui ne les intéressait point tant qu'il flottait dans les nuages d'une utopie nationaliste et idéologue. Devenu un mouvement de colonisation pratique, créateur d'organismes vivants, le Sionisme les attire ; mais nombreux sont ceux qui demeurent encore hésitants. Grande est leur perplexité : se désintéresser du mouvement, c'est laisser le champ libre à l'activité anglo-saxonne et allemande ; s'en occuper activement, c'est peut-être gêner le gouvernement dans sa politique musulmane et catholique.

La reconstruction de la Palestine par les Juifs, entreprise sous la protection anglaise, se fera ; elle est en train de se faire. Se fera-t-elle en dehors de la France, ou bien la France, guide naturel des nations ressuscitées, apportera-t-elle à cette œuvre son concours moral et intellectuel ?

Il semble que, même au point de vue politique, il est de notre intérêt de posséder en Palestine notre part d'influence ; nous abstenir, inciter les Juifs de France à rester indifférents devant le spectacle de l'activité juive en Palestine, laisser reconstruire sous la direction anglo-saxonne ce pays saturé d'histoire et lourdement chargé d'avenir, ne serait-ce pas une faute ?

Or, il faut qu'on le sache, le prestige de la France est tel que le Sionisme français, tout embryonnaire qu'il est, fixe étonnamment l'attention du Sionisme mondial. Le moindre événement de la minuscule politique Sioniste française se répercute en ondes grandissantes jusqu'aux confins du monde sioniste. Qu'arrivera-t-il le jour où l'ensemble des Juifs de France se mettront à la tâche ?

Les sionistes éclairés des autres pays réclament l'appoint du concours de la France républicaine, démocratique et libre-pen-

seuse ; ils ont besoin de son esprit idéaliste et artiste, pour contrebalancer les tendances trop pratiques et terre à terre du monde anglo-saxon.

Nous irons même plus loin : à notre point de vue, la France est intéressée au succès complet des plus vastes aspirations sionistes ; elle doit les encourager, les soutenir de tout son effort. Il n'est pas indifférent pour nous que ce centre géographique, stratégique et historique soit une simple colonie anglaise peuplée de quelques centaines de milliers d'indigènes, ou bien qu'elle s'érige en un Etat moderne, peuplé par des colons européens énergiques et entreprenants.

L'influence dont la France jouira en Palestine, l'empreinte de la civilisation française sur cet Etat en formation, dépend du rôle que voudront jouer les Israélites français au moment où l'on pose les premiers fondements.

Les Juifs d'Angleterre déploient dans la reconstruction de la Palestine une activité fébrile ; on peut dire que c'est pour aider leur Gouvernement qui doit recevoir de la Ligue des Nations mandat pour fonder le Foyer national juif. Mais les Juifs d'Amérique n'ont pas de motifs analogues, et leur contribution morale et matérielle est encore plus forte. C'est par dizaines de millions de dollars que se chiffrent leurs contributions. Aussi c'est plutôt l'influence américaine qui prédomine dans le mouvement sioniste. La langue française, enseignée dans les écoles de l'Alliance Israélite est en voie de disparition de la Palestine ; le reste de l'influence française suivra, si l'on n'y prend garde. Dans quelques années, quand ce sera chose faite, les dirigeants de la politique orientale française et les Juifs français pourront peser leur part de responsabilité, dans cet abandon d'une partie du patrimoine moral de la France. Quant aux Sionistes de France, s'ils ont à regretter de voir leur idéal découronné de l'appoint français, ils pourront au moins dire qu'ils ont tout fait pour avertir qui de droit.

LÉON FILDERMAN.

§

Pologne

SOLUTION DE LA QUESTION DE WILNA. UN CONFLIT PSYCHOLOGIQUE RUSSO-POLONAIS. — Le problème de Wilna est virtuellement résolu. Dans la séance solennelle du 24 mars, la Diète polonaise

a pris acte du vote de la diète de Wilna et ratifié à l'unanimité la motion du rattachement de Wilna à la Pologne signée auparavant par le gouvernement polonais et les délégués de la Lithuanie centrale.

Nous avons déjà, ici même, parlé à deux reprises des péripéties mouvementées de cette affaire. Considérons-en aujourd'hui le dernier acte qui amène le dénoûment. Si les précédents en ont été joués sur la vaste scène de la Société des Nations, celui-ci s'est passé en Pologne. Cette circonstance ne lui a d'ailleurs ôté ni l'animation ni le pittoresque de l'intrigue. En effet, l'opinion polonaise était, comme on le sait, toujours divisée, non pas, — tant s'en faut, — sur les droits de la Pologne à accueillir franchement les volontés des habitants de Wilna, mais sur la *politique* à adopter envers la Lithuanie de Kowno : celle-ci émettant des prétentions sur Wilna, et la Pologne désirant ardemment conquérir son amitié, on perçoit les données du jeu. D'un côté, « les fédéralistes », subordonnant la question de Wilna à leur vaste plan de rétablissement de l'ancien système de l'Union libre polono-lithuanienne, semblent portés vers une sorte de « politique de famille ». Ils eussent généreusement considéré Wilna comme un somptueux cadeau de noce de ce futur mariage. Dans l'autre camp, tout en désirant le règlement étroitement amical des relations polono-lithuaniennes, on préférait s'en tenir aux droits stricts et aux devoirs à la fois, et se soumettre à la volonté des habitants qu'on présumait, bien entendu, favorable à la Pologne. D'où le désir de ne pas lier les deux questions à la fois, de les régler par étapes : celle de Wilna d'abord, les relations avec Kowno ensuite, d'où enfin le vœu de consulter la population au sujet du rattachement par un plébiscite.

Le premier projet Hymans apparut ainsi comme un succès pour les fédéralistes ; mais l'opiniâtre hostilité de Kowno l'annula. Quand les gouvernants de Kowno rejetèrent aussi le second projet Hymans, d'ailleurs inacceptable pour la Pologne, on en revint à l'idée de la consultation de la population. Il fallut en décider les modes. Les fédéralistes préféraient l'élection d'une diète régionale, espérant ainsi sauver le principe du fédéralisme même en créant une institution autonome. Leurs adversaires se prononçaient pour un simple plébiscite sur la question de rattachement à la Pologne. Ici encore la méthode fédéraliste triompha. La Diète fut élue. Sur

386.823 ayants-droit, 249.325 ont pris part au vote, ce qui constitue 64,45 o/o. Ce fut un grand succès, surtout si l'on considère le froid rigoureux, l'abstention d'un grand nombre de femmes peu préparées sans doute à l'idée du suffrage féminin, et enfin l'abstention des Juifs de la ville de Wilna, ceux des autres villes, villages et bourgades de la région ayant voté. Mais ce qui transforme ce succès en un triomphe véritable et en une affirmation éclatante du caractère polonais de la région de Wilna, c'est que tous les élus, à quelques nuances près, ont voté pour le rattachement pur et simple à la Pologne. Ici se place un fait autant pittoresque qu'émouvant. Le gouvernement polonais, acquis au programme du fédéralisme, fait un effort désespéré pour calmer l'ardeur patriotique des délégués de Wilna, et les ramener à une plus sage profession de foi autonomiste. Les délégués tinrent bon. Le gouvernement de M. Ponikowski réussit à en gagner la moitié à son point de vue, mais l'autre ne voulut point céder. Entre temps, les représentants des puissances alliées à Varsovie, France, Angleterre, Italie, ont eu le loisir d'intervenir. Ils ont représenté que l'annexion pure et simple produirait un effet déplorable. Sur ces entrefaites, le gouvernement, se sentant dans une fort incommode impasse, donne brusquement sa démission... Cependant tout s'arrange. Le bon sens prend le dessus. La diète et l'opinion voulant maintenir au pouvoir le ministère Ponikowski et surtout MM. Michalski et Skirmunt, titulaires des portefeuilles des Finances et des Affaires étrangères, un compromis s'élabore.

La motion signée par le gouvernement polonais et les délégués de Wilna, qui vient d'être confirmée par un vote unanime de la diète de Varsovie, est l'image fidèle d'un assez juste et généreux compromis entre les deux partis. Dans ses premier et deuxième articles elle proclame solennellement que la région de Wilna, libre de tous liens avec les autres puissances, est rattachée librement à la république polonaise, et qu'elle est soumise à la souveraineté de l'Etat polonais. Seul le troisième article porte l'empreinte du programme fédéraliste : le gouvernement polonais, y est-il dit textuellement, déclare que la diète de la république polonaise déterminera les statuts de la terre de Wilna. Ajoutons que cet acte fut complété par l'admission comme députés à la diète de Varsovie de vingt délégués de la diète de Wilna dissoute simultanément. Cette solution, basée avant tout sur la claire volonté de la popu-

lation, et tenant compte des vœux exprimés par les représentants des puissances alliées à Varsovie, semble avoir toutes les chances pour désarmer les préventions, et aplanir les difficultés extérieures. Pour la Pologne, en tout cas, le succès est grand. Les longues et sinueuses péripéties politiques et diplomatiques qui l'ont précédé comportent cependant une leçon qui n'est pas dépourvue d'un sens plus général. La politique des « fédéralistes » qui peut être discutée, et même être discutable, mais qui ne manque certes pas de générosité ni d'envergure, provoquait pourtant à l'étranger une méprise radicale au sujet de la véritable situation du « polonisme » dans la région de Wilna dite « Lithuanie centrale ». En transportant le problème polono-lithuanien sur le terrain de ce que nous avons appelé une politique de famille, on a troublé le sens véritable des revendications polonaises, et le désir d'éviter le plébiscite était naturellement interprété comme une preuve de légitimes préoccupations patriotiques sur les résultats de la consultation. Ainsi les meilleurs amis de la Pologne à l'étranger se demandaient parfois à quoi bon tant d'ingénieuses démarches et de subtiles manœuvres, si les habitants de la « Lithuanie centrale » avaient vraiment cette ferme volonté (dont aucun Polonais n'a douté un instant) de se donner sans restriction à la Pologne. On s'égarait dans ce jeu, et on se méfiait. On pressentait même un *bluff*, et c'en était un, en effet, un *bluff à rebours*, où celui qui « bluffe » s'amuse généreusement à ne pas user de ses meilleurs atouts... Etant donné les mœurs politiques de notre époque, il était difficile de comprendre cette tactique, et l'opinion demeura désemparée...

Si nous insistons ici sur ce malentendu, c'est que la politique qui l'engendra exprime une longue tradition du passé polonais. Cette politique eut le temps de se manifester déjà maintes fois (envers la Lettonie, par exemple, lors de la prise du Dunabourd), et elle court le danger de produire les mêmes méprises... Le traité de Riga (russo-polonais) en fournirait au besoin un exemple. Pour l'opinion polonaise, ce traité pèche surtout au point de vue territorial par une modération excessive. On reproche, par exemple, à ses auteurs l'abandon de la ville de Minsk dont la population était en majorité polonaise (j'écris « était », car, depuis, les bolcheviks n'ont pas ménagé leurs « efforts » pour changer les proportions). Il est notoire, en tout cas, que le traité de Riga fut conclu par la

Pologne victorieuse dans ce sens : *modération et apaisement; pas de germes de conflits futurs*. Or, on ne cesse, cependant, de propager dans le camp russe, et d'y croire sincèrement, que la Pologne à Riga exploita jusqu'au bout sa victoire. On y semble raisonner ainsi : La Pologne a remporté sur les bolcheviks une victoire décisive. Mais, étant victorieuse, elle ne pouvait qu'être injuste. Donc le traité de Riga doit nécessairement être une injustice. — Il y a quelques jours nous avons assisté à une conversation entre un Russe et un Polonais; conversation très courtoise, il va sans dire. Le Russe venait de quitter le paradis bolcheviste, et tous deux semblaient être d'accord que dans l'avenir, si son intérêt commande à la Pologne d'être en bons rapports avec la Russie, *la réciproque n'en est pas moins vraie*. Le traité de Riga, disait le Russe, n'est certes qu'un accord provisoire, commode même pour nous en ces jours de terrible régime bolcheviste. Le Polonais se raidit un peu, et le Russe continua : — Moi, par exemple, si j'étais à Minsk, je serais très content que la ville appartînt maintenant à la Pologne. — Mais Minsk ne fait point partie de la Pologne, remarqua le Polonais. — Comment? s'écria le Russe, interdit. Visiblement, il lui était impossible de concevoir cette « contradiction politique » : pouvoir prendre et ne pas prendre. C'est cette attitude générale de l'esprit politique russe qui explique peut-être en dernier lieu les critiques acerbes russes du traité de Riga : *impuissance congénitale à comprendre la modération sans faiblesse, chez soi comme chez les autres*.

Car, il est entendu, la Russie et la Pologne ne sont séparées ni par une opposition d'intérêts économiques, ni par un heurt inévitable de forces ethniques. Seul un puissant conflit de deux psychologies nationales semble engendrer ici une tension irrévocable. C'est pourquoi le rôle des intellectuels et des éducateurs des deux peuples peut être en l'occurrence si grand et si fécond... Mais nous aurons encore l'occasion de revenir à ce grave et redoutable problème.

R. DE BROU.

PUBLICATIONS RÉCENTES

[Les ouvrages doivent être adressés *impersonnellement* à la revue. Les envois portant le nom d'un rédacteur, considérés comme des hommages *personnels* et remis intacts à leurs destinataires, sont ignorés de la rédaction, et par suite ne peuvent être ni annoncés ni distribués en vue de comptes rendus.]

Art

Elie Faure : *Histoire de l'art* ; *L'art moderne* ; Avec de nomb. illustr. ; Crès. » »

Elie Faure : *Histoire de l'art* : *L'art renaissant*. Avec de nomb. illust. ; Crès. 25 »

François Fosca : *A. Marquet*, avec 30 reprod. de peintures et dessins précédées d'une étude critique, de notices biographiques et documentaires, et d'un portrait inédit de l'artiste dessiné par lui-même et gravé sur bois par J. Germain ; Nouv. Revue française. 3 75

Gino Severini : *Du cubisme au classicisme*. Préface du Dr R. Allendy ; Povolozky. 7 50

Esotérisme

Dr J. Maxwell : *La Magie* ; Flammarion. 7 50

Félix Remo : *Le spiritisme humanitaire* ; Durville. 9

Finance

Jean Teillard : *Les emprunts de guerre*. Préface de G. Blondel ; Alcan. 25 »

Géographie

Ernest Granger : *Nouvelle géographie universelle*, 1re partie ; Hachette. 10 »

Histoire

Gabriel Hanotaux : *Histoire de la nation française*. Tome VI : *Histoire religieuse*, par Georges Goyau. Illust. de Maurice Denis ; Plon. » »

Jean Jaurès : *Histoire socialiste de la Révolution française*. Edition revue par A. Mathiez. Tome I : *La Constituante*. Avec de nomb. illustr. ; Libr. de l'Humanité. » »

Littérature

Gabriele d'Annunzio : *La Léda sans Cygne*, suivi d'un *Envoi à la France*. Traduit de l'italien par André Doderet ; Calmann-Lévy. 6 75

André Hallays : *Jean de La Fontaine* ; Avec de nomb. gravures ; Perrin. 12 »

arius Jouveau ; *Image Flourentin*, traduction française de l'auteur ; Roumanille, Avignon. » »

Robert Morche : *L'amour est-il coupable ?* Revue des Indépendants. 3 »

Jean Nesmy : *Les quatre saisons de la forêt* ; Grasset. 6 75

Marcel Prévost : *L'art d'apprendre* ; Flammarion. 7 »

Pédagogie

Léopold Goiran : *Lettres sur l'éducation* ; Alcan. 10 »

La réforme de l'enseignement secondaire envisagée par l'Université, les compagnons, les hommes d'action, l'enseignement libre ; Hatier. 2 50

Philosophie

Marc Aurèle : *Pensées*, traduction par A. P. Lemercier ; Alcan. 8 »

Gustave Belot : *Etudes de morale positive*, tome III ; Alcan. 15 »

Déodat Roché : *Méthode critique et idéal laïque* ; Chez l'auteur, Carcassonne. 1 50

Poésie

Raymond Benda : *Poèmes achevés* ; Chiberre. 5 »

Sophus Claussen : *Poèmes danois*, traduit par Guy Charles Cros ; La Sirène. 10 »

Paul-Louis Couchoud : *L'Apocalypse*, traduction du poème avec une introduction ; Bossard. 21 »

Jean Racine : *Les roses déchirées* ; Libr. Privat, Toulouse. » »

Jules Supervielle : *Débarcadères* ; Ed. de l'Amérique latine. 6 »

Politique

El. Altiar : *La Tragi-comédie grecque*; Perrin. 7 »
Raymond Recouly : *Où en est l'Allemagne, comment la faire payer ?* Hachette. 7 »

Questions coloniales

Dr L. Carton : *La Tunisie en l'an 2000* ; Van Œst. » »

Questions militaires et maritimes

Albert Chatelle et M. E. Le Bon : *Boulogne et sa marine pendant la guerre*. Préface de Roger Farjon. Avec de nombr. illust. ; Imp. réunies, Boulogne-sur-Mer. » »
Capitaine Glasson : *La guerre future* ; Attinger. 4 50

Roman

Henri Bachelin : *Les rustres* ; Flammarion. 7 »
Paul Bay: *Histoires au gros sel* ; Préface par le R. P. Trusquin ; Editions du Bourg, Anvers. 6 »
Pierre Benoit : *La Chaussé des Géants* ; Albin Michel. » »
V. Blasco Ibanez : *Les morts commandent*, traduit de l'espagnol par Berthe Delaunay ; Flammarion. 7 »
Charles Briand : *Contes pour une femme*; Plicque. 6 »
E. Casteuil : *Jusqu'au seuil* ; Maloine. 5 »
Cl. Chivas-Baron : *Trois femmes annamites* ; Fasquelle. 6 75
Marguerite Comert : *Mes images*. Préface de Henri Malteste ; Delamain et Boutelleau. 5 75
Maurice Dekobra : *Contes de la plume de paon*. Illustr. par Chas Laborde ; Le Merle blanc. 2 50
Huguette Garnier : *Le cœur et la robe* ; Férenczi. 6 75
Marie Gasquet : *Une fille de Saint-François*. Préface de Claude Farrère ; Flammarion. 7 »
Gilbert de Voisins : *L'enfant qui prit peur* ; Crès. 6 »
Comte de Gobineau : *L'abbaye de Typhaines* ; Nouvelle revue française. 9 75
Thomas Hardy : *Le maire de Casterbridge* ; Traduit de l'anglais par Philippe Neel ; Nouvelle Revue française. 9 »
Eve Paul-Margueritte : *La folle poursuite* ; Férenczi. 6 75
Lucie Paul-Margueritte : *A jolie fille joli garçon* ; Flammarion. 7 »
Raymond Marival : *Les agouglous* ; Je Sais Tout. » »
Joseph Méry : *Quatre nouvelles humoristiques* ; Introduction et notes d'Ernest Jaubert. Avec un portrait gravé sur bois par Ouvré ; Bossard. 12 »
Paul Morand : *Ouvert la nuit* ; Nouvelle Revue franç. 7 »
Raymond Schwab : *La Conquête de la joie*. (Cahiers verts, n° 9) ; Grasset. 5 »
Paul Sentenac : *La lame et le fourreau* ; Chiberre. 6 »
Albert Thierry : *Le sourire blessé* : Nouv. Revue française. 7 »
Louis Thomas : *Sur un gratte-ciel. Les lignes de la main* ; Messein. 10 »
Mark Twain : *Contes choisis* ; Nelson. 4 50
Gabrielle Vionnois : *On aime sa chimère* ; Libr. française. 6 »
Colette Yver : *Vous serez comme des dieux* ; Calmann-Lévy. 6 75

Sciences

Guy Babault : *Recherches zoologiques dans les provinces centrales de l'Inde et dans les régions occidentales de l'Himalaya* ; Avec 80 reprod. photogr. ; Plon. 40 »
Emile Borel : *L'espace et le temps* ; Alcan. 8 »
Claude Vieux : *Les lois naturelles du point de vue énergétique et biologique* ; Chez l'auteur, Mondragon, Vaucluse. » »

Sociologie

Jean Finot : *Sa Majesté l'alcool* ; Plon. 2 50

Sport

Ch. Régismanset : *Confession d'un pêcheur*, nouvelles bucoliques, illustrées par C. R. Martin ; Mornay. » »

Théâtre

A. P. Tchekhov : *La Cerisaie*, comédie en 4 actes, version française par C. Mostkova et A. Lamblot ; Lamertin, Bruxelles. » »

Varia

Géo Minvielle : *Histoire et condition juridique de la profession d'architecte*. Préface de L. M. Cordonnier ; Massin. 25 »

Dr Georges Surbled : *La vie de jeune homme* ; Maloine. » »

Voyages

Charles de Bordeu : *La Terre de Béarn* ; Plon. » »

Gabriel Faure : *Printemps*. Bois gravés par Georges Gimel ; Chiberre. 5 »

MERCVRE.

ÉCHOS

A propos du « Prix Jean Moréas ». — Prix littéraires. — Ephémérides de l'affaire du Journal des Goncourt. — Un ex-candidat au prix Goncourt. — Le centenaire d'Erckmann. — Commémoration verlainienne à Metz. — A propos d'une nouvelle traduction de « la Sonate à Kreutzer ». — Le premier livre de Louis Huot. — Le vieux Will.— Le grand dictionnaire anglais d'Oxford. — Ernest-Arthur Vizetelly. — Où est né Napoléon ? — Les logis parisiens d'Helvétius. — A propos des fortifications de Bayonne et du Fort Lagarde. — Quelques auberges célèbres. — La partition de l'Avenir. — Une lettre de M. Georges Polti.— Une prophétie allemande sur la réapparition de l'Atlantide. — La répression du Duel. — Nouvelles de Russie. — Le directeur de Casino et Beethoven. — Un impromptu inédit de Voltaire.

A propos du « Prix Jean Moréas ».— M. Emile Henriot nous adresse la lettre suivante :

2 avril 1922.

Mon cher Directeur,

Dans l'article que j'ai publié sur le *Testament de Moréas* (*Le Temps*, 14 mars), et la note qui l'a suivi (21 mars), ai-je besoin de vous assurer qu'il n'y avait aucune intention désobligeante à l'égard du *Mercure de France ?* Je suis persuadé que pas un lecteur du *Temps* n'a pu déduire de cet article et de cette note :

1° Que le *Mercure de France* soit responsable en quoi que ce soit de la non-exécution des volontés de Moréas ; 2° que le *Mercure de France* ne soit pas scrupuleusement en règle avec la succession du poète.

Cependant, la façon dont, par une susceptibilité d'ailleurs légitime, vous remettez les choses au point, dans le *Mercure* du 1er avril, m'oblige à vous signaler qu'aux yeux des lecteurs du *Mercure* il peut désormais apparaître que je vous ai inamicalement mis en cause. Permettez-moi donc de m'expliquer.

J'ai écrit : « Depuis la mort de Moréas (mars 1910), le *Mercure de France* a versé à la succession plus de 10.000 francs représentant les droits d'auteur de

son œuvre imprimée, et M. Vallette ajoute qu'il a encore à verser au crédit de Moréas une certaine somme produite par la vente courante. »

Vous écrivez, pour votre part : « Que comprendre, sinon que la somme de 10.000 et quelques francs représente la *totalité* des droits sur 27.000 volumes tirés ?... Il fallait dire, selon mes indications, qu'avant de mourir le poète avait touché ses droits sur bon nombre des éditions énumérées dans l'article du 14 mars. C'était essentiel et l'omission est grave. »

Mais non, mon cher Directeur ! Il n'y a pas à comprendre que ces 10.000 francs représentent la *totalité* des droits. Je n'ai jamais dit cela. C'est vous qui me faites parler de *totalité*, alors que j'ai écrit, très simplement et sans aucune espèce de sous-entendu, ni arrière-pensée : « *Depuis la mort de Moréas*, le *Mercure* a versé 10.000 francs représentant ses droits d'auteur ... » Ces mots : *Depuis la mort de Moréas*, impliquent naturellement que Moréas vivant avait touché ses droits, en dehors de ces 10.000 francs. Cela va de soi.

D'autre part, je regrette que votre exclusif souci de justification, — alors que, vraiment, pour ce qui vous concerne, et le *Mercure*, aucun doute ne pouvait venir à l'esprit de personne ! — vous ait fait négliger le reste de mon article, et omettre de rapporter que cet article n'avait pas pour objet une discussion d'intérêts matériels, qui d'ailleurs ne me regarde pas, mais bien la défense des intérêts spirituels d'un poète que nous admirons et que nous aimons. L'occasion était précise, d'ordre exclusivement littéraire, et il me semble susceptible d'intéresser aussi l'éditeur de l'écrivain : la récente publication d'un certain *VIIIe livre des « Stances » de Jean Moréas*, non seulement pastiche manifeste, mais contrefaçon délibérée, contre laquelle il appartenait à la critique de mettre le public en garde. Ce n'est qu'incidemment que je demandais ce qu'il était advenu des volontés posthumes de Moréas, relativement à l'attribution du prix qu'il avait fondé. Il me semble que, sur ces deux points, nous sommes tout à fait d'accord. J'aurais été heureux d'en recevoir publiquement l'assurance. Et sans doute elle aurait aussi fait plaisir à bien des amis de Moréas.

Croyez, mon cher Directeur, à mes sentiments les plus cordiaux.

ÉMILE HENRIOT.

Je n'ai jamais cru à une intention malveillante de M. Emile Henriot, mais je pense que les questions d'argent doivent être très nettes. Or, je maintiens que la signification du début de la phrase : « Depuis la mort...» est altérée par la fin. « De son œuvre imprimée » a un caractère absolu qui peut très bien laisser supposer que l'auteur n'avait rien reçu avant sa mort, et que c'est seulement depuis cet événement que les droits sur toute l'œuvre imprimée ont été versés à la succession.

Quant au *VIIIe Livre des Stances*, je ne pouvais le mêler à ma rectification, et, d'ailleurs, sans qualité pour agir légalement en la circonstance, je préfère n'en rien dire, afin de ne pas risquer d'entraver l'action des ayants-droit. Je ne vois cependant aucun inconvénient à me joindre à M. Emile Henriot pour déclarer que le *VIIIe Livre des Stances* est une simple contrefaçon. — A. V.

§

Prix littéraires. — Le prix annuel de la *Renaissance*, d'une va-

leur de 6.000 francs, a été doublé cette année en deux prix de 6.000 fr., le jury n'ayant pu se mettre d'accord pour créer une majorité en faveur d'un seul des candidats.

Les deux prix ont été attribués à M. Henry-Jacques, pour son volume de poèmes, *la Symphonie héroïque*, et à M. Mac-Orlan, pour son roman, *la Cavalière Elsa*.

Le prix Lady Northcliffe a été décerné par le Comité *Fémina-Vie Heureuse*, siégeant à Londres, à l'*Epithalame*, de M. Jacques Chardonne.

§

Ephémérides de l'affaire du Journal des Goncourt.

Vendredi 6 janvier. — Interviewé par M. Jean Gille, rédacteur à l'*Eclair*, M. Homolle, administrateur général de la Bibliothèque Nationale, se montre « sybillin », et donne au journaliste ce conseil: « Voyez donc M. Céard... Lui pourra vous renseigner... Lui sait tout...» — « Mais, objecte le journaliste, il ne me dira rien. » — Alors M. Homolle a un geste par lequel il essaie de traduire son impuissance. — « Je ne sais pas si l'Académie Goncourt n'aurait pas mieux agi... en agissant autrement, ajoute-t-il. »

Mercredi 18 janvier. — Un rédacteur de l'*Œuvre* qui signe Pélagie (le nom de la servante de Goncourt, comme chacun sait) exprime cette opinion que la publication d'un pastiche quelque peu cruel du *Journal des Goncourt*, publication annoncée depuis plusieurs semaines, est « assez dans la manière des Dix ». Pélagie précise ainsi sa pensée :

> Ne ressemblent-ils pas tous plus ou moins à un personnage de Töpffer qui feint de feindre afin de mieux dissimuler? Mais, direz-vous, quel intérêt les membres de l'Académie Goncourt ont-ils à faire paraître un pastiche du fameux *Journal* ? Parbleu ! pour « dissimuler » encore quelque temps le vrai, celui qu'ils redoutent de voir paraître.

Dimanche 29 janvier. — Plus agressive encore que Pélagie, l'*Internationale* diagnostique, dans le cas des Dix, « une espèce de sadisme littéraire ».

Samedi 18 février. — Un cabaret du quartier Latin, les *Noctambules*, monte une revue qui porte ce titre : *Hors-Goncourt*, revue dans laquelle le personnage du compère s'appelle Henry Céard.

Rendant compte de ce spectacle, l'*Intransigeant* observe que, même en pleine effervescence naturaliste, l'auteur d'*Une belle Journée* ne connut jamais pareille gloire.

Jeudi 9 mars. — A la *Chaumière*, cabaret situé Boulevard de Clichy, la dernière scène d'une revue est consacrée au *Journal des Goncourt*. M. Pierre Varenne (*Bonsoir*) l'analyse en ces termes :

Un cerceau à la main, conduit par une *nurse* indulgente, le très vieil Henry Céard nous confie ce qu'il a déchiffré dans le journal de ses bienfaiteurs. Ses souvenirs sont vagues et sa langue se meut difficilement. Il parvient néanmoins à chanter quelques couplets qui ne laissent aucun doute sur le mépris que professait à son égard le hautain maître d'Auteuil.

Samedi 18 mars. — Réponse de M. Paul Souday (*Comœdia*) à la *Lettre de Rhénanie* publiée par M. Jean Ajalbert dans le *Mercure de France* (numéro du 15 mars, p. 704 et s.).

On sait que dans cette *Lettre de Rhénanie* M. Jean Ajalbert, répondant à une note du *Temps* publiée le 8 septembre 1921, faisait à M. Souday différents griefs, entre autres d'avoir résumé la lettre qu'il lui avait écrite à cette époque au lieu de l'avoir insérée intégralement. D'après M. Ajalbert, le résumé était infidèle, car il le représentait comme partisan de la publication immédiate du *Journal des Goncourt*, alors, — dit-il aujourd'hui, — que « je comprends aussi les émouvantes raisons de mes camarades qui pourraient finalement avoir raison ».

Dans sa réponse, M. Paul Souday s'étonne que M. Jean Ajalbert ait attendu jusqu'au 15 mars 1922 pour répondre à sa note du 8 septembre 1921. Il maintient que le résumé qu'il a donné de la lettre Ajalbert est bien fidèle, malheureusement, pour l'instant, il ne retrouve pas cette lettre. Au surplus, dit M. Souday, elle ne faisait que confirmer l'interview donnée par M. Jean Ajalbert à M. Asté d'Esparbès (*Comœdia* du 14 août 1921), interview dans laquelle on trouvait cette phrase : « Je suis et j'ai toujours été pour la publication du *Journal* ».

Bref, M. Souday estime que M. Ajalbert a voulu « rentrer en grâce auprès de ses collègues », mais, conclut-il, « je trouve excessif que cette réconciliation se fasse sur mon dos ».

Mercredi 22 mars. — M. Jean Ajalbert riposte : « Je n'ai pas varié. Il ne s'agissait pour moi que de *publier ce qui est publiable*. Ce sont des formules dont n'avaient pas à s'émouvoir mes camarades auprès de qui je n'ai pas à entrer en grâce ; quoique veuille en douter M. Souday, parmi nous l'indépendance est complète. »

A quoi M. Paul Souday répond dans le même numéro de *Comœdia* du 22 mars :

Il reste que le 14 août 1921 il (M. Ajalbert) disait dans son interview de *Comœdia* : « Je n'ai pas à faire mystère de mon opinion, encore qu'elle soit toute contraire à celle de mes amis et collègues » ; et, le 15 mars 1922, dans le *Mercure de France* : « Je comprends aussi les émouvantes raisons de mes camarades qui pourraient finalement avoir raison. » Comme il a l'habitude de se contredire, non seulement à sept mois de distance, mais dans le cours du même article, il devient assez difficile de savoir exactement ce qu'il pensait l'an dernier, et ce qu'il pense aujourd'hui. On constate pourtant d'une façon certaine que ce n'est pas, d'une année à l'autre, tout à fait la même chose, et qu'il s'est sûrement rapproché du point de vue de la majorité des Dix.

Lundi 17 mars. — Nouvelle lettre de M. Jean Ajalbert, nouvelle réponse de M. Paul Souday (*Comœdia*).

M. Jean Ajalbert estime « que la controverse est épuisée, d'autant plus que l'Académie Goncourt est dessaisie, ès-mains du Ministre, désormais seul juge du litige ».

Quant à M. Souday, il déclare tout net que « cette incontinence épistolaire devient abusive. Etant fonctionnaire, il (M. Ajalbert) n'a pas autre chose à faire que d'écrire des lettres, mais, dit M. Souday, j'ai, moi, d'autres occupations, et ne puis continuer indéfiniment cette controverse... »

§

Un ex-candidat au prix Goncourt. — C'est M. André Chevrillon, aujourd'hui membre de l'Académie Française, et qui, en cette qualité, va prochainement représenter la France aux Etats-Unis à l'occasion des fêtes organisées pour le Tri-centenaire de Molière. On a généralement oublié (et M. Chevrillon l'a sans doute oublié lui-même) que l'auteur de *Sanctuaires et paysages d'Asie* fut candidat au prix Goncourt en 1905. Il obtint même, avec ce livre, une voix au premier tour de scrutin.

C'est le seul candidat au prix Goncourt qui soit devenu membre de l'Académie Française. Il est vrai que ce candidat avait déjà été couronné trois fois par les Quarante lorsqu'il se tourna vers les Dix, et que ceux-ci (Mirbeau l'a déclaré dans une interview au *Gil Blas* le 18 décembre 1906) aiment « à couronner des livres qui ne pourraient, en aucun cas, être couronnés par l'Académie Française ».

Oui, mais... *Dingley, Terres lorraines, En France, Monsieur des Lourdines, Nène* etc., étaient tout de même très dignes des lauriers de l'Institut. — L. DX.

§

Le centenaire d'Erckmann. — Nous avons annoncé l'année dernière (*Mercure de France* du 1er juin 1921) qu'un comité venait de se constituer à Phalsbourg afin de célébrer, le 21 mai 1922, date anniversaire de la naissance d'Emile Erckmann, originaire de cette ville, les auteurs des « Romans nationaux et populaires ». Ce Comité, qui avait pour président d'honneur M. Millerand, et pour présidents MM. Raymond Poincaré et Maurice Barrès, avait même projeté d'élever un monument à Erckmann-Chatrian. Or, nous devons avouer que depuis l'année dernière nous n'avons plus entendu parler de ce projet. Se serait-on heurté à des difficultés qui retarderaient encore la réconciliation posthume des deux collaborateurs si péniblement divisés à la fin de leur vie ? — L. DX.

§

Commémoration verlainienne à Metz. — Vendredi 31 mars,

jour anniversaire de la naissance de Verlaine, après l'inauguration par Gustave Kahn d'une exposition d'art moderne organisée par la Fédération Lorraine des Lettres et des Arts, les assistants se sont rendus à la maison natale de Verlaine, où Gustave Kahn a prononcé quelques paroles, associant au souvenir de Verlaine celui de Georges Périer, également poète messin.

Etaient présents à l'inauguration de l'exposition d'art moderne et à la commémoration Verlaine :

M. le Préfet de la Moselle et Mme Manceron ; M. le Général de Lardemelle, Gouverneur de Metz ; M. Winsback, Maire de Metz ; M. le Colonel, Président de la « Fédération Lorraine des Lettres et des Arts » et Mme Deville ; M. le Président de l'Académie de Metz et Mme Prevel ; M. le Secrétaire Général de la Moselle et Mme Rogé ; M. le Secrétaire Général de la Moselle et Mme Debord ; M. Blondeau, Procureur de la République ; M. Vautrin, Conseiller général ; M. Feschotte, Directeur du Cabinet du Préfet ; M. le Directeur de l'Instruction publique et Mme Renault ; M. le Proviseur du Lycée et Mme Beck ; M. le Directeur du Conservatoire et Mme Delaunay ; M. d'Arbois de Jubainville, Archiviste de la Moselle ; M. Houpert, Vice-Président de la Chambre de Commerce ; M. le Substitut et Mme Gaulène ; M. le Substitut et Mme Menjaud ; M. Pellegrin, Juge au Tribunal ; M. Grillot, Juge au Tribunal ; M. Blavin, Chef adjoint du Cabinet du Préfet ; M. l'Abbé Ritz, Directeur du *Lorrain* ; M. Nicolaï, Directeur du *Cri de Metz* ; MM. Moussat, About, Bourgin, Carrez, Gain, Parmentier, etc..., Professeurs au Lycée ; Commandant Tribout ; M. Pfrengle, Président de l'Association des Officiers de complément ; M. César, Président du Cercle Musical Messin ; Capitaine Girard ; M. Desmonts, rédacteur à *l'Est Républicain* ; M. Mégret, rédacteur au *Messin* ; M. Zenner, rédacteur au *Républicain Lorrain* ; M. Hory, rédacteur à *l'Eclair de l'Est* ; M. Coustans, rédacteur à *la Tribune du Peuple*, etc., etc. ; Mmes Haas, Régnier, Tillement, Amos, Wantz, Perrin, etc., et la plupart des artistes lorrains exposant à la « Maison d'Art » : Mmes Florentin, Dubost, Kaiser, Teitgen ; MM. Engel, Nassoy, Remy, Periot, Thiry, etc., etc.

§

A propos d'une nouvelle traduction de « la Sonate à Kreutzer » — M. E. Halpérine-Kaminsky publie chez Plon cette nouvelle traduction de *la Sonate à Kreutzer*. Dans la préface il dit que cette traduction « a été faite d'après la troisième et dernière version du texte russe *ignorée jusqu'ici du public français* et demeurée assez peu connue des Russes eux-mêmes ».

Or, on a beau comparer le texte de M. Halpérine-Kaminsky avec celui qui a paru il y a une dizaine d'années au *Mercure de France* d'abord,

puis dans la traduction des œuvres complètes du comte L. N. Tolstoï publiée chez Stock, il n'y a *pas une phrase* qui manque; c'est exactement le même texte. Il en est de même d'une autre traduction parue postérieurement à la *Feuille littéraire*. Sur ce point donc, ou M. Halpérine-Kaminsky se trompe lourdement, ou il trompe ses lecteurs.

Dans la même préface il explique comment ce précieux texte, *demeuré inconnu même des Russes*, est en sa possession. « Cette dernière version, dit-il, se trouvait bien dans l'édition des œuvres complètes du grand écrivain, édition posthume publiée par sa veuve, la comtesse Sophie; mais la censure veillait... » Elle fit saisir les volumes, et à peine quelques exemplaires de cette édition *devenue rarissime* ont été sauvés. C'est un exemplaire de cette précieuse édition que la comtesse Sophie Tolstoï aurait remis à M. Halpérine-Kaminsky.

Il est bien fâcheux que M. Halpérine-Kaminsky n'explique pas plus clairement de *quelle* édition il s'agit. Après la mort du comte L. N. Tolstoï deux éditions posthumes ont paru, chacune en vingt volumes ; une (la *deuxième*) en 1911, imprimée chez Kouchneroff et Cie à Moscou. L'autre, en 1912-1913, chez Sytine à Moscou. Les deux éditions ont été mises en vente, et dans le texte de la *Sonate à Kreutzer* publié dans chacune de ces deux éditions, se trouve la phrase, que M. Halpérine-Kaminsky prétend n'avoir trouvée que dans son exemplaire *rarissime*, et qui est celle-ci: « Parce qu'une dizaine ou vingtaine d'êtres humains voudraient cesser de se conduire en porcs, notre espèce courrait le risque de s'éteindre ! » Cette même phrase (un peu autrement traduite) se trouve également dans la traduction publiée dans les œuvres complètes du comte L. N. Tolstoï, et tout récemment dans la collection : « Les Maîtres du Livre » ; elle figure également dans la traduction de la *Feuille littéraire*.

P. Birukoff, dans le IIIe volume de la biographie du Comte L. N. Tolstoï, qui vient de paraître en russe à Berlin, ne souffle pas un mot de cette version mystérieuse de la *Sonate à Kreutzer*. Le fils du Comte Tolstoï, Léon, qui se trouve actuellement en France, a écrit de son côté à un de nos amis qu'il ignore cette suppression de toute une édition des œuvres de son père, suppression connue de M. Halpérine-Kaminsky seul.

§

Le premier livre de Louis Huot.

Monsieur le Directeur,

Dans le numéro du premier avril 1922, le Dr Paul Voivenel écrit, page 276 : « En 1898 Louis Huot, tout jeune médecin-major, publia à la *Société d'Editions littéraires* une étude de mœurs malgaches, *Vasanga*, dans laquelle se traduit très heureusement le charme puissant de la sylve africaine. »

Oserai-je signaler à vos lecteurs que j'étais alors le Directeur de ladite société d'édition, et que je dus me disputer avec un de nos associés, le professeur Blancharb, pour confier ce manuscrit à l'imprimeur ?

Aussi modeste que talentueux, le Dr Louis Huot n'aurait peut-être pas publié cette première œuvre sans mon insistance à l'encourager ; je suis heureux d'avoir alors émis un pronostic favorable, confirmé par le succès. *Vasanga*, comme le dit le Docteur Voivenel, donne une juste idée, sous le couvert d'une idylle, du charme de Madagascar.

Dr HENRI LA BONNE.

§

Le vieux Will. — Il n'est peut-être pas de cliché plus rebattu... et plus burlesque que ces trois mots : le vieux Will. C'est V. Hugo qui fut le premier, croyons-nous, à employer ces termes en parlant de Shakespeare. Mais Hugo avait cette excuse : il ne savait pas l'anglais. Quoi qu'il en soit, on les a employés, et on les emploie chez nous à tout bout de champ. Naguère encore, un brillant auteur, « magister professionnel », M. Henry Bidou, écrivait dans *Conferencia*, p. 46 : « Musset est plus faible assurément que le vieux Will ... C'est un poncif donc sacré et consacré.

Cependant jamais aucun écrivain anglais n'a appelé *Old Will* l'auteur de *Hamlet*. Que dirions-nous si un Anglais écrivait le vieux Pierrot en parlant de Pierre de Ronsard, ou le Vieux Jeannot en citant Jean Racine, ou le vieux To-tor en exaltant V. Hugo ? Gageons que nos écrivains continueront néanmoins à répéter pieusement cette appellation de vieux Will. Il serait tout aussi cocasse de remplacer John Milton par le Grand Jeannot. On n'y a pas encore songé chez nous, mais pour le vieux Will le pli est pris, et, comme dit l'autre, une fois que ça commence, c'est fini, ça continue.

§

Le grand Dictionnaire anglais d'Oxford. — La publication de l'*Oxford Dictionary on Historic Principles* a été commencée en 1882, et ce long travail en dix gros volumes est maintenant sur le point d'être terminé. A propos de cet événement, le rédacteur en chef actuel, le docteur W. A. Craigie, qui, en ce moment, se trouve aux Indes, d'où il se rendra aux Etats-Unis où il pense arriver au printemps, nous écrit :

Le dictionnaire n'est malheureusement pas encore tout à fait terminé, et les difficultés dans les questions d'imprimerie en ce moment retardent sa conclusion. C'est, du reste, la raison pour laquelle j'ai pris une année de congé en ce moment, laissant derrière moi assez de manuscrits pour occuper les imprimeurs jusqu'à mon retour. Le Dr Bradely et M. Onions sont tous deux à l'œuvre avec *W*, mais c'est une lettre longue et difficile, et il leur faut du temps pour la terminer. La question du contenu et de l'ampleur du supplément n'a pas encore été examinée avec attention. Il y a une grande quantité de matière sup-

plémentaire, mais il est impossible de dire combien en est désirable. Des considérations d'ordre matériel restreindront probablement le supplément dans les proportions de ce qui est indispensable pour compléter ou corriger les articles déjà parus dans le dictionnaire, sans essayer d'ajouter à leur nombre par l'inclusion de nouveaux mots, à moins qu'ils ne soient d'une importance exceptionnelle, tels *appendicite* ou *radium*. Autant que je sache, il ne nous est pas venu beaucoup d'aide des colonies, mais il serait peut-être utile de consulter la liste de nos collaborateurs donnée dans le tome Ier du dictionnaire. Le professeur Morris, le compilateur du *Austral Dictionary*, nous a envoyé d'Australie un grand nombre de ses fiches, mais, à part ceci, je ne me souviens pas d'autres contributions coloniales importantes. Miss Rosfrith Murray est le seul membre de la famille du défunt Sir James [le Dr Murray fut au début l'âme du dictionnaire et son premier rédacteur en chef] à travailler actuellement au dictionnaire.

THÉODORE STANTON.

§

Ernest-Arthur Vizetelly. — Sous le règne d'Elisabeth, un verrier vénitien arrivait en Angleterre pour y exercer sa profession. Il s'y mariait, et ses descendants abandonnaient, au XVIIIe siècle, la profession de leur ancêtre pour celle d'imprimeur. Depuis cette époque, ils ont tous témoigné du plus vif intérêt à ce qui touche aux livres.

L'un deux, Henry Vizetelly, fut un des pionniers du journalisme illustré. Il contribua notamment à la fondation, en 1842, de l'*Illustrated London News*, fut l'ami de Thackeray et de quelques hommes de lettres de cette époque, travailla à Paris comme correspondant de journaux anglais et a laissé un livre de souvenir intitulé « Glances back through Seventy Years ». (Regards en arrière sur soixante-dix années.)

C'est pendant son séjour à Paris que naquit son fils Ernest-Alfred Vizetelly qui vient de mourir à l'âge de soixante-neuf ans. Elevé au lycée Impérial Bonaparte, Ernest avait 17 ans quand éclata la guerre 1870-1871. Il aida alors son père en se faisant correspondant de guerre — et il était, sans nul doute, le plus jeune journaliste à rendre compte des opérations militaires. Il réussit, notamment, à sortir de Paris. Traversant les lignes ennemies à Versailles, il joignit l'armée de Chanzy et décrivit la défaite du Mans. Les souvenirs de cette époque lui fournirent par la suite la matière de deux volumes : *My days of adventure* (Mes jours d'aventures) et *My adventures in the commune of Paris* (Mes aventures pendant la Commune).

En 1880, son père, Henry Vizetelly, rentrait en Angleterre où il fondait une maison qui se spécialisait dans les traductions de livres étrangers. Son fils Ernest, qui avait continué sa carrière de journaliste, vint le rejoindre en 1887 comme co-éditeur et lecteur. L'année suivante ils se voyaient poursuivis pour avoir traduit trois romans d'Emile Zola : *Nana, La Terre* et *Pot-Bouille*. Condamnés, ils durent liquider leur

entreprise, et Ernest Vizetelly, qui, en 1881, avait épousé une Française, Marie Tissot, fut obligé, à l'âge de 35 ans, de recommencer sa vie.

Il eut le pressentiment que l'hostilité générale contre Zola ne durerait pas et, en 1891, il donnait dans un journal hebdomadaire une traduction de *La Débâcle*. Ce fut la première d'un série de traductions de Zola, qui obtinrent le plus grand succès.

En 1904, Vizetelly couronna son œuvre par une étude intitulée *Emile Zola, novelist and reformer* (Emile Zola, romancier et réformateur) qui est une des biographies les meilleures et les plus complètes du romancier. Dans ce volume Vizetelly parle de lui-même ; c'est qu'en effet, quand Emile Zola, en 1898, s'en fut en Angleterre pour y chercher un refuge, sous le nom de « M. Pascal » — après qu'il eut été condamné par les tribunaux pour sa fameuse lettre *J'accuse*, — ce fut Ernest Vizetelly qui l'accueillit et l'assista dans son exil.

C'est dans sa maison d'Hampstead, au nord de Londres, où il était depuis longtemps retenu par la maladie, qu'Ernest-Arthur Vizetelly est mort le 26 mars dernier. — A.C.C.

§

Où est né Napoléon ? — Sous ce titre, la *Revue de la Semaine* des 23 et 30 décembre a publié une étude de M. Ch. Chassé, dont la conclusion, — d'accord avec l'état présent des études napoléoniennes sur ce point depuis longtemps débattu, — reste toujours que Napoléon vit le jour à Ajaccio le 15 août 1769 (p. 543). Dès lors, il semblerait qu'il n'y eût pas lieu de discuter ce travail, si certaines lacunes qu'il contient ne méritaient d'être remplies au profit de l'Histoire.

L'un des principaux arguments de M. Chassé touchant le peu de valeur qu'à son avis posséderait le fameux dossier de Napoléon provenant de Libri, ce serait que le célèbre bibliopirate aurait fort bien pu « truquer » ces précieux autographes. Nous nous étonnons que M. Chassé, — qui s'est rendu jusqu'à Saint-Maximin en quête de documents, — n'ait pas songé à aller se convaincre à Florence même de la parfaite authenticité de ces pièces, qui s'y trouvent, — nous nous en sommes convaincu cet été encore, — en parfait état de conservation à la *Biblioteca Medico-Laurenziana*, provenant du fonds Ashburnham. D'ailleurs, M. Chassé n'aurait eu qu'à consulter aux manuscrits de notre *Nationale* la collection d'autographes du Baron de Trémont pour s'y apercevoir qu'une partie de ce fonds Libri avait été aliénée par son possesseur avant d'être cédée au Lord anglais, et que c'est ainsi que Trémont put en saisir quelques bribes, qui se trouvent actuellement dans notre dépôt national.

Un des autres chefs d'argument de M. Chassé, lorsqu'il traite de l'attribution à M. de Marbeuf de la procréation du futur César, c'est que les plus anciennes sources imprimées à ce sujet ne seraient pas an-

térieures à 1815, soit donc à une époque où la calomnie systématique du grand Corse était à l'ordre du jour. Ce raisonnement ne porte pas, car, dès 1797, paraissait à Londres, en anglais, un écrit que traduisit aussitôt en français Bourgoing, et qu'analysa longuement le *Magasin Encyclopédique* du savant antiquaire Millin. Que M. Chassé se reporte donc au tome III de ce recueil, p. 303 et suivantes. Il s'y convaincra que, dès l'année 1797, on imprimait, — et telle semble être l'origine des dires subséquents, — en France, que « Madame Buonaparte... qu'on dit avoir été belle, avoit fixé l'attention du Comte de Marbeuf, nommé par Louis XV au gouvernement de la Corse », et que c'était « à lui que la malignité fait honneur de la naissance de notre héros ».

D'une façon générale, M. Chassé s'est efforcé de se documenter. Il lui est cependant arrivé la même aventure qu'à M. Colonna de Cesari Rocca, qui était resté ignorant du plus important de tous les articles écrits, dans des Encyclopédies, sur la question en litige : celui inséré en 1863 au tome XXXVII de la *Nouvelle Biographie Générale Didot*, omission que lui reprocha avec raison M. Roger Peyre au numéro de mai-juin 1905 de la *Revue des Etudes Historiques*, p. 312-313. D'ailleurs, si M. Chassé renvoie p. 536 au t. LIX de la *Biographie Universelle*, il ne s'aperçoit pas que ce qu'il eût fallu d'abord citer, c'étaient les articles au tome Ier, p. 450 et suivantes, de la *Biographie Universelle et Portative des Contemporains*, parus un an avant celui du recueil Michaud. M. Chassé, d'autre part, eût-il fait au travail de Clara Tschudi, dénué de références, l'honneur de le citer, s'il eût su que, dès 1814, le Nord nous avait, par la plume du célèbre Baron Cotta, dotés d'un ouvrage de premier ordre sur *Das Haus Bonaparte*, ouvrage qu'avait pris soin de signaler l'auteur de la notice nécrologique sur le grand éditeur allemand insérée en 1833 au tome Ier de la *Revue des Deux Mondes*, p. 573-576 ? Nous avons compté, dans trois pages du travail de M. Chassé. — pp. 534-536, — quinze expressions dubitatives. Peut-être en eût-il ajouté une de plus, portant sur l'inutilité de ses recherches, si, consultant la collection de l'*Intermédiaire des Chercheurs et Curieux* aussi loin que... 1904, il y eût découvert que toute cette question de l'acte de baptême de Napoléon y avait été en somme solutionnée : seul point, cependant, qui eût pu justifier son étude, puisque la prétendue tradition bretonne de la naissance de Napoléon quelque part au pays d'Armor n'était qu'une agréable facétie, digne, tout au plus, de fournir à quelque La Villemarqué *redivivus* matière à quelque mystification genre Barzas Breiz. — C. P.

§

Les logis parisiens d'Helvétius. — Dans l'écho paru sous ce titre (*Mercure du 15 janvier*) nous signalions que certains auteurs font naître Helvétius rue Serpente et d'autres rue Sainte-Anne. Ce que

nous ignorions, c'est qu'il en est un qui le fait naître à la fois rue Serpente et rue Sainte-Anne !

En effet, Frédéric Lock, auteur du *Dictionnaire topographique et historique de l'ancien Paris, avant l'annexion*, écrit, à la page 410 de son livre :

Claude Adrien Helvétius, auteur du livre intitulé *L'Esprit* (sic), est né rue Serpente.

Et, à la page 395 du même ouvrage, on peut lire à l'article consacré à la rue Sainte-Anne :

De 1792 à 1815, elle a porté le nom de Helvétius qui y était né.

La vérité est qu'Helvétius est né dans l'hôtel que possédait son père, rue Geoffroy-l'Asnier (il fut baptisé en l'église Saint-Paul) ; mais le père d'Helvétius avait, dans le même temps, un autre hôtel rue Serpente.

Quant à l'auteur du livre *de l'Esprit*, ce n'est que beaucoup plus tard (alors qu'il était marié et avait renoncé à sa charge de fermier général afin de se consacrer tout entier à ses amis les *Encyclopédistes*) qu'il habita rue Sainte-Anne.

§

A propos des fortifications de Bayonne et du Fort Lagarde. — Il n'est pas toujours mauvais de signaler les abus. A preuve les résultats obtenus par les deux échos que nous publiâmes dans le *Mercure* (15 octobre 1921, p. 573 ; 15 novembre 1921, p. 281) (1) sur la démolition d'une certaine portion de l'enceinte de Bayonne et l'imminence, par suite de sa mise aux enchères par l'Administration des Domaines, d'une destruction, ou mutilation, du Fort Lagarde, construit par Vauban à Prats-de-Mollo. Pour ce qui est de Bayonne, M. André Geiger a pris la peine d'apprendre aux lecteurs du *Mercure* (numéro du 1er février 1922, p. 803) que l'essentiel de ce qui pouvait en être sauvé était désormais assuré de l'être, et M. le maire de Bayonne avait, d'ailleurs, bien voulu nous écrire que « l'intention formelle » de la municipalité « était de maintenir intacte la partie des remparts qui s'étend depuis le Château-Vieux jusques et y compris la Porte d'Espagne », — ajoutant, fort aimablement, que « la question ferait l'objet d'un rapport complet, qui sera soumis au Conseil Municipal et que je ne manquerai pas de vous faire parvenir, afin que vous puissiez en faire état, si vous le jugez utile, dans le *Mercure de France* ». Est-ce à dire, pour autant, que les amoureux de pittoresque et, d'une façon plus générale, les amis de nos sites historiques, trouvent leur compte aux démolitions partielles de Bayonne ? Voici ce qu'à la date du 10 février dernier nous écrivait un vieux Bayonnais, à ce sujet :

(1) Reproduit dans *L'Hôtellerie Française* du 15 février 1922.

.... J'avoue que j'aimais beaucoup Bayonne il y a trente ans. Je l'aime encore, bien que je doive, en toute impartialité, reconnaître avec vous que notre ville a perdu considérablement de son cachet particulier et tend à n'être plus qu'une petite cité méridionale à l'instar de tant d'autres, du type « sous-préfecture », encore que toujours fort gaie. Et le temps n'est plus et ne reviendra plus, hélas ! où un Théophile Gautier, se rendant, au printemps de 1840, en Espagne, pouvait définir Bayonne « une ville presque espagnole » et souligner l'harmonieux contraste que formaient les arbres de ses promenades et l'austérité des lignes droites produites par ses fortifications et ses parapets ! Mais à quelles sottises je me laisse aller ! L'originalité : on s'en soucie bien aujourd'hui ! Ne faut-il pas que tout rentre dans le rang : villes et gens ? Je n'y vois, comme vous, aucun inconvénient en définitive, s'il est avéré que ce système, essentiellement moderne, tourne au plus grand profit de la généralité. Et puis, nous avons toujours, à peu de distance, nos belles pinèdes et nos plages merveilleuses : ce qui console l'artiste de la disparition, plus ou moins nécessaire, de quelques vieux murs.....

Entendu. Restait le Fort Lagarde. Il ne sera pas sans intérêt d'apprendre qu'il se trouve également à peu près à l'abri du vandalisme qui le menaçait. Un ami de là-bas nous écrit, en effet, qu'il est presque certain qu'il sera transformé en sanatorium. On ne pouvait faire un meilleur emploi de ce gardien, désormais inutile, de l'intégrité de notre territoire que de le consacrer à sauvegarder — sur sa montagne de 856 mètres qui voisine avec le col d'Ares, par où passa sans doute César — la santé physique des Français après qu'il en avait, si longtemps, défendu la frontière continentale. — C. P.

§

Quelques auberges célèbres. — On peut s'étonner, étant donné la popularité de Dickens, que nul n'eût encore songé à identifier les hôtels et tavernes où les membres du Pickwick Club s'arrêtèrent au cours de leurs multiples aventures.

A la suite de l'inoubliable M. Pickwick, un Anglais érudit, M. B. W. Matz, s'est mis en route. Mais il lui a fallu enregistrer bien des disparitions.

Fort heureusement le « George and Vulture », qui était comme le lieu de ralliement du club, existe toujours et on y peut voir la Chambre où fut arrêté M. Pickwick, pour être conduit à la prison de Fleet Street.

A Rochester, la « Bull Inn » subsiste toujours debout. Au-dessus de la porte d'entrée on peut voir une enseigne avec cette légende : « Bonne maison. Bons lits. *Vide* Pickwick ». La chambre de M. Pickwick lui-même porte le numéro 17. Celles de MM. Tupmann et Winkle, qui communiquent, sont respectivement numérotées 13 et 14. La salle où eut lieu le bal que nul lecteur n'a oublié, et où MM. Tupmann et Winckle rencontrèrent le docteur Slammer du 97^s^ régiment, n'a pas changé.

L'Hôtel du Grand Cheval Blanc à Ipswich, lui aussi, existe encore. Mais c'est, affirment ceux qui y séjournent aujourd'hui, un hôtel excellent, alors que Dickens en parle de manière à en faire douter. Il est même surprenant que nul procès n'ait été engagé, en son temps, par le propriétaire du « Grand Cheval Blanc » qui aurait certainement obtenu des dommages et intérêts.

L'actuel propriétaire s'est avisé d'un mode de réclame qui est certainement sans précédent. Aux voyageurs, il distribue une notice, où est imprimé tout au long le chapitre consacré à son hôtel, dans les *Pickwick Papers*, et il est piquant d'y lire la description que voici, d'un établissement où on est convié à s'arrêter :

Dans la rue principale d'Ipswich, à main gauche et à peu de distance de la place où s'élève la mairie, se trouve une auberge connue sous le nom de « Grand Cheval Blanc ».

..... Le « Grand Cheval Blanc » est célèbre dans tout le voisinage par sa taille gigantesque — au même degré qu'un bœuf primé, qu'un oignon monumental dont les journaux locaux ont parlé, ou encore un porc gras. Jamais on ne vit réunis sous un même toit de tels labyrinthes de couloirs sans tapis, de tels dédales de chambres humides et mal éclairées, un si grand nombre de repaires où manger et dormir, que ceux qui sont réunis entre les quatre murs du « Grand Cheval Blanc ».

Voici maintenant la description de la salle à manger :

Une grande pièce mal meublée, avec une grille sale dans laquelle un petit feu faisait des efforts désespérés pour être joyeux, mais qui disparaissait vite sous l'influence déprimante du lieu. Après une heure d'attente, un morceau de poisson et un beefsteack furent servis aux voyageurs.... Ceux-ci commandèrent une bouteille de porto, le plus mauvais possible, au prix le plus élevé possible.

Mais ces lignes sont signées Charles Dickens et c'est suffisant pour décider le lecteur à visiter « Le Grand Cheval Blanc » qui, soit dit sans publicité, a quelque peu changé depuis l'époque où M. Pickwick y rencontra M. Momus. — A. C. C.

§

La partition de l'avenir. — Dans une lettre que publie le *Mercure* du 15 mars (856-857), M. Louis Vierne déplore qu'une partition comme celle des *Béatitudes* de César Franck ne soit pas encore gravée, nos éditeurs musicaux français faisant toujours preuve d'une réserve fort préjudiciable à l'expansion de l'art français, non seulement à l'étranger, mais en France même....

L'intervention judicieuse de la cinégraphie ne viendra-t-elle pas, un jour prochain, transformer complètement l'édition musicale ? Voici, en effet, qu'une demoiselle Gisèlla Salden-Goth, apprend un journal de Prague, vient d'imaginer un dispositif ingénieux permettant, grâce à des projections, comme on en fait dans les écoles, de mettre sous les

yeux du chef d'orchestre, de ses musiciens, et aussi du public, la partition exécutée au concert. D'après le système de Mlle Salden-Goth, les musiciens seraient divisés en deux groupes, deux segments de cercle, et liraient la page de la partition projetée sur l'écran. Au milieu, au-dessous de l'écran, faisant face au public, le chef d'orchestre. A l'appareil, un musicien opérateur, ou plutôt un opérateur musicien, faisant l'office de tourneur de pages.

Outre l'économie matérielle résultant de ce dispositif, qui supprime copie et gravure de musique, donc tant de causes d'erreurs dans le matériel et aussi tant de frais, — musiciens et auditeurs pourraient ainsi suivre ensemble l'œuvre éxécutée, l'œuvre tout entière. Il en résulterait pour tous une bien plus grande attention, un bien plus grand intérêt porté à l'œuvre éxécutée. Plus de ces copies égarées, lacérées, brûlées, que déplore M. Vierne ; plus de risques de voir disparaître un manuscrit précieux comme celui des *Béatitudes ;* au contraire, préservation intégrale de la pensée de l'auteur, si l'on se borne à photographier son manuscrit même, — à condition qu'il soit lisible ! ... La musique de chambre, moins favorisée peut-être que celle d'orchestre, par les éditeurs français, trouverait dans ce procédé, mis au service d'œuvres modernes, des « débouchés » qui se font de plus en plus rares pour elle.

Mais M. Eugène Morel n'a-t-il pas déjà inventé, en France, quelque chose d'analogue ?

§

Une lettre de M. Georges Polti :

Paris, 22 mars 1922.

Mon cher Vallette,

Décidément, il n'y a bien que 36 situations dramatiques : pas une de plus, pas une de moins !

En voici une démonstration nouvelle : dès qu'un auteur dramatique, fatigué ou mal doué, sent lui-même la banalité de ce qu'il nous présente, il fait annoncer par ses amis, pour donner le change au public, que sa pièce ne pourrait « rentrer dans les *36 Situations Dramatiques* auxquelles M. Georges Polti prétendait ramener », etc.

Je retrouve ce cliché, — déjà employé pour M. Rostand fils *e tutti quanti*, — dans la chronique « consacrée » par M. de Flers à la *Diane au bain* de MM. Coolus et Hennequin. Or de quoi s'agit-il dans cette pâle bluette? d'une *Jalousie Erronée* (32e situation).

C'est tout à fait de l'inconnu, vraiment !

En riant, et en vous serrant la main, mon cher Vallette, bien affectueusement,

GEORGES POLTI.

§

Une prophétie allemande sur la réapparition de l'Atlantide. — Il a paru l'an dernier à Siegmar-Chemnitz un volume intitulé : *Kommende Weltkatastrophen*, que son auteur, le Dr. G. Lomer, a bien voulu nous faire parvenir. Ces *catastrophes mondiales à venir* sont, naturellement, toutes plus horrifiques et fantastiques les unes que les autres et l'on aura une suffisante idée de la nature de ces pronostications, si l'on consigne que leur auteur ressert très sérieusement la vieille fable de l'influence des comètes. Il les appelle — comme si l'on vivait aux époques de barbares ignorance qu'a flagellées un Pierre Bayle — *diese Stoerenfriede geordneter Zustaende* (*ces trouble-fêtes des situations normales*) et voit en elles des messagères de guerres ! Mais sa science cabalistique ne lui suffisant sans doute pas, il a eu recours, en bon occultiste, à une voyante extra-lucide. Et celle-ci, entre autres merveilles inouïes, lui a pronostiqué le réaffleurement de la fabuleuse Atlantide, à la suite de catastrophes volcaniques. M. Pierre Benoit n'a qu'à se bien tenir... En lisant ces chimériques lubies, nous nous sommes souvenu de ces vers du IIe acte de la *Medea* de Sénèque (v. 375-379) :

Venient annis secula seris,
Quibus Oceanus vincula rerum
Laxet et ingens pateat tellus,
Tethysque novos detegat orbes,
Nec sit terris ultima Thule...

Jusqu'ici les commentateurs s'étaient complus à voir dans ces vers une annonce... de la découverte de l'Amérique et Jacinto Verdaguer les cite dans une des *notes* de son poème catalan sur *l'Atlantide*, en en donnant la traduction espagnole faite par Colomb dans ses *prophéties*. Evidemment, Sénèque était Espagnol. Mais pourquoi ne pas admettre, aussi bien, qu'il avait entendu parler de l'antique tradition du continent disparu et ne faisait, dans le passage en question, que donner corps à un dire de son époque, selon lequel, à la fin des temps, la fabuleuse Atlantide réapparaîtrait ? Comme quoi Sénèque et la voyante du Dr G. Lomer se touchent. — C. P.

§

La répression du duel. — C'est un sujet bien controversé et la discussion ne date pas d'hier. En France, depuis la guerre, le duel semble avoir disparu et le projet de loi actuellement à l'étude ne fera, lorsqu'il sera voté, que consacrer un état de fait.

En Angleterre, il y a longtemps, près d'un siècle, que le duel a été aboli.

S'il était interdit depuis plusieurs années auparavant, la pratique

n'en continuait pas moins, en particulier dans l'armée. La répression était sévère. Mais les partisans du duel, chez ceux-là mêmes qui devaient juger les coupables, étaient si nombreux qu'on vit souvent les juges s'efforcer de ne pas appliquer la loi.

Ainsi, lord Cadigan ayant tué au cours d'un duel au pistolet un certain capitaine Harvey Tuckett fut poursuivi devant la Chambre des Lords pour avoir « blessé en duel le capitaine Harvey Tuckett ». L'accusation établit « qu'il avait tué le capitaine James Garnett Harvey Tuckett ».

Les Lords acquittèrent lord Cadigan arguant qu'on avait négligé d'établir l'identité du capitaine Harvey Tuckett blessé en duel avec le capitaine James Garnett Harvey Tuckett.

Le duc de Wellington, lui-même, qui s'était efforcé très sérieusement de faire disparaître le duel, céda cependant aux préjugés de sa génération et rencontra sur le terrain Lord Winchelsea.

Et pourtant, en 1807, un duelliste victorieux avait été décapité pour avoir contrevenu aux lois en vigueur. — A. C. G.

§

Nouvelles de Russie. — Du *Gaulois*, 30 mars 1922.

(D'après des dépêches d'Agence du 29 mars) :

Il se pourrait que les 150 millions de roubles alloués par les soviets à chacun des membres de leur délégation à Gênes pour se faire confectionner des habits de grands bourgeois servissent à leur faire tailler des vêtements de deuil.

Le bruit courait, hier soir, en effet, que Lénine était mort... Privé du cerveau qui l'a conçu et maintenu jusqu'ici, le régime soviétique serait-il destiné inévitablement à suivre son fondateur au tombeau ?

De l'agence Radio :

Londres, 30 mars. — Un message sans fil reçu la nuit dernière directement de Moscou annonce que lundi, à 23 heures, Lénine a prononcé publiquement, à l'occasion de l'ouverture de la session du onzième congrès du parti communiste, un important discours politique.

Le sans fil de Moscou spécifie que son discours fut particulièrement énergique et éloquent, etc., etc.

De l'*Humanité*, 31 mars :

Pendant que la presse capitaliste flatte les bas instincts de ses lecteurs en leur annonçant la maladie et même la mort de Lenine, le grand révolutionnaire russe, après une courte période de repos, est rentré dans l'action, etc., etc., etc.

§

Le Directeur de casino et Beethoven. — Le journal hollandais *Het Vaderland* racontait récemment cette anecdote savoureuse, dont il garantissait l'authenticité :

C'était en 1913, à Ostende. Pendant le banquet que donnait M. Mar-

quet, directeur du Kursaal, à l'occasion du grand festival des compositeurs belges qui venait de se terminer, la conversation tomba sur la neuvième symphonie de Beethoven. L'orchestre du Kursaal en avait, peu auparavant, donné une excellente audition. Plusieurs musiciens, tels que Tinel, directeur du Conservatoire de Bruxelles (le journal hollandais ignore peut-être qu'Edgard Tinel était mort depuis le 28 octobre 1912), E. Mathieu, son collègue de Gand, van der Heude, Léon Dubois (successeur de Tinel à Bruxelles), d'autres encore, félicitaient l'amphytrion.

Celui-ci se sentit tellement flatté que, s'adressant à Léon Rinskopf, il lui dit : « J'ai l'intention de donner à ce Beethoven l'occasion d'écrire une dixième symphonie. Ça serait quelque chose d'épatant pour la saison prochaine ! »

Les compositeurs se regardèrent, dans un silence anxieux. Rinskopf, cependant, sauva la situation en répliquant qu'il allait faire part immédiatement du désir de M. Marquet à Beethoven. Et l'on en resta là provisoirement. Quelques semaines plus tard, Marquet vint trouver Rinskopf et lui demanda s'il avait reçu une réponse de Beethoven. « Les compositeurs sont souvent très négligents, lui dit Rinskopf. D'ailleurs, je ne crois pas qu'on puisse acheter Beethoven... » — « Ça m'est égal, répondit Marquet, piqué, il faut que j'aie quelque chose d'inédit de lui, et je l'aurai. Ça coûtera ce que ça coûtera ! Offrez-lui, s'il le faut, 10.000 francs ; nous les retrouverons bien. »

Rinskopf promit encore de se mettre en rapport avec Beethoven, en exprimant à son directeur tout son scepticisme sur l'issue de ses négociations. Quelques semaines encore se passèrent, pendant lesquelles Rinskopf faisait tout son possible pour éviter de rencontrer son directeur. Finalement, pour sortir d'une situation de plus en plus embarrassante, il imagina de faire imprimer un billet de faire-part de la mort de Beethoven et de se l'adresser à lui-même ; puis il alla le montrer à Marquet. Celui-ci fut très ému : « C'est dommage, fit-il, cet homme-là aurait pu aller loin. »

§

Un impromptu inédit de Voltaire. — Est-il bien sûr que cet impromptu soit inédit et que l'on en soit réduit aux conjectures (plutôt qu'aux « conjonctures ») sur sa teneur ? Sans aller jusqu'en Amérique, le recueil de Maurepas, à la Bibliothèque Nationale, contient cette version, un peu plus libre, qu'a reproduite Poulet-Malassis.

CHANSON

SUR L'AIR DE ROBIN TURELURE

Au sujet du portrait de mademoiselle de Charollois peinte en habit de cordelier, en tête naissante, par le sieur Gobert, peintre.

Frère Ange de Charollois,
Par une rare aventure,

Au cordon de Saint-François,
Turelure
De Vénus joint la ceinture
Robin, turelure.

Un cordelier gros et gras,
Admirant cette figure,
En soupirant dit, hélas !
Turelure,
Pourquoi n'es-tu que peinture ?
Robin, turelure.

Les novices du couvent,
Tous en très humble posture,
Offrent à ce bel enfant,
Turelure,
Du f... plein sa mesure,
Robin, turelure (1).

Quelle est la bonne des deux versions ? — Il serait assez difficile de le dire. En tout cas, le manuscrit de M. G. L. Van Roosbrœck semble fautif en joignant turelure au troisième vers, alors qu'il doit former le quatrième. C'est changer le rythme de la chanson et supprimer une rime masculine nécessaire. — P. D.

(1) *Recueil dit de Maurepas, pièces libres*, Leyde (Bruxelles, Poulet-Malassis), 1865, 6 vol. in-12, tirés à 116 exempl. numérotés à la presse, tome III, p. 258-259.

Le Gérant : A. VALLETTE.

Poitiers. — Imp. du Mercure de France, Marc Texier.

OFFICIERS MINISTÉRIELS

Ces annonces sont exclusivement reçues **par M. Claude, 6, rue Vivienne.**

Adj. Mairie Boussy-St-Antoine (S.-et-O.) 23 avril 1922, par Me Fay, not. à Brunoy **PROPRIÉTÉ à Boussy-St-Antoine (S.-et-O.)** ligne P.-L.-M. Stat. Brunoy, 3 kil. *Jouis. immédiate.* **M. à pr. : 40.000 fr.**

Vente au Palais, 29 avril 22, **en six lots : 1° PROPRIÉTÉ A COURBEVOIE, 85 et 87, r. d'Alsace.** Cont. 245 m env. R. br. : 1.930 fr. **M. à pr. ; 20.000 fr. 2° PROPRIÉTÉ même commune, rue de Bezons, 17 et 19.** Cont. 73 m. env. Rev. br. 1.800 fr. **M. à pr. : 10.000 fr. 3° PROPRIÉTÉ Mêmes commune** et **rue, n° 21.** Cont. 230 m. Rev. br. 1.320 fr. **M. à pr. : 8.000 fr.; 4° PROPRIETÉ mêmes commune** et **rue, n° 23.** Cont. 646m env. Rev. br. 2.100 fr. **M. à pr. : 25.000 fr. 5° TERRAIN A COURBEVOIE, même rue,** n° **23** bis. Cont. 1.344m 86. **M. à pr. : 10.000 fr. 6° PROPRIÉTÉ A PUTEAUX 14, r. de l'Oasis.** Cont. 174m env. R. br. : 500 fr. **M. à pr. 6.000 fr. Ventilation de loyers établie pour certains lots.** S'ad. à Me **Plaignaud,** av. à Paris, 14, r. des Pyramides ; à Mes **Weill, Mouillefarine, Chardeau, de Forges, Hebert,** av. à Paris, et à Mes **Plocque et Vitry,** notaire.

Vente au Palais, à Paris, 26 avril 1922, à 14 heures **MAISON à Paris 42, RUE DE PASSY (XVIe)** Cont. 212 mq 980. Rev. br. : 18.080 fr. **M. à pr. : 120.000 fr. PROPRIÉTÉ A ANTONY** 26, rue de la Mairie. Cont. 2.536 mq Rev. br. : 6.236 fr. **M. à pr. : 50.000 fr.** S'adr. MMes THOREL, avoué à Paris, 4, rue de la Paix, Leboucq, Castaignet, Prunier, avoués, MMes Amy, notaire, Dauthy, curateur.

VENTE AU PALAIS, Paris, le 4 mai 1922, **PROPRIÉTÉ A CLICHY (SEINE) 26, présumé, rue Madame-de-Sauzillon.** Cont. 1.589 mq 20. **M. à pr : 50.000 fr.** S'adr. MMes BEAUGE avoué, Paris, et Gauvain, notaire à Clichy.

Vente au Palais, Paris le 29 avril, 1922, à 2 heures, **MAISON à LEVALLOIS-PERRET** (Seine), 66, rue Jean-Jaurès. Cont. totale 730 m. 40 cent. env. Rev. br. : 11.296 fr. env. **M. a pr. : 60.000 fr.** S'adr à MMes ROGER BERTIN, Grolous, Tournesac, avoués à Paris, et à Me Petit, notaire à Levallois-Perret.

Adj. Mairie Bagnoles-de-l'Orne, Mardi 4 juil. 1922, 2 h. **DOMAINE de la ROCHE-BAGNOLES (ORNE)** Cont. totale env. **220 hecta.** compr. **gr.** et **Beau CHATEAU style Renaissce**, beaux comm. et dépend. **fermes, prés, bois, lac, moulin. Belle** villa et **Terrains** à **bâtir. Chasse** gros et petit gibier. Le tout en **15 lots,** sur **m. à pr. totale** de **1.161.300 fr.** *Pr détails, voir affiches* et pr. renseign. et permis visiter, s'adr. à Mes Richard, not. à **La Chapelle-Moche LECLER,** LEVESQUE et HOMET, avoués à Domfront.

Vente Palais Paris, le 26 avril 1922, à 2 heures. Propriété bâtie à **LA PLAINE-ST-DENIS,** 54, Av. de Paris. **M. à pr. : 60.000 fr.** S'adr. MMes Henri Labat, av., 22, Saint-Dominique, Durnerin, Marcilhacy, av., Sabot, not. Paris.

Et. de Me Ladevie, not. Magny-en-Vexin (S.-et-O.), et de Me DEVEAU, av. Mantes-sur-Seine. **Vente 4 Mai 1922,** 14 h., Mairie de **Villers-en-Arthies (S.-et-Oise). 3 MAISONS. M. à pr. : 4.000 fr. 10.000** fr. et **30.000** fr. S'adr. pr rensts auxdits Me Ladevie, not., et DEVEAU, avoué.

Etude Me Dulong, not. Soissons, Me Guyon, not. Mantes et Me DEVEAU, avoué Mantes. **Vente 30 Avril 1922,** à 14 heures, Mairie **Venizel (Aisne) : 18 LOTS TERRES. M. à pr. :** de **150** fr. à **12.000** fr. S'adr. pr rensts à Me Dulong, not. Soissons, chargé de la vente.

Collection de Mme la Marquise DE GANAY (Née RIDGWAY)

TABLEAUX ANCIENS

par **G. Ter Borch, F. Boucher, J.-B. Chardin, J. Clouet, Corneille de Lyon C. Coypel, J.-L. David, J.-S. Duplessis, Goya y Lucientes, J. Van Goyen J.-B. Leprince, M. d'Hondecoeter, L.-G. Moreau, Sir H. Raeburn Sir J. Reynolds, H. Robert, G. Romney, S. Van Ruysdael, D. Teniers W. Van de Velde, J. Weenix**, etc., etc.

AQUARELLES =:= DESSINS =:= GOUACHES =:= PASTELS

ANCIENS ET MODERNES

par **Rosalba Carriera, F.-H. Drouais, J.-H. Fragonard, J.-D. Ingres E. Lami, M.-Q. de la Tour, Watteau**, etc.

GRAVURES DU XVIIIe SIÈCLE

OBJETS D'ART & DE BEL AMEUBLEMENT

Des XVIe, XVIIe et XVIIIe siècles

PORCELAINES, OBJETS DE VITRINE, SCULPTURES

BRONZES D'AMEUBLEMENT, PENDULES, CANDÉLABRES, CHENETS, etc.

BRONZES ITALIENS ET FRANÇAIS

Médailles et plaquettes des XVe, XVIe, XVIIe et XVIIIe siècles

SIÈGES ET MEUBLES

en bois sculpté et ébénisterie

des Maîtres : **B. V. R. B., Feurstin, G. Jacob, Leleu, Lemesle, Macret, R. V. L. C., Saunier**

MOBILIER DE SALON EN TAPISSERIE

et TAPISSERIE de la Manufacture Royale de Beauvais

d'après J.-B. LEPRINCE

Vente à Paris, GALERIE GEORGES PETIT, 8, rue de Sèze

Les Lundi 8, Mardi 9 et Mercredi 10 Mai 1922, à 2 heures

Commissaire-Priseur : **Me F. LAIR-DUBREUIL**, 6, rue Favart.

M. JULES FÉRAL
7, rue Saint-Georges

MM. MANNHEIM
7, rue Saint-Georges

M. Henri LEMAN
37, rue Laffitte

M. GEORGES-B. LASQUIN
11, rue Grange-Batelière

M. MARIUS PAULME
10, rue Chauchat

EXPOSITIONS
Particulière : Le Samedi 6 Mai 1922, de 2 h. à 6 heures.
Publique : Le Dimanche 7 Mai 1922, de 2 h. à 6 heures.

BANQUE DE PARIS ET DES PAYS-BAS

L'Assemblée Générale Ordinaire des Actionnaires de la BANQUE DE PARIS ET DES PAYS-BAS s'est tenue le 28 Mars 1922 sous la Présidence de M. GRIOLET, Président.

Le bénéfice net de l'exercice s'élève à frs : 25.763.498,36. Ces résultats sont satisfaisants, particulièrement eu égard à la crise économique qui sévit actuellement en France comme dans tous les pays.

Rappelons que pour continuer à coopérer de tout son pouvoir au grand effort commun qui s'impose pour le relèvement économique de la France, la BANQUE DE PARIS ET DES PAYS-BAS a procédé au cours de cet exercice, avec un brillant succès, à une augmentation de capital de 50 millions, ce qui porte celui-ci à 200 millions de francs.

L'examen des chiffres du Bilan de Compte de Profits et Pertes montre le développement pris par les opérations de Banque proprement dites.

Le Bilan se totalise, tant à l'Actif qu'au Passif par frs : 1.550.871.405,58, en augmentation de 126.169.328,09, par rapport à celui de l'exercice précédent.

Les bénéfices sur le Compte « FONDS PUBLICS » se sont trouvés réduits cette année par suite de l'état du marché, mais, par contre, il y a lieu de signaler le rendement particulièrement intéressant, vu les circonstances, du Compte « COMMISSIONS » (7.599.683,86) « INTÉRÊTS ET REVENUS DU PORTEFEUILLE » (4.447.385,76).

Après prélèvement de l'allocation proportionnelle à la Direction et au Personnel supérieur, le Compte de « PROFITS ET PERTES » se traduit par un solde créditeur de .... frs. 25.763.498,36

5 % affectés à la réserve légale..	1.288.174,91	
Dividende de 65 fr. par act. sur 300.000 act. anciennes........................	19.500.000,—	
10 % revenant statutairement au Conseil d'Administration	1.333.333,33	
Réserve constituée comme l'an dernier pour constructions nouvelles de.............	2.000.000,—	24.121.508,2[illegible]
Ces prélèvements effectués, il demeure un surplus de.........		1.641.990,1[illegible]
qui, joint au solde reporté de l'exercice 1920, soit...........		20.734 786,8[illegible]
donne un total de.......................................frs		22.376.776,9[illegible]

reporté au crédit du Compte « PROFITS ET PERTES » pour l'exercice 1922.

L'Assemblée Générale a voté à l'unanimité toutes les résolutions.

Monsieur G. GRIOLET a été réélu Administrateur.

Monsieur A. SAINT confirmé dans les fonctions de Censeur.

Monsieur G. TEYSSIER, réélu Censeur et Messieurs SAUTTER et le Comte de LYROT, Commissaires des Comptes.

L'Assemblée Générale du 28 Mars 1922 a fixé le montant du dividende pour l'Exercice 1921, à 65 fr., par action (ancienne) et a décidé qu'il serait payé, à partir du 5 Avril, sous déduction des impôts établis par les lois des finances.

En conséquence, ce dividende sera payé, à partir du *5 Avril 1922*, à raison de :

58 fr. 50 par action nominative

50 fr.75 par action au porteur

Contre remise du *coupon N° 93.*

A Paris, au Siège Social, 3, rue d'Antin.

Et, au change du jour sur Paris :

Aux Succursales de la BANQUE DE PARIS & PAYS-BAS

à AMSTERDAM, à BRUXELLES, à GENÈVE,

et à son Agence de ROTTERDAM.

BULLETIN FINANCIER

Nous ne sommes malheureusement pas encore sortis de la crise de méfiance dont uffre la bourse depuis tant de mois, et chaque velléité de reprise est aussitôt suivie : mouvements de régression qui nous procurent des séances absolument décousues. A dernière liquidation, quelques réalisations ont provoqué le recul de valeurs traitées marché officiel, après quoi, la situation de place s'étant révélée fort saine, une rtaine amélioration est survenue. Durera-t-elle ? la météorologie financière, tout mme l'autre — la vraie — constate les giboulées, mais se trouve impuissante à édire la date où elles cesseront ; inutile en conséquence de se livrer au petit jeu des onostics, ce qui ne nous empêchera pourtant pas de tenir pour assuré que le mauvais mps n'est pas éternel.

Aux rentes françaises le 3 o/o perpétuel se négocie à 56,60 ex-coupon, les obligations Crédit National sont fermes, notamment l'emprunt 1922 à 487,50. Les fonds 'angers sont lourds, entraînés par la détente des devises ; aussi voyons-nous le pon 4 o/o 1905 à 161,25 contre 163,65, le Brésil 4 o/o 1889 passer de 107,05 à 5,50. Les Russes s'écartent finalement fort peu de leurs cours précédents, le Turc iifié tombe à 39 fr.

Le compartiment bancaire fut un moment assez attaqué et ne tarda d'ailleurs pas à ressaisir avec vigueur, de telle sorte que nous retrouvons aux mêmes cours que écédemment, quelquefois même au-dessus, la généralité de nos grands instituts anciers : Comptoir d'Escompte 936 ; Société Générale 706 ; Crédit Lyonnais 1360 ; nque Nationale de Crédit 647 ; Banque Française 192. Aux banques étrangères, nou-le avance de la Banque du Mexique à 508 ; fermeté du Crédit foncier Egyptien à 1065, la Banque Ottomane à 666.

Tenue satisfaisante de nos chemins de fer, parmi lesquels le P.-L.-M. gagne de nou-au une dizaine de francs à 875 ; le Métropolitain est stable à 422 ainsi que le Nord-d à 180. Les valeurs d'électricité sont irrégulières, reprise à 372 de la Parisienne de tribution, nouvelle chûte de la Thomson qui perd le cours rond de 700 fr. La Com-gnie Générale d'électricité est également plus faible à 797.

Les principales vedettes du Parquet sont indécises, voire même faibles, comme la lmann, les houillères, les mines métalliques. Parmi ces dernières la Peñarroya perd nouveau une cinquantaine de francs à 693, la grève continuant sur plusieurs exploi-ions de la Société en Espagne. Nouvel alourdissement des valeurs de cuivre affectées a fois par la baisse du change et des prix du métal : Rio 1.215 ; Boléo 326.

Au marché en banque, un accès de faiblesse fait vivement rétrograder les industrielles ses. Par contre les valeurs de pétrole ont une meilleure tenue et nous revoyons la yal Dutch à 18.200, la Shell à 232, la Financière des Pétroles à 326. Léger raffermis-nent des caoutchoutières : Financières 89, Malacca 87, Padang 107. Les mines d'or l-Africaines ne se sont pas départies d'une bonne fermeté qui leur font derechef gner quelques points.

Le Masque d'Or.

MERCVRE DE FRANCE

26, RVE DE CONDÉ, PARIS (6e)

Littérature, Poésie, Théâtre, Beaux-Arts, Philosophie
Histoire, Sociologie, Sciences, Critique, Voyages, Philosophie
Littératures étrangères, Revue de la Quinzaine

Le *Mercure de France* paraît le 1er et le 15 de chaque mois et forme tous les ans huit volumes d'un maniement aisé, avec une Table des Sommaires, une Table par Noms d'Auteurs et une Table des Rubriques de la Revue de la Quinzaine.

Complété de tables générales méthodiques et claires, le *Mercure de France*, par l'abondance et l'universalité des documents recueillis, est un instrument de recherches incomparable.

Il n'est peut-être pas inutile de signaler qu'il est celui des grands périodiques français qui coûte le moins cher.

ABONNEMENT

Les abonnements partent du premier numéro du mois

FRANCE		ÉTRANGER	
Un an...............	60 fr.	Un an............	75 fr.
Six mois............	32 »	Six mois..........	40 »
Trois mois........	17 »	Trois mois.........	21 »

Depuis juillet 1920, le prix du numéro est de 3 fr. 50 ; tous les numéros antérieurs se vendent 2 fr. 50, quels que soient les prix marqués.

On s'abonne à nos guichets, 26, rue de Condé, chez les libraires et dans les bureaux de poste. Les abonnements sont également reçus en mandats, bons de poste, chèques et valeurs à vue sur Paris. Nous faisons présenter à domicile, sur demande, une quittance augmentée d'un franc pour frais.

Chèques postaux. — Les personnes titulaires d'un compte-courant postal peuvent, contre une taxe de 10 centimes, s'abonner par virement à notre compte de chèques postaux, *PARIS-259.31* ; celles qui n'ont pas de compte-courant postal peuvent, contre une taxe de 15 centimes, s'abonner au moyen d'un chèque postal modèle 1418 B, dont elles se seront procuré l'imprimé soit à la poste, soit, si elles habitent un lieu dépourvu ou éloigné d'un bureau, par l'intermédiaire de leur facteur. Notre adresse devra y être libellée ainsi : *Paris-259.31, Société du Mercure de France, rue de Condé, 26, Paris.* Le nom, l'adresse de l'abonné et l'indication de la période d'abonnement devront être très lisiblement écrits sur le talon de correspondance.

En ce qui concerne les ***Abonnements étrangers***, certains pays ont adhéré à une convention postale internationale donnant des avantages appréciables. Nous conseillons à nos abonnés résidant à l'étranger de se renseigner à la poste de la localité qu'ils habitent.

Les avis de **changements d'adresse** doivent nous parvenir, accompagnés d'un franc, au plus tard le 8 et le 23, faute de quoi le numéro va encore une fois à l'ancienne résidence. A toute communication relative aux abonnements doit être jointe la dernière étiquette-adresse.

Manuscrits. — Les auteurs non avisés dans le délai de DEUX MOIS de l'acceptation de leurs ouvrages peuvent les reprendre au bureau de la revue, où ils restent à leur disposition pendant un an. Pour les recevoir à domicile, ils devront envoyer le montant de l'affranchissement.

COMPTES RENDUS. — Les ouvrages doivent être adressés **impersonnellement** *à la revue. — Les envois portant le nom d'un rédacteur, considérés comme des hommages* **personnels** *et remis intacts à leurs destinataires, sont ignorés de la rédaction et par suite ne peuvent être ni annoncés, ni distribués en vue de comptes rendus.*

Poitiers — Imp. du Mercure de France, Marc Texier.